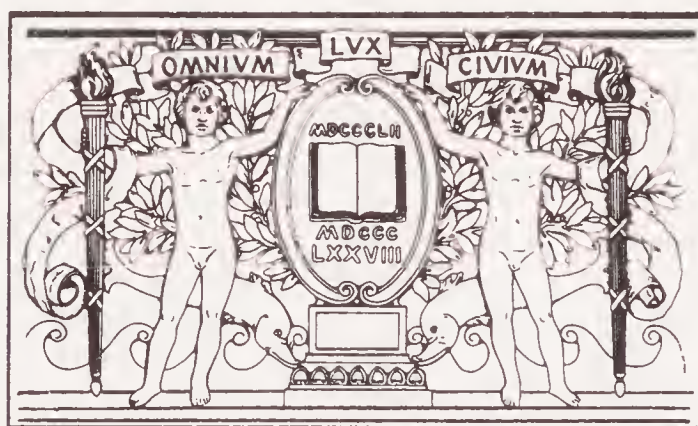


LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD

miracles, convulsions
et prophéties
à Paris au XVIII^e siècle
présenté par
Catherine-Laurence Maire



COLLECTION
ARCHIVES

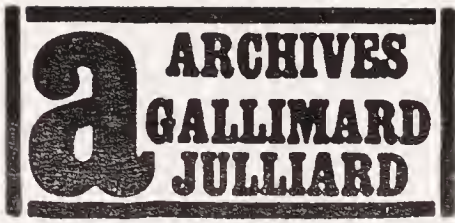


BOSTON PUBLIC LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Kahle/Austin Foundation



Les convulsionnaires
de Saint-Médard
miracles, convulsions
et prophéties
à Paris au XVIII^e siècle
présenté par
Catherine-Laurence Maire

Collection Archives
dirigée par
Pierre Nora
et Jacques Revel

French

Catherine-Laurence Maire est assistante
à l'université de Genève. Elle a déjà
publié *Les Possédées de Morzine* (P.U.L., 1981).
Elle s'intéresse aux mentalités religieuses
sous l'Ancien Régime.

© Éditions Gallimard/Julliard, 1985.

1/ L'œuvre des convulsions	9
2/ Les affaires du tems	29
3/ La vérité des miracles controversée	61
4/ Les convulsions : corps et symbole	101
5/ La convulsion des interprétations	151
6/ Le Dieu voilé	181
7/ Sillages de l'événement	233
 Repères chronologiques	 251
Indications bibliographiques	253
Notes et références	254

L'œuvre
des convulsions

L'étrange phénomène des miracles et des convulsions qui secoue la capitale parisienne de 1730 jusqu'à la Révolution française n'a cessé de surprendre, d'inquiéter et d'amuser tout à la fois : il met en échec aujourd'hui encore toutes nos catégories d'analyse. Scandale il y a dans ces événements, à tous les sens du terme. Ce sont surtout leurs curiosités « sadiques » (lors des cérémonies dites des secours meurtriers les convulsionnaires femmes étaient pointées à l'épée, frappées à coups d'objets divers, foulées aux pieds par les hommes) qui ont choqué l'attention morale des observateurs du XVIII^e siècle dont le mot favori est l'indécence. Elles ont également arrêté les historiens du XIX^e siècle. Selon Sainte-Beuve, auteur d'un célèbre Port-Royal, le jansénisme du XVIII^e siècle serait ainsi tombé dans l'ignominie des convulsions.

Un scandale

Aujourd'hui, c'est au sens grec de skandalon, d'obstacle, de pierre d'achoppement sur laquelle viennent buter toutes les tentatives d'explication déterministe, que l'œuvre des convulsions (comme la nommaient ses acteurs) fait question. Scandale, mais le contraire d'une énigme, tant il offre de possibilités diverses et antagoniques d'interprétations.

À la manière des Provinciales, la tentation est grande d'imaginer un colloque fictif entre les principaux ténors de l'historiographie actuelle : chacun trouverait son compte et sa réponse à cette question surchargée de sens.

L'historien de l'événementiel politique, tel qu'on peut encore le rencontrer dans la tradition historiographique anglo-saxonne, nous entraînerait dans le dédale des écrits relatifs à l'immense querelle janséniste suscitée par la bulle Unigenitus de 1713, qui condamnait cent une propositions tirées des Réflexions Morales de l'oratorien janséniste Pasquier du Quesnel.

Avec une logique digne d'un Sherlock Holmes, il nous montrerait comment la controverse sur les miracles et les convulsions s'inscrit dans le contexte politique général de la querelle janséniste, comment ces petits faits sont pris dans le réseau des rapports de force des grandes affaires politiques du temps, entre l'absolutisme royal et le jansénisme parlementaire.

L'anthropologue parisien insisterait au contraire sur l'aspect archaïque de ces curieuses manifestations de religiosité parfois presque magique, véritables résurgences d'un millénarisme remontant jusqu'au fond des âges : les convulsions n'ont aucun point commun avec les pratiques austères et le rigorisme élitiste du jansénisme.

À la suite de Michelet, l'historien des révoltes à tendance populiste nous soufflerait, dans un élan passionné, que les convulsionnaires, en majorité issus du peuple, ont été un mouvement de justice, de raison indignée, de conscience, une réaction de liberté dans la misère morale et politique, la prophétie de la Révolution française. Sans le contredire, l'historienne féministe à la mode lui ferait bien sentir l'importance numérique des femmes dans la société convulsionnaire. Avec tendresse, elle mentionnerait la présence d'objets féminins dans les cérémonies figuratives : linges, chiffons, épingles, ustensiles de cuisine, poupées, Jésus de cire, lisières. Plus véhémence, elle révélerait cette inversion de l'ordre patriarcal par la convulsionnaire qui usurpe les fonctions du prêtre et qui, comme la Sorcière, suce les plaies des pauvres et tente de ressusciter les cadavres pourris des enfants.

À quoi le psychanalyste en mal d'histoire rétorquerait, s'il est de la vieille école, que les convulsionnaires sont des femmes justement parce qu'elles sont des hystériques (et inversement), s'il se réclame de Lacan (encore faudrait-il préciser son appartenance dans la mêlée générale des dépositaires de la parole) que toutes les démonstrations corporelles des convulsionnaires prouvent bien cette vérité ultime et absolue : il n'y a pas de rapport sexuel ; et il ajouterait, pour estomaquer l'historienne qu'il déteste tant : D'ailleurs la femme n'existe pas.

Pour avoir le dernier mot et le répéter, le sémillant sémiotologue de la culture tiendrait sans se déridier, un interminable discours sur les convulsions comme fiction équivoque, dissolution de l'histoire, théâtre de la cruauté entre les mystiques et Sade.

Le vieux sceptique académique, le slogan de la complexité à la bouche, fermement convaincu que tout n'est pas explicable dans

l'histoire, qu'il reste toujours une irréductible opacité dans le réel, aurait assisté silencieusement à la discussion. À la fin, narquois, il aurait légèrement souri, presque grimacé, en pensant que cette pluralité de points de vue prouve justement qu'il n'y a rien à comprendre. Mais trêve d'ironie. Il est trop facile de jouer les habiles afin de clore le débat tout en ayant l'idée derrière la tête que la vérité n'est pas de ce monde.

En restant sur le terrain de l'histoire, sans recourir à des autorités extérieures plus « compétentes », psychiatriques ou psychanalytiques, et surtout sans utiliser des concepts atemporels tels que le millénarisme, la culture populaire ou l'hystérie, l'intelligibilité d'un phénomène apparemment irrationnel n'est pas impossible.

L'éclipse avant les Lumières

Si à Paris dans la première moitié du XVIII^e siècle, l'œuvre des convulsions semble tellement opaque, c'est précisément parce qu'elle forme un véritable nœud de surdéterminations diverses, un syncrétisme de pratiques et de théories contradictoires, la représentation avant les Lumières d'une éclipse entre deux mondes dont aucun n'arrive à s'assurer une suprématie sans équivoque, le dernier palimpseste religieux.

Pour rendre l'œuvre des convulsions intelligible, il faut tenir compte de ces multiples sens sans essayer de trancher : œuvre religieuse des frères et sœurs convulsionnaires, mais également œuvre laïque, psychodrame ; théâtre des inspirés mais aussi symptômes d'une vérité toute corporelle, paraboles religieuses mais aussi contes drolatiques, prophéties eschatologiques, mais aussi prise de parole des petites gens, expression d'une forme singulière de subjectivité. Même le petit cimetière clos de Saint-Médard, où se déclenche l'histoire des miraculés et des convulsionnaires ressemble tout à la fois à un théâtre, à une foire, à un monastère, à un Hôtel-Dieu, à une tribune.

L'œuvre des convulsions est indécidable, peut-être parce qu'elle est l'expression la plus acerbée, le langage le plus spectaculaire, l'emblème des contradictions religieuses et politiques qui explosent dans le vide symbolique de la société parisienne sous la Régence, puis au début du règne du jeune Louis XV sous le

ministère du cardinal Fleury. En ce premier tiers du XVIII^e siècle parisien, tout est en train de basculer et pourtant les signes apparents sont contraires : retournement de la conjoncture économique scandé paradoxalement par la banqueroute de Law, retournement de la conjoncture religieuse marqué pourtant par la démocratisation du jansénisme parisien : le début de la baisse des pratiques religieuses relatives à la mort s'inscrit vers 1730 ; retournement des rapports de force sur la scène politique sous les apparences d'une querelle religieuse : le Parlement apparaît comme une force politique à propos de la question des libertés gallicanes ; formation, enfin, d'une opinion publique passionnée pour les affaires du tems et fortement hostile aux jésuites, boucs émissaires du mécontentement général.

Le mouvement des convulsionnaires parisiens n'est pas une irruption irrationnelle et sauvage. Il s'inscrit au départ dans le cadre d'une querelle religieuse et politique, bien définie, puis il évolue et change beaucoup de 1728 jusqu'à la Révolution française. Mais l'enchaînement de ses transformations successives est profondément ordonné. Il existe une logique interne du mouvement, en relation avec les événements extérieurs.

Au fil des années, surtout à partir de 1735, au moment où le Parlement se retourne brutalement contre eux, les convulsionnaires perdent l'écho social qu'ils avaient rencontré au début des événements miraculeux et des convulsions au cimetière Saint-Médard. Ils se replient alors en sectes de plus en plus fermées et se livrent à des excentricités de plus en plus violentes.

La rhétorique des corps

Les manifestations corporelles des convulsionnaires sont un langage, une démonstration : la tentative à la fois désespérée et spectaculaire de prouver irréfutablement la marque divine. Ces convulsions — terme générique déjà médicalisé recouvrant en réalité une variété infinie d'expressions corporelles, de la simple agitation à la léthargie en passant par diverses figurations de la Passion ou des supplices des martyrs —, ressemblent non seulement aux extases et aux souffrances muettes des mystiques mais aussi aux bruyantes possessions diaboliques. Les convulsions comportent également des analogies avec les tremblements d'agonie des prophètes cévenols foudroyés par le Saint-Esprit. De

surcroît, le contexte du scandale causé, dans ces mêmes années, par les relations trop étroites entre Marie-Catherine Cadière et son confesseur jésuite Jean-Baptiste Girard à Aix-en-Provence vient renforcer aux yeux des contemporains l'aspect sexuel des cérémonies figuratives où les femmes convulsionnaires sont lar-dées à l'épée par des participants du sexe opposé, le plus souvent au ventre et à la poitrine.

L'originalité du phénomène convulsionnaire parisien réside essentiellement dans son devenir interne, dans la transformation progressive des manifestations corporelles, comme si les corps recherchent une rhétorique de plus en plus efficace, de plus en plus « frappante ».

Le mouvement des convulsions se développe en effet par escalade selon une logique de la surenchère, en quatre phases qui se soldent toutes par l'échec d'une même tentative acharnée pour offrir des preuves visibles et irréfutables de la présence divine.

En premier lieu, dès 1728 mais surtout à partir de 1730, au moment de la grande offensive des persécutions contre les jansénistes, une impressionnante série de miracles de guérison (exclusivement) ont lieu sur la tombe d'un pauvre diacre janséniste enterré en toute humilité dans le petit cimetière de Saint-Médard.

Bientôt, dès le milieu de l'année 1731, devant le refus du nouvel archevêque, M^{gr} de Vintimille (qui a remplacé le cardinal de Noailles, très favorable aux jansénistes), de prendre en considération les divers témoignages de guérisons miraculeuses pourtant dûment attestées médicalement et juridiquement, de curieux tremblements corporels commencent à accompagner systématiquement le processus de guérison sur le tombeau de François de Pâris. Ils sont aussitôt appelés convulsions, du nom d'un symptôme morbide qui reçoit ainsi paradoxalement pour rôle de signifier la manifestation visible de la guérison du corps ou du membre malade. Très théâtrale, la fermeture du cimetière en janvier 1732 symbolise parfaitement la position des autorités qui ne veulent voir dans toute l'affaire qu'une imposture. Elles décrètent le non-lieu des miracles.

Au lieu de cesser, les manifestations corporelles se transforment (non sans analogie avec l'acte de fermeture du cimetière) : les membres se contractent, se replient sur eux-mêmes. Les convulsionnaires réclament alors les secours afin de détendre les crispations de leur corps : tiraillements, pressions et coups. Mais c'est toujours sur un fonds religieux, le modèle mythique de la com-

munauté de l'Église primitive que les convulsionnaires s'organisent et interprètent les nouveaux symptômes corporels. Ils se réunissent dans des appartements secrets et s'imaginent rejouer les supplices des martyrs. C'est ainsi que de nombreux convulsionnaires, en majorité des femmes, sont soumises à des traitements de plus en plus violents : foulements, écartèlements, coups de bûches et d'objets variés, lardements à l'épée, brûlures. Véritables tableaux vivants, elles sont censées représenter une double figure : la persécution de l'Église et de la Vérité, mais aussi, en même temps, la résistance victorieuse du petit troupeau des élus ou encore, si l'on veut, d'un côté la vengeance divine qui s'abattra sur la gentilité aveugle mais, de l'autre, les secours de la grâce efficace. Cette interprétation figurative entraîne certains convulsionnaires à représenter ce qu'ils appellent les crimes de la gentilité, c'est-à-dire la fornication, l'adultère, l'ivresse.

Par leur résistance, les corps soumis aux pires tortures fournissent l'emblème double et contradictoire de la miséricorde et de la justice divine. Le Dieu des convulsionnaires ne sait plus très bien ce qu'il veut, comme s'il se trouvait lui aussi à cheval entre deux mondes, hésitant sur le rôle à jouer : celui du Dieu présent et terrible ou celui, plus miséricordieux et distant, d'un Dieu mieux adapté à ce nouveau goût pour le bonheur qui envahit le siècle.

Comme pour tenter d'explicitier mieux encore leurs démonstrations corporelles, les convulsionnaires se mettent simultanément à tenir de longs discours, à prophétiser sur un ton plus ou moins eschatologique : la conversion toujours à venir des juifs, la venue plus ou moins proche d'Élie, la punition tout à la fois désirée mais crainte de la gentilité pécheresse. C'est cette part du mouvement qui a fait parler — à tort selon nous — de « millénarisme » à propos des convulsionnaires. On verra ce qu'il faut penser de leur manière très particulière d'attendre l'Apocalypse et de prôner le retour vers un passé mythique, l'idéal de la primitive Église¹.

Mais ces débordements ont leur prix. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le mouvement a perdu tout écho social. C'est alors que les épées pénètrent les chairs, incisent des tatouages. À bout d'arguments, les convulsionnaires finissent par se clouer réellement sur des croix, pensant peut-être rejoindre enfin sans équivoque le modèle imité jusque-là de tant de manières différentes. Mais ce n'est pas en prouvant « raisonnablement » que l'on peut crucifier de pauvres femmes sur des planches de bois que l'on recrée le scandale de la croix au XVIII^e siècle !

Le terme de convulsionnaire — terme nullement médical, en dépit des apparences, puisqu'il reste inconnu des traités médicaux de l'époque —, apparaît systématiquement à partir de la fin de 1731, au moment où s'amplifient les grandes agitations du cimetière Saint-Médard. Il est utilisé aussi bien par les partisans des convulsions que par leurs détracteurs (qui préfèrent cependant celui de convulsionniste). Il témoigne avant tout de la singularité de ce curieux mouvement parisien.

De quelle tradition historique, de quel autre mouvement religieux rapprocher les convulsionnaires ? Le phénomène presque contemporain des camisards et des prophètes cévenols (1685-1725) semble offrir ici plusieurs analogies. Les deux mouvements, accompagnés de prophéties et de tremblements corporels, se sont développés dans le contexte d'une persécution religieuse menée par la monarchie absolutiste². Mais les camisards et les prophètes cévenols animent un mouvement profondément rural alors que les convulsionnaires sont des citadins. La Fronde ressurgit, elle aussi, à la mémoire : là encore, explosion rhétorique, débauche d'écriture avec les fameuses mazarinades³. Mais contrairement aux discours manuscrits des convulsionnaires, en majorité d'origine populaire, les protestations frondeuses sont imprimées. Leur contenu est par ailleurs plus directement politique. L'inspiration des quakers paraît en revanche plus proche par sa tonalité religieuse, mais les sectaires anglais du XVII^e siècle forment une contre-Église alors que jamais les convulsionnaires n'ont cherché à établir une société fermée, puisqu'ils prétendaient représenter la vérité de l'Église catholique de France.

Resterait alors l'hypothèse d'une mystérieuse résurgence des vieux courants messianiques et millénaristes — mais font défaut chez les convulsionnaires à la fois la figure cohérente d'un messie et la claire conception d'un paradis imminent. Les convulsions parisiennes ne sont en fait ni une résurgence anachronique, ni un phénomène marginal limité à une petite secte de détraqués : elles constituent la dernière grande affaire européenne à mêler encore religion et politique en un mouvement de masse, faisant se répondre le peuple et les élites, en une bataille urbaine centrale, prenant la capitale non seulement pour théâtre des manifestations corporelles spectaculaires, mais aussi comme témoin. Les moindres faits concernant le thaumaturge Pâris, les guérisons miraculeuses et les convulsions font l'objet d'une publicité démultipliée par l'in-

intermédiaire de petites brochures bon marché et surtout par l'entremise des Nouvelles ecclésiastiques, feuillets jansénistes qui circulent aux quatre coins de Paris⁴.

Cette flambée de religiosité, le ton eschatologique des milliers de discours manuscrits de convulsionnaires qui sont alors pris en note, copiés et recopiés dans toute la capitale, annoncent non la fin du monde, mais la fin d'un monde, l'agonie d'un système social dominé par le religieux, la disparition d'un certain type de pratiques religieuses qui scandaient la vie quotidienne des hommes de l'Ancien Régime et les marquaient jusque dans leurs corps.

Cette dernière crise religieuse est très différente des précédentes crises de sorcellerie ou de possession : elle est presque dérisoire jusque dans ses emphases, ses paroxysmes et ses extravagances. Non seulement l'enjeu de la querelle a cessé d'être tragique mais il a tendance à disparaître. La question n'est plus de savoir « qui parle », comme au temps des grandes possessions, mais « de quoi », au juste, parle-t-on ?

Barbier, chroniqueur attentif de la vie parisienne sous la Régence a déjà bien perçu en 1728, à propos des querelles entre jansénistes et jésuites, que la religion n'est plus qu'un prétexte :

Car voilà dans cette ville deux partis bien formés sous prétexte de religion, les jansénistes et les molinistes, sur des faits, des distinctions et des interprétations que la plupart des uns et des autres n'entendent pas ; mais n'importe ! Le parti des jansénistes est plus fort de vrai et entêté comme un diable. Les femmes, femmelettes, jusqu'aux femmes de chambre qui s'y feraient hacher⁵.

Les convulsionnaires ont, en fin de compte, beaucoup nui malgré eux à la cause des jansénistes : ils ne sont pas étrangers à la défaite ni à la division totale du parti. Ils n'ont pas moins desservi leur propre cause sur le fond. En essayant de sauver ce qu'ils imaginent être le Dieu terrible et omniprésent, ils ont puissamment contribué à discréditer la religion par des extravagances corporelles trop démonstratives : drame de l'apologétique !

Le peuple de Paris ne prend pas, de son côté, les convulsionnaires très au sérieux. De la verve populaire naissent une kyrielle de chansons et de poèmes gentiment moqueurs qui raillent à la fois la bulle Unigenitus, les miracles et les convulsions⁶. Cette ironie témoigne bien que les affaires religieuses ont cessé d'être un vrai enjeu dramatique dans le Paris du XVIII^e siècle.

Chanson :

Que Saint Pâris à ses malades
Fasse faire maintes gambades,
Le beau miracle que voilà !
Croyons plutôt à la Cadière,
Qui fait sauter un Loyola
De Sodome jusqu'à Cythère^{*7}.

La réserve des philosophes

Les élites, et particulièrement les philosophes des Lumières, sont seules à ne pas oser rire franchement des convulsions. Sans doute n'ont-ils rien à en dire, se situant en dehors de la question, déjà bien au-delà. Les miracles ne peuvent exister, les convulsionnaires ne sont donc que des fanatiques : le sujet en vaut si peu la peine, comme dit l'Encyclopédie. Mais les philosophes se retrouvent eux aussi dans une situation paradoxale puisque leur thèse de l'imposture et du fanatisme rejoint celle de la hiérarchie catholique et du pouvoir royal !

Voltaire considère même les convulsionnaires comme autant d'ennemis personnels des Lumières. Dans l'article « Convulsions » du Dictionnaire philosophique, il prétend ainsi qu'Abraham Chaumeix, curieux personnage qui a passé sa vie à réfuter les philosophes, notamment dans son traité en huit volumes des Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie et essai de réfutation de ce dictionnaire (1758), est un convulsionnaire notoire, crucifié le 2 mars 1749 dans la rue Saint-Denis⁸. Mais c'est à l'article « Fanatisme » qu'il laisse exploser toute sa haine :

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de St Paris, s'échauffaient par degrés parmi eux ; leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblaient, la fureur défigurait leur visage, et ils auraient tué quiconque les eut contredit. Oui, je les ai vus, ces convulsionnaires, je les ai vus tordre leurs membres et écumer. Ils criaient : il faut du sang. Ils

* À la même époque, le jésuite J.-B. Girard avait noué des rapports très intimes avec sa jeune pénitente aixoise Marie-Catherine Cadière.

sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais ; et ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Diderot et Hume montrent infiniment plus de circonspection et de perplexité. Le second reconnaît qu'il n'a qu'à se taire :

On n'entendait parler d'autre chose que de malades guéris, que de sourds retrouvant l'ouïe, que d'aveugles qui avaient recouvré l'usage des yeux : ce n'étaient là que les effets les plus communs de ce Sacré Sépulcre. Mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que plusieurs de ces miracles furent prouvés immédiatement sur les lieux, devant des Juges d'une intégrité indubitable, et attestés par des témoins accrédités, par des gens de distinction, dans un Siècle éclairé, et sur le théâtre le plus brillant qu'il y ait actuellement dans l'Univers. Il y a plus encore ; la relation en ayant été publiée et divulguée par toute la terre, les Jésuites, Société des plus habiles, soutenus par le Magistrat, et ennemis déclarés des opinions en faveur desquelles ces miracles passaient pour avoir été opérés, ne furent jamais en état de les réfuter parfaitement, ni d'en déceler l'imposture. Où trouver ailleurs une si prodigieuse quantité de circonstances qui concourent pour la confirmation d'un fait ? Et qu'opposer à cette nuée de témoins, si ce n'est l'impossibilité absolue, c'est à dire, la nature miraculeuse des événements qu'ils attestent ? Certainement cela seul en est une réfutation suffisante aux yeux de tout homme raisonnable⁹.

Quelques années auparavant, Diderot qui habite rue Saint-Victor, non loin du cimetière Saint-Médard et du quartier de convulsionnaires, s'est posé exactement la même question :

Nous avons toutefois, de ces miracles prétendus, un vaste recueil qui peut braver l'incrédulité la plus déterminée. L'auteur est un sénateur, un homme grave qui faisait profession d'un matérialisme assez mal entendu, à la vérité, mais qui n'attendait pas sa fortune de sa conversion : témoin oculaire des faits qu'il raconte, et dont il a pu juger sans prévention et sans intérêt, son témoignage est accompagné de mille autres. Tous disent qu'ils sont vu, et leur déposition a toute l'authenticité possible : les actes originaux en sont conservés dans les archives publiques. Que répondre à cela ? Que répondre ? Que ces miracles ne prouvent rien, tant que la question de ses sentiments ne sera point décidée¹⁰.

Le problème continue de le tourmenter puisque dans Cinqmars et Derville, le procès-verbal par du Doyer de Gastel de la séance de crucifiements chez l'avocat de la Barre le vendredi saint 1760, lui inspire quelques réflexions sur le fanatisme des convulsionnaires dont on ne peut rire impunément car rien ne se communique plus vite ; rien n'excite plus de fermentation que cette chaleur de la tête¹¹...

Contrairement à la dent d'or de la légende réfutée par Fontenelle, c'est un clou bien réel que La Condamine ramène d'une séance de crucifiement à laquelle il a assisté et dont il cache le procès-verbal à sa femme. Le compte rendu est finalement intégralement publié dans la Correspondance littéraire de Grimm et Diderot¹².

Mais, c'est d'Alembert qui, dans son Histoire de la destruction des Jésuites, semble avoir eu le plus d'intuition prophétique quant à la fin de ces querelles religieuses :

Les Jésuites débitaient leurs dangereuses maximes au grand jour ; les convulsionnaires et le gazetier janséniste prêchent et impriment leurs impertinences dans les ténèbres ; l'obscurité seule dont ces misérables s'enveloppent peut les dérober au sort qu'ils méritent ; peut-être même ne faut-il pour les détruire que leur ôter cette obscurité, qu'ordonner aux convulsionnaires (sous peine de fouët) de représenter leurs farces dégoutantes, non dans un galetas, mais à la foire, pour de l'argent, entre les danseurs de corde et les joueurs de gobelets, qui les feront bientôt tomber ; et au gazetier janséniste (sous peine d'être promené sur un âne) d'imprimer son libelle ennuyeux non dans un grenier, mais chez un libraire autorisé, chez celui, par exemple, du *Journal chrétien*, si répandu et si digne de l'être. Convulsionnaires et gazetiers s'évanouiront, dès qu'ils auront perdu le petit mérite qui leur reste, celui de la « clandestinité ».

Bientôt le nom de Jansénistes sera oublié, comme celui de leurs adversaires est proscrit ; la destruction des uns, et la disparition des autres, ne laisseraient plus de trace qui les rappelle ; cet événement, comme tous ceux qui l'ont précédé, sera effacé et enseveli par ceux qui suivront ; et il en restera tout au plus cette plaisanterie française, que le chef des Jésuites est un capitaine réformé, qui a perdu sa compagnie¹³.

De fait, la suppression de la compagnie de Jésus en 1762 ne se

résume pas en un triomphe des jansénistes. Au contraire, elle va marquer la disparition du théâtre dès querelles religieuses de la scène sur laquelle une jeune débutante a fait modestement ses premières armes avant d'obtenir le premier rôle : la politique.

**Le fantôme
de la monarchie
absolue**

Les miracles et les convulsions sont liés au jansénisme parisien du début du XVIII^e siècle, sans pour autant qu'on puisse imputer à ce dernier la responsabilité des développements convulsionnaires.

Le grand jansénisme de l'âge classique est associé à Port-Royal des Champs et à ses solitaires : Saint-Cyran, Pascal, Arnauld, Nicole, Racine. Mais au XVIII^e siècle, le mouvement religieux paraît se fondre dans la question parlementaire et gallicane.

Ordonnée par Louis XIV, la destruction spectaculaire de l'abbaye de Port-Royal des Champs en 1711 pourrait marquer symboliquement la frontière entre ces deux jansénismes. Elle serait en quelque sorte la première convulsion puisque, au sens étymologique, le verbe convellere signifie précisément ébranler, renverser, mettre en pièces, annuler, casser.

*Il est impossible de définir le second jansénisme, politique, urbain, parlementaire et populaire, au plan de la doctrine théologique sur la nature et le caractère de la grâce : hérésie imaginaire explique Nicole, phantôme du jansénisme surenchérit Arnauld. Ceux que leurs adversaires ont qualifiés de jansénistes ne se considèrent pas comme membres d'une secte mais comme les disciples de saint Augustin parce qu'ils voient en lui le représentant le plus autorisé de la tradition catholique. Même le père Quesnel, l'auteur des *Réflexions Morales*, dont la condamnation par la bulle *Unigenitus* déclenche en 1713 le mouvement d'opposition janséniste et parlementaire, déclare : Mon nom est Chrétien ; mon surnom est Catholique ; mon parti est l'Église¹⁴. Selon l'excellente formule de Jean Laporte, le jansénisme garderait « cette originalité d'avoir été un effort exceptionnellement réfléchi pour réaliser le catholicisme en ce qu'il a de plus pur, de plus essentiel et de plus intégral »¹⁵.*

Au plan des querelles théologiques, qui, après le concile de Trente, se focalisent sur les rapports entre la liberté et la grâce, le

jansénisme n'a jamais pu être convaincu d'hérésie, et moins que jamais au XVIII^e siècle, alors que la persécution se fait plus massive. Dans les textes d'un Quesnel, le principal théologien du second jansénisme, ou d'un Boursier¹⁶, il apparaît clairement que la notion du libre-arbitre est conçue à la façon conciliante de saint Thomas et non pas à la manière abrupte de saint Augustin, dont peut s'autoriser la doctrine luthérienne et calviniste de la prédestination au mal, de la passivité de l'homme sans la grâce, de l'impuissance absolue du libre-arbitre. Ce sont les jésuites, qui — parfois d'une manière très ironique, lorsque Patouillet dans son Apologie de Cartouche¹⁷ justifie les actes du scélérat par la grâce invincible selon le père Quesnel — n'ont eu de cesse de chercher l'hérésie de la grâce efficace chez les jansénistes du XVIII^e siècle. Les nombreux traités jansénistes de vulgarisation insistent au contraire lourdement à cette époque sur l'accord du libre-arbitre et de la grâce. Mais l'union est d'autant moins évidente que l'on essaye d'exprimer ces subtilités théologiques le plus simplement possible ainsi qu'en témoigne cet extrait de la Science du Vray attribuée au héros premier de notre histoire, le diacre janséniste François de Pâris :

Vous nous faites vouloir librement ce que vous voulez, par la seule bonté de vôtre Nature. Il n'y a personne qui puisse résister à vôtre volonté, parce qu'elle est toute-puissante. Mais, comme vous voulez, vous méritez d'être aimé et adoré librement ; vous ne voulez vous-mêmes, et ne pouvez vouloir pas être aimé et adoré malgré nous ; et vous avez mieux aimé qu'on vous résiste, et qu'on vous refusât l'amour et l'adoration qui vous sont dûs, que d'être aimé sans aucune préélection et être adoré servilement et sans amour¹⁸.

Le jansénisme n'est pas une hérésie : c'est au contraire l'essence même du catholicisme qui rappelle au monarque que seul l'absolu de Dieu compte. Mais le jansénisme représente également le bastion du gallicanisme antipontifical. Il entre ainsi pleinement dans les visées politiques de la monarchie de droit divin et rejoint son dessein d'indépendance à l'égard du pouvoir de l'Église.

Le jansénisme constituerait en quelque sorte le fantôme de la monarchie absolue, à la fois le miroir religieux de la conception absolutiste de l'État et la version parlementaire du gallicanisme. On comprend alors mieux pourquoi Louis XIV a mis tant

d'acharnement à réduire un adversaire aussi dangereusement ambigu, plus inquiétant encore par sa proximité que par son éloignement. Mais, en attaquant les jansénistes, le monarque a rencontré ses propres contradictions : il a dû abandonner les principes du gallicanisme royal pour se mettre sous la coupe du Saint-Siège ! C'est ainsi que dans l'affaire de la bulle Unigenitus, les jansénistes et les parlementaires se retrouvent les seuls défenseurs de la cause des libertés gallicanes. Le jansénisme n'a jamais été une doctrine figée. Cette reconstruction rigoureuse d'un mythe de pureté primordiale n'a cessé d'être imprégnée par les idées de son temps : au XVII^e siècle, le cartésianisme et l'érudition ; au XVIII^e, cette nostalgie des origines — la communauté de l'Église primitive — s'adapte très facilement aux nouvelles tendances parlementaires et anti-hiérarchiques de la cause gallicane¹⁹.

Le greffe de Dieu

Pris entre deux feux, Rome et la monarchie absolue, les jansénistes opposent une nouvelle forme de résistance en faisant appel très largement à l'opinion publique par le déploiement d'une énorme propagande. Jamais auparavant dans l'histoire sans doute, une querelle religieuse et politique n'a reçu ce degré de publicité. Les affaires du tems, comme on les appelle à l'époque, passionnent le public parisien. Elles jouent un rôle d'acculturation à la fois religieuse et politique au sein de la société parisienne qu'il ne faut pas sous-estimer pour comprendre les convulsionnaires.

Entre 1713, l'année de la publication de la bulle Unigenitus et 1731, date de la première publication d'un miracle de guérison opéré sur la tombe du diacre janséniste François de Pâris, plus de mille livres, livrets, brochures, libelles et feuillets sont publiés contre la Bulle²⁰. Cette explosion de polémiques religieuses continue jusqu'au milieu du siècle environ : ce sont encore six cents livres et brochures dont plus de la moitié consacrés aux miracles et aux convulsions. Sur ces dernières questions, la controverse prend un tour plus polémique encore, les jansénistes eux-mêmes n'arrivant pas à trouver un consensus sur les phénomènes de guérisons miraculeuses et les convulsions. De cette masse considérable d'écrits, se dégage très clairement l'impression d'une défense de la cause de Dieu²¹, d'une tentative pour proclamer les droits de Dieu contre la montée des droits des hommes. Le ton très juridique de ces écrits apologétiques est déjà présent chez Quesnel :

La cause de la grâce est la cause de Dieu et c'est au tribunal de la Tradition que cette cause doit être jugée. Il n'y va de rien moins que des droits de la Souveraineté de Dieu sur le cœur de l'homme, que l'homme même ose luy disputer ; et il s'y agit encore de toute la conduite de sa Miséricorde sur ses Elus, et de sa Justice sur le pechers, dont les pecheurs ont la hardiesse de luy demander compte²².

Mais, dans le développement de la polémique qui va suivre, l'excès rhétorique devient tel qu'il finit par écraser son argument. La surcharge des preuves se met à jouer contre la preuve.

C'est dans ce cadre apologétique, polémique et rhétorique que se développent les miracles, les convulsions, les démonstrations corporelles spectaculaires ainsi que les discours prophétiques des convulsionnaires. Non seulement ils participent de cette même volonté désespérée de convaincre, mais ils tentent d'offrir encore une surenchère de preuves visibles et tangibles. C'est en effet le souci fait judiciaire d'enregistrement qui constitue la véritable singularité des convulsions parisiennes : on possède encore aujourd'hui les transcriptions de dizaines de milliers de cérémonies et de discours, telles de véritables procès-verbaux, ou plus précisément les actes du procès d'un tribunal populaire où comparait la volonté de Dieu²³. Le moindre geste, chaque mot des convulsionnaires sont pris en note par des spectateurs, sorte de greffiers à l'écriture soigneusement calligraphiée ou au contraire à peine lisible et presque phonétique. Les discours et les procès-verbaux sont ensuite copiés et recopiés par les amis de la vérité et circulent ainsi sous le manteau aux quatre coins de Paris, puis en province. Quelques « classiques » sont particulièrement appréciés du public, tels ceux du frère Pierre, Olivier Pinault, riche avocat janséniste, auteur d'une réfutation du Système de la Nature du baron d'Holbach. On retrouve des copies de son discours sur la parabole des Trois Fosses dans presque toutes les bibliothèques et archives parisiennes. Très peu de discours de convulsionnaires ont été publiés, sans doute parce que, rapidement, le parti janséniste organisé abandonne la cause des convulsions. Seule une petite brochure intitulée : Recueil de discours de plusieurs convulsionnaires est imprimée et diffusée en 1734. Mais elle n'a fait qu'accélérer la rupture définitive des jansénistes d'avec le mouvement des convulsionnaires.

**L'archiviste
méticuleux :
l'avocat Lepaige**

La plus grande collection de discours manuscrits de convulsionnaires (plus d'une centaine de manuscrits reliés en pleine peau) appartient à la bibliothèque de la Société de Port-Royal. Elle fait partie d'une collection encore plus impressionnante de tous les documents concernant les questions religieuses et parlementaires au XVIII^e siècle, méticuleusement classés et reliés par l'avocat janséniste Louis Adrien Lepaige, bailli du Temple et chef d'état-major du prince de Conti dans ses campagnes parlementaires.

Louis Adrien Lepaige est surtout connu pour ses Lettres historiques sur les fonctions essentielles du Parlement, sur le droit des Pairs et sur les loix fondamentales du Royaume (2 vol., Amsterdam, 1753-1754), publiées en pleine bataille du Parlement contre le gouvernement royal à propos des refus de sacrements. Précurseur de Mably, Lepaige tente dans ses Lettres historiques de démontrer la légitimité historique du Parlement :

Le Parlement, par une succession qui n'a jamais souffert d'interruption, remonte jusqu'à la naissance de la Monarchie française et jusqu'à nos siècles germains²⁴.

Le roi se doit de consulter le Parlement, aucun édit n'a force de loi s'il n'a été enregistré par le Parlement, dont la fonction essentielle est d'établir entre le Souverain et les sujets un lien, qui, s'il est brisé, risque d'entraîner la confusion et le despotisme. Enfin, dans un autre livre écrit en collaboration avec Christophe Cou-drette, l'Histoire générale de la Compagnie de Jésus en France (1761), il dénonce l'organisation trop fortement hiérarchique de la compagnie et accuse les jésuites de vouloir diriger l'ensemble de la chrétienté d'une manière despotique.

Lors du renversement des parlements en 1770, Lepaige joue un rôle considérable. On lui attribue la plupart des lettres et opuscules qui paraissent alors contre le chancelier Maupeou et contribuent au retour des exilés. C'est grâce à la protection du prince que Lepaige peut vivre à l'abri des persécutions et travailler à l'augmentation de sa bibliothèque. La Révolution le chasse du Temple et le ruine mais il se prononce en faveur de la Constitution civile du clergé comme de nombreux jansénistes parisiens.

Mais notre avocat cache d'autres facettes plus secrètes bien que

point ignorées de tout le monde puisque Grimm et Diderot font allusion dans leur Correspondance littéraire, philosophique et critique²⁵ aux coups de bûches qu'il donne à sa femme pour la secourir. Car Lepaige ne croit pas seulement à la vérité des miracles et des convulsions, il participe activement aux violentes cérémonies des secours et même des crucifiements. De son écriture extrêmement fine, serrée et régulière, avec une précision et un luxe de détails qui évoquent le soin avec lequel il a constitué sa collection, Lepaige prend en note les cérémonies de crucifiements :

Séance du 14 sept 1780 jour de la Croix. Sœur Brigitte 5 clous à chaque oreille, les petites planches y pendent. Grande couronne gravée dans la peau de la tête. Rasée avec le tranchant d'un gratoir bien afilé ; au milieu une grande croix et deux petites, ainsi gravées, et de la couronne 12 lignes au rayons en dehors, 3 dessus le front, 3 à l'occiput, 3 au dessus de chaque oreille : dans la playe de la couronne on place 100 épingles qu'on fixe dans le crane avec un petit marteau, 40 aussi dans la grande croix, 14 dans chaque petite et 6 dans chaque rayon ; au total 276 épingles piquées dans le crane et s'y tenant droites [...] ²⁶.

Louis Adrien Lepaige est un des rares membres en vue du parti janséniste avec le frère du diacre Pâris, Nicolas Jérôme, conseiller au Parlement, à défendre la cause des miracles, des convulsions et des secours. Et, tandis que Nicolas Jérôme Pâris se retire très tôt de la vie mondaine, en 1732, pour s'adonner aux plus sévères pénitences, à l'exemple de son frère, tandis que Carré de Montgeron, l'apologiste des miracles et des convulsions, est embastillé en 1737 puis emprisonné dans la citadelle de Valence jusqu'à la fin de ses jours, Lepaige continue la lutte active jusqu'à sa mort en 1802 à plus de quatre-vingt-dix ans.

Lepaige traverse ainsi toutes les luttes du XVIII^e siècle, en essayant à tout prix de concilier les deux combats : le politique et le religieux, entre lesquels le fossé s'est pourtant démesurément agrandi. Grand ami des convulsionnaires, on le voit protéger l'inquiétant père Cottu, ex-oratorien décrété de prise de corps. Il lui permet ainsi de continuer ses crucifiements de pauvres femmes dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Sa vie est ainsi à l'image de ces curieuses luttes qui hésitent entre le religieux et le politique, un compromis d'archaïsmes et d'audaces.

**Les affaires
du tems**

À l'aube du XVIII^e siècle, le jansénisme semble anéanti aussi complètement que l'on a détruit Port-Royal des Champs en extirpant jusqu'aux ossements du cimetière. En 1711, il ne reste plus une pierre. Les Pascal, les Racine, les Arnauld ont disparu, les religieuses et les quelques solitaires survivants sont dispersés. Il ne subsiste rien de ce qui a fait la grandeur de ce premier jansénisme religieux et aristocratique, sinon le même acharnement du pouvoir royal à vouloir encore et toujours éliminer cette curieuse « hérésie », qui, à partir de 1669, avait commencé de diffuser dans les couches sociales les moins favorisées grâce à l'immense travail de charité et d'éducation du clergé janséniste parisien¹.

La mort de Louis XIV marque symboliquement la fin d'un certain type de querelles surtout théologiques et dogmatiques qui ne dépassaient guère le cercle étroit des élites. Les nouvelles attaques antijansénistes qui se concentrent sur les cent une propositions extraites des *Réflexions Morales* de l'oratorien janséniste Pasquier du Quesnel, livre écrit en français et beaucoup plus largement diffusé que ne l'avait été l'*Augustinus* de Jansénius, déclenchent un conflit qui secoue la capitale parisienne pendant plus des deux tiers du XVIII^e siècle et qui va passionner ce que l'on peut appeler sans anachronisme l'opinion publique parisienne.

La démocratisation d'une querelle religieuse

La nouveauté de la querelle janséniste au XVIII^e siècle, c'est sa « démocratisation » et ce sont ses effets religieux et politiques. Le processus d'appel au public en matière de foi par l'intermédiaire de l'imprimé, entamé en Europe avec la Réforme (et qui a eu à Paris avec la Ligue un premier épisode politique de cristallisa-

tion), trouve ici un développement spectaculaire. La publicité du débat religieux atteint un point qu'elle n'avait matériellement jamais atteint sans doute dans l'histoire et qu'on peut mesurer au grand nombre des éditeurs jansénisants : sur l'ensemble des personnes arrêtées pour jansénisme entre 1713 et 1760, plus de soixante-dix pour cent ont été surpris en flagrant délit de librairie : imprimeurs, graveurs et diffuseurs de libelles prohibés dont les Nouvelles ecclésiastiques².

Les jansénistes organisent leur défense à travers un effort pédagogique dont les effets sont démultipliés par l'intermédiaire des éditeurs et des colporteurs qui trouvent un immense marché dans le public parisien³. Par centaines, les brochures jansénistes de vulgarisation vont répétant que la bulle efface l'Évangile et renverse la Religion. Les fidèles peuvent effectivement constater, en lisant le texte même de la Constitution, que des vérités regardées jusqu'alors pour très orthodoxes et très conformes à la doctrine de l'Église, propositions extraites parfois littéralement des Pères et des Écritures, sont désormais condamnées comme hérétiques. En octobre 1727, Barbier s'étonne du succès que remporte cette littérature contre la Constitution Unigenitus :

Ce qu'il y a d'étonnant, malgré toutes les recherches que l'on fait dans Paris pour découvrir les auteurs de ces ouvrages et les imprimeurs, tous les jours on distribue dans Paris des ouvrages imprimés, écrits violents, satiriques, qui rendent compte de la violence et de la vexation qu'on exerce dans cette affaire pour faire valoir cette Constitution et qui se déchaîne contre les membres de ce concile. Il faut que les jansénistes aient quelque presse dans un coin de Paris qu'on ne puisse découvrir.

Mais il ajoute très lucidement :

Il faut convenir d'un fait, qu'il n'y a que les évêques et les abbés de cour qui aspirent aux grâces, qui se soient rangés du parti des Jésuites, car tout le second ordre ecclésiastique, la plus grande partie des bourgeois de Paris, de la robe et du Tiers État, même ce qui est le plus plaisant, les femmes et le peuple, tout est déchaîné contre les Jésuites, et crie en secret contre tout ce qui se fait. Voilà pourquoi ces écrits critiques courent par toute la ville et passent secrètement de main en main⁴.

La querelle de la bulle Unigenitus est à l'origine d'un incroyable

processus d'acculturation religieuse et politique. Non seulement toute la société parisienne est mise au courant des affaires du tems, mais les simples fidèles se voient appelés à se prononcer sur le litige, à choisir une opinion. Un extrait d'un de ces nombreux ouvrages jansénistes didactiques : Le Catéchisme historique et dogmatique sur les contestations qui divisent maintenant l'Église (1729), permet de situer le cœur même du conflit :

On ne plait à Dieu qu'en l'aimant : Il faut que toutes les actions d'un chrétien soient faites dans la vuë de plaire à Dieu, et qu'il regarde comme son bonheur de vivre de la sorte. Cette disposition doit remplir sa vie, ses années, ses semaines, ses journées ; et toutes ses actions doivent être faites par quelque impression du moins virtuelle de cet amour. Cet amour si précieux, qui fait le bonheur de l'homme, se trouve dans ceux-là seuls, en qui le Saint-Esprit le crée, et Dieu est le maître de le donner à qui il lui plait. L'homme doit chaque jour en demander l'augmentation, et remercier Dieu de la portion qu'il en a déjà reçue. Il doit s'animer par la confiance que son Dieu l'aime de l'amour dont il aime ses Élus. [...] On ne peut trop l'exhorter à lire, ou à faire lire l'Écriture Sainte et surtout le Nouveau Testament. Il faut qu'il sache ce qui se fait quand il assiste aux Offices de l'Église. C'est pourquoi rien n'est plus utile que les Traductions de ce que l'Église récite dans ses Offices. Enfin, en quelque manière que l'on reçoive l'instruction, par le moyen des lumières qui sont dans l'Église, on en a besoin dans la voye du Salut, et chacun doit la rechercher selon sa portée et sa capacité. Une infinité de catholiques périssent faute d'instruction. Il faut parvenir à une vie exempte de péchés mortels ; et le caractère d'un vrai chrétien est, d'avoir un amour ferme et constant dans le bien, en sorte que l'on mène une vie exempte de péchés qui tuent l'âme et lui font perdre la grâce de Dieu. Les décisions relâchées des Casuistes sur toutes sortes de devoirs, et l'ignorance des devoirs de droit naturel ne met point en sûreté de conscience ceux qui les violent. La probabilité n'est point nôtre règle. On peut se damner en suivant les avis d'un Confesseur, s'ils ne sont point conformes à la Loi de Dieu. Joignez à cela ce qui regarde de l'autorité du Pape et de chaque Pasteur en particulier, où chacun peut entrer plus ou moins avant, selon son état et le degré de Lumière dont il est capable⁵.

Le père Quesnel
hérétique
et séditieux

C'est en prenant pour cible un livre extrêmement répandu depuis quarante ans, les Réflexions Morales du père Pasquier du Quesnel, que les attaques antijansénistes ressuscitent l'hérésie.

Quesnel (1634-1719), de formation oratorienne, est considéré comme le véritable maître du second jansénisme : pour Sainte-Beuve, « sa vie n'est que la préface indispensable et l'ouverture de ce Jansénisme du XVIII^e siècle »⁶. Pour garder sa liberté de pensée, Quesnel a préféré s'exiler aux Pays-Bas en 1684, puis à Bruxelles où il a recueilli en 1694 le dernier soupir du grand Arnauld, dont il a été le fidèle compagnon. En 1671, Quesnel a publié de courtes sentences sur les Évangiles sous le titre de Morale de l'Évangile, dont la lecture est à l'époque vivement recommandée par l'évêque de Châlons, Félix Vialart, dans un mandement. Le livre connaît un tel succès, que les éditions se multiplient, accrues de nouvelles réflexions, puisées dans les écrits des Pères de l'Église, des Actes des Apôtres et le reste du Nouveau Testament. L'ensemble finit par former quatre volumes publiés en 1693 : Le Nouveau Testament en Français, avec des Réflexions morales sur chaque verset, pour en rendre la lecture plus utile et la méditation plus aisée. L'ouvrage paraît avec la recommandation du nouvel évêque de Châlons, Antoine de Noailles :

Ce livre vous tiendra lieu d'une bibliothèque entière.

C'est sans doute cet appui très officiel qui incite les jésuites à attaquer l'ouvrage au travers de deux réquisitoires du père Lallemand, ami intime du père Le Tellier (confesseur du roi dès 1710) : Le Père Quesnel séditieux en 1704 et Le Père Quesnel hérétique en 1705. Lallemand dénonce les germes d'une nouvelle hérésie beaucoup plus dangereuse que la question théologique sur la nature de la grâce efficace par elle-même : le richérisme, conception de l'Église élaborée par le théologien Edmond Richer (1559-1631) au début du XVII^e siècle, sorte de compromis entre la monarchie pontificale et le gallicanisme épiscopal et parlementaire qui tente d'éviter la démocratie cléricale et populaire des protestants. Selon Préclin⁷, Quesnel serait même plus audacieux que Richer car il aurait été influencé par les jansénistes des Pays-Bas, gagnés à leur insu aux idées démocratiques des calvinistes. C'est ce que dénonce le père Lallemand :

Mais écoutons le disciple de ce digne apologiste du Richérisme :

Matth. 18, 17. « l'excommunication est le dernier remède extraordinaire, et réservé aux incorrigibles pour des fautes mortelles. C'est l'Église qui en a l'autorité pour l'exercer par les premiers Pasteurs du consentement au moins présumé de tout le Corps. »

I. Cor. 5, 4, 5. « Le Tribunal de l'Église est aussi ancien que l'Église même. La puissance et l'autorité de punir et d'excommunier y réside. Elle est donnée au Corps avec dépendance du Chef : elle est exercée par le Chef pour et au nom du Corps entier de l'Église et de son Chef invisible. »

I - Le Père Quesnel nous apprend donc avec Richer en premier lieu que c'est à tout le corps des Fidèles que le pouvoir d'excommunier a été donné, que « les premiers Pasteurs » le tiennent du corps entier ; qu'ils ne l'exercent que pour lui et en son nom. Il n'est pas besoin de faire observer que ce qu'on dit du pouvoir d'excommunier, s'entend à plus forte raison du pouvoir de faire des loix qui obligent en conscience, et du pouvoir d'en dispenser : du pouvoir de remettre ou de retenir les péchez etc... Car tout cela n'est qu'un seul et même pouvoir, ou c'en sont autant de parties ; qui n'ont point été données séparément par J.-C.⁸.

Dans Le Père Quesnel séditieux⁹, Lallemand reproche par ailleurs à Quesnel de détourner les Écritures afin de figurer la persécution des jansénistes par des images particulièrement flatteuses pour ces derniers.

Cent une propositions bien honnêtes

Louis XIV a ordonné au cardinal de La Trémoille, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, d'obtenir du pape une décision contre le livre de Quesnel. A-t-il sincèrement pensé mettre aussi facilement un point final à des luttes religieuses et politiques qui durent depuis plus d'un demi-siècle déjà ? En tout cas, à sa mort, il lègue au XVIII^e siècle naissant un héritage bien difficile à gérer : cent une propositions extraites des Réflexions Morales du père Quesnel, condamnées par le pape, répétition démulti-

plée des cinq propositions tirées de l'Augustinus. Mais, cette fois, la dispute ne porte plus sur la question de savoir si elles se trouvent ou non dans un livre. Le 8 septembre 1713, la bulle Unigenitus, conçue par une commission formée de cinq cardinaux et de onze théologiens, est rendue publique. Il ne s'agit plus de subtiles thèses théologiques formulées en latin, mais d'expressions en français, qui paraissent tirées de l'Évangile et des Pères, parfois même mot pour mot. Aussi le premier soin des jansénistes sera-t-il de la diffuser le plus largement possible.

Le préambule écrit dans un style ampoulé et hyperbolique étonne encore aujourd'hui le lecteur contemporain par la violence des termes. Le Père Quesnel y est dénoncé comme un loup ravissant, un faux prophète, un maître de mensonge, un inventeur des sectes de perdition, un falsificateur des Saintes Écritures, un corrupteur de l'Évangile, un empoisonneur des âmes, un disciple, un imitateur, un enfant du diable, instruit dans son école et poussé par son esprit à l'entreprise infernale de séduire les fidèles et de pervertir leur foi et leur piété à la faveur de la parole de Dieu qu'il avait méchamment corrompue et falsifiée, en se couvrant de la peau de brebis. Selon les détracteurs de Quesnel, il ne faut précisément pas se laisser prendre par cette apparence de conformité aux textes des Pères car :

Le procès dangereux qu'il a fait et qui s'augmente tous les jours, vient principalement de ce que le venin de ce livre est très caché, semblable à un abcès dont la pourriture ne peut sortir qu'après qu'on y a fait des incisions. En effet, à la première ouverture du livre, le lecteur se sent agréablement attiré par certaines apparences de piété ; le style de cet ouvrage est plus doux et plus coulant que l'huile : mais ses expressions sont comme des traits prêts à partir d'un arc qui n'est tendu que pour blesser imperceptiblement ceux qui ont le cœur droit¹⁰.

Les propositions sont présentées avec méthode. Les quarante-trois premières propositions traitent de la grâce et de la prédestination ; les vingt-huit suivantes, de la charité et de la foi ; les propositions 72 à 78 s'occupent de l'Église et de sa hiérarchie. Puis viennent les condamnations des propos de Quesnel relatifs à la lecture des Saintes Écritures. Les dernières propositions ont trait enfin à la pénitence et à la morale.

De nombreuses citations parmi celles incriminées sont littéralement tirées des écrits des Pères de sorte que les théologiens

demeurent perplexes, par exemple, devant la cinquantième et la cinquante-sixième proposition :

C'est en vain qu'on crie à Dieu, mon Père, si ce n'est point l'esprit de charité qui crie – Dieu ne récompense que la charité parce que la charité seule honore Dieu.

Pure doctrine de saint Paul !

Retenons, parmi les cent une propositions condamnées, celles qui ont le plus suscité de polémiques, à des titres divers. Celles, d'abord, relatives à la lecture de livres saints, car elles situent clairement le débat sur le terrain de l'accès « démocratique » des fidèles au sens de l'Écriture.

79 – Il est utile et nécessaire en tout temps, tous lieux et à toutes sortes de personnes, d'étudier l'Écriture et d'en connaître l'esprit, la piété et les mystères. (Paul, 1 Cor., 14, 5.)

80 – Celle [la lecture] de l'Écriture entre les mains mêmes d'un homme d'affaires et de finances marque qu'elle est pour tout le monde. (Act., 8, 28.)

81 – L'obscurité sainte de la parole de Dieu n'est pas aux laïcs une raison de se dispenser de la lire. (Act., 8, 31.)

82 – Le dimanche, qui a succédé au Sabbat, doit être sanctifié par des lectures de piété et surtout des Saintes Écritures. C'est le lait du chrétien que Dieu même, qui connaît son œuvre, lui a donné. Il est dangereux de l'en vouloir sevrer. (Act., 15, 21.)

83 – C'est une illusion de s'imaginer que la connaissance des mystères de la Religion ne doit pas être communiquée à ce sexe [féminin] par la lecture des livres saints, après cet exemple de la confiance avec laquelle J.-C. se manifeste à cette femme [la Samaritaine]. Ce n'est pas de la simplicité des femmes mais de la science orgueilleuse des hommes qu'est venu l'abus des Écritures et que sont nées les hérésies. (Jean, 4, 26.)

Mais c'est autour des deux propositions qui suivent que s'est greffée la bataille proprement politique, avec la mobilisation parlementaire. Se rapportant à l'excommunication, elles paraissent porter gravement atteinte aux libertés gallicanes :

90 – C'est l'Église qui en a l'autorité [de l'excommunication] pour l'exercer par les premiers pasteurs, du consentement au moins présumé de tout le corps. (Matth., 18, 17.)

37 Les affaires du tems

91 – La crainte même d'une excommunication injuste ne doit jamais empêcher de faire notre devoir. On ne sort jamais de l'Église, lors même qu'il semble qu'on soit banni par la méchanceté des hommes, quand on est attaché à Dieu, à J.-C. et à l'Église même par la charité. (Jean, 9, 23.)

Donnons enfin deux propositions qui auront une riche postérité historique : elles seront constamment invoquées dans la suite par les convulsionnaires face à leurs persécuteurs.

92 – C'est imiter St Paul que de souffrir en paix l'excommunication et l'anathème injuste, plutôt que de trahir la vérité, loin de s'élever contre l'autorité ou rompre l'unité. (Paul, Rom., 9, 3.)

98 – Celui [l'état] d'être persécuté et de souffrir comme un hérétique, un méchant et un impie est ordinairement la dernière épreuve et la plus méritoire, comme celle qui donne plus de conformité à J.-C. (Luc, 22, 37)¹¹.

Le Cri de la Foi

La Bulle est acceptée par la majorité de l'Assemblée du clergé, mais d'après la législation gallicane, elle doit, en outre, être enregistrée par le Parlement pour avoir force de loi dans le royaume. Seulement les parlementaires s'inquiètent de la condamnation de la quatre-vingt-onzième proposition. Ils ont en tête l'usage que la cour de Rome est susceptible de faire de l'excommunication pour réduire l'indépendance du roi ou de ses sujets. Aussi, le 15 février 1714, le Parlement n'enregistre-t-il la Constitution qu'avec une restriction quant à la possibilité d'une limitation des libertés de l'Église gallicane. Sous la pression royale, la Faculté de théologie se soumet en mars. Mais l'opposition couve sous la cendre : fragilité classique du pouvoir monarchique en période d'interrègne ; elle va éclater sous la Régence, animée par deux livres : Du Témoignage de la Vérité dans l'Église (1714) du père Vivien de La Borde et Du Renversement des libertés de l'Église gallicane (1716) de Nicolas Legros. Ces thèses, d'un certain jansénisme « démocratique », semblent avoir exercé une grande influence sur le développement d'une résistance des fidèles contre le concile des évêques ultramontains. Dans le premier ouvrage, l'oratorien Vivien de La Borde encourage le bas clergé et les fidèles à dénoncer

le faux témoignage rendu en matière de doctrine par leur premier Pasteur. Il autorise ainsi un empiétement des laïcs dans la vie de l'Église (qu'il compare à une nation), rejoignant parfois la doctrine calviniste. Nicolas Legros, chanoine de Reims, est un peu moins audacieux en ce qui concerne le pouvoir des laïcs, mais lui aussi exalte les prérogatives du clergé inférieur.

Les jansénistes mettent la période de régence à profit pour intensifier le mouvement de résistance dans le second ordre. Plusieurs brochures anonymes, dont le Mémoire sur la Publication et l'Enregistrement de la Bulle Unigenitus (15 novembre 1714), invitent les curés à récuser le témoignage des évêques quand il n'est pas conforme à la foi de leurs Églises. La propagande porte ses fruits. En même temps que la Faculté de théologie de Paris déclare, le 4 janvier 1716, qu'elle n'a reçu la Bulle que contrainte et forcée (elle est suivie bientôt par les Facultés de Reims et de Nantes), on voit paraître dans plusieurs diocèses où la Constitution a été officiellement promulguée des lettres de curés, de chanoines, de religieux et d'autres ecclésiastiques qui rétractent leur acceptation et exhortent le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, à la résistance. Tous ces témoignages sont recueillis avec soin par les jansénistes dans un ouvrage publié en 1719 en trois volumes sous le titre : Le Cri de la Foi¹². D'après l'Histoire des Réflexions morales et de la Constitution Unigenitus :

De 450 Curés qu'il y a dans le diocèse de Paris, y compris ceux de la ville ; plus de 45 de la ville, des faubourgs ou de la banlieue : et plus de 340 de la campagne entrèrent par doiennés dans cette édifiante conspiration. Plus de 50 Vicaires ou Ecclesiastiques de diverses Eglises du diocèse ; et plus de 460 Ecclesiastiques de paroisses de Paris imiterent le zèle des Curés. C'est ce que firent en particulier les Ecclesiastiques de la paroisse de S. Etienne du mont au nombre de 56 : ceux de S. Hilaire au nombre de six : ceux de S. Jaques du haut pas au nombre de 37 : ceux de S. Laurent au nombre de 8 : ceux de Sainte Marguerite au nombre de 18 prêtres ; ceux de S. Roch au nombre de 33 prêtres : ceux de S. Benoît au nombre de 24 : ceux de S. Germain l'Auxerrois au nombre de 29 prêtres et d'un diacre : ceux de S. Germain le vieil au nombre de 8 prêtres : ceux de S. Paul au nombre de 21 prêtres : ceux de S. Cosme au nombre de 8 : ceux de S. Eustache au nombre de 25 : ceux de S. Pierre des Arcis au nombre de 4 prêtres ; ceux de S. André des arcs assemblés par leur Curé au nombre de 30 prêtres et d'un diacre : ceux de

S. Séverin assemblés de même, au nombre de 38 prêtres et 3 diacres : ceux de l'hospital de S. Sauveur des petites maisons au nombre de cinq pretres, ayant M. Pinssonat Docteur en Sorbonne et Professeur Royal leur Curé à leur tête : ceux de S. Jacques de la Boucherie au nombre de 43 prêtres et ceux de S. Leu par une lettre que M. Charpentier Docteur de Sorbonne leur Curé écrivit en leur nom. Les Communautés les plus célèbres de Paris et du diocèse suivirent à l'envi ces exemples¹³.

La Lettre de MM. les Curez du Diocèse de Paris à son Eminence M^{gr} le Cardinal de Noailles, signée par deux cent soixante-dix curés, est colportée dans tout Paris en 1717. Elle exprime bien ce curieux mélange d'archaïsme religieux et de modernité politique, qui fait l'originalité du mouvement d'opposition à la Bulle. Les curés se considèrent comme des témoins de droit divin fondés à opposer à une décision de la hiérarchie ecclésiastique et interpeller l'opinion publique :

Nous avons le bonheur d'exercer les fonctions sacrées de nôtre ministère, sous un Chef qui ne connaît point cet esprit de domination, si éloigné de celui de Jesus-Christ, et si séverement interdit aux Pasteurs par son Premier Vicaire.

Votre Eminence a appris du Pape Corneille et de Saint Cyprien le droit des Pasteurs associez, quoique soûmis à l'Evêque dans le gouvernement de leurs Eglises particulieres, et interessez avec lui, et sous sa conduite, au bien commun de toute l'Eglise. Elle sçait que les Curez sont Pasteurs de droit divin, quoique dans un ordre inferieur, qu'ils sont témoins de la Doctrine pour leurs Eglises particulieres, et en commun de celle de tout le Diocese.

Sous un tel successeur des Apôtres, nous aurons la confiance de nous donner après les Conciles la qualité des LXXII Disciples, et de rendre selon nôtre Ordre le témoignage que la Verite attend de nous, et que nous ne pouvons lui refuser, sur tout en certaines conjonctures, sans nous rendre manifestement Prévaricateurs, et indignes du nom de Pasteurs que nous avons l'honneur de porter.

Telle est, Monseigneur, la conjoncture où nous met la Constitution « Unigenitus » : en remontant jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise on n'en trouvera jamais une semblable ; Car loin de reconnaître dans cette Constitution la Doctrine de nos Eglises, nous avons la douleur d'y voir cette Sainte Doctrine proscrite, la Saine Morale décreditée, les règles de la Pénitence abolies, la

lampe des divines Ecritures éteinte pour le commun des Fideles, les principes de la Hierarchie renversez, nos Libertez détruites, les droits sacrez des Souverains attaqués, le langage des Livres Saints et de la Tradition banni, la Justice et l'innocence opprimées, de Saints et illustres Approbateurs ou Apologistes du Livre flétri, flétris eux-mêmes sans ménagement, l'Eglise de France privée d'un thrésor qu'elle a possédé long-tems avec fruit; enfin les plus durs Anathemes lancez indistinctement contre tant de Propositions, qui ne contiennent que ce que nous avons appris de nos Peres, ce que nous enseignons à nos Peuples, et ce qui forme l'esprit de Religion, c'est-à-dire le grand précepte de la Charité, et la Grace toute-puissante de Jesus-Christ qui répand la Charité dans nos cœurs¹⁴.

La lettre du clergé de la paroisse janséniste et populeuse de Saint-Germain-l'Auxerrois, au ton si dramatique, est particulièrement révélatrice des peurs suscitées par la Bulle chez les paroisiens, comme si cette dernière attaquait les fondements mêmes de la Religion :

Nous voïons des personnes simples, qui disent que la Religion va être abolie ; nous voïons des Parens prévenus, qui arrachent des mains de leurs Enfans le Saint Evangile que nous leur distribuons dans nos Catechismes ; Nous voïons des Pécheurs assez hardis, qui veulent nous extorquer la grace de l'Absolution en consequence de la Bulle ; Nous voïons de fervens Catholiques qui fondent en pleurs, dans la crainte que si la Constitution était reçûë, le royaume de Dieu ne nous fut ôté et transporté aux Nations Infidèles ; Nous voïons enfin, et non sans une très-grande douleur, nos Freres errans, qui se confirment de plus en plus dans l'aversion qu'ils ont pour l'Eglise Catholique ; et plût à Dieu que le Pere commun des Fideles fût à portée de voir ce que nous voïons, et d'entendre ce que nous entendons ! Les entrailles de sa piété en seraient déchirées, et il ne serait pas possible qu'il ne désavoüât une Constitution qui cause tant de maux dans l'Eglise¹⁵.

L'offensive : l'Appel

Le 1^{er} mars 1717, les évêques opposants de Mirepoix, de Senez, de Montpellier et de Boulogne passent devant notaire un acte par

lequel ils appellent de la Constitution au futur Concile général. Ils s'offrent à prouver :

Que la censure de quelques-unes des propositions condamnées par ladite Constitution, donne atteinte aux fondemens de la Hiérarchie Ecclésiastique, aux Droits sacrés des Évêques, aux libertés du Roiaume, au sentiment unanime des SS Pères, qui enseignent que c'est L'Eglise qui a reçu les clefs du Roiaume des Cieux. « Car ce n'est pas un seul homme », dit Saint Augustin, « mais l'unité de l'Eglise qui a reçu les clefs » ; et à cet oracle de Saint Pierre le Prince des Apôtres, et des autres Apôtres, qui disent qu'« il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes »¹⁶.

L'acte d'appel des quatre évêques entraîne l'adhésion de la Sorbonne, du cardinal de Noailles, de plusieurs évêques, des chapitres de Notre-Dame-de-Paris, de Nantes et de Reims. Dans le diocèse de Paris, soixante pour cent des curés, soit deux cent quatre-vingt sept sur quatre cent cinquante¹⁷ se déclarent appelants et récoltent les signatures des vicaires et des prêtres de leurs paroisses¹⁸. Le Régent tente en vain d'intimider le second ordre par sa Déclaration du 7 octobre 1717 qui suspend toutes les disputes, contestations et différends formez dans le Royaume, à l'occasion de la Constitution de notre Saint-Père le Pape, contre le livre des Réflexions morales sur le Nouveau Testament. Le Pape, de son côté, après avoir condamné les actes d'appel, enjoint aux fidèles, le 28 août 1718, une obéissance sans réserve sous peine d'excommunication, dans ses lettres Pastoralis officii.

Mais tous les parlements s'élèvent aussitôt contre l'abus d'autorité du Souverain Pontife. Le cardinal de Noailles rend alors public l'appel qu'il tient secret depuis un an, puis il appelle également des lettres Pastoralis officii avec les quatre évêques, la Faculté de théologie et l'Université. Entre 1718 et 1720, l'opposition s'enflamme comme une traînée de poudre dans plusieurs villes du royaume, à Reims, à Nantes, à Poitiers, à Caen et surtout à Paris. Selon Gazier, trente évêques appelants et dix ou douze autres, qui cependant ne vont pas jusqu'à l'appel, manifestent par des déclarations variées leur opposition à la bulle. À Paris, quarante-quatre curés de la ville et des faubourgs adhèrent à l'acte d'appel de leur évêque :

Ils furent suivis du Clergé de leurs Paroisses ; et l'adhésion s'y fit avec la même solennité et dans le même ordre qu'on avait

observé 18 mois auparavant, en adhérant à l'Appel des IV Evêques. Le nombre des Adhérens fut même bien plus grand, parce que plusieurs Ecclesiastiques, qui par faiblesse ou par politique n'avaient pas osé appeler d'abord, n'hésitèrent plus lors qu'il ne fut question que de s'unir à leur Archevêque. Ce fut par la même raison qu'on vit parmi les Appellans plusieurs Curés de la Ville de Paris qui étaient demeurés jusqu'alors dans l'inaction. Néanmoins, il y en eut encore dix ou douze qui n'appellerent point, et un certain nombre de Prêtres dans les Paroisses mêmes dont les Curés étaient Appellans, soit que n'étant pas de Paris, ils voulussent retourner dans leurs Diocèses, où l'Appel aurait pû leur nuire, soit qu'ils fussent prevenus en faveur du Molinisme et de la Bulle.

Les Curés de la Campagne firent aussi leur adhésion à l'Appel de S.E. avec la même ardeur que ceux de la Ville¹⁹.

Dans l'ensemble du diocèse de Paris, le nombre des curés qui suivent le cardinal dans son appel s'élève à trois cent cinquante (soit près de dix pour cent de plus que pour les appels précédents), c'est-à-dire les trois quarts de l'ensemble²⁰. Pour faciliter la démarche, des formules d'appel tout imprimées sont alors diffusées. Il s'agit avant tout pour les jansénistes de flétrir par un acte public la condamnation des propositions du livre de Quesnel²¹.

En janvier 1719, Noailles poursuit son offensive en publiant une instruction pastorale dans laquelle il nie catégoriquement le dogme de l'infailibilité du Pape, et affirme que la Bulle ne peut être proposée ni comme règle de foi ni comme jugement de l'Église universelle. Il encourage même les fidèles à appeler :

Dès lors il est permis et très canonique d'appeler au Tribunal suprême de l'Église, d'une Constitution que l'Église universelle n'a point adoptée. Ceux qui ont eu recours à ce moyen, ont embrassé une voie que les règles et l'usage autorisent, et il ne peut être permis de les punir²².

Tout porterait donc à croire que le cardinal de Noailles, en accord avec la plus grande part de son clergé, dispose d'une grande force mais c'est en fait son dernier triomphe... Lorsque, à partir de 1726, avec le ministère Fleury, le pouvoir se décidera à des mesures sévères, la majorité des ecclésiastiques se soumettra sans trop de résistance à l'autorité pontificale. Dès les années 1720 s'amorce, en fait, le processus de défaite des appelants. On

suit l'effritement de leur emprise avec la tentative d'accommodement ratée en décembre 1720 et le réappel beaucoup moins soutenu de 1721 (environ deux tiers de signatures en moins), avec également les faibles réactions provoquées par les mesures de 1722 qui enjoignent à tous les évêques et à toutes les universités d'exiger la signature du Formulaire de ceux que l'on admettrait aux ordres et aux grades.

Les curés appelants

En ce début du XVIII^e siècle, les paroisses parisiennes vraiment jansénistes, c'est-à-dire celles qui offrent une réelle originalité tant par leur organisation et leur gestion rigoureuse que par une conception théologique du salut le remettant entièrement aux mains de Dieu, un souci de diffuser les Écritures et de dépouiller le cadre cultuel, la participation des laïcs à la messe en langue vulgaire, sont en nombre limité : Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Séverin et Saint-Étienne-du-Mont²³. On peut leur adjoindre quatre autres paroisses qui, avec elles, sont entièrement et constamment impliquées dans les manifestations jansénistes contre la Constitution : Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, Saint-Roch, Saint-André-des-Arts²⁴. Sur les quatre-vingt-dix-neuf miraculés parisiens répertoriés, seuls vingt-huit proviendront de ces sept paroisses jansénistes alors que Saint-Eustache (onze), Sainte-Marguerite (dix), et Saint-Paul (sept) en compteront tout autant²⁵. Les miracles eux-mêmes n'ont pas lieu dans une paroisse vraiment janséniste mais dans la paroisse populeuse de Saint-Médard où l'ambiance est particulièrement conflictuelle. Le curé Pommart, tant aimé de ses paroissiens, est interdit en 1730 parce qu'il est appelant. C'est également ce qui est arrivé à Sainte-Marguerite avec le curé Goy connu pour son engagement dans la cause de l'Appel. À Saint-Eustache, fait rare, seul le curé n'est pas appelant.

Toutes observations qui tendraient à montrer qu'indépendamment d'une influence doctrinale directe le phénomène des miracles et des convulsions est une réaction spontanée de certains fidèles en présence, d'une série de tensions religieuses et politiques. Les miracles et les convulsions n'ont en aucune manière été suggérés volontairement par les prêtres jansénistes, issus de la robe et de la bourgeoisie, hautement lettrés, qui combattent au contraire les pompes baroques et toute manifestation cultuelle excessive,

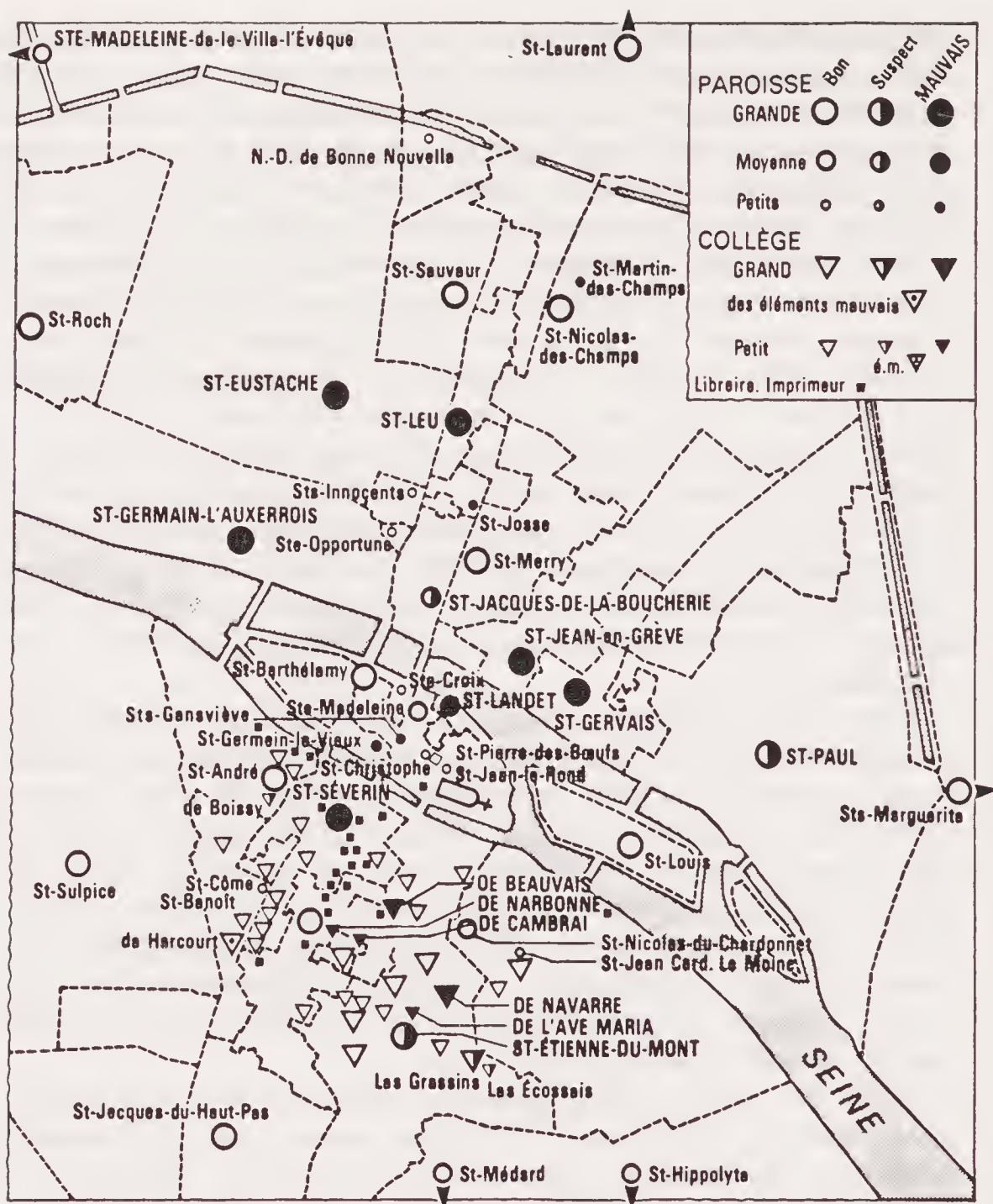
particulièrement les dévotions aux saints et aux bienheureux. Seuls quelques curés jansénistes (une minorité infime) soutiendront les convulsionnaires jusqu'au bout comme le curé Isoard de la petite paroisse de Sainte-Marine, protecteur de la sœur Françoise Obillard et le curé de Saint-Germain-le-Vieux, M. de Rochebouet, lié avec les convulsionnaires des Dames du Calvaire²⁶.

Pour bien saisir l'ampleur et les ramifications du faisceau de tensions politiques et religieuses causées par la bulle *Unigenitus*, il faut se souvenir que sur quatre cent cinquante curés du diocèse parisien, les trois quarts sont appelants. Même après l'épuration des quelque trois cents ecclésiastiques appelants en 1730, il restera encore en 1739 beaucoup de curés « suspects » d'après le rapport d'un jeune prélat italien M^{sr} Nicole Maria Lercari, de passage à Paris. Afin de renseigner le cardinal secrétaire d'État sur l'étendue du jansénisme parisien, Lercari a classé les curés et directeurs de collèges en « bons », « suspects », « mauvais ». Son enquête a permis au frère de Dainville d'établir une carte restée classique²⁷.

Les curés appelants sont très aimés de leurs paroissiens (comme cela s'est vérifié à maintes reprises pendant les persécutions à partir de 1730), sans doute à cause de leur immense dévouement, de leurs œuvres de charité et d'éducation en direction des classes les moins favorisées. Dans les écoles de charité des frères Tabourin au faubourg Saint-Antoine, les enfants apprennent à lire de « bons livres » : Le Catéchisme de Montpellier, Les Essais de morale de Nicole, Les Réflexions Morales de Quesnel et même, quelques années plus tard, la Vie du diacre Pâris, modèle parfait du prêtre janséniste²⁸.

Mais, surtout, les curés appelants savent toucher leurs paroissiens dont ils s'efforcent d'être plus proches que la hiérarchie catholique traditionnelle. Leur « style » est très en accord avec la nouvelle forme de sensibilité du siècle : ils font vibrer la corde sensible des paroissiens. Leurs prédications visent à l'émotion et leurs images simples frappent l'imagination des fidèles. À ce sujet, la leçon de catéchisme du diacre Pâris aux enfants de la paroisse de Boissy est exemplaire. Ses comparaisons et ses métaphores apparaissent comme une étrange prémonition de la suite des événements sur sa tombe au cimetière Saint-Médard :

Nous sommes tous des malades, nos passions sont nos maladies. Il n'y a personne de nous qui ne soit dominé par quelqu'une. Dans l'un c'est l'avarice, dans l'autre les plaisirs,



* En 1730 les collèges de Saint-Magloire, Sainte-Barbe et Sainte-Agathe étaient encore des centres de formation janséniste.

dans un autre la bonne chère, l'ivrognerie etc... Or, où trouverons-nous les remèdes à nos maladies ? Si nous les cherchons en nous-mêmes, nous ne trouverons que de quoi nous désespérer ; parce que bien loin de pouvoir guérir notre maladie, nous ne pouvons que l'augmenter. Mais ouvrons le Nouveau Testament ; c'est là où nous trouverons les remèdes efficaces propres à guérir nos maux, c'est là où le divin médecin de nos ames nous est montré par tout. Que de miracles ne lui voyons nous pas opérer et sur les corps et sur les ames. Sur les corps, tantôt il guérit des paralytiques, des lépreux, des hydropiques, des sourds et muets ; tantôt il ressuscite des morts. Sur les ames, tantôt d'un incrédule il en fait un Apôtre ; tantôt il donne une ardente charité à une femme qui brûle de l'amour du monde ; tantôt d'un persécuteur il fait le plus zélé prédicateur de l'Evangile. Tous ces miracles nous sont autant de gages de ce qu'il peut faire en nous et nous prouvent que c'est un médecin tout-puissant qui peut nous guérir. Quoi donc de plus consolant pour nous que la lecture du Nouveau Testament ; Nous sommes des malades, or quoi de plus consolant pour des malades, que d'entendre la voix du médecin qu'ils savent les devoir guérir, que d'apprendre de sa bouche les remèdes qui leur rendront la santé ? Notre qualité de Chrétiens et de malades, doivent donc nous porter à la lecture du Nouveau Testament²⁹.

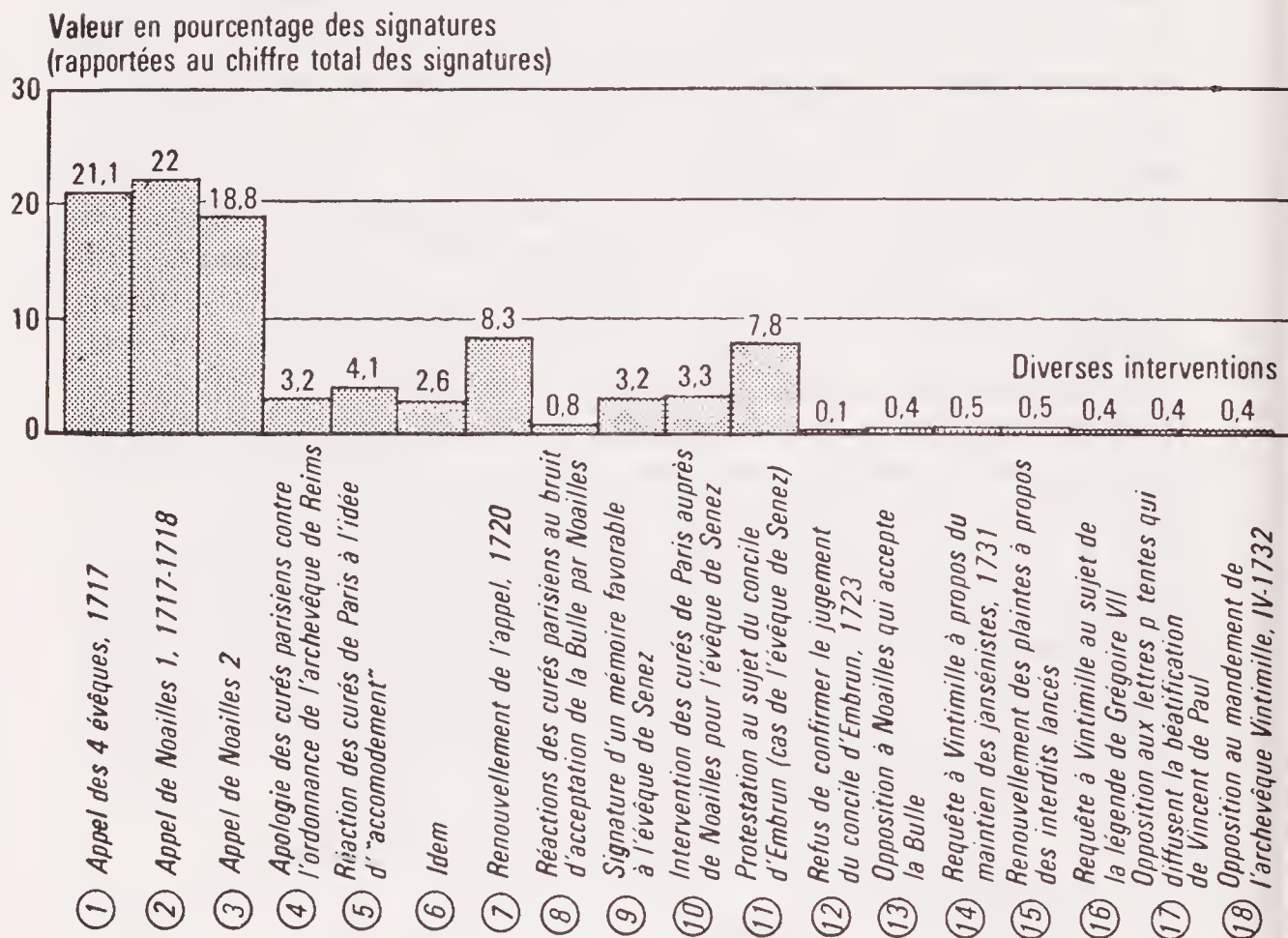
La défaite

La distribution chronologique des diverses interventions jansénistes de 1717 à 1732, établie par Marie-José Michel à partir d'un corpus de deux mille cent quatre-vingt-deux appelants séculiers, dont soixante-cinq pour cent sont membres du clergé paroissial de la capitale³⁰, fait ressortir la désaffection progressive pour la cause de l'Appel.

Trois moments scandent la mobilisation urbaine : les grands appels des évêques et de Noailles fortement soutenus en 1717-1718, la tentative de réappel en 1720, médiocre demi-succès, et finalement la protestation contre le concile d'Embrun qui a suspendu l'évêque de Senez, Soanen, en 1727-1728 ; c'est la dernière riposte significative avant les grandes persécutions.

La fin de l'année 1727 et l'année 1728 marquent sans nul doute un tournant dans le développement des affaires du tems : Soanen, évêque janséniste est alors exilé par une lettre de cachet à

RÉPARTITION DES SIGNATURES SUR LA GAMME DES INTERVENTIONS JANSÉNISTES DANS LE DIOCÈSE DE PARIS (1717-1732)



La Chaise-Dieu; le cardinal de Noailles accepte la Constitution dans la consternation générale et meurt l'année suivante. Ce reflux est l'effet de la politique du nouveau Premier ministre Fleury, ancien précepteur du roi, ultramontain et constitutionnaire, qui, à partir de 1726, inaugure une vigoureuse contre-offensive pour faire accepter la Bulle par la majorité du clergé et des fidèles.

La condamnation de Soanen par le concile d'Embrun à la fin de 1727 provoque une grande indignation parlementaire et religieuse contre ce que l'on appelle le Brigandage d'Embrun, mais l'affaire ne mobilise déjà plus que le tiers du nombre des premiers appelants... À Paris, cependant, trente-deux curés signent des lettres contre le jugement d'Embrun et une cinquantaine d'avocats prennent le parti de Soanen.

Les Parisiens n'ont pas fini de s'étonner : le 11 octobre 1728, ils peuvent lire, affiché en caractères minuscules, un mandement du cardinal de Noailles qui fait connaître qu'il accepte la Bulle avec un respect et une soumission très sincère et qu'il condamne à son tour les cent une propositions.

Cela a fait grande rumeur dans Paris, car le gros de Paris, hommes, femmes, petits enfants, est janséniste, c'est à dire en gros, sans savoir la matière, contre la cour de Rome et les Jésuites. L'on voit aussi que de la part de la Cour, on n'a fait cette opération qu'à demi et en tremblant, car le matin il y avait des archers qui accompagnaient les afficheurs. On dit, et je le crois bien, qu'il y en avait trois cents qui ont rôdé dans le jour. On n'a pas voulu faire afficher à tous les coins de rues où l'on a coutume d'afficher, apparemment parce que cela aurait rassemblé trop de peuple à la fois. Il est dit dans ce mandement qu'il sera lu et publié où besoin sera ; ce n'est point là la forme d'un mandement. L'on voit qu'on n'a pas osé le faire publié aux prônes des paroisses, crainte de tumulte, d'autant que la plupart des curés refusaient de le publier. Après tout, ces précautions sont sages, car, en bonne politique, et surtout pour fait de religion, il faut éviter avec grand soin le tumulte du peuple de Paris surtout quand il y a un parti formé. Il y a toujours des gens hardis. Sur le mandement affiché au coin de Saint-Séverin, on a eu la hardiesse d'appliquer ce matin, en plein jour, une bande de papier avec deux pains à cacher, sur laquelle il y avait : « les vrais chrétiens n'accepteront point la Constitution quelques persécutions qu'on fasse. » Cela était écrit de la main d'une femme. Un autre a voulu arracher un des mandements, cinq hommes l'on arrêté ; il est renommé, on l'a lâché, mais on a dressé procès-verbal³¹.

M^{gr} de Vintimille, aussitôt surnommé « Ventremille » par la verve populaire à cause de son goût prononcé pour les choses de la table, remplace le cardinal de Noailles à la fin de l'année 1729 et met un terme au gallicanisme épiscopal.

Vintimille imagine alors une nouvelle loi plus rigoureuse et plus précise que les précédentes. Elle imposera à tous, ecclésiastiques et fidèles, l'obligation de signer le vieux Formulaire d'Alexandre VII³² et de reconnaître la bulle Unigenitus comme une loi de l'Église et du royaume. Le 24 mars 1730, Louis XV signe une déclaration qui édicte des mesures nouvelles d'application de la Bulle, considérée comme loi d'État. L'article II interdit

aux parlements de prononcer sur les appels comme d'abus liés à la Bulle. Cet acte est enregistré en lit de justice malgré les représentations du conseiller-clerc janséniste Pucelle, surnommé le Démosthène du Parlement pour son éloquence. Tandis que le Parlement se débat avec la nouvelle affaire des quarante avocats qui ont pris la défense de quelques ecclésiastiques jansénistes persécutés dans le diocèse d'Orléans en septembre 1730 et s'épuise en remontrances inutiles et en demandes d'audience au roi, Vintimille agit et fait interdire près de trois cents prêtres jansénistes du diocèse de Paris, dont les Nouvelles ecclésiastiques du 2 avril 1730 donnent une liste impressionnante. Il a également soin de fermer les principaux centres de formation janséniste : le séminaire de Saint-Magloire, le collège de Sainte-Barbe et la maison de Sainte-Agathe.

Naissance d'une opinion publique

Devant cette montée des persécutions, les appelants s'adressent de plus en plus directement aux fidèles, afin que ces derniers jugent par eux-mêmes de quel côté se trouve la vérité. Un grand effort pédagogique et didactique est alors entrepris, afin de vulgariser la querelle dans des termes simples. Plusieurs petites brochures « historiques », qui retracent la genèse de la dispute, sont lancées dans le grand public³³.

Mais, avant tout, ce sont les Nouvelles ecclésiastiques, parfois appelées la Gazette ecclésiastique, qui, à partir de 1728, entreprennent d'informer les fidèles de l'état des disputes et des persécutions au jour le jour. L'entreprise condense toute l'ambiguïté de la démarche protestataire qui la porte. L'intention initiale est purement religieuse, mais l'effet va bien au-delà. Surgit avec ces feuilles la première forme de journal clandestin à grand écho social. Les Nouvelles ecclésiastiques bénéficient d'un immense engouement populaire. Leur ton très mélodramatique et les nombreuses anecdotes, rapportées sous forme de plaisants dialogues, les rendent particulièrement vivantes. Elles ont sans doute beaucoup contribué à l'hostilité générale contre les jésuites, véritables boucs émissaires du mécontentement populaire.

Dès la publication de la Bulle, des bulletins manuscrits ont d'ailleurs circulé à Paris de façon irrégulière. Ils étaient destinés à

*informer les opposants et contenaient des nouvelles variées, des échos, des extraits de journaux étrangers*³⁴. Les Nouvelles ecclésiastiques proprement dites paraissent pour la première fois le 23 février 1728 avec ce sous-titre très significatif : *Mémoire pour servir à l'histoire de la Constitution Unigenitus. Un « éditorial » explique clairement le programme qu'elles se proposent :*

On a pensé que cet expédient était le plus efficace pour convaincre toute la terre, que dans cette guerre qui se fait depuis si long-tems, et si violemment, les Appellans sont les innocens persécutés, et les Constitutionnaires sont les injustes persécuteurs. On se promet que cet ouvrage dans la forme qu'on lui donne d'un récit des faits simples, court et exact, réussira à ramener aux Appellans quantité de personnes prévenues de bonne foi, à exciter la multitude plongée dans l'insensibilité sur les grands maux de l'Eglise, et à rendre tout le monde attentif à des événemens qui doivent intéresser tout le monde. En effet, il ne faut qu'un simple exposer de ce qui se passe partout, pour juger de quel côté est la Vérité ; comme il ne faut que la simple lecture de la Constitution sans prétention pour se décider sur la manière dont on en doit penser³⁵.

*Le tirage du journal s'élève à six mille exemplaires et le numéro de quatre pages (il passera rapidement à huit pages) coûte trois sols*³⁶. Son succès dépasse largement le cadre des lecteurs auxquels il a été destiné : ces simples, ces personnes qui ne peuvent donner à cette grande affaire [la Constitution] toute leur attention³⁷. Les Parisiens de toutes les classes sociales se passent les feuilles sous le manteau, au nez du lieutenant de police Hérault, qui n'a de cesse d'arrêter colporteurs et imprimeurs clandestins. Malgré l'intense répression policière, les Nouvelles paraîtront régulièrement chaque semaine jusqu'à la Révolution française.

L'éditorial de l'année 1732 donne une liste des sujets traités :

Les Miracles de M. Pâris, et ce qui y a rapport, un Jugement tel que celui du Père Girard ; le Dépérissement des Facultés de Théologie, le Bouleversement de celle de Paris ; des Expéditions comme celle de Ste-Barbe et des Trente-trois ; les prodigieux Excès des Prélats outrés Constitutionnaires, que le Conseil même du Roi est forcé de réprimer ; les Refus que nous donnons de ce qui se passe dans les Parlemens sur les affaires de l'Eglise ;

les Ecrits que nous annonçons ; les Mandemens dont nous faisons analyses ; les Theses dont nous donnons des Extraits ; les Visites, les Perquisitions, les Saisies, les Exils, les Emprisonnements, les Sentences, les Exécutions en place de Grève³⁸...

La réaction à la fois populaire et parlementaire à propos du mandement de l'archevêque de Vintimille, qui, le 3 mai 1732, condamne les Nouvelles ecclésiastiques et défend de les lire ou garder sous peine d'excommunication, est très révélatrice de cette sympathie collective pour les jansénistes. Selon Barbier (qui par ailleurs se réfère très souvent à la Gazette dans son Journal) vingt et un curés jansénistes refusent de publier le mandement et dans certaines paroisses, lorsque les prêtres tentent d'en donner lecture pendant le sermon, tous les fidèles indignés sortent de l'Église, ainsi à Saint-Jacques-du-Haut-Pas :

Dimanche 11, le nouveau curé de St-Jacques du Haut Pas, nommé par l'archevêque, fit le prône. Il y avait un monde étonnant, et bien des gens de quelque chose, tant de robe que d'épée, et beaucoup aussi par curiosité. Il commença par dire qu'il ne pouvait espérer qu'on eût pour lui les mêmes considérations qu'on avait pour son prédécesseur, qui était un homme de beaucoup de mérite, qu'il ferait ses efforts pour mériter la confiance de ses paroissiens ; ensuite il est tombé sur la subordination et l'obéissance qu'on devait à ses supérieurs, et en disant cela il a fait le geste d'un homme qui veut tirer quelque chose de sa poche. On s'est douté que c'était le mandement, tout le monde s'est levé et est sorti de l'église avec un fracas effroyable, en renversant les chaises les unes dessus les autres et se culbutant. Il est sorti dans ce moment plus de deux milles âmes³⁹.

Le relais populaire

Vers 1730, au moment où la résistance des curés appelants se trouve laminée, celle de leurs paroissiens commence à se manifester face aux persécutions :

On a fait révoquer par l'abbé de Sainte-Geneviève et par l'archevêque de Paris, qui doivent agir ensemble, les curés de Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Médard et de la Villette, qui sont trois religieux de cette congrégation ; on les a renvoyés chacun dans

d'autres monastères, et l'on a placé trois autres curés à leur place.

Ces paroisses sont encore très jansénistes, et l'entêtement des marguilliers de Saint-Étienne-du-Mont, qui respectaient avec quelque raison leur curé (qui donnait tout aux pauvres, fort nombreux dans ces faubourgs), a été jusqu'à délibérer sur leur registre de s'opposer juridiquement à la révocation de leur curé et à la réception du nouveau. Un conseil sage leur a fait entendre qu'ils étaient fous, qu'ils n'avaient aucune inspection sur le spirituel et qu'ils eussent à se désister de pareille entreprise ; mais M. Hérault a su leur démarche ; il les a traité comme des chiens, s'est fait apporter leur registre qu'il a porté à Versailles, et quoiqu'ils n'aient fait aucune procédure, on ne sait pas s'ils ne seront pas punis, parce qu'il y a plusieurs autres paroisses dans Paris qu'il faudra ainsi renouveler de curés, et qu'il faut arrêter les autres par des exemples⁴⁰.

À La Villette, les paroissiens sont tout à la fois surpris, affligés et scandalisés au discours du nouveau venu qui remplace le père Salard, universellement chéri dans la paroisse après seulement cinq ans d'activités charitables :

Il [le nouveau curé] se plaint fort de la médiocrité de son revenu, et il a soin de prévenir les pauvres que celui dont il prend la place était riche, et que lui ne l'est pas. Ce peuple non moins accoutumé aux instructions fréquentes, qu'aux libéralités de son vrai Pasteur se plaint déjà de ce que celui-ci proportionne ses instructions à son revenu et se borne aux simples Prières du Prône⁴¹.

À Saint-Médard, le nouveau père Coeffrel n'arrivera jamais à faire oublier l'ancien curé janséniste Pommart. Les marguilliers lui mènent une vie très dure. Ici encore, les Nouvelles ecclésiastiques rapportent dans les moindres détails la résistance populaire :

À Saint Médard, le Père Coëffrel alla le même jour demander à dîner à Monsieur le Vicaire. Il s'y trouva une Dame de la Paroisse qui, dès qu'elle le vit, se mit à gémir et à pleurer. Le Pere demanda ce que cela signifiait, et le Vicaire répondit que c'était là la disposition de tous les Paroissiens. À la fin du dîner, un des Marguilliers entra, et appercevant une robe blanche se

retira tout effrayé. Monsieur le Vicaire de son côté disparut ; de sorte que le Pere Coëffrel alla seul au Presbitere, où le même Archidiacre vint le joindre, après l'expédition à Saint-Étienne. Il avait avec lui le Pere Ravenot, lequel parut fort ému de ne trouver personne dans l'église, pour faire à son confrere l'accueil qu'il s'imaginait lui être du⁴².

Toujours d'après les Nouvelles ecclésiastiques, la cérémonie d'adieu pour le curé de Saint-Étienne-du-Mont a été des plus touchante :

Le Jeudi 26 Octobre, jour que la triste nouvelle se répandit dans la Paroisse de Saint Étienne, Monsieur le Curé confessa tout le jour, et officia le soir au Salut pour la dernière fois. On vit des enfans, des hommes, des femmes, des Prêtres même se jeter à ses pieds, s'en relever baignés de larmes, et traverser ainsi toute l'église, sans pouvoir cacher leur désolation. Les fideles se présentaient en foule à son passage, avec les plus tendres démonstrations d'attachement et de respect. On le fit plusieurs fois sortir de la Sacristie et de sa Chapelle pour recevoir sa bénédiction : et lorsqu'il partit de Paris, où l'on n'a pas voulu que lui et ses deux confreres parussent depuis leur destitution, un grand nombre de pauvres assemblés se mirent en devoir d'arrêter les chevaux du carosse qui l'emmenait ; mais il calma ces bonnes gens par ses discours, et plus efficacement encore par ses aumônes⁴³.

Les arrestations à la Bastille pour jansénisme ou libelles jansénistes d'une part, et pour convulsions d'autre part, révèlent clairement le rapport entre la persécution systématique qui s'abat sur les jansénistes à partir de 1728 (il faut également tenir compte de l'interdiction des trois cents ecclésiastiques en 1730) et le début du mouvement des miracles et des convulsions. Sans doute, sur les quelque deux cent cinquante convulsionnaires arrêtés de 1732 à 1760 à la Bastille et au Châtelet⁴⁴, les femmes sont en majorité : soixante pour cent. Comme les miraculés de Saint-Médard, les convulsionnaires ne sont en rien des marginaux. Ils proviennent en majorité des couches moyennes bien intégrées de la population. La faible part des religieux vient encore confirmer le résultat dégagé par l'analyse des quelque deux cent quatre-vingts arrestations entre 1728 et 1760 de « jansénistes » qui sont en réalité des libraires et des colporteurs à 72 %. Il apparaît ainsi avec évidence

que le mouvement des convulsionnaires est loin d'être uniquement religieux et qu'il s'inscrit également au cœur d'un conflit dont l'enjeu théologique a perdu son véritable sens. Plusieurs libraires imprimaient tout à la fois de la propagande janséniste ou appelante et des livres pornographiques telle l'Aloïse. Nous reviendrons dans la conclusion sur l'interprétation à donner du haut pourcentage de femmes arrêtées pour convulsions. Les femmes convulsionnaires semblent ainsi organiser le véritable relais populaire de la cause de l'Appel.

Les cent dix indications sur la profession des convulsionnaires arrêtés permettent, en outre, de dégager une origine sociale populaire avec un accent sur les classes moyennes : 66 %, soit 13 % de maîtres marchands, 31 % d'artisans et gens de métiers, 22 % de compagnons, apprentis, garçons, domestiques, commis, ouvriers, mais tout de même 18 % de gens de qualité (dont 9 % de notaires et avocats) et 16 % de religieux.

Les arrestations de jansénistes et de convulsionnaires s'arrêtent à peu près à la même époque, vers 1760, peu de temps avant la fin de la querelle des refus de Sacrements et de l'expulsion de la Compagnie de Jésus en 1762. Le groupe réuni autour de l'avocat au parlement de Rouen La Barre sera le seul parmi les arrêtés pour convulsions à faire l'objet d'un procès en bonne et due forme en 1760. Il sera également le dernier. Ce jugement marque la fin de la répression contre les convulsionnaires.

Contrairement à la légende noire de la Bastille, les convulsionnaires arrêtés (à l'exception d'une douzaine de cas de très longues détentions) n'y font que de très courts séjours : un à deux mois en moyenne. Sur l'ensemble des embastillés entre 1732 et 1760 (ils sont mille trois cent quarante-quatre), l'addition des convulsionnaires (cent quatre-vingt-dix-huit) et des jansénistes (deux cent dix-huit) ne constitue que trente pour cent, ce qui relativise malgré tout la persécution présentée de manière si dramatique dans les Nouvelles ecclésiastiques. Cette légende noire n'en a pas moins exercé des effets très réels.

Le figurisme : un millénarisme ?

Parallèlement aux persécutions contre les jansénistes, puis contre les appelants, se généralise un système d'exégèse qui prend le nom de figurisme. C'est surtout à partir de la destruction de

Port-Royal qu'il imprègne massivement l'apologétique janséniste avant d'en venir à alimenter les discours des convulsionnaires. La conviction d'être une Église minoritaire et persécutée s'impose de plus en plus clairement. Le système figuriste n'est pas très sophistiqué : il fait des récits et des prophéties de l'Écriture sainte la figure des événements contemporains. L'Église entière a prévarié, personne n'entend plus la voix de la Vérité ; seul un petit noyau, celui des élus, croit encore à la grâce efficace. Le grand mystère d'iniquité va se consommer incessamment. On voit partout dans l'Écriture l'annonce de deux grands événements : la conversion des juifs et la venue du prophète Élie, qui seront le prélude au grand renversement. La Constitution Unigenitus est souvent représentée comme la Bête de l'Apocalypse.

Cette forme d'exégèse commence à prendre corps durant le XVII^e siècle. Face aux doutes inspirés par la montée de l'esprit critique, Pascal avait lutté déjà pour conserver un sens cohérent et non mensonger aux Écritures dans la fameuse X^e section des Pensées consacrées aux figures. Mais c'est aussi sur la base des travaux érudits d'un Fleury ou d'un Le Nain de Tillemont sur l'histoire ecclésiastique que la conception figuriste s'est élaborée en assimilant la situation contemporaine des persécutions des jansénistes à celle de l'Église primitive et des martyrs.

Les deux principaux théologiens à l'origine du jansénisme du XVIII^e siècle : Quesnel dans ses *Réflexions Morales* et Duguet, dans ses conférences au séminaire de Saint-Magloire entre 1710 et 1720⁴⁵ et dans ses *Règles pour l'Intelligence des Écritures* (1716) ne partent pas seulement de l'idée que l'Ancien Testament préfigure la venue du Christ et donc qu'il doit s'entendre en fonction du Nouveau Testament, ils élargissent l'application du principe à la Bible tout entière, censée préfigurer dans ses moindres détails l'histoire du peuple de Dieu. Ces idées sont reprises, systématisées et développées par l'abbé d'Étemare⁴⁶ qui a lui aussi tenu en 1712 un cycle de conférences au séminaire de Saint-Magloire. Il est l'auteur d'une série d'ouvrages qui influencent directement les écrits de vulgarisation figuristes publiés après 1730⁴⁷.

Il est vrai que la littérature figuriste s'organise autour d'un certain nombre de thèmes millénaristes attestés depuis le Moyen Âge. Cela ne suffit pas néanmoins à conclure à la simple résurgence d'un millénarisme abstrait et intemporel. La réactivation ne va pas sans une profonde transformation. Les figuristes, et les convulsionnaires à leur suite, ne se situent pas en effet dans le

temps et l'espace rituel d'une félicité à venir. Ils s'efforcent avant tout, au contraire, de démontrer, de prouver désespérément que ce qui se passe dans l'Église au XVIII^e siècle n'est que la répétition des diverses persécutions mentionnées dans les Écritures et la Tradition des Pères contre la vérité. Ainsi dans ce texte de 1733, La Vérité combattue et victorieuse dans tous les âges :

Si l'esprit de comparaison est d'un grand usage dans l'étude des choses de la nature, il est aussi une source de lumière dans la science des Écritures, et dans l'examen des desseins de Dieu sur son Église. C'est par cet esprit, dit le judicieux Auteur des Réflexions sur la captivité de Babylone, qu'on devient sçavant dans l'histoire, parce qu'en comparant ensemble les différentes parties qui servent à composer un tout, cela sert, non seulement à fixer dans la mémoire les événemens dont on fait le parallele, mais on est encore invité à faire plusieurs réflexions très utiles, à l'occasion des rapports d'opposition ou de ressemblance que ces événemens ont entre eux. Suivans cette methode dans le plan que nous nous sommes proposé de donner, sans sortir de l'ordre naturel des choses, nous les exposerons au lecteur de façon qu'il lui sera facile, en les comparant les unes avec les autres, d'y appercevoir une parfaite symétrie et des caracteres de ressemblance soutenus invariablement depuis la naissance des tems jusqu'à leur dernière période⁴⁸.

L'objet des figuristes est moins d'annoncer le règne millénaire de Jésus-Christ sur terre ou la destruction de l'Antéchrist, que d'annuler la différence des époques dans toute la mesure du possible afin de faire ressortir et triompher la vérité éternelle de l'Église primitive. La figure est le moyen d'établir le rapport identificatoire entre le passé et le présent, la preuve de la répétition dans l'histoire, l'évidence de la fausseté de la bulle Unigenitus⁴⁹.

Répétitions générales

Dans le climat apologétique ambiant, quelques miracles sont déjà apparus comme autant de rappels de la guérison miraculeuse de la nièce de Pascal en 1656 par la relique de la Sainte Épine. Le miracle avait momentanément sauvé alors Port-Royal de la ruine imminente. En 1725, certains jansénistes se prennent à croire qu'il pourrait en être de même et que des miracles discer-

neraient aux choses douteuses *encore une fois*. La guérison soudaine de M^{me} Lafosse à la procession du Saint-Sacrement dans la paroisse de Sainte-Marguerite met en éveil ceux qui attendent les miracles. Le dimanche 21 mai 1725, Anne Charlier, âgée de quarante-cinq ans, femme du sieur Lafosse, ébéniste au faubourg Saint-Antoine, est guérie spontanément d'une perte de sang dont elle souffre depuis vingt ans, en se traînant derrière la procession de la Fête-Dieu.

L'enjeu de cette guérison subite est d'autant plus considérable que le curé qui a consacré l'hostie et qui porte l'ostensoir, messire Jean-Baptiste Goy, est appelant. En plus d'un mandement annonçant publiquement le miracle, le cardinal de Noailles institue en reconnaissance une procession annuelle, qui, chaque année, suscite l'enthousiasme de l'ensemble du faubourg.

Cette première guérison miraculeuse est relatée en détail dans plusieurs fascicules imprimés, dans lesquels M^{me} Lafosse est qualifiée de nouvelle Hémoroïsse. Une estampe du véritable portrait de Madame Lafosse est même gravée, avec une petite légende qui raconte sa guérison lorsqu'elle se jette par terre au passage du Saint-Sacrement en s'écriant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir, je crois que vous êtes le même qui êtes entré dans Jérusalem, pardonnez-moi mes péchés et je serai guérie⁵⁰.

Le miracle est confirmé dans la Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de Province du docteur janséniste Hecquet, qui pourtant va se montrer bientôt l'un des adversaires les plus acharnés des convulsionnaires. Mais son apologie médicale du miracle de M^{me} Lafosse réinscrit le miracle dans l'ordre naturel de l'explication, selon la tradition de la pensée théologique postcartésienne et malebranchiste :

Un miracle donc, n'est point un événement contraire à la nature, mais une opération dans laquelle le Créateur reprend sur elle le souverain domaine, en redressant lui-même les loix qu'il lui a données, à l'exemple d'un Législateur qui se rend comme il lui plaît et quand il veut, l'interprète de ses volontés dont il change les œuvres, sans en changer ni les desseins, ni les vues⁵¹.

Deux années plus tard, les miracles opérés sur la tombe d'un prêtre appelant, Rousse, chanoine à Avenay près de Reims, sont accueillis avec beaucoup plus de réserve par les autorités religieuses. Les jansénistes font publier deux relations de guérisons mira-

culeuses survenues le 8 juillet 1727 en la personne d'Anne Augier, fille native et habitante de Mareuil, paralysée des jambes depuis vingt-deux ans, et le 26 août 1728 en la personne de Marie-Jeanne Gaulard, épouse de M. François Stapart, notaire royal à Épernay, paralytique et aveugle. Ces relations sont accompagnées de certificats et d'attestations d'ecclésiastiques, de médecins, de personnalités et d'habitants de la région⁵². Contrairement aux guérisons opérées par le Saint-Sacrement, qui ne peuvent faire l'objet d'aucun doute, le miracle obtenu par l'intercession d'un bienheureux engage depuis le concile de Trente une procédure très complexe et très longue en vue d'une canonisation éventuelle. Pour le chanoine Rousse, la question ne se pose pas : il est appelant.

Devant la multiplication des pèlerinages et des neuvaines sur sa tombe à Avenay, les vicaires généraux répliquent par un mandement le 29 août 1727 qui les interdit et menace les pèlerins de la peine d'excommunication majeure.

Vingt-deux curés du diocèse (dont dix ne sont pas appelants) présentent alors le 25 septembre 1727 une requête aux vicaires généraux pour demander, selon la procédure canonique, un examen plus complet des guérisons. Les supérieurs repoussent la demande. Ces décisions vont enrayer le mouvement populaire qui tentait de se dessiner sur la tombe de Rousse. Il est d'ailleurs très difficile d'y accéder, l'église étant fermée et gardée. Une trentaine d'années plus tard, cependant, on retrouvera à Avenay une communauté de convulsionnaires, organisée autour d'une sœur nommée Nanette, et dont toutes les cérémonies ainsi qu'un pèlerinage sur la tombe du chanoine ont été soigneusement décrits et consignés⁵³.

**La vérité
des miracles
controversée**

Le 1^{er} mai 1727, le diacre appelant et réappelant François de Pâris, âgé de trente-sept ans, meurt des excès d'une vie trop pénitente dans une misérable cabane au coin d'un jardin rue de Bourgogne, paroisse de Saint-Médard au faubourg Saint-Marcel. Avant de recevoir le saint viatique, il a encore précisé au curé Pommart qu'il persistait dans ses sentiments contre la Constitution Unigenitus.

Un parfait appelant

Sa vie toute de pénitence et de charité est l'exemple typique de la carrière volontairement modeste d'un ecclésiastique janséniste du début du XVIII^e siècle. C'est par humilité qu'il a refusé même le sacerdoce. Fils de Nicolas de Pâris, conseiller au Parlement de Paris en la seconde chambre des enquêtes, François a dû lutter contre la volonté de sa famille pour entrer dans l'état ecclésiastique. C'est à son frère cadet Jérôme que reviendra de continuer la tradition robine de la famille. François entre en août 1713 au séminaire de Saint-Magloire (qui a formé tant d'ecclésiastiques jansénistes) et s'imprègne des lectures figuristes de l'Écriture Sainte lors des conférences de Duguet et d'Asfeld qu'il suit à Saint-Roch. Il occupe la fonction de catéchiste afin d'annoncer l'Évangile aux pauvres qui sont les plus proches du Royaume du Ciel et sont les plus négligés¹.

Son enseignement révèle l'efficacité de la pédagogie janséniste :

Il n'employait que des termes simples, expliquait les difficiles et ne se lassait point de répéter les mêmes vérités, qu'il sçavait être neuves pour ceux qui l'écoutaient ; usait de comparaisons pour se mieux faire entendre, citait des fruits pris de l'Écriture,

ou de l'Histoire Ecclésiastique pour réveiller leur faible attention, et soutenait avec un air de bonté et même de gaieté, tout le sérieux qui doit accompagner cette auguste fonction. Il imitait par la douceur de sa charité ce que Saint Augustin décrit si admirablement de l'affection de la poule pour ses petits quand ils viennent de naître².

Toute sa vie, François de Pâris assiste les pauvres et s'efforce de mener la même vie qu'eux. De nombreuses estampes le représentent faisant l'aumône, vendant ses meubles pour en distribuer le prix, offrant ses linges dans la rue. Après de multiples retraites, il s'installe au milieu des pauvres dans le faubourg Saint-Marceau qui forme le cœur du Paris janséniste. À deux pas, au faubourg Saint-Jacques, se trouve la première maison de Port-Royal.

Dans ces quartiers, de nombreuses congrégations et couvents témoignent de grandes sympathies à l'Appel. Sur la montagne Sainte-Genève sont concentrés les grands séminaires et les imprimeries jansénistes. La paroisse de Saint-Médard est populaire et peuplée, habitée essentiellement par de petits artisans et commerçants mais aussi par une population flottante de gagne-deniers. Afin de mieux s'identifier aux pauvres artisans, François apprend le métier de tisseur de bas. Plusieurs gravures populaires le représentent devant son métier. Soumettant son corps aux pires mortifications, se privant de communion, François de Pâris se considère comme un pénitent chargé d'apaiser la colère de Dieu allumée par la bulle Unigenitus. Il recueille beaucoup d'ecclésiastiques interdits et fortifie les clercs de Saint-Médard (dont il est le catéchiste) dans leur résistance aux erreurs autorisées par la bulle Unigenitus. Dans son testament, François de Pâris stipule qu'il veut être enterré à la manière janséniste comme un pauvre de la manière la plus simple, sans tenture, sonnerie ni luminaire, par la charité, dans le cimetière³.

Une odeur de sainteté

À la nouvelle de sa mort, il se fit le lendemain un concours prodigieux de personnes qui faisaient toucher des linges et des livres au corps du serviteur de J.-C. qu'ils vénéraient déjà comme le temple de son esprit⁴.

C'est ainsi que Madelaine Beigney, dévideuse de soie, âgée de soixante-deux ans, demeurant rue des Lyonnais, paralysée du bras droit, est alertée par la rumeur publique à propos du bienheureux qu'elle connaissait déjà pour l'avoir rencontré dans son escalier lorsqu'il venait assister M. Mil, un pauvre malade qui habitait dans sa maison. Le 3 mai 1727, jour de l'enterrement, elle se rend rue de Bourgogne :

Elle entra dans la chambre où son corps était enseveli ; elle se hâta d'approcher : elle se mit à genoux, et pleine de confiance que Dieu lui avait donnée en l'intercession de ce Saint homme, elle leva le draps qui le couvrait et lui baisa les pieds par dessus le suaire qui les enveloppait ; elle resta ensuite à genoux et pendant que les bedeaux de la paroisse de Saint Médard mettaient dans la bière le corps du Saint, elle lui dit, Bienheureux, priez le Seigneur qu'il me guérisse, si c'est la volonté que je reste sur la terre, vous serez écouté, pour moi je ne le suis point. Dans ce moment elle fut par elle-même témoin de la vénération que l'on avait pour M. de Pâris, et elle vit que l'on emportait jusqu'à la laine du matelas du lit dans lequel il était mort. À peine la bière fut-elle placée, que la comparante se pencha un peu pour frotter plus aisément son bras malade à la bière avant qu'on l'eut couverte du drap mortuaire. Les prêtres vinrent enlever le corps, et la comparante se retira ensuite dans sa chambre⁵.

Revenue chez elle, Madelaine se met tout naturellement à dévider la soie : c'est alors qu'elle prend conscience de sa guérison.

Une foule très bigarrée se presse, émue, à la cérémonie funèbre.

Les pauvres et les enfans qu'il avait catéchisés pleuraient à haute voix à son enterrement et pendant le service. Ils étaient aussi très étonnés de voir à l'enterrement d'un homme qu'ils regardaient comme leur égal des personnes distinguées dans la robe, entre autres M. le Feron, sous-doyen du Parlement et oncle du défunt par feu Madame de Pâris sa mere. Pendant le convoi les pauvres qui bordaient les rues apostrophaient M. de Pâris le Conseiller sans le connaître, en luy disant, Monsieur, si vous êtes le frere de M. l'abbé de Pâris, vous pouvez etre assuré que vous avez un frere dans le Ciel.

Après sa mort on avait remis sur le prétendu lit dans la cabane, le matelas sur lequel est mort M. l'abbé de Pâris. La

dévotion qui dans les commencemens avait attiré dans sa maison un concours infini de personnes de toutes conditions et de tout sexe, a fait disparaître en entier ce matelas, il a été de meme d'un bas qu'il avait commencé pendant sa maladie et que la piété du peuple a enlevé.

Il en aurait été aussi de meme de l'armoire qui luy servait de lit si les parens de M. l'abbé de Pâris n'eussent fait enlever les restes de cette armoire et le gros pavé qu'on a trouvé auprès et qui probablement luy avait servi de chevet lorsqu'il couchait par terre.

On n'a point dit que pendant sa maladie il n'avait point de traversin mais quelque chose de fort dur en tenait lieu. La piété du peuple a pareillement enlevé un arbre qui se trouvait auprès de l'endroit où il est enterré⁶.

Jusqu'à l'installation d'une pierre tombale une année plus tard, en 1728, quelques miracles ont lieu, discrètement. Les guérisons sont obtenues le plus souvent par l'application de reliques ayant appartenu au bienheureux, parfois par des branches du marronnier qui pousse au pied de la tombe, ou encore par des neuvaines de prières effectuées au cimetière, rarement par le malade lui-même mais par un parent, ou par un pauvre que l'on paye pour ce faire jusqu'à vingt-quatre sols. Marie-Magdeleine Le Sueur, âgée de quarante-neuf ans, épouse de Jean Herô, bourgeois de Paris, demeurant Grand-Rue au faubourg Saint-Antoine et souffrant d'une grosseur au sein, envoie ainsi sa nièce effectuer une neuvaine à Saint-Médard :

Ma Nièce accepta enfin ma proposition et me promit que le jeudy suivant 29 du mois, elle commencerait pour moi une neuvaine au tombeau de M. de Pâris, et que ce jour-là, et les suivans j'unisse mes prières aux siennes ; ce que je fis.

Je lui donnai aussi une pièce de 24 sols, afin qu'elle fit dire une messe à Saint Médard, et lui dis de donner le surplus aux pauvres femmes qu'elle trouverait là, afin qu'elle priassent Dieu pour moi. Je lui demandai ensuite si elle n'avait point de reliques de M. de Paris, elle me répondit qu'elle n'en avait point sur elle, mais qu'elle avait un peu de bois de l'arbre au pied duquel il était enterré dans le petit cimetière ; or il y en avait un positivement à l'endroit où M. de Paris est inhumé, et beaucoup de personnes en coupaient des morceaux, et les emportaient par vénération, si bien qu'en peu de tems l'arbre fut coupé et jetté par

terre ; et 15 jours après lorsque mon mary alla rendre grâces à Dieu de ma guérison, comme je dirai ensuite, l'arbre était abattu et il en rapporta une petite branche du haut, dont je conserve une petite partie, où il y a un bouton qui s'est conservé gluant jusqu'aujourd'hui ; mais lorsqu'on posa la tombe, on l'arracha entièrement et tous les autres qui étaient dans le même cimetière. Je le mis dans de l'eau de laquelle je bûs pendant cinq jours, et une autre personne m'ayant donné du bois de lit de M. Paris, je le mis sur mon sein à la place du sel que j'ôtai⁷.

Le processus de guérison à la fin de la neuvaine, le 6 février 1728, s'inaugure avec un redoublement des maux. Les neuf jours suivants, les douleurs s'apaisent. Le cancer diminue des trois quarts. La dernière grosseur se dissipera grâce à une petite relique faite du bois du lit du bienheureux Pâris.

**Entre le théâtre
et l'hôpital :
le cimetière
Saint-Médard**

En mars 1728, le frère du bienheureux, Jérôme Nicolas de Pâris, conseiller du roi au Parlement, fait élever un tombeau à la mémoire de son frère. Est-ce un signe de protestation contre le concile d'Embrun qui vient de déposer l'évêque janséniste Soanen ou une tentative de mettre fin à ces curieuses pratiques spontanées de la dévotion populaire ?

Avec l'approbation du cardinal de Noailles, une longue épitaphe latine est gravée à la hâte. À peine le travail est-il achevé qu'un ordre de la Cour vient faire défense de porter aucune inscription sur la dalle funéraire. Des traductions très approximatives sont rapidement imprimées ou encore gravées, et diffusées dans tout Paris vers 1731⁸.

La grande offensive publicitaire lancée par les jansénistes autour de la mémoire du diacre vers 1731 laisse supposer que les appelants vont essayer d'encadrer et d'utiliser dans un premier temps la dévotion populaire au bienheureux. Mais déjà le 22 juillet 1728, les Nouvelles ecclésiastiques consacrent plus de deux pages à la relation de la guérison subite, sur la tombe de François de Pâris, de la demoiselle Mossaron, fille d'un agent du grand-duc de Toscane, âgée d'environ vingt-sept ans et affligée depuis

dix-huit mois d'une paralysie qui lui avait ôté l'usage du bras, de la main et de la jambe gauche :

... s'étant fait mettre une chaise devant le Tombeau, elle renvoya la personne qui l'avait amenée, en lui disant, qu'elle passerait là une couple d'heures, elle commença par s'asseoir, et récita les Pseaumes de la Pénitence. Fort occupée à sa prière, lors qu'elle fut parvenue au « Miserere », elle se mit à genoux, sans faire d'attention qu'étant toute seule dans le Cimetière, elle s'exposait à ne pouvoir se relever, lors qu'elle le voudrait. Quoiqu'elle souffrit beaucoup dans cette situation pénible, obligée de s'aider de sa chaise et du coin de la Tombe pour se soulager un peu, elle rend témoignage qu'elle récita le Pseaume « Miserere » avec une ferveur extraordinaire. Lors qu'elle l'eut achevé, elle se releva sans peine, ni douleur, et avec une légèreté surprenante ; elle s'assit de nouveau pour réciter le trois derniers Pseaumes de la Pénitence, sentant déjà qu'elle était guérie⁹.

L'érection de la tombe change la manière de procéder : les guérisons miraculeuses s'opèrent désormais sur la nouvelle dalle funéraire, à l'intérieur du cimetière. Une gravure de l'époque représente une chaise à porteurs qui pénètre dans le cimetière par une petite porte latérale, qui permet la communication avec les charniers. Chaque paroi du cimetière comporte trois larges baies qui communiquent entre elles par une galerie intérieure. Les spectateurs s'amassent à ces « loges » pour assister aux différentes scènes de guérison. La tombe du bienheureux est située contre le mur ouest du petit cimetière, dans l'axe de l'église, la tête placée du côté du maître-autel et s'avancant comme une petite scène vers le centre. Quatre supports d'un pied de haut portent une dalle rectangulaire de marbre noir. Un nouveau rituel se développe : le malade se couche désormais sur la table, frotte son membre malade, ou se glisse sous elle.

Les malades se mettent également à récolter de la terre prise de dessous la tombe soit auprès la tombe¹⁰. Ils l'utilisent ensuite comme un véritable médicament : on en fait des emplâtres, des compresses, on la met dans les oreilles, sur les plaies, on s'en frotte comme d'un onguent, on la mêle à la soupe, on en prend à jeûn. Souvent, on la mélange à de l'eau bénite, ou, mieux encore, à de l'eau du puits du diacre.

Demoiselle Catherine Le François attend longtemps son tour :

La foule du monde qu'il y avait ne lui permit d'y entrer que sur les 11 h et demie. Encore fallut-il que le Suisse de la paroisse fendit la masse pour la faire arriver jusqu'à la tombe. Elle y trouva plusieurs malades couchés dessus et elle ne put avoir qu'une petite place pour y reposer une partie de son corps et ce ne fut pas sans beaucoup de douleur qu'elle se coucha dessus jusqu'à la ceinture ; mais la confiance que lui inspira le spectacle pieux et édifiants qu'elle y voyait lui fit surmonter la vivacité de ses douleurs, là elle s'adressa à Dieu et lui fit cette prière : « Seigneur je sçais que je ne mérite point la guérison que je vais vous demander. J'ai fait pendant plusieurs années un trop mauvais usage de ma maladie mais j'espère que par les prières de votre Serviteur dont le corps repose ici, vous détournerez votre colère de dessus moi, accordez moi ô mon Dieu, premièrement la guérison de mon âme, c'est celle qui m'est nécessaire »¹¹.

Louis Noël, cinquante-huit ans, manœuvre dans un bourg du diocèse de Sens, fait le voyage à pied et se rend chez un aubergiste près de la grille de Saint-Médard. Le lendemain matin, il se lève à quatre heures.

Je me tins à la porte de l'Église pour pouvoir entre des premiers dans le cimetière : j'y arrivai à 4 heures et demie du matin : J'eus la dévotion de me mettre et de me cacher sous le Tombeau, ce que je fis encore le soir : J'y passai bien quatre heures et demie sans m'y ennuyer. Je ne crus pas y avoir été une heure, tant je fus content de me trouver dans un si saint lieu : je suai néanmoins beaucoup, et ma chemise était aussi mouillée que si on l'avait trempée dans l'eau. Je me sentis affaibli par la sueur et si fatigué en sortant de ce lieu qu'on fut obligé de me porter entre les bras jusqu'à l'auberge près de Saint Médard, où je fus bien une heure à me remettre¹².

Le miraculé est entouré d'une foule de curieux et l'on entonne le Te Deum. Louis-Anne Jourdan de La Salle, soixante-dix ans, ancien greffier des Insinuations rue des Fossés-Montmartre, guéri d'une blessure au genou, rapporte qu'étant levé, tous ceux qui étaient autour de la tombe qui était couverte de malades, s'étant apparemment aperçus de mes larmes, sont venus autour de moi criant, Miracle et que j'étais guéri, sans savoir quelle était

ma maladie. Tout le peuple en grand nombre composé de gens de différens états m'ont conduit ici, Sacristie de Saint Médard, où en leur présence, j'ai fait agir ma jambe gauche comme la droite et dans les mêmes mouvemens¹³.

Des spectateurs assidus

Dès 1729, une discrète surveillance de la fréquentation du cimetière est exercée par le secrétaire de lieutenance Duval et ses mouches (c'est-à-dire ses indicateurs). L'extrait de la liste des visiteurs qu'elles ont dénoncés, la matinée du 30 juillet 1730, atteste que des personnes de toutes conditions se côtoient au cimetière :

Monsieur Felisser ou Pelissier demeurant rue des Fauconniers près l'Hotel de Sens y est venu dans son carosse avec deux Dames et quatre laquais sans apparence de maladie.

Mr. Duplessis Chastillon demeurant même rue des Fauconniers y est venu dans son carosse avec deux laquais, n'a point de maladie.

Mr. Lucas, prestre de saint Paul y est venu dire la Messe pour la petite fille Dubois que l'on dit estre guérie et dont on a parlé plusieurs fois.

Cet Ecclésiastique a esté ensuite au tombeau prier, il y a pleuré ou du moins fait semblant.

Deux autres Religieux de Sainte Geneviève, autres que ceux d'hier sont venus prier au tombeau.

Un frère Ignorant de la Charité y est venu prier aussi. Il se nomme Cheron.

Le Sr Rozières l'un de vos Secrétaires y est venû, y a entendu la messe avec deux femmes qu'il a rencontré dans l'Église, ensuite a fait un tour dans les charniers avec ces femmes et à la sortie de l'Église, le Sr Rozières et les deux femmes et un particulier que l'on ne connaît pas, sont entrés dans un Cabaret vis à vis l'Église qui a pour enseigne la Bonne Eau.

Le Sr Cavelier, fils marchand de vin près le Chastelet y est venu comme spectateur.

Mr. le Commissaire de Sens y est venû, s'est promené dans l'Église et dans les charniers, ensuite a esté voir le tombeau et l'a regardé sans marquer une grande dévotion.

Mr. Freau, Écuyer du Roy, y est venû en carosse avec un laquais portant la Livrée de sa Majesté. Il paraît estre malade.

La Dame Rozay, l'Épicière à la Greve y est venue par dévotion et y a fait une neuvaine.

La Dame Michel demeurante sur le quay neuf y est venue par dévotion.

La Dame Forquet, marchande peaufière, rue de la Tannerie y est venue pour maladie.

Le Clerc de M. le Commissaire Pivot y est venu avec une fille que l'on dit estre sa maîtresse.

La Dame Vanier Caffetière rue Saint Denis y est venue pour maladie [...]

Selon la note qui clôt le rapport, un véritable petit commerce commence à se développer au cimetière :

L'Écrivain dont je parlais hier continue à écrire et distribuer des oraisons. Il a une table dans le cimetière sur laquelle il écrit publiquement avec deux autres copistes. Il a des oraisons de différents prix. J'en joins une icy qui est écrite de sa main et qu'il ne vend qu'un sol. Je l'ay fait acheter ce matin. Il y avait beaucoup plus de monde aujourd'huy dans cette Église qu'hier, quoiqu'il fut Dimanche. On continue de vendre dans l'enceinte de l'Église de Saint Médard le portrait de Mr Pâris.

Oraison :

Seigneur qui ayant pitié de votre Église affligée de tant de maux, tourmentée de tant de persécutions, agitée de tant de disputes, avez voulu la consoler par les miracles que vous opérez à l'Intercession de votre serviteur François de Pâris, opérez dans nos cœurs des miracles spirituels, afin qu'à ses prières et à son exemple, par un attachement inviolable à la vérité seule, par la pauvreté d'esprit, l'humilité du cœur, la mortification du corps, nous obtenions au jour la paix et la consolation éternelle. Ainsi soit-il¹⁴.

Le 1^{er} septembre 1731, la police arrête un certain Polony, opérateur vendant des drogues sur les places publiques. Il est accusé d'avoir crié : Prenez mon beaume et allez au tombeau de feu Mr Pâris et vous serez guéris¹⁵.

D'après les rapports réguliers des indicateurs, le cimetière ne désemplit pas :

12 août 1731

Le menu peuple ne diminue pas de beaucoup à Saint Médard mais les gens de condition n'y sont plus en si grand nombre et même ils font tout ce qu'ils peuvent pour n'estre pas connus.

mardy 14 août 1731

Les neuvaines sont à présent si à la mode qu'on les écrit et enregistre, comme les Messes à la Sacristie.

lundy 20 août 1731

Il y avait encore aujourd'huy beaucoup de menu peuple et Bourgeoisie ; mais peu de personne de condition, dont la plupart y viennent en fiacre¹⁶.

À partir de septembre, et surtout en octobre et en novembre 1731, l'apparition des convulsions attire encore plus de curieux.

17 octobre 1731

Le concours était grand aujourd'huy à Saint Médard le matin et le soir et la confusion encore plus grande, on n'y entend que cris, hurlement et autres choses pareilles¹⁷.

Il devient de très bon ton de se montrer à Saint Médard. On y va par désœuvrement, pour passer le temps et surtout pour assister au spectacle :

12 novembre 1731

Il y a toujours un grand nombre de malades sous les charniers qui sautent tous différemment. Il y a plusieurs personnes qui y passent des journées entières à les voir pour le plaisir qu'elles y prennent. On loue les chaises six sols au tombeau. Un Monsieur s'en étant emparé d'une, la loueuse lui a demandé de l'argent, et il lui a répondu tout haut : « sommes nous à l'opéra »¹⁸.

En décembre 1731, Barbier rapporte que malgré le mauvais temps qui commence à venir, il y a plus de monde que jamais, même des personnes de distinction¹⁹, et il constate en janvier 1732 :

On comptait que cette dévotion se ralentirait d'elle même dans les mauvais temps (il en fait actuellement de très mauvais) ; cela n'y fait rien. On a dans ce petit charnier de Saint Médard de la boue par dessus le soulier ; on y est mouillé quand il pleut, le quartier fort mauvais et fort éloigné de la ville, cependant il y a

du monde depuis cinq heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, et très souvent des personnes de considération ; On y psalmodie toujours avec une grande dévotion ; la tombe est toujours remplie de malades ; les convulsions y sont encore plus fréquentes, et on publie de temps en temps des miracles nouveaux et considérables²⁰.

**Le début
de la controverse :
la guérison
d'Anne Le Franc**

Comme plusieurs autres miraculés, Demoiselle Anne Le Franc, fille majeure demeurant à Paris rue de la Bouillerie, en la maison ayant pour enseigne La Botte de Cour, paroisse Saint-Barthélemy, ressent le besoin de témoigner du prodige que la divine providence a opéré en sa faveur. C'est pourquoi elle rédige une relation détaillée du cours de sa maladie et des circonstances de sa guérison, le 6 novembre 1730.

Dans sa relation, elle raconte en détail comment ses curieuses convulsions de nerfs se sont progressivement transformées en paralysie générale et comment, après différents échecs médicaux, elle a entrepris une neuvaine à Saint-Médard, où elle est guérie subitement à la fin d'une prière. C'est le remplacement du curé appelant Lair, son vrai Pasteur, qui l'a bouleversée au point de tenter d'obtenir une guérison qui justifie la cause de son curé de manière éclatante :

Enfin les affaires qui ont été suscitées depuis à M. Lair mon Pasteur furent un motif très-pressant pour renouveler ma confiance. Ayant appris le 4 Octobre qu'il y avait un Desservant nommé à sa place, j'en fus tellement saisie, que dès ce moment je pris la résolution ferme de ne le point reconnaître, et je me sentis une telle répugnance à user de son ministère, que j'aurais mieux aimé mourir que de m'y résoudre. Je demandai donc à Dieu dans l'amertume de mon cœur et en versant beaucoup de larmes, qu'il voulut bien me renvoyer la santé par l'intercession de son serviteur, afin qu'il ne permit point qu'en recevant mes sacrement de la main de ceux qu'on a mis à la place de mon vrai Pasteur, je participasse à l'injustice qu'on lui fait, aimant mieux me priver de les recevoir que de communiquer avec eux dans

l'usage d'un ministère qu'ils n'exercent qu'au préjudice de mon légitime Pasteur. Car en toutes autres choses qui ne seront point contraires à ses droits, je suis prête de communiquer avec le Desservant et tout autre qui pensera comme lui ; ensorte que j'entendrais volontiers la Messe, et je recevrais même les Sacrement de lui, non seulement dans toute autre Église, mais même dans Saint Barthelemy, s'il me les administrait comme simple Prêtre et non comme mon Pasteur. Ce fût dans cette disposition que je pris la résolution de faire une seconde neuvaine à Saint Médard pour obtenir de Dieu qu'il manifestât par ma guérison la justice de la cause de mon Curé ²¹.

Pour assurer la vérité des faits expliqués dans sa Relation qu'elle a communiquée manuscrite à plusieurs personnes, elle a rassemblé différentes déclarations signées d'environ cent vingt personnes. Le 3 mars 1731, elle dépose ces témoignages à l'étude du notaire Loyson.

Quelle n'est pas la surprise d'Anne Le Franc lorsqu'elle apprend de toutes parts que le 15 juillet 1731, l'archevêque de Paris a publié un mandement en différentes paroisses, qui déclare son miracle faux et supposé. En outre, il défend d'honorer le tombeau de Pâris, de faire dire des messes à son intention ou de lui rendre un culte religieux. Par cette mesure, Vintimille réagit à la publication janséniste intitulée Dissertation sur les Miracles²². Pour répondre à la VII^e Lettre Pastorale du constitutionnaire Languet de Gergy, évêque de Soissons, contre le miracle de M^{me} Lafosse et pour soutenir que les miracles discernent aussi la doctrine de l'Église²³ et justifient la cause de l'Appel, les jansénistes ont en effet rendu publique la relation d'Anne Le Franc en l'incorporant à ladite Dissertation. En réaction, Vintimille charge alors les médecins Petit, Guérin et Morand d'examiner la relation. Après en avoir conféré avec les sieurs Duplessis et Gilles, chirurgiens, qui ont saigné Anne Le Franc à plusieurs reprises, ils concluent à une affection histérique fort commune, dont la Guérison ne paraît extraordinaire qu'à ceux qui ne sont pas versez dans l'Art de guérir. Le sieur Petit précise dans son certificat :

Anne Le Franc a eu une première attaque d'Affection Histérique à l'âge de neuf ans, auquel tems le ferment menstruel commençait apparemment à se développer, ce qui n'est pas surprenant, vû les exemples que ce développement a souvent produit les menstruës même dans un âge moins avancé²⁴.

Poussée sans doute par les jansénistes, Anne Le Franc ne s'avoue pas vaincue et fait appel comme d'abus par deux requêtes au Parlement le 20 août et le 3 septembre 1731, entraînant et compliquant la question du miracle sur le terrain juridique.

La vérité révèle alors sa nature problématique ; de quelle vérité s'agit-il donc ? De la vérité juridique, dont l'établissement doit obéir à un certain nombre de règles, ou de la Vérité divine ? Une ordonnance de la Cour, le 3 septembre 1731, donne raison à Anne Le Franc sur le premier point :

Le Conseil soussigné, qui a vû le Projet de Requête cy joint, estime que par les raisons qui y sont expliquées, Anne Le Franc est bien fondée à se pourvoir par la voie de l'Appel comme d'abus, contre le Mandement du 15 juillet 1731. La circonstance, qu'elle n'a point été entendue par les Officiers de Monsieur l'Archevêque de Paris, dans l'Instruction qui a précédé le Mandement ; cette autre circonstance, qu'on a affecté de n'entendre qu'une partie de ceux dont Anne Le Franc a déposé les Certificats, et qu'on a négligé d'entre tous les autres, enfin la diffamation contenue dans le Mandement contre Anne Le Franc, lui fournissent des moyens d'abus très puissants. Et supposé que la Cour ne trouvât point sa Religion suffisamment instruite, il y aurait lieu d'ordonner une Information à la Requête de Monsieur le Procureur Général, non pas pour constater un Miracle, mais pour approfondir le fait qu'annonce le Mandement qu'il y a eu une supposition de Miracle imaginée pour séduire le peuple ; fait qui, s'il est constaté, produit un trouble dans l'Etat, qu'il appartient au Parlement de réprimer.

Délibéré à Paris, ce 29 juillet 1731²⁵.

Un contre-miracle retentissant

Selon Barbier, le mandement de l'archevêque sur M. Pâris eut bien du dessous. Non seulement on y a été plus que jamais et il s'est fait ou publié quelques miracles ; mais il y a eu samedi dernier, l'après-midi de ce mois, un contre-miracle, qui est victorieux pour les jansénistes, assomant pour les molinistes, mais qui est même embarrassant pour les gens d'esprit²⁶.

La veuve d'un soldat, Gabrielle Delorme, âgée de soixante ans, demeurant sur le pont au Change s'avise, le 4 août 1731, de visiter le tombeau de Pâris pour se divertir. La plaisanterie tourne très mal puisque la veuve est transportée sur un brancard à l'Hôtel-Dieu. Tout le côté droit de son corps qui a été en contact avec le tombeau est complètement paralysé.

M. Chaulin, le confesseur de la veuve Delorme, exige qu'elle témoigne publiquement de son forfait et de sa punition méritée. Barbier s'étonne que Chaulin, prêtre jésuite habitué à Saint-Jacques-de-la-Boucherie, se rende ainsi l'avocat des jansénistes : s'il y a un dessous de cartes à celui-là, ma foi ! il est finement travaillé²⁷. La déclaration faite par Gabrielle, l'acte passé par-devant notaire ainsi qu'une relation de l'abbé Chaulin sont imprimés et vendus avec succès :

Qu'ayant entendu plusieurs de ses voisins et voisines, qui ont été, et vont à S. Médard, visiter le tombeau de M. de Pâris, ils lui ont fait le récit de ce qui s'y passe ; sur quoi elle a toujours marqué plus que de l'incrédulité. Le 4 Aoust vers les dix heures du matin, elle se détermina à aller aussi à S. Médard, où elle entendit la Messe ; après quoi elle contrefit la boiteuse, pour se procurer un passage libre. Étant parvenue à la tombe soutenuë de deux personnes, elle s'est fait mettre sur la tombe du côté droit seulement, n'y ayant pas assez de place pour son corps entier ; qu'ayant été environ un demi-quart-d'heure étenduë sur le côté droit, elle se sentit saisie subitement d'un engourdissement au dit côté droit, et fut dans l'instant entreprise et percluse de la moitié de son corps du dit côté droit ; que dans ce moment elle cria Misericorde, et avoüa publiquement que c'était par dérision et par mocquerie qu'elle était venue audit tombeau ; qu'elle leva le bras gauche au Ciel, en déclarant que c'était la main de Dieu qui la frappait, et demanda du secours pour se faire transporter chez elle, où elle fut conduite dans une broüette par des inconnus, avec un grand concours de différentes personnes, d'où elle a été transportée dans un carosse de place, vers les six heures après midi, audit Hôtel-Dieu²⁸.

Une flambée de miracles

Le mandement de Vintimille du 15 juillet 1731, qui défend

d'honorer le tombeau du diacre Pâris, suscite une vive émotion. À Saint-Médard, la lecture du mandement occupe tout le prône du dimanche 22 juillet. Cependant, le nouveau curé Coeffrel se dispense de lire le rapport des trois chirurgiens, qui, selon les Nouvelles ecclésiastiques du 10 août 1731, contient des indécences que tout le monde a été scandalisé de trouver à la fin d'un mandement épiscopal imprimé et destiné à être lu au prône. Les termes de règles et de menstrues dans un mandement épiscopal semblent avoir beaucoup choqué les fidèles. On en fait une chanson sur l'air : « Oh nous dite Marie ».

Scavez vous la nouvelle
que l'on débite icy ?
Elle est utile et belle,
Chacun le pense ainsi.
Monsieur de Vintimille,
Évêque de Paris
Pour les règles des filles
sait un remède exquis.
On dit qu'il étudie
sous 3 chirurgiens
Experts en maladie,
Morand, Petit, Guérin,
Maintenant Dieu Sçait comme
le sexe est dérégé
N'ira plus à Saint Côme
Mais à l'Archevêché²⁹.

En réaction contre le mandement, les jansénistes impriment trois biographies de la vie du diacre François de Pâris et font graver de nombreuses estampes du véritable portrait du bienheureux. On a gravé M. Paris et on crie dans Paris : le portrait du bienheureux Paris³⁰, note ironiquement Barbier en en joignant un exemplaire dans le manuscrit de son journal. La chasse aux graveurs et aux colporteurs est aussi acharnée qu'inefficace :

Le commissaire Regnard s'est transporté chez le graveur et a fait rompre la planche du portrait de M. Pâris ; mais on en fait une autre, et on vend l'estampe devant Saint Médard, on dit même assez publiquement, parce que ce sont les femmes des soldats aux gardes qui les vendent, et qui, en cette qualité, ne craignent point les archers dans le faubourg Saint Marcel³¹.

Aujourd'hui encore, on retrouve une cinquantaine de représentations et de portraits du diacre, tous différents et pour la plupart d'une facture bon marché.

Les trois Vie du diacre³² remportent un immense succès populaire. Celle de Barthélemy Doyen sera rééditée quatre fois jusqu'en 1788. Elle se vend une livre dix-huit sols avec le portrait en 1731. Suivant le goût du temps, cette biographie du saint cherche à émouvoir le lecteur et non plus à l'émerveiller. Le bienheureux ne commet aucun acte extraordinaire mais il y est présenté comme une victime dont il faut avoir pitié :

On le voyait donc avec une méchante soutane toujours abbatue, des souliers gros et négligés, un chapeau vieux et fort usé. Il allait aussi acheter lui-même ses herbes, ses légumes et son pain pour la semaine, et portait le tout avec l'air et le maintien d'un pauvre, qui avait manqué de tout³³.

Exactement à l'inverse des hagiographies populaires de la Bibliothèque bleue qui exaltent les merveilles opérées par les saints, la Vie du diacre Pâris décrit avec minutie les plus infimes détails d'une quotidienneté banale, qui ressemble fort à la vie normale des pauvres. Mais elle est ici présentée comme un exemple de grande pénitence. Voici son ordinaire :

C'était une soupe aux choux et à l'eau, du ris aussi à l'eau et du plus mauvais, puisqu'il ne coutait que quatre sols la livre ; du pain gros et bis à un sol, autant ou plus à 15 deniers. On faisait cuire tout à la fois une quantité de choux, qui servaient au potage pour douze ou quinze jours, on prenait de ces choux à mesure qu'on devait manger et on les mettait dans l'eau qu'on faisait bouillir³⁴.

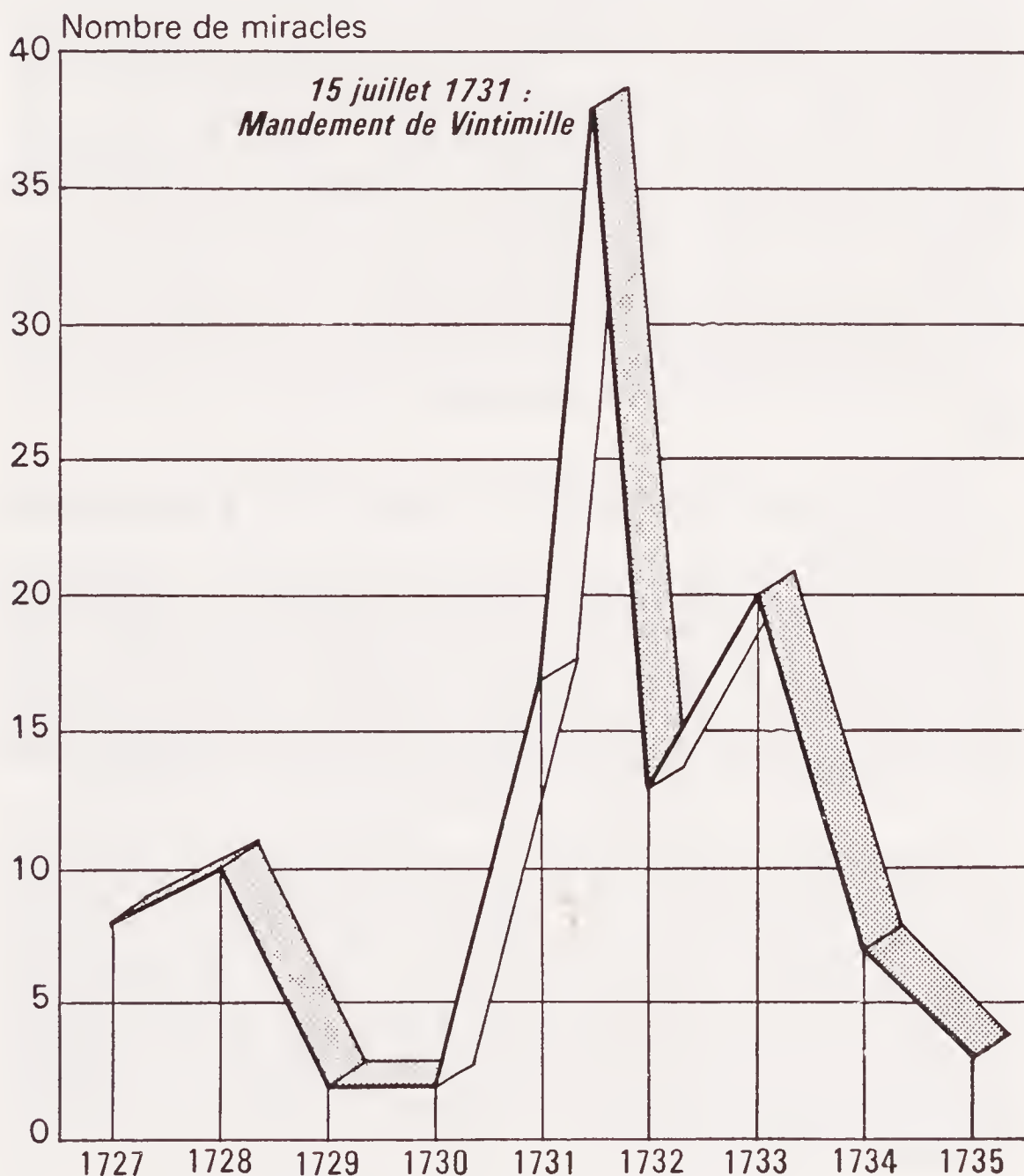
Contrairement aux saints du Moyen Age, personnages impossibles et extraordinaires, le diacre Pâris offre une possibilité d'identification immédiate, surtout aux gens du peuple : c'est un saint possible ! Celui qui avait le plus voulu l'humilité et l'obscurité devient ainsi la figure exemplaire par excellence. L'effet est immédiat : on s'arrache les images et les livrets. Une mouche anonyme note dans son rapport du 30 juillet 1731 :

On débite aujourd'huy le véritable portrait de Mr Pâris qui est

une nouvelle planche, l'argent remue très fort à la Sacristie par le grand nombre de messes que l'on fait dire³⁵.

Plus d'une trentaine de colporteurs, de colporteuses, de vendeurs d'images, d'« imagiers » (quatorze femmes, vingt et un hommes) qui diffusent des portraits, des prières, des oraisons et des Vie de François de Pâris sont arrêtés dans la deuxième moitié de l'année 1731. Ils ne font qu'un séjour très court de quelques mois à la Bastille, puis reprennent leur commerce.

D'après le graphique que l'on peut dresser à partir des Recueils



des miracles³⁶, il apparaît que toute cette publicité autour de la mémoire du diacre à partir du 15 juillet 1731, en réaction au mandement de Vintimille, porte ses fruits. Les miracles prolifèrent très rapidement dans la seconde moitié du mois de juillet 1731 jusqu'à la fermeture du cimetière en janvier 1732.

Vaines requêtes

Le cardinal de Noailles a ordonné que l'on fasse discrètement des informations à propos des miracles arrivés par l'intercession du diacre Pâris. Quatre déclarations de guérisons miraculeuses et plusieurs attestations de médecins, de parents, d'amis et de voisins sont recueillies en juin, juillet et août 1728 par Achille Thomassin, prêtre docteur en Sorbonne, prévôt de Saint-Nicolas-du-Louvre, vice-régent en l'officialité de Paris. Le tout est paraphé en présence des notaires Le Moine et de Savigny, le 11 août 1731, après le mandement de Vintimille contre le miracle d'Anne Le Franc. Le 13 août 1731, vingt-trois curés de la capitale signent une requête dans laquelle ils présentent à Vintimille les quatre procès-verbaux des miracles du sieur Pierre Leron, des demoiselles Elisabeth Laloë, Marie-Magdelaine Mossaron et Jeanne Orget :

Première requête de M.M. les curés de Paris à Monseigneur l'Archevêque.

Par laquelle ils lui présentent les procès verbaux et Informations ci-dessus transcrites au sujet des miracles qui y sont rapportés, pour qu'il lui plaise les publier solennellement aux peuples et les leur proposer comme de véritables miracles, attendu qu'ils ont été revêtus de toutes les formes les plus juridiques sous M. le Cardinal de Noailles son Éminentissime Predecesseur.

Suivent vingt-trois noms de curés de la Ville, Faubourg et Banlieue de Paris qui nous donnent une photographie du premier Paris des miracles : S. Jacques du Haut-Pas, S. Gervais, S. Hypolite, S. Josse, S. Séverin, S. André, S. Martin, S. Philippe du Roule, Ste Marguerite, Ste Marine, S. Germain le Vieil, S. Pierre aux Bœufs, S. Germain l'Auxerrois, Ste Geneviève des Ardens, S. Leu, S. Barthélemy, S. Jean le Rond, S. Roch, S. Landry, La Chapelle, Conflans, Ivry³⁷.

Une lettre d'Achille Thomassin, curé de Saint-Pierre-des-Arcis, accompagne la requête. Il enjoint Vintimille de statuer sur les informations réunies par son prédécesseur :

Plusieurs guerisons extraordinaires que j'ai vû operées après des prieres faites au Tombeau de M. de Paris, Diacre, jointes à celles dont plusieurs de M.M. les Curés de Paris m'assurent avoir des preuves certaines, m'obligent de représenter à V.G. que nous ne pouvons empêcher nos Paroissiens d'invoquer en particulier et « d'honorer » par leurs prieres et leurs visites, le « Tombeau » de celui dont V.G. a dit à mon frere, et à plusieurs personnes, qu'elle « croiait qu'il est sauvé, eu égard à la vie austere et penitente qu'il a menée ». Une expérience de 27 ans, dans les procédures des Béatifications, m'a appris que, ni le S. Siege, ni les Évêques, n'ont jamais empêché le concours du peuple, aux Tombeaux de ceux qui sont mort en odeur de Sainteté, comme lui : que c'était autrefois la seule procédure, qu'on faisait pour parvenir à leur Canonisation. Depuis que le Pape Urbain VIII a établi les formalités qu'on observe, la Congrégation des Rits à Rome, ordonne d'interroger les témoins, s'ils ont visité le Tombeau du serviteur de Dieu, et s'il y a concours du peuple pour y prier. Ce sont ordinairement les Articles 19 et 20 des Interrogatoires secrets du Promoteur de la foi : et il paraît par les suivans, qu'il n'est pas necessaire pour constater un miracle que la guérison soit parfaite « in instanti » : c'est ce qui est marqué dans les Instructions et les quatre Commissions, que les Promoteurs de la Sainte Fois, Messieurs Bottini et Lambertini un des plus sçavans Cardinaux d'aujourd'hui, m'ont données pour les Beatifications de la Mere Magdelaine de S. Joseph Carmelite, et de M. Vincent de Paul qui vient d'être Beatifié sur les Procès Verbaux, auxquels j'ai travaillé pendant plusieurs années, « autoritate Apostolicâ », et même, « autoritate Ordinaria », en 1704, comme Promoteur de votre Diocèse. Les Instructions de Rome veulent qu'on observe la Regle que le Concile de Trente a prescrite, en renvoyant aux Evêques le jugement des miracles nouveaux : « Episcopus simul atque de iis aliquid compertum habuerit, ea faciat que veritati et pietati consentanea judicaverit. » Votre Éminentissime Prédécesseur l'a observé : tout Paris attend avec impatience que V.G. statuë sur les Informations Juridiques qu'il a fait faire par mon Frere, et sur les miracles éclatans dont toutes nos Paroisses retentissent. Ce sont les vœux particuliers de celui qui est avec un très profond respect de Votre Grandeur³⁸...

Quatre dépositions de miraculés suivent. Elles sont accompagnées de nombreuses déclarations de médecins, parents, amis et voisins qui les certifient.

**La déposition
de Marie-Jeanne Orget**

Déposition de Marie-Jeanne Orget, au sujet du miracle opéré en sa personne par l'intercession de M. de Paris, du vingt-huit Juin Milsept cent vingt-huit du matin.

Marie-Jeanne Orget, fille âgée de cinquante sept ans, Maîtresse Couturiere à Paris, y demeurante ruë des deux Pont, Paroisse S. Louis en L'Isle, assignée par Exploit de Regnard Huissier en l'Officialité de Paris du vingt-six du present mois de Juin, dont elle nous a fait apparoir, laquelle après serment fait de dire verité, lecture faite de sa Requête présentée à S. E. Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, par le Promoteur General de l'Archevêché de Paris, et de l'Ordonnance de son Eminence du quinze du present mois de Juin, étant ensuite, et qu'elle a déclaré n'être parente, alliée, servante ni domestiques des Parties.

Depose qu'il y a environ trente ans, qu'elle Déposante fut attaquée d'une Erefipele à la jambe droite, qu'ayant consulté le sieur Vergne, Medecin de la Faculté de Paris, sur ladite Erefipele, qui était accompagnée de fievres violentes : ledit sieur Vergne la faisait saigner six fois en deux ou trois jours, lorsque ladite Erefipele la prenait, qu'au bout de dix à douze ans, lad. Erefipele se plaça sur les parties naturelles, et lui causait des douleurs très violentes [...] Qu'environ le quinze Aoust mil sept cens quinze, elle Déposante étant allée avec beaucoup de peine chercher de l'ouvrage aux Filles de la Croix de S. Gervais, on lui donna un paquet d'Etoffe pour faire un habit ; qu'elle Déposante n'ayant amené aucune Fille avec elle fit des efforts pour mettre dans son tablier ledit paquet, ne pouvant presque se servir de ses bras, qui étaient dans un commencement de Paralisie, qui l'empêchait d'en faire un usage libre ; et qu'elle était obligée de faire porter tout par ses filles, et ne pouvait presque pas travailler ; laquelle incommodité lui était arrivée dès le commencement que ladite Erefipele était tombée sur ses parties : Que l'effort que fit elle Déposante pour soutenir le paquet qui était dans son tablier, lui

causa une descente de matrice si violente, qu'elle fût près d'une heure et demie à revenir des Filles de S. Gervais chez elle Déposante dans L'Isle, que pendant deux mois ladite descente lui donna une fièvre très violente, ce qui l'empêcha de sortir, même pour aller à la Messe ; et qu'elle se trouva si mal qu'elle fut contrainte d'envoyer chercher son Confesseur, qui est le sieur Prevost, Prestre habitué de ladite Paroisse S. Louis en l'Isle : Qu'alors elle consulta plusieurs Medecins et Chirurgiens, et entre autres ledit sieur Vergne Medecin et le sieur de la Borne Chirurgien, mais ne voulant pas se laisser visiter par eux par pudeur, elle fit venir la nommée Posseval, femme d'un Menuisier, qui indiqua à elle Déposante une Sage-Femme qui demeurait près S. Séverin dont elle ne se souvient pas du nom, mais qui était connue de ladite Posseval : Que ladite Sage-Femme en voyant la descente d'elle Deposante, elle lui dit que ladite descente était un mal qui était presque incurable [...] qu'elle ne pensait plus à se guérir, mais seulement à soulager son mal, le regardant comme incurable, aussi-bien que les Médecins et Chirurgiens qu'elle consultait ; que ledit jour vingt-neuvième Mars dernier, après avoir fait Pâques le matin, elle alla l'après-diné avec plusieurs de ses Filles Apprentisses à S. Médard, pour prier sur le Tombeau du sieur de Paris, enterré dans le Cimetière de ladite Eglise [...] mais qu'elle demandait à Dieu seulement que sa maladie ne l'empêchat pas de travailler n'ayant pas de bien ; d'autant plus que le sieur la Borne Chirurgien lui avait dit qu'elle n'avait pas encore deux ans à se traîner ; qu'ayant été près d'une heure de tems sur le Tombeau dudit sieur de Paris, demandant à Dieu avec ferveur les graces dont elle vient de parler, elle se sentit tout d'un coup soulagée de son infirmité, et retourna avec ses apprentisses sans souffrir aucune douleur, et sans avoir besoin que ses d. Apprentisses lui donnassent le bras ; quoi qu'en allant elle eût beaucoup souffert, s'arrestant de tems en tems à cause de la violence de sa douleur, et se soutenant sur le bras d'une de ses apprentisses, qu'elle ne voulut presque pas croire sa guerison, et crut que ce n'était qu'un soulagement passager [...] qu'étant allée à confesse ledit jour de May dernier, elle le dit en confidence audit sieur Prevost son Confesseur depuis trente cinq ans, qui lui ordonna de le dire, et d'en rendre grace à Dieu ; que depuis le vingt neuf Mars dernier jusqu'à present, elle se trouve entièrement guerie, et de son Erefipele, et de sa descente, comme si elle n'en avait jamais eue, ce qu'elle ne peut attribuer qu'aux prieres, et à l'intercession dudit deffunt sieur de Paris. Et est tout ce

qu'elle a dit sçavoir ; Lecture faite de sa déposition, a dit icelle contenir vérité, y a perseveré, et signé : M. J. Orget, Thomassin, Ysabeau³⁹.

Le miracle des attestations

Devant le silence de Vintimille, les mêmes curés envoient le 4 octobre 1731 une seconde requête accompagnée de treize relations de guérisons miraculeuses. Ces nouvelles relations rédigées à la première personne par les miraculés eux-mêmes ainsi que les quatre précédentes dépositions sont imprimées dans deux Recueils de miracles opérés au tombeau de M. de Pâris, diacre en 1732. Le jour de la fermeture du cimetière, en janvier 1732, le dossier est envoyé au Parlement. Malgré la défense de Vintimille, certains curés continuent de récolter les relations de guérisons miraculeuses. Entre 1732 et 1735, dix recueils contenant les attestations de cent seize miracles sont ainsi imprimés et diffusés dans le public. Plusieurs miraculés signalent dans leurs relations avoir déjà fait un rapport détaillé de leur maladie et de leur guérison dans la sacristie de Saint-Médard où s'est organisé spontanément un bureau de vérification composé d'ecclésiastiques, de médecins et de chirurgiens. C'est ainsi que six ans s'écoulent entre le miracle de la demoiselle Françoise Fontaine et la relation de sa mère, en 1734, femme d'un conseiller du Roi, ancien contrôleur des rentes de l'Hôtel de Ville, demeurant paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois :

Le bruit de ce miracle éclata bientôt et nous attira les visites d'une infinité de personnes de tout état qui venaient prendre part à notre joye. Nous en reçumes même de la part de S.E. M. le Cardinal de Noailles notre Archevêque de pieuse mémoire, qui envoya nous féliciter de la grace que Dieu nous avait faite, et cette merveille était du nombre de celles dont les informations devaient se faire par son ordre à la suite des quatre qui ont déjà été publiés. Mais sa mort a prévenu l'exécution de ce qu'il s'était proposé. Je menai ma fille à S. Médard le quatre Juillet, je déclarai à la sacristie la guérison miraculeuse que Dieu lui avait accordée, et on l'inscrivit sur un registre. Après quoi je la conduisis âgée alors de neuf ans aux Ursulines de Pontoise pour lui procurer des instructions que ses infirmités venues depuis

l'âge de quatre ans ne lui avaient pas permis de recevoir. J'aurais fait plutôt la présente relation, si l'on m'eut proposé de la faire dans le tems, mais personne jusqu'ici n'en a parlé ni à mon époux, ni à moi : Et j'ai été même étonnée que nous n'en fusions pas requis depuis le tems que ma déclaration a été faite à Saint Médard⁴⁰.

Un souci de véridicité obsède toutes les relations. La majorité sont rédigées ou dictées à la première personne. Même les illettrés (environ une vingtaine) déploient un soin méticuleux pour attester les faits. Leurs dépositions sont parfois dictées à des écrivains publics, souvent à des parents. En général, plusieurs personnes sont convoquées pour assister à la déclaration afin d'y apposer leur signature :

La présente relation a été rédigée par l'un de nous soussignés, sur le récit et à la réquisition de ladite Marie-Anne Couronneau (servante) et lecture lui ayant été faite plusieurs fois en notre présence, elle a reconnu et attesté véritable tous et chacun des faits y contenus, et déclaré qu'elle est prête de les certifier partout où besoin sera. Mais ladite Couronneau désirant que la mémoire de ces merveilles de la Toute-puissance de Dieu puissent se conserver à la postérité, et ne sachant écrire ni signer, pour constater la présente relation, elle nous a requis de certifier par nos seings manuels la déclaration par elle faite en notre présence de la vérité des susdits faits. À quoi inclinant d'une pleine volonté, pour rendre à Dieu, autant qu'il est en nous, la gloire qui lui est dûë, ayant vû ladite Couronneau devant nous pleine de santé, marchant et parlant avec toute la facilité possible.

Nous Louis Michel, Maître Écrivain Juré à Paris, y demeurant rue et paroisse S. Severin, et ci-devant Marguillier de S. Pierre des Arcis : Pierre Le Roy, ancien Maître demeurant ruë et Montagne Ste Geneviève, Paroisse S. Etienne du Mont : Robert Hecquet, Graveur Marchand Imager à Paris, place de Cambray, paroisse S. Benoist : et Paul François Le Blanc, Marchand Bourgeois de Paris, demeurant rue S. Jean de Beauvais, paroisse S. Etienne du Mont, avons signé ces présentes pour servir et valoir ce que de raison. À Paris, ce vingtième Juillet 1731⁴¹.

Plus d'une vingtaine de miraculés éprouvent le besoin de se rendre chez le notaire pour attester juridiquement leurs récits :

Aujourd'hui lundi 3 septembre 1731 sur les 3 heures de relevée est comparue devant les Conseillers du Roi, Notaires à Paris soussignés en l'étude de Laleu l'un d'eux, Dlle Catherine Le François, âgée de 41 ans, Epouse du Sieur Henry Coutellier, Marchand Chapellier à Paris, demeurante rue S. Antoine, Paroisse S. Paul, laquelle désirant rendre gloire à Dieu de la guérison qu'il lui a accordée sur le tombeau de M. de Pâris par l'intercession et les prières de ce serviteur de Dieu et constater par un acte public les miséricordes du Seigneur à son égard⁴².

Il serait trop simple d'attribuer toutes ces relations à l'incitation des jansénistes. Nicolas Renaudier, menuisier à Paris, âgé de soixante-seize ans, guéri d'une hernie par l'intercession du diacre, demeurant rue Dominique sur la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, est très étonné qu'on l'assimile ainsi aux jansénistes :

Je vis néanmoins avec surprise des personnes contester un miracle si évident et je vis l'incrédulité affectée des gens même qui m'avaient connu dans mon infirmité. Je ne comprenais pas d'abord par quelle raison ils niaient une si grande merveille qui faisait l'étonnement de tout le monde ; mais leurs discours me firent bientôt connaître l'esprit qui les animait. Ils se répandirent en injure contre la mémoire du B. de Pâris : ils dirent qu'il fallait que je m'entendisse avec des gens qu'ils appellent Jansénistes. Quelques-uns même osèrent y ajouter que l'on m'avait donné de l'argent pour me faire attribuer ma guérison à M. de Pâris. Et enfin pour me punir de la grace que Dieu m'a faite par l'intercession de son serviteur, il y en a qui m'ont privé de leur pratique : je ne les nomme point, Dieu les connaît et il les jugera : pour moi, je me contente de rendre grâces à Dieu, et de tâcher de vivre en bon chrétien. Je suis un ouvrier, je travaille pour tout le monde, et je vis de mon métier. Je sçais à n'en point douter, et quantité de personnes le savent comme moi, que j'ai été guéri par l'intercession de M. de Pâris. C'en est assez pour me le faire regarder comme un grand Saint⁴³.

Deux traits frappent dans cette séquence étonnante, qui permettent de parler à son propos à la fois d'un point culminant et d'un point final de l'histoire chrétienne du miracle. La multiplication des miracles d'abord — jamais on n'en avait vu (jamais plus on n'en verra) autant dans un laps de temps si court, cent seize miracles répertoriés, et combien d'autres que nous ignorons,

en sept ans, de 1728 à 1735 — comme si seule leur surabondance pouvait encore prouver quelque chose. Et la recherche désespérée de l'attestation ensuite, la nécessité d'une légitimation et d'une probation publique, qui ne font que confirmer le contraire de ce qu'on voudrait démontrer, à savoir que, décidément, le miracle ne va plus de soi. L'abondance de la preuve en arrive ici à signifier la vanité de la preuve.

**Le peuple
des miraculés**

Les miraculés sont parisiens. Sur cent seize attestations, quatre-vingt-quinze proviennent d'habitants de la cité et cinq seulement d'habitants des faubourgs et de la banlieue. Sur les seize provinciaux, cinq habitent les villages proches de Paris, cinq viennent de Sens, deux de Reims, un de Rouen, et un de Tours⁴⁴. La répartition des miraculés par paroisses ne suit pas celle des paroisses jansénistes de la rive gauche. Ce sont au contraire les grandes paroisses populaires commerçantes et artisanales des bords de la rive droite qui concentrent presque la moitié des miraculés : Saint-Eustache (onze), Sainte-Marguerite (dix), Saint-Paul (sept), Saint-Germain-l'Auxerrois (six), Saint-Gervais (cinq), Saint-Jacques-de-la-Boucherie (quatre), Saint-Roch (trois), Saint-Jean-en-Grève (deux). Cependant presque toutes les paroisses de la cité sont représentées, même Saint-Sulpice (quatre). Plus de cinquante pour cent des miraculés sont issus des classes moyennes : artisans, gens de métier, maîtres et marchands.

bourgeois de Paris, hommes de loi	16
maîtres (12), marchands (14)	26
gens de métier	24
domestiques et apprentis	18
gagne-deniers et petits marchands	10
religieux	8
étudiants	2
paysan	1
indéterminés	<u>11</u>
	116

Ce qui saute aussi aux yeux, c'est la présence d'une majorité de femmes parmi les miraculés : elles sont quatre-vingt-une femmes

pour vingt-trois hommes et douze enfants. Si on les distribue selon l'âge, on constate que ces femmes sont souvent jeunes : quarante et une miraculées ont entre dix-neuf et trente-neuf ans, vingt et une entre quarante et cinquante-neuf, quinze ont plus de soixante ans. Seulement vingt-cinq d'entre elles sont mariées : trente-neuf sont célibataires et quatorze veuves.

Les héroïnes de Saint-Médard

Les miraculées semblent avoir été fortement concernées et même profondément affligées par la querelle religieuse. Avant de demander leur guérison, les malades prient pour la paix de l'Église, comme Anne Le Blond, quarante-deux ans, femme d'un tailleur d'habits, demeurant rue de la Savonnerie sur la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie :

Je demandai à Dieu par l'intercession de son Saint la paix de l'Église, la guérison de mon ame, ensuite celle de mon corps si c'était pour sa gloire et pour mon salut, mais principalement, je lui demandai la paix de l'Église ; car je commençai à être sensiblement touchée de ses maux, voyant des personnes de ma connaissance différemment persécutées⁴⁵.

Pour Catherine Le François, épouse d'un marchand chapelier rue Saint-Antoine sur la paroisse Saint-Paul, ce n'est pas du tout la sainteté du bienheureux qui est en jeu dans sa prière mais la vérité elle-même :

Vous voyez, grand serviteur de J.-C., combien mon état est affligeant, j'espère que vous obtiendrez miséricorde pour moi. Vous vous êtes cachés, pendant notre vie aux hommes mais Dieu vous manifeste aujourd'hui pour être le père des affligés. J'espère que vous serez un jour une des colonnes de l'Église, si agitée et si troublée, et que Dieu se servira de vous pour lui rendre la paix. Vos frères sont dans l'oppression, que le Seigneur se serve de moi ; toute indigne que je suis, pour manifester la vérité ; je m'unis à vous de tout mon cœur. Les incrédules connaissent ma maladie, ils savent et sont témoins de mon état. Si vous ne m'obtenez la guérison que je viens de vous demander et que j'ai dans ce moment la confiance de vous demander au

nom de J.-C. que vous avez austèrement pratiquée jusqu'à la fin de votre vie, ils se moqueront de moi et de ma foi⁴⁶.

Certaines miraculées révèlent un grand talent de conteuse et de dramaturge. Cécile Vilette, âgée de trente-cinq ans, femme de Gabriel François Fanon, scieur de marbre, demeurant rue Poissonnière sur la paroisse de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, devient l'héroïne de sa passionnante relation. Elle reconstitue très précisément les détails de son accident : comment des domestiques badinant avec un singe se jettent sur elle dans le courant de l'année 1725 et lui causent une telle frayeur que les infirmités de son sexe en sont arrêtées. Il s'ensuit des crachements de sang considérables à chacune de ses grossesses, puis des grosseurs au sein droit. Elle n'est guérie que grâce aux cataplasmes faits de terre prise dessous le tombeau de Pâris lors d'une neuvaine de prières effectuée en cachette de son mari. Mais quelle n'est pas sa peine pour faire reconnaître sa guérison miraculeuse ! Elle raconte en reconstituant les dialogues, comment d'inquiétants « tentateurs » très molinistes essayent de lui acheter son silence :

La Dame étant revenuë hier, j'étais sur la montée et j'allais à la Boucherie ; elle dit : où allés-vous comme ça, ma petite femme ? R. Je vais à la Boucherie ; elle dit : Avec votre permission, que je me repose un peu chez vous. R. Très volontiers, Mais quand elle se fut assise, elle dit : où sont tous vos petits enfans. R. Les voilà tous trois couchés qui dorment ; elle dit : et votre mari ? R. Il est allé travailler. Elle tire une bourse de sa poche et me présente un Louis d'or. R. Je n'en veux pas absolument, Madame, et si vous vénés ici pour ce que vous êtes déjà venue, il est inutile, je suis toujours dans la même résolution ; elle dit : Vous ne voulés pas croire à ce qu'on vous dit, ma petite femme. R. Non je ne croirai point et ne ferai point ce que vous et d'autres me veulent faire faire : elle dit : Songés, ma petite femme qu'un établissement est bon à Paris, votre mari ne sera plus obligé de travailler à l'injure du tems, c'est pour vous tirer de misere, vous et vos enfans, vous paraissés bien pauvres, ma petite femme, songés à ce que vous voulés faire. R. Madame il n'y a que les pauvres que le bon Dieu aime ; et je suis toujours dans ma même résolution ; elle dit en s'en allant, Vous êtes bien obstinée, que Dieu vous convertisse⁴⁷.

À l'exception du miracle de punition opéré sur la veuve Delorme, les relations ne décrivent que des miracles de guérison corporelle. Les miraculés racontent la genèse de leurs symptômes, remontant parfois jusqu'à leur prime enfance. Ils s'attachent à tous les détails extérieurs visibles de la progression du mal. Le dernier stade de la maladie est une espèce d'agonie, crise maximale lors de laquelle le malade reçoit les saints sacrements. D'une descente de matrice, la malade passe par un stade d'enflure généralisée et finit par être paralytique de tout un côté du corps. Un cancer du sein réduit une autre malade à un état de squelette desséché et jaunâtre.

Malgré la précision des descriptions, il est impossible de traduire les symptômes dans une grille nosologique actuelle. Les miraculés ont recours à des termes médicaux souvent vagues et qui peuvent recouvrir une variété infinie de nos maladies actuelles : paralysie, hydropisie, cancer. Certains miraculés sont d'ailleurs conscients de la difficulté de nommer leurs maux ; ainsi Pierre Douesnelle, marchand de vin à Chaillot :

Savoir ce que c'était, et quel nom lui convenait, c'est ce que je ne puis dire. Les uns l'ont traité dans la suite de rhumatisme goutteux, d'autres lui donnaient le nom de paralysie. Au surplus, à l'Hôtel-Dieu, on ne m'appelait depuis ma dernière rechute que le paralytique⁴⁸.

C'est donc à titre indicatif qu'il faut considérer le tableau suivant où sont regroupés certains symptômes qui reviennent avec insistance dans les relations :

Paralysie, rhumatisme, goutte, plaies qui gênent la motricité	53
Ulcères, abcès, grosseurs, tumeurs, humeurs, cancers	33
Hydropisie, enflure du corps	20
Épilepsie, convulsions (10), agitations, vapeurs, tremblements	20
Maladies respiratoires	13
Maux d'yeux	7

La moitié des miraculés relatent avoir eu des problèmes de motricité : des jambes (trente cas), de la moitié du corps (quatorze

cas), des bras (sept cas), et de la hanche (deux cas). Barbier l'a également remarqué en juillet 1731 :

Il y a eu plusieurs miracles qui tombent assez volontiers sur des gens paralytiques⁴⁹.

Pour les commerçants, les artisans, les gens de métier et les domestiques (en majorité parmi les miraculés), toute atteinte à l'intégrité corporelle conduit en effet à un désastre économique et social. Plusieurs relations trahissent l'angoisse du malade ou de l'accidenté qui ne peut plus subvenir à ses besoins ou à ceux de sa famille.

Pierre Savine, tailleur d'habits, explique que le motif qui me faisait désirer la première grâce [guérison des yeux] était de pouvoir trouver dans mon travail ce qui est nécessaire pour subsister⁵⁰.

Tous les malades sans exception refusent l'amputation ou l'opération et préfèrent la mort à une vie d'infirme : Jean-Paul Camec, cocher de vingt-huit ans, dont le pied avait été écrasé sous un fer à cheval à pointes, déclarait avec véhémence aux médecins qui avaient décidé l'amputation :

Je leur déclarais que je ne la souffrirais pas et que j'aimerais autant mourir que de me voir estropié pour le reste de mes jours, et hors d'état de gagner ma vie⁵¹.

C'est d'un point de vue complètement extérieur que les miraculés tentent de décrire leurs maux et leurs souffrances comme s'il ne s'agissait pas d'eux-mêmes. Environ la moitié des relations omettent complètement de mentionner la douleur. Le regard s'accroche au corps, observe fasciné ses transformations, ses mouvements, ses infimes déformations. Il le parcourt, le jauge, le mesure, le morcelle :

J'avais les jambes et les pieds d'une grosseur monstrueuse placés sur un oreiller, n'ayant pû depuis 6 mois chausser ni bas ni souliers ; et comme depuis près de trois ans je portais continuellement le bras gauche en écharpe, il s'était fait au pli du bras une ouverture de quatre à cinq pouces en travers et large d'un pouce, d'où il sortait des sérosités épaisses et rousseâtres, on y voïait à découverts les veines et les nerfs, parce que j'étais restée assise depuis six mois dans mon fauteuil, il s'était fait au pli des aînes

et aux reins des excoriations très vives et au dessous des reins une playe large et profonde qui rendait du pus et une odeur cadavéreuse ; l'on y mettait du blanc de raisin pour empêcher la gangrène⁵².

Je remarquai presque aussitôt tout autour de la playe un cercle au bourlet caieux de l'épaisseur d'un petit tuyau de plume et d'un rouge foncé. Le fonds des chairs renfermées dans ce bourlet paraissait pourrir et d'une couleur livide. Il était couvert de croutes en différents endroits, dont il sortait et a sorti jusqu'à ma guérison, du pu, tantôt verd tantôt blanc, du sang et des eaux rousseâtres, ce qui causait beaucoup d'allarmes à ma famille et un si grand dégoût aux personnes qui nous faisaient l'honneur de venir aux logis, que plusieurs n'osaient trop approcher ou ne le faisaient qu'avec une répugnance extrême⁵³.

Lorsque les malades en viennent à parler de leur souffrance, ils cherchent à la rendre la plus explicite possible. Dans la conception religieuse classique de la maladie, Dieu destine la maladie aux hommes à titre de châtiment. La souffrance est indicible. Les miraculés de Saint-Médard tentent au contraire d'extérioriser, d'exprimer leurs souffrances, de les représenter par des métaphores et des comparaisons concrètes. Une curieuse impression se dégage de ces descriptions : la souffrance est extérieure au malade, mais elle ne renvoie pas à une instance surnaturelle ineffable :

Il semblait que l'on m'arrachait les entrailles avec des ongles de fer⁵⁴.

Comme si j'avais ressenti des coups d'aiguillons dans tous les reins, les côtes, les épaules et tout le reste du corps⁵⁵.

Elle se plaignait souvent et disait qu'il lui semblait que l'on y donnait des coups de marteau⁵⁶.

Ces douleurs étaient si grandes qu'il semblait que l'on me poussait une lame d'épée à travers la tête et elles m'enlevaient le front avec ces picotements très cuisans dans la fontaine de la tête⁵⁷.

Ces douleurs que je souffrais étaient si violentes qu'elles me rendaient quelquefois la bouche de travers⁵⁸.

Les douleurs étaient comparables à celles de l'enfantement⁵⁹.

Il me semblait que l'on me cassait les jointures et que l'on m'arrachait les talons avec des crocs de fer⁶⁰.

Il me semblait qu'on m'arrachait les yeux, et tout ce qui était dans ma tête, la langue, les jambes et en un mot, tout mon corps⁶¹.

Comme si on m'avait passé sur le sein un fer chaud⁶².

« Une révolution
au dedans d'elle... »

Dans plus de la moitié des cas, le processus de guérison se manifeste visiblement et non pas seulement subitement, par une sensation intérieure de douce chaleur ou d'intense brûlure. L'intensification des douleurs sur la tombe est souvent accompagnée de frémissements, de tiraillements, d'agitations et de cris :

Elle sentit alors des douleurs si vives qu'elle fut obligée d'interrompre sa prière pour se plaindre. Il se fit une révolution au dedans d'elle : une sueur effroyable couvrit tout son corps et il lui semblait que les os de ses jambes et de ses bras se déboîtaient ; on entendit même le bruit que ses os faisaient comme s'ils étaient froissés les uns contre les autres⁶³.

À peine y fus-je couchée qu'on s'aperçut que je suffoquais ayant la bouche toute ouverte et la langue qui sortait. On apporta promptement une chaise de paille pour soulever ma tête mais elle fut de peu de secours, car la pesanteur du corps m'attirait en bas. Après un quart d'heure environ de prière où je me sentis comme transportée hors de moi-même, je dis tout haut, il est temps. C'est que je sentais dans ce mouvement une chaleur brûlante se répandre dans tout le côté gauche, qui depuis plusieurs jours était attaqué d'un froid de mort, avec un tiraillement des plus violents dans les nerfs et dans les muscles de la jambe et du bras gauche, comme si on me les allongeait à force. Il fallait que cette extension fut extérieure et visible, car j'entendis alors des gens qui s'écriaient : voyez combien ses jambes s'étendent... À l'instant toutes mes douleurs cessèrent⁶⁴.

Il me prit en même temps une grande sueur et un grand tremblement de tout le corps : je sentis une chaleur brûlante se répandre dans mon bras, comme si on y eut coulé du plomb fondu⁶⁵.

Les autres signes visibles de la guérison sont la sueur, l'évacuation, un grand dévoiement, les larmes. Même l'émotion qui saisit le miraculé est exprimée comme force extérieure :

Dans cette situation, les deux coudes appuyés sur la tombe, je me suis senti saisi de joie, le cœur pressé sans pouvoir faire ma prière. Il m'est sorti de l'eau de la bouche et quantité de larmes des yeux⁶⁶.

Pour le lecteur contemporain, la manière de sentir l'élimination du mal par certains miraculés contient un aspect d'étrangeté, surtout par le rapport que les miraculés entretiennent avec leur propre corps. L'explication de Geneviève Colin qui souffre d'une glande à la gorge fait penser à ces gravures de diabolotins sortant du corps des possédés mais d'une manière tout à fait naturalisée cette fois :

Je me sentis dans la bouche un corps étranger sauter à mon palais et se heurter contre mes dents, faisant le bruit d'une petite fusée quand on la tire. Je ne ressentis aucune douleur. Je m'écriais dans le moment en disant : « Je suis guérie⁶⁷. »

Une aventure similaire est décrite par la demoiselle Gaulois, maîtresse couturière, qui sent tout d'un coup quelque chose qui voulait sortir de dessous ma langue, j'y portai mon doigt et débarrassai cela, je tirai cela, je tirai ce morceau de ma bouche et dis : Ah ! Voilà une dent qui vient de me tomber sans me faire ni mal ni douleur. Les personnes qui étaient présentes, se dirent l'une à l'autre avec étonnement. Ah ! La voilà qui parle. Je montrai ce morceau que je croyais être une dent. C'est une pierre et effectivement, l'ayant regardée, je vis que c'était une pierre de la grosseur d'un noyau d'olive et toute picotée et façonnée comme un coquillage de mer. Cette pierre étant sortie, je me trouvai à l'instant parfaitement guérie au grand étonnement des personnes qui étaient dans la chambre⁶⁸.

Une contradiction mine toutes les relations des miraculés. D'une part elles obéissent à un même topo : la démonstration détaillée des échecs successifs des potions, des multiples saignées, des onguents, des cataplasmes, des cautères et des diverses tentatives médicales et chirurgicales. Le traitement médical est totalement incompatible avec la demande de guérison par l'intercession du bienheureux. Le malade montre ainsi qu'il place toute sa confiance en Dieu. La scène relatée entre les chirurgiens et Guillaume Bourdonnay, gravatier rue de Charenton au faubourg Saint-Antoine, est particulièrement violente :

Le lendemain 15 septembre, ledit Sieur Boudon avec un de ses confrères nommé Mertrud vinrent le voir, et après l'avoir visité, ils le firent mettre par terre sur un matelas ; et le levant les pieds en haut, et la tête en bas, ils lui pressèrent l'aîne gauche et cette tumeur qu'il y avait, avec tant de violence, qu'il ne sait pas comment il n'expira pas entre leurs mains. Il se trouva mal plusieurs fois, et ils lui jettaient continuellement de l'eau fraîche pour le faire revenir ; pressé alors par la douleur, il leur demanda de respirer un moment, ce qu'ils lui accordèrent. Ramassant alors le peu de force qu'il lui restait, il se mit à jurer contre eux et à leur dire de se retirer, et que le premier qui viendraient chez lui avec un habit noir et de grandes manchettes, s'il pouvait, il le jetterait par la fenêtre, ce qu'ayant entendu, lesdits chirurgiens se retirèrent en lui disant que puisqu'il voulait mourir, ils le laisseraient à son malheureux sort, mais qu'ils étaient obligés de lui dire que s'il ne faisait pas faire l'opération, il n'avait pas 4 heures à vivre⁶⁹.

Cependant, même si les relations insistent sur la faillite du savoir médical, il ressort très clairement que les guérisons suivent un cours très naturel. Sur vingt-sept guérisons opérées au cours de la première journée de la neuvaine, seules quinze peuvent être considérées comme immédiates. Trente-deux miracles ont lieu au cours de la première neuvaine, vingt et un pendant la seconde et treize durant la troisième. Pour treize malades, il a fallu attendre plus de quatre neuvaines. Parfois, la notion du temps reste vague et la guérison n'est pas totale. Blaise Nérét, paralytique de naissance, doit encore acquérir une certaine aisance dans ses mouvements :

Quoique la paralysie de Blaise Néret doive être regardée comme entièrement guérie dès le troisième jour de sa neuvaine, du moins quand au principe du mouvement de son bras et de la stabilité de sa jambe, il a paru néanmoins que quant aux diverses opérations de ce bras, il y avait encore à désirer une certaine aisance qui se trouve dans les personnes qui n'ont jamais eu de mal⁷⁰.

Aucun miraculé n'a demandé l'impossible. Ainsi Henri Potet, vieillard de soixante-dix-neuf ans, est guéri de ses hernies, mais il entend toujours mal et ne voit presque rien. Son commentaire est éloquent :

À l'égard de la vue et de l'ouïe, elles sont restées telles qu'elles étaient, mais aussi n'avais-je demandé au Seigneur ni guérison ni soulagement de ces infirmités⁷¹.

L'aspect le plus étonnant de ces relations tient sans doute à leur manière de raconter les maladies. Elle correspond tout à fait à cette nouvelle symptomatique de la médecine du XVIII^e siècle, qui affranchit la maladie de ce qu'elle comporte d'invisible et de secret. À la fin du XVII^e siècle, se développe en effet la voie « historique » : « Ce n'est pas qu'elle cherche à établir, à partir de leurs causes les plus anciennes, le devenir, la chronologie, et la durée des maladies ; mais en un sens plus étymologique, elle cherche à voir, à voir de près et dans de détail, à restituer la maladie dans l'exactitude d'un portrait. Saurait-elle se proposer de meilleur modèle que les peintres qui, lorsqu'ils font un portrait, ont soin de marquer jusqu'aux signes et aux plus petites choses naturelles qui se rencontrent sur le visage de la personne qu'ils peignent⁷². »

Les miraculés observent ainsi leur corps d'une manière beaucoup plus médicalisée qu'on ne pourrait croire. Plusieurs fois, Dieu est qualifié de Souverain Médecin ou d'habile Chirurgien. C'est également ce que l'abbé d'Étemare, exégète figuriste et grand apologiste des miracles de Saint-Médard, rétorque aux accusations des détracteurs qui ironisent sur la longue durée des guérisons et sur les douleurs dont elles s'accompagnent :

Dieu n'opère la plupart des guérisons que par degrés. Ce qu'il pourrait faire en un moment, il ne le fait que peu à peu. Il suit l'ordre de la nature en agissant surnaturellement. Il agit comme

ferait un habile Chirurgien qui s'il était assez puissant pour cela, donnerait un nouveau cours au sang, et ferait couler insensiblement les esprits animaux dans les nerfs qui étaient morts et sans mouvements. De là ces grandes douleurs, et ces violentes convulsions⁷³.

Cette conception du miracle conforme à l'ordre de la nature aurait étonné Pascal pour qui c'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie ; et non miracle est un effet qui n'excède plus la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi ceux qui guérissent par l'invention du diable ne font pas un miracle, car cela n'excède pas la force naturelle du diable ; mais⁷⁴... Entre le Dieu des miraculés de Saint-Médard, Souverain Médecin et Législateur des corps selon la pertinente formule du médecin janséniste Hecquet⁷⁵, et une nature guérisseuse qui fait cuire et excrète les humeurs viciées afin que leur flux reprenne son cours normal, il n'y a pas de vraie différence.

Il ressort ainsi des relations des miraculés de Saint-Médard une image très paradoxale de Dieu : un Dieu ancien, d'un côté, qui continue à punir les pécheurs et un Dieu plus moderne et miséricordieux de l'autre, qui contribue à guérir naturellement les malades. Que veut-il ?

Des arguments pour les libertins

L'afflux des témoignages de guérisons miraculeuses pose donc de graves problèmes aux théologiens⁷⁶. Dans un petit dialogue entre M. Grand Colas, docteur en Sorbonne, janséniste, et M. Neuclet, jésuite, le père Bougeant⁷⁷ met très plaisamment en scène les problèmes qui opposent les adversaires en présence sur la question des miracles de Saint-Médard :

G.C. : Eh bien moi je soutiens qu'il n'y a que de faux miracles, si ceux-là ne sont pas vrais.

N. : Et moi je dis qu'il y a de vrais miracles, parce que ceux-là même sont faux comme il y a de la fausse monnoye parce qu'il y en a de la bonne, comme il y a de faux remedes parce qu'il y a de bons remèdes, et pour parler du métier comme il y a de mauvais Cordonniers parce qu'ils veulent imiter les bons Cordonniers.

G.C. : Si les miracles de M. Paris sont faux, que n'en fait-on

un examen juridique ; On en a sommé M. l'Archevêque, et il ne le fait pas ; voilà une objection victorieuse, à laquelle, M. Neuclet, vous ne pouvez répondre, et à laquelle, on n'a point répondu.

N. : Je ne sçai ce que fera l'Archevêque ; mais si j'étais en sa place, je n'en ferais rien.

G.C. : Pourquoi ?

N. : Eh parce que je n'en ferais rien. L'examen est tout fait. Dès là que M. Paris est mort hors de l'Église, les miracles ne peuvent être vrais⁷⁸.

La grande difficulté qui embarrasse les théologiens est de trouver le moyen de dénoncer les faux miracles sans pour autant inquiéter les vrais. En d'autres termes, comment nier les miracles contemporains sans pour autant remettre en cause les miracles de Jésus-Christ ?

L'archevêque de Paris, Vintimille, auteur d'un Discours sur les miracles, s'appuie sur le témoignage de la raison, oubliant complètement la certitude de la foi :

1 – Il y a des événements si bien marqués au coin de la toute puissance de Dieu, et d'un ordre si spécial de sa Providence, qu'on ne sçauraient s'y méprendre. Toutes les personnes qui font usage de leur raison, ne pourront jamais s'empêcher de convenir que la guérison instantanée d'un aveugle né, et la résurrection d'un mort ne soient des Miracles, et des Miracles éclatans ; parce que la raison consultée dictera toujours que cette guérison et cette résurrection surpassent les forces de la nature.

2 – Dès que toutes les personnes sages et éclairées s'accordent à juger unanimement, qu'un tel événement surpasse les forces de la nature, on doit être assuré, qu'elles ne se trompent point en cela. Un sentiment si unanime ne peut être l'effet de la prévention ou du préjugé, qui sont si différens dans tous les hommes ; il ne peut être formé que par la raison commune à tous⁷⁹.

Le théologien catholique ouvre ainsi la porte toute grande aux philosophes et aux libertins ! C'est ce que relève très justement le théologien janséniste Philippe Boucher dans sa Troisième Lettre de M. l'abbé de Lisle sur les miracles de Mr de Paris pour servir de Réponse à l'Écrit qui a pour titre Discours sur les Miracles par un Théologien :

La seconde Règle de l'Auteur [Vintimille] fournit encore matière à une importante observation. Si ceux qui combattent et qui rejettent les miracles de M. de Paris, sont les personnes « sages et éclairées » de notre tems, quel avantage notre Théologien ne donne-t-il point au libertin contre la religion chrétienne ?

Quelle induction l'incrédule n'en tirera-t-il point contre les miracles de J.-C. ? Il lui demandera, en supposant même la vérité des faits rapportés par nos Évangélistes avec quelle vraisemblance il peut dire que « toutes les personnes sages et éclairée » de Jerusalem s'accordaient à juger unanimement que les guérisons opérées par Jésus de Nazareth étaient de vraies guérisons miraculeuses ? Il lui objectera que les admirateurs de ses miracles se réduisaient à une poignée de Disciples, à une petite troupe de femmes du simple peuple, dont la plûpart avaient des liaisons de parenté avec ces Disciples ; à un Nicodème, à quelque Chef de Synagogue, disciples cachés càd témoins muets ; enfin à une multitude de peuple toute composée de pauvres, de mariniers, de pêcheurs, d'artisans, et autres gens de cette espèce. Or rien de plus aisé ; de l'aveu même du théologien dira l'incrédule que de séduire par illusion ou de corrompre par agent un peuple ignorant, crédule, intéressé et qui a toujours du penchant pour la superstition⁸⁰.

**Les convulsions :
corps et symbole**

En bonne logique, les miracles auraient dû suffire à emporter la conviction unanime du peuple chrétien : la volonté de Dieu a clairement marqué ses choix. Or, les autorités ecclésiastiques se taisent, elles se font sourdes.

Devant ce refus d'entendre, tout se passe alors comme s'il fallait manifester avec plus d'éclat encore, démontrer plus visiblement la vérité refusée : à partir du 15 juillet 1731, c'est-à-dire après le mandement de l'archevêque Vintimille contre le miracle d'Anne Le Franc, les guérisons des malades commencent à s'opérer systématiquement par de grandes crises de convulsions sur le tombeau ou à l'intérieur des charniers de Saint-Médard. Par un retournement singulier, le terme de « convulsion », qui caractérisait jusque-là le symptôme morbide, se met à signifier la manifestation visible et positive du processus de guérison.

Les convulsions guérissantes

Les spectateurs sont tout d'abord étonnés et effrayés devant l'apparition de secousses et d'agitations plus violentes que les tremblements occasionnels.

Aimée Pivert, servante, fille (c'est-à-dire célibataire) de quarante-deux ans, souffrant de paralysie et de tremblements, semble être une des premières convulsionnaires. Elle raconte son expérience, le 21 juillet 1731 :

Dès qu'elle se fut mise sur la Tombe, elle sentit des douleurs excessives et inexprimables qui lui faisaient jeter de grands cris ; on entendait craquer ses os, et tout son corps était agité par des convulsions et des secousses si violentes que ceux qui étaient présents, disaient qu'elle était ou possédée ou ensorcelée.

Lorsqu'on l'eut ôtée de dessus le Tombeau, les convulsions et les douleurs continuèrent avec la même violence¹.

Mais très vite, dès août 1731, ces symptômes effrayants sont regardés comme les signes précurseurs de la guérison. La première relation publique mentionnant les convulsions guérissantes est sans doute celle de Louise Hardouin, maîtresse couturière, fille de trente-neuf ans, paralytique, qui comparaît le 27 août 1731 devant les conseillers notaires du roi au Châtelet de Paris avec force certificats. Sa relation ainsi que la lettre de l'évêque de Montpellier, Colbert, qui la félicite, sont imprimées et largement diffusées la même année. Elle est conduite à la tombe :

Trois hommes m'y posèrent ; pendant que j'y fus, j'y éprouvais des douleurs affreuses et des mouvemens si violens que les assistans crurent que je tombais du haut mal.

Elle est transportée à l'église :

Dès que j'y fus, la violence des mouvemens recommença ; cependant l'usage de ma langue me fut rendue ; et la première parole que je prononçai fut « Mon Dieu » [...] Mes douleurs continuant, une personne de la Compagnie qui les regarda comme une marque de ma prochaine guérison, voulut qu'on me reportât sur le Tombeau. Cette même personne m'étant venu voir la veille, fut si persuadée que je serais guérie, qu'elle prit des arrangemens pour le lendemain, supposant le Miracle déjà fait. Il me reprit sur le Tombeau des convulsions encore plus violentes qu'auparavant ; mais elles furent suivies sur le Tombeau même d'un repos et d'une tranquillité bien grande sans ressentir davantage aucune douleur².

Les convulsions finissent par devenir le signe indubitable de la guérison imminente. Les malades les attendent avec joie comme Marie-Madelaine Bridan, quarante-cinq ans, femme d'un employé dans les Fermes du Roi, hydropique :

Toutes les fois que j'allais au tombeau, je ressentais une grande joye : attendant à tous moments la guérison que le Seigneur me promettait par le moyen des convulsions³.

On va à Saint-Médard pour avoir des convulsions même si l'on

n'ose se l'avouer au premier abord, comme François Bingant, orfèvre joaillier, souffrant de paralysie :

Lorsque les prodiges et les merveilles ont paru avec tant d'éclat sur le tombeau du Bienheureux Paris, j'y allais bien pour y faire ma prière et voir ce qui s'y passait mais je ne voulais rien faire de plus, car outre que les convulsions n'étaient pas de mon goût et m'étonnaient d'autant que je ne voulais point me donner en spectacle en public⁴.

Il est cependant tellement enthousiasmé par les convulsions qu'il comptabilise les siennes et se donne en spectacle en dehors du cimetière, attirant une foule de curieux chez lui ou chez des particuliers. Ses premières convulsions avaient été causées par la douleur mais à la fin il est pris par ce qu'il appelle les émotions :

Le lundi j'en eu 8 dans le lit, quelques unes assés faibles. L'après-midi les émotions m'ont pris dès au sortir du logis et j'ai été si oppressé qu'à peine ai-je pu gagner S. Médard pour me jeter dans la sacristie, où j'ai été l'espace de 5 quarts d'heure dans des convulsions plus fortes que jamais, en présence de M. de S. Germain, de M. Serron et de plus de 40 personnes notables de tous états : et ce que les medecins ont admiré, ç'a été la tranquillité où ils trouverent mon poulx après tant et de si fortes convulsions. Je fus ensuite sur la tombe où j'en eux 12 aussi fortes ; j'en eu en tout 55.

Le mardi j'eux 5 convulsions chez M. Baudricours marguillier en charge, qui furent médiocrement fortes et point sur le tombeau⁵.

Selon une note du 8 décembre 1731, par une mouche anonyme, on fait croire aux malades qui arrivent à Saint-Médard que s'il ne leur prend point de convulsions qu'il n'y a point d'espérance de guérison pour eux⁶. La violence croissante des convulsions oblige certains spectateurs à soutenir ou retenir les convulsionnaires afin qu'ils ne se blessent pas. Françoise Maillet Fontaine, la future célèbre sœur La Croix, raconte dans un interrogatoire de police de 1735 en quoi consistaient ses convulsions sur le tombeau de Pâris :

[...] elle cherchait toujours à monter en l'air, ensorte qu'il fallait l'élever à plusieurs personnes, et la tenir du tems en cette posture, pour la soulager de son mal, car elle souffrait quand on

faisait effort pour luy rompre sa convulsion, que cette sorte de convulsion luy est arrivée si souvent que ceux qui tournent cette sainte œuvre en dérision l'appellaient la Grimpeuse. Que d'autres fois étant couchée sur la tombe de Saint Paris, elle y était tellement collée quoy que sans rien tenir qu'il semblait qu'il y eut des crampons qui l'y attachaient par le dos et que les personnes qui étaient toujours des hommes ne pouvaient la faire glisser un tant soit peu plus haut en y employant toutes leurs forces, d'autres fois elle se renversait la tête en bas de la tombe, d'autres fois sous les charniers, ayant toujours un caleçon et des femmes qui avaient soin de ses jupes, elle se renversait la teste en bas et les pieds en haut le long de la muraille⁷.

Mais, pour les policiers, l'aspect « scabreux » de ce nouveau rituel est flagrant ainsi qu'en témoigne une mouche en décembre 1731 :

Il y a un fripier qui vient sauter les malades et fait beaucoup l'entremetteur au tombeau, comme on donne depuis quelques jours des Espèces de Lizières à chaque malade qui leur passent autour du corps pour les tenir avec plus de facilité, ce fripier fournit gratuitement ces lizières.

Ce qu'il y a de plus scandaleux, c'est d'y voir des jeunes filles assez jolies et bien faites entre les bras des hommes qui en les secourant peuvent contenter certaines passions, car elles sont des deux ou trois heures la gorge et les seins découverts, les jupes basses, les jambes en l'air qui laisse aux spectateurs tout le loisir de les examiner quelques soins que prennent d'autres femmes d'empescher de voir ce qu'une fille ou femme doit cacher. Comme il m'est arrivé à moy meme lorsque je voulus faire un pareil office à la jeune fille qui me mit les deux pieds sur les épaules et dont les cuisses restèrent découvertes⁸.

Le recoupement de plusieurs documents⁹ permet d'estimer le nombre des convulsionnaires de Saint-Médard à quelque deux cents d'août 1731 à janvier 1732. Les femmes sont à nouveau en majorité : soixante-dix pour cent avec une prédominance (plus marquée que chez les miraculées) de célibataires jeunes, filles d'artisans et de gens de métier. À nouveau les problèmes de motricité arrivent en tête parmi les maux guéris : paralysie, anquilose, nouée, épilepsie, vapeurs, rhumatisme.

**Des efforts « mesurés » :
l'abbé Bescheran**

Au cimetière Saint-Médard, une figure semble avoir particulièrement focalisé les regards, suscité la polémique et les moqueries tout en contribuant probablement à élargir la mode des convulsions : l'abbé Bescheran, chanoine du diocèse de Montpellier, dont l'évêque, Joachim Colbert, est un janséniste ardent et un défenseur des miracles. Boiteux de naissance, il décide un beau matin, à la fin juillet 1731, de s'en venir au saint tombeau comme pèlerin suppliant de la vérité et de ne s'en retourner que complètement guéri :

Tout le monde convient que depuis sa jeunesse il boitait très-fort et avait un pied plus court que l'autre. Il est à présent au moins à sa troisième neuvaine ; il y va tous les jours, quelquefois matin et soir. On lui ôte son rabat, ses boutons de manches et ses jarrettières ; on le couche sur le dos le long de la tombe ; on dit les sept psaumes en psalmodiant avec grande dévotion et silence de la part des spectateurs ; on le tient par les bras, et il lui prend de temps en temps des convulsions si affreuses que le pouls lui manque ; il devient blanc, il écume et par des efforts il s'élève dessus le tombeau un pied de haut, malgré ceux qui le tiennent. Il y a tous les jours des plus fameux chirurgiens qui le visitent. On dit qu'il ne pouvait pas marcher, et qu'il marche, que ses nerfs se sont étendus et allongés, et qu'il boite beaucoup moins ; d'autres disent qu'il boite toujours de même ; que ses convulsions viennent de ce que, dans l'espérance de guérison, il s'efforce d'étendre et d'allonger sa jambe, et que les douleurs que cela lui cause le font ainsi s'élever ; d'autres disent que dans toute la tradition on n'a jamais vu de miracles de la part de Dieu ou des apôtres, qui étaient passés maîtres en cette partie, ni si longs à s'opérer, ni accompagnés de convulsions ; d'autres enfin croient qu'il y a là du sortilège de la part des jansénistes. On peut dire que la vérité d'une religion est mal à son aise entre deux partis qui cherchent à se détruire l'un l'autre¹⁰.

L'abbé Bescheran avait pris soin de faire vérifier son état antérieur par un bureau de constatation composé d'éminents chirurgiens. Sur la tombe un valet est chargé de compter les convulsions selon un système ingénieux :

Un valet fidele surchargé d'un papier en languette d'un côté, et on le plaçait près du Tombeau, et mieux que les plus notables, et il fût chargé de baisser exactement une des languettes du papier découpé à chaque convulsion et de les compter avant que de sortir du cimetiere, pour avertir tout haut les assistans que M. Bescheran avait eu ce jour-là tant de convulsions. Ce fut bien un autre sujet de triomphe, lorsque quelque tems après on s'aperçut qu'il s'élevait de dessus la tombe, alors on changea le papier et on en donna un au valet qui était coupé des deux côtés, pour marquer les élévations aussi bien que les convulsions, et l'on avait soin d'en instruire le public avant que de sortir du cimetière¹¹.

Malgré tous ses efforts et ses multiples neuvaines, l'abbé n'est toujours pas guéri en janvier 1732. Très peu de temps après la fermeture du cimetière le 27 janvier 1732, Bescheran est arrêté et enfermé quelques mois dans le quart des fols à Saint-Lazare, puis exilé à Pont-Saint-Esprit.

Le verdict des médecins du Roi

L'agitation croissante au cimetière de Saint-Médard inquiète les autorités. Dès la fin juillet 1731, quelques prétendus miraculés sont incarcérés à la Bastille : le 20 juillet 1731, François Jalliere ou Galliere est arrêté, puis envoyé à Bicêtre, pour avoir contrefait le boiteux à Saint-Médard sur la tombe de M. de Paris¹². Cinq personnes soupçonnées d'estre d'intelligence avec lui sont enfermées quelques jours dans les prisons et à la Bastille¹³. En septembre, Desaignes, garçon boulanger, est envoyé au Petit Châtelet pour avoir contrefait le miracle au tombeau de M. Paris¹⁴. La contagion atteint même un inspecteur de police, le dénommé Langlade, qui soutient des malades à Saint-Médard malgré les défenses réitérées qu'on lui a faites. Il est incarcéré à la Bastille le 16 décembre 1731¹⁵. Début janvier 1732, les arrestations s'intensifient : on recense onze cas, dont trois souteneurs. Les convulsionnaires arrêtés sont de condition modeste à l'exception d'un bourgeois de Paris : ouvrière en dentelle, garçon boucher, marchand mercier, fils d'un marchand d'éponges, apprenti bourrelier, rentière, fille de laboureur. La police les somme tous de reconnaître que leurs gesticulations

sont volontaires. *Marie Chartier, vingt ans, travailleuse en dentelle, finit ainsi par avouer : qu'elle se donnait des convulsions volontaires et quand elle voulait ; qu'ayant un mal d'estomac, elle fut à Sainte Geneviève et qu'elle y fut malgré les avertissements de son confesseur et qu'y voyant des personnes qui faisaient des contorsions qu'on appelait convulsionnaires, elle crut qu'elles étaient nécessaires pour obtenir sa guérison et s'en procura d'autres*¹⁶.

*Parmi les onze convulsionnaires arrêtés, six d'entre eux sont examinés par des médecins et chirurgiens qui dressent des procès-verbaux sur l'ordre du roi. Ces derniers sont imprimés et distribués au public lors de la fermeture du cimetière*¹⁷.

Les médecins du roi entendent de même prouver que les agitations et les contorsions ne sont ni involontaires ni convulsives, ni surnaturelles mais purement volontaires. Leur démonstration est entièrement tautologique : ils demandent au convulsionnaire arrêté d'imiter une crise, ils la décrivent et en concluent que les convulsions sont volontaires ! Voici leur expertise sur le cas de Pierre Lahir, dix-huit ans, garçon boucher, originaire du petit village de Lieusaint (à 7 lieues de Paris), guéri d'une grosseur à la cuisse par des convulsions au tombeau :

Nous soussignés Docteurs, Regens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, et Chirurgiens Jurés de ladite Ville, certifions avoir examiné Pierre Lahir, qui nous a déclaré qu'après une chute de dessus un arbre, il était resté incommodé, et que voulant guérir parfaitement il était allé au Tombeau de M. Paris ; et que voyant la plus grande partie des personnes qui s'y mettaient avoir des mouvemens de contorsions ; il crût qu'il était nécessaire de s'en procurer, et s'était excité à en faire de semblables, qu'il a plusieurs fois répété en notre présence et lorsque nous l'avons désiré ; ces mouvemens consistant à ruer de sa jambe malade, comme ferait un cheval dans le travail¹⁸.

Cependant, lorsqu'on examine l'interrogatoire de Pierre Lahir conservé dans les archives de la Bastille, ses propos rendent un son très différent :

Enquis du nom de ceux qui le tenaient sur la Tombe.

A dit que c'étaient des particuliers qu'il ne connaît point, et qu'ils le tenaient par charité.

S'il a eu des convulsions et quand il a commencé à en avoir et s'il en a encore.

A dit qu'il a commencé à avoir des convulsions au commencement de la seconde Neuvaine, qu'il en a eu pour la dernière fois il y a eu dimanche 8 jours.

Quelles sortes de convulsions il prétend avoir eues ;

A dit qu'il sentait un engourdissement dans la hanche et dans la jambe et que la douleur lui portait au cœur et qu'il perdait connaissance, que sa cuisse et sa jambe étaient dans une agitation continuelle et si violente qu'il serait tombé de dessus le tombeau si on ne l'avait pas soutenu, lesquelles convulsions lui duraient quelques fois une heure ou une heure et demi et même continuaient après qu'on l'avait levé de dessus du tombeau et qu'on mettait sa chaise sous les charniers.

Interrogé s'il n'est pas vrai que les prétendues convulsions étaient volontaires, qu'il se les procurait et les faisait cesser quand il voulait.

A dit qu'il est vrai qu'il faisait cesser ses convulsions quand il le voulait, mais qu'elles lui proviennent malgré luy, et que pour les faire cesser il disait le miserere ou autre prière et qu'elles cessaient dans le moment qu'il adressait ses prières à Dieu.

A luy remontré qu'il vient de nous dire que les convulsions lui duraient ordinairement une heure ou une heure et demi, qu'il nous déclare présentement qu'il les faisait cesser quand il voulait et aussi longtems puisqu'il était le maître d'en obtenir la fin, en priant Dieu de les faire cesser.

A dit que plus on souffre pour Dieu, plus on mérite et quand il se sentait fatigué à un certain point, il demandait à Dieu la cessation des convulsions.

A luy remontré que sa réponse ne peut pas réconcilier avec la qualité des convulsions qui luy ôtaient la connaissance et qui par conséquent le mettaient hors d'état de sentir son mal et d'en demander la fin.

A dit qu'il avait de bons intervalles et que la connaissance lui revenait et qu'il priait Dieu¹⁹.

Non-lieu :
la fermeture
du cimetière

Le 27 janvier 1732, le roi promulgue une ordonnance portant

fermeture du cimetière pour le 29. Ce texte n'entre pas en matière sur la question des miracles et des convulsions. Il traite les mouvements et agitations prétendus involontaires comme un simple problème de police :

De par le Roi,

Sa Majesté étant informée de tout ce qui s'est passé et de ce qui se passe encore journellement dans l'un des cimetières de la paroisse de Saint-Médard, et notamment à l'occasion des mouvements et agitations prétendus involontaires de différents particuliers qui affectent de s'y donner en spectacle : Sa Majesté aurait jugé à propos de donner ses ordres pour en faire arrêter plusieurs, et les faire examiner par un nombre considérable de médecins et chirurgiens, pour en dresser leur rapport, et porter leur jugement sur la cause et la nature desdits mouvements et agitations. Ce qui ayant été exécuté, lesdits mouvements n'ont rien de convulsif et de surnaturel, et qu'ils sont entièrement volontaires de la part desdits particuliers ; d'où il résulte qu'on a cherché manifestement à faire illusion et à surprendre la crédulité du peuple. Sa Majesté a jugé nécessaire de faire absolument cesser un tel scandale, et le concours du peuple, qui est devenu d'ailleurs une occasion continuelle de discours licencieux, de vols et de libertinage et elle s'est portée d'autant plus volontiers à prendre cette résolution, qu'elle empêchera par là toute contravention et désobéissance au mandement donné par le sieur Archevêque de Paris, le 15 juillet dernier. Vu les rapports en date des 11, 15, 17, 18, 19, et 23 janvier, signés par les médecins et chirurgiens y dénommés, Sa Majesté a ordonné et ordonne que la porte du petit cimetière de la paroisse de Saint-Médard sera et demeurera toujours fermée ; fait défenses de l'ouvrir, si ce n'est pour cause d'inhumation ; et défend pareillement à toutes personnes de quelque état et qualité qu'elles soient, de s'assembler dans les rues qui environnent ledit cimetière, et autres rues, places ou maisons, le tout à peine de désobéissance, même de punition exemplaire, s'il y échet. Enjoint au sieur Hérault, conseiller d'Etat, lieutenant général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris, de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance, qui sera lue, publiée et affichée partout où besoin sera.

Fait à Versailles, le vingt-sept janvier mil sept cent trente-deux.

Signé LOUIS et
plus bas Phélypeaux²⁰.

La fermeture du cimetière est effectuée avec beaucoup de circonspection :

Aujourd'hui, 29 de ce mois, grand événement dans Paris. Ce matin, M. Hérault, lieutenant de police, a fait fermer, en vertu d'une ordonnance du Roi, du 27, le petit cimetière de Saint-Médard, où est le tombeau de M. Pâris. Le guet à cheval était dans le faubourg Saint-Marcel à quatre heures du matin ; et à chaque corps de garde de ce faubourg il y avait vingt soldats aux gardes avec les armes chargées. Par cette ordonnance, on traite de superstition tout ce qui s'y passait, pour abuser de la crédulité du peuple ; les convulsions que l'on y voyait étant simulées et faites volontairement. On a affiché cette ordonnance fort haut, crainte qu'elle ne fût arrachée ; mais aussi à peine la peut-on lire. On la vendra dans quelques jours. On dit que ce matin il y avait grand nombre de carrosses, et l'église de Saint-Médard remplie de monde. On n'ira plus dans le petit cimetière, mais on ira dans l'église, et je m'imagine que la dévotion ne fera que redoubler. Il sera difficile d'empêcher le monde d'aller avec le même concours dans cette église. Quoi qu'il en soit, voici une affaire de conséquence pour le parti janséniste²¹.

Le lendemain, 30 janvier, l'autorité ecclésiastique appuie la mesure royale par la publication d'un mandement de l'archevêque condamnant le culte rendu à M. de Pâris ainsi que les trois Vies du diacre qui viennent de paraître. Barbier rapporte que le même jour, sur la porte close du cimetière, un homme d'esprit placarde le célèbre distique :

De par le Roy défense à Dieu
de faire miracle en ce lieu²².

Ainsi que le prévoit encore Barbier, la dévotion populaire cherche bientôt à s'exprimer par d'autres moyens. Les rapports de police signalent que les fidèles se rendent désormais dans l'église, allumant force cierges et épinglant de petits billets dans la chapelle de la Vierge (qui se trouve derrière le tombeau de Pâris) :

Messieurs et Mesdames

On recommande à vos bonnes prières une personnes qui a euë plusieurs chagrins surtout un qui lui revient toujours à l'esprit,

elle fait ce qu'elle peut pour se le dissipez, elle ne peut pas sans le secours des prières que l'on aura la bontez de faire pour elle surtout à M. Paris que l'on invoque dans cette église. Elle vous sera bien obligez. Elle priera Dieu pour vous²³.

Les malades rôdent autour du cimetière, guettant l'occasion d'y pénétrer : les inhumations. La foule s'engouffre à la suite des convois, de sorte que le 3 décembre 1732, l'autorité édicte une prohibition supplémentaire qui ferme le cimetière aux enterrements.

La suite de l'histoire du petit cimetière de Saint-Médard révèle un acharnement bien étrange à vouloir effacer à tout prix cet humble séjour devenu un haut lieu. Il demeurera fermé jusqu'en 1807, date à laquelle il sera transformé en jardin potager par le curé. À cette occasion, signe remarquable de la prégnance de l'affaire dans la mémoire populaire, plus d'une dizaine de miracles de guérison s'opéreront encore grâce à de petits débris de la tombe du diacre sauvés de la destruction²⁴. Par la suite, une chapelle des catéchistes sera construite à l'emplacement exact du cimetière comme pour l'englober dans le sein de l'église. Le petit square Saint-Médard recouvre aujourd'hui une partie des anciens charniers.

Des salons religieux

Le cimetière de Saint-Médard désormais interdit, c'est clandestinement, dans des appartements, des greniers, des caves, des hôtels particuliers, que se forme peu à peu un curieux mouvement non concerté aux quatre coins de Paris. Certains convulsionnaires dont le « traitement » a été interrompu par l'ordonnance de Louis XV continuent le spectacle à domicile, invitant le public à assister leurs convulsions. Dès mars 1732, l'exempt de police Dubut signale au lieutenant de police Hérault plusieurs assemblées chez des particuliers²⁵.

En septembre 1732, Angélique Grasset, dix-sept ans, orpheline vivant avec sa mère couturière et souffrant d'un rhumatisme aux yeux, est dénoncée par le propriétaire de la maison où elle habite, place de Grève, ainsi que l'explique au lieutenant de police le commissaire de la Grève Divot :

J'ai l'honneur de vous donner avis que Brouet, épicier, de-

meurant place de Grève, vient de m'informer que Grasset, fille, sa locataire au quatrième étage, avait des convulsions qui attirèrent en sa maison un concours de monde, tant le jour que la nuit ; il m'a fait ce rapport pour qu'il ne lui soit rien imputé.

On a vu les scènes que donne au public Angélique, demeurant avec sa mère à la Grève, au Coin du Roi, où est le bureau des entrées pour le vin au troisième étage sur le devant. Là on a vu Angélique sans convulsion ; on a dit qu'elle venait de les quitter, mais elle a dit qu'elle les reprendrait bientôt. On y a trouvé un prêtre de la paroisse de Saint-Josse, avec un jeune homme, nommé Leclerc, fils d'un marchand de rubans de la paroisse de Saint-Leu, rue Salle-au-Comte. Peu après, Angélique s'est couchée par terre et a fait asseoir sur elle 6 personnes, les unes sur les jambes, sur les cuisses et sur sa poitrine, et a dit ensuite : « C'est assez ! » Après elle se faisait fouler, marcher par un homme, les pieds, les mains et les bras ; s'étant mise sur son lit, elle a fait asseoir de même les mêmes personnes, et après a dit : « Cela va bien ! » Après, couchée par terre, elle se faisait secouer et enlever en l'air par quatre personnes. Le prêtre et le jeune homme y ont passé la nuit. Le prêtre lui a dit qu'il avait du sang du P. Quesnel ; elle a demandé à la voir, que le prêtre lui a montré et aux autres : c'est un morceau d'étoffe entortillé dont il a exprimé quelque poussière qu'il a jetée sur elle, lui a donné le portrait de M. Paris. Elle l'a remué quelque temps ; ensuite elle s'est fait tenir, et ceux qui la tenaient la faisaient sauter. Elle a dit après qu'il n'y avait que les élus qui eussent le courage d'aller à son tombeau, ceux qui avaient une vive foi ; qu'il y avait beaucoup de Jansénistes lâches, qu'il y en avait pour la conversion du cœur, mais qu'il y avait bien des personnes qui ne voulaient pas croire les prodiges de ses convulsions ; qu'on les menaçait de M. Hérault, mais qu'elle ne s'en souciait point. On a dit qu'il y avait environ 8 mois qu'elle avait de ces convulsions, mais que depuis jeudi, 11 de ce mois, elles étaient plus fréquentes et quasi sans cesse. Quand elle se faisait tirer les jambes, son immodestie était choquante, mais elle a par précaution des caleçons blancs. C'étaient des jeunes hommes qui la tenaient assise. Elle se disait aveugle, mais elle dit que depuis ses convulsions elle y voit assez bien d'un œil²⁶.

D'après une note de novembre 1732, Angélique Grasset est sous le gouvernement de MM le curé de Saint-Germain-le-Vieux [Louis de Rochebouet], d'Arouet [frère de Voltaire], trésorier de

la Chambre des comptes, de Mlle de Rochebouet, sœur du curé²⁷.

Autour des convulsionnaires d'origine populaire gravitent diverses personnes de qualité : bourgeois, robins et religieux qui fréquentent régulièrement plusieurs assemblées, derniers salons où l'on se divertit sérieusement !

La cérémonie rapportée dans le Journal historique des convulsions du tems par M^{me} Duguet-Mol (la propre nièce de Duguet, principal théoricien du jansénisme du XVIII^e siècle et pourtant très opposée à la fois à la cause de l'Appel et aux convulsions) est très révélatrice à cet égard. Elle se passe chez les deux premières convulsionnaires, les deux célèbres sœurs Aubigan, fillettes d'un maître tailleur. D'après les rapports de police, plusieurs carrosses stationnent en permanence près de leur maison, rue de la Fauconnerie.

L'aînée se rendit surtout recommandable par la manière dont elle imitait toutes les actions de M. Paris ; elle se faisait la barbe comme lui, elle tricotait comme lui, elle faisait le Catéchisme comme lui, et en considération de celui qu'elle représentait, le second des Presidens du Senat s'est crû obligé de répondre à ce Catechisme. Il est vrai que tout le monde ne l'a pas approuvé, et qu'il y a eu des esprits, que les convulsionnistes appellent mal faits, qui s'en sont même scandalisez.

Cette fille avait après ses représentations de convulsions qui consistaient en beaucoup de contorsions, pendant lesquelles plusieurs jeunes Ecclesiastiques lui mettaient aux bras et aux pieds des lisières que son père avait soin de fournir et quatre personnes en tenant chacun un bout, suivaient les mouvements de son corps, et peu à peu en augmentaient le mouvement. Pendant ce tems, si quelqu'un de l'assemblée était obligé d'en sortir avant que le spectacle fut fini, il fallait en passant faire une genuflexion devant cette petite créature : et un pauvre artisan compère de la mere, en a été exclus pour ce seul manquement. Quand la scene était finie, on faisait à la mere des largesses abondantes²⁸.

**Le raidissement
du pouvoir :
les contractures**

Comment n'être pas frappé de cette étrange logique mimétique qui fait se répondre action des autorités et réaction convulsionnaire, resserrement de l'étreinte policière et transformation de

l'expression corporelle ? Avec la fermeture du cimetière, les convulsions changent de nature. Les corps se replient sur eux-mêmes, se raïdissent, se contractent violemment, comme si à la persécution dans la cité devait correspondre un corps assiégé, appelant un secours du dehors. Les convulsions cessent en effet d'être guérissantes : elles étouffent au contraire les convulsionnaires qui appellent à l'aide. Les assistants se mettent en devoir de détendre les muscles crispés en tirant ou en pressant les membres atteints. On nomme cette pratique les secours. Une force prodigieuse se manifeste dans les corps dont les contractures résistent aux tiraillements et aux pressions les plus violents.

Étienne Lecoulteux, marquis d'Arbois, dit frère Étienne, ardent convulsionnaire, explique très bien la nécessité de ces nouveaux secours dans une relation manuscrite datée du 8 septembre 1745. Il a emmené un de ses parents, M. Héron, apothicaire renommé, chez la « Lefevre », Anne-Catherine Montfreuille, née le 31 janvier 1700, ouvrière en dentelle, habitant chez sa mère remariée, rue Tresnée sur la paroisse Saint-Eustache. En 1729, déjà, Anne-Catherine Montfreuille a été guérie au tombeau de Pâris d'une violente toux accompagnée d'un mugissement qui imitait celui du taureau. Elle raconte comment, à l'âge de trois ans, elle a été blessée à la poitrine par un taureau furieux²⁹. Après la fermeture du cimetière, elle est prise par les convulsions et commence à tenir assemblée chez elle. Elle est arrêtée par la police peu de temps après la visite de Lecoulteux, le 28 octobre 1732. Embastillée, puis transférée à la Salpêtrière, elle est élargie le 2 mai 1733. À sa sortie, elle reprend de plus belle ses activités et devient une des grandes figures du mouvement. À nouveau arrêtée, elle est envoyée le 28 mars 1736 à la Salpêtrière où elle séjournera jusqu'en 1742.

Quand nous fûmes entrés chez la convulsionnaire, je dis à l'assemblée : Messieurs, voici un maître de l'art qui souhaiterait examiner la convulsionnaire et que l'on ne lui rende des secours qu'en tant qu'il le jugera convenable. Monsieur ne vient point ici en ennemi pour critiquer ni condamner ; mais il souhaiterait s'assurer par lui-même du besoin plus ou moins réel des secours que nous rendons à la sœur. Toute l'assemblée acquiesça à ma demande et on le fit approcher d'une petite couchette où était la convulsionnaire en convulsion. Il examina tous ses mouvemens et aidait comme les autres à empêcher qu'elle ne se blessât en tombant ou en se heurtant.

Ces sortes d'agitations irrégulières aiant duré quelque tems, il fut fort surpris de voir tous les membres de cette fille se raccourcir. Alors, examinant de près et touchant sa poitrine et tous ses membres, il remarqua une contraction de nerfs, qui devint par progression si violente que tout son corps se défigurait d'une manière monstrueuse. Sa surprise était sans égale, et fut bientôt suivie de la fraieur, qui lui faisant oublier ses préjugés, l'asservit aux moïens qu'il croiait inutiles et dangereux. Il nous dit tout d'un coup : tirés-là donc, Messieurs, car elle va mourir [...]

Enfin la contraction redoublant toujours, il nous fit mettre jusqu'à 5 sur chaque membre, que nous tirâmes de toutes nos forces. Chaque membre était saisi d'une longue et forte lisière, qui nous donnait la place de placer 10 mains ; et pour augmenter la force, nous avions chacun un pied arbuté contre la couchète. Il nous tint ainsi 25 hommes plus d'une demi heure nous faisant tirer tantôt fort, tantôt moins fort selon que la contraction des nerfs augmentait ou diminuait. Enfin il nous fit diminuer de forces peu à peu, et nous faisait quitter les uns après les autres à proportion que la convulsion se passait.

Après cette convulsion en survint une autre, qui fut un gonflement de poitrine qui l'effraia beaucoup. La fille alors était debout appuyée contre une muraille. Il lui appliqua la main sur la poitrine, et sentant que le gonflement augmentait considérablement il nous invita de lui presser la poitrine comme nous avions coutume.

Alors je me présentai, et lui apliquant sur la poitrine un petit matelat de lisières fort épaix, je posai les mains dessus : puis la tête, le corps aculé en arrière et incliné en devant de sorte que j'étais dans toute ma force pour la bien presser. Cela ne suffisant pas, M. Héron me fit pousser par une, 2, 3, 4 enfin 10 personnes, qui se soutenant et se poussant l'un l'autre, avaient leur point d'apui contre la muraille opposée à celle contre laquelle était appliquée la convulsionnaire ; nous faisant pousser plus ou moins selon le degré de la convulsion qu'il examinait avec grande attention. Enfin la convulsion diminuant par degrés, il fit ôter ceux qui me poussaient l'un après l'autre et la convulsion finissant je me retirai moi-même.

Après ces deux convulsions, M. Héron se retira dans une autre chambre, où il nous dit avant de s'en aller : vous séries homicides, MM, de ne pas rendre ces secours là. Car les accidens de cette fille les exigent : et elle en mourrait si on les lui refusait. Il n'y a rien que de naturel entre son état et les secours que vous lui

rendés. Tout ce que je ne comprends pas ici, c'est le principe et la force des accidens de cette fille³⁰.

**Identifications :
les martyrs**

À la nouvelle nécessité corporelle des « secours » contre les contractures se surajoute un nouveau sens symbolique : les convulsionnaires jouent le rôle des martyrs, du Christ souffrant, de l'Église déchirée. Les secours figurent les supplices infligés aux élus, les coups portés à l'Église et à la Vérité :

Elle eut ses convulsions et demanda les secours à l'ordinaire. Elle se fit aussi tirer le sein, voicy comment on faisait cette opération : elle estait assise sur le carreau, sa robe estait croisée sous son menton, et deux demoiselles, une de chaque côté passaient leurs mains par la fente de sa robe et tiraient de cette façon, celle qui estait à droite tirait la mamelle gauche et celle qui estait à gauche tirait la droite, elles tiraient de toutes leurs forces et pour leur en donner davantage, on tirait ces deux demoiselles par les épaules de façon qu'il y avait 4 personnes occupées à ce secours. Pendant cette opération, sœur Françoise s'écriait : « tirez fort, arrachez. »

C'était ainsy qu'ils arrachaient l'Église comme on m'a rapporté qu'elle l'avait dit la veille³¹.

Les secours prennent ainsi deux sens contradictoires : la figuration des supplices des martyrs de la vérité mais aussi la promesse de leur élection. L'interprétation entraîne une logique de surenchère ; plus les coups deviennent violents, les secours « meurtriers », plus la résistance corporelle des convulsionnaires prouve le secours de la grâce efficace !

Dans un premier temps, cependant, c'est-à-dire jusque vers 1735, date à laquelle le Parlement prend position contre les convulsionnaires, les secours se limitent à des coups, des foullements et des tiraillements, tandis que les supplices plus sanglants ne sont que figurés, joués. Les convulsions figuratives les plus fréquemment pratiquées alors sont les états de mort : raideur absolue des corps, qui figurent ainsi, au plus près, la résistance des élus, la passion du Christ :

Elle représentait aussi un Christ étendu ayant pour lors les bras et les pieds raides comme des barres de fer.

Elle figurait également la descente de Croix et estait pour lors comme une personne véritablement morte. Elle représentait aussi les supplices de St Pierre, c'est à dire crucifiée la teste en bas, sa mere luy tenait pour lors la robe très serée contre les jambes et les pieds en sorte qu'on ne luy voyait que l'extrémité des pieds. Dans le commencement de ce supplice elle chantait quelques fois un magnificat et d'autrefois un cantique, elle paraissait véritablement morte. J'ay eu la curiosité la voyant dans cet état de mettre ma main sur son visage et je luy ay trouvé le front, le nez et les jouës froides comme seraient ceux d'une personne morte depuis 10 ou 12 heures. Ses bras et ses pieds absolument raides, sans mouvement, elle renaissait ensuite [...]

Environ un mois avant son enlevement elle annonça par des signes très sensibles toutes sortes de supplices, elle estait étendue et en crucifix, elle se donnait des coups de poignards et d'épées de la pointe de la main ou si l'on veut des doigts rangés à l'endroit du sein et au costé et les élevait ensuite en pointe vers le ciel, cela fut repeté successivement plusieurs fois. Elle prenait tous ses ongles comme pour se les arracher, elle se donnait des coups du tranchant de la main sur les poignets comme pour se les couper [...] Elle portait ses mains sur sa teste à l'endroit où les prestres ont la couronne et semblait s'en arracher la peau avec les ongles, elle portait ses mains à moitié fermées sur son ventre et faisait des efforts comme pour s'arracher les entrailles ; elle prenait son nez et ses oreilles d'une main et passait l'autre dessus comme elle aurait fait avec un couteau pour se les couper, enfin elle se pressait le col avec les deux mains comme pour s'étrangler et pour lors son front se ridait, ses narines s'ouvraient, elle devenait violette et ses pieds se raidissaient comme elle eut été pendue³².

La femme prêtre et thaumaturge

Les femmes sont au centre des nouvelles cérémonies convulsionnaires. En 1732, la plupart d'entre elles sont jeunes, d'origine populaire et ont déjà fréquenté le cimetière avant sa fermeture.

Divers documents permettent d'en dresser une liste partielle :

– M^{lle} Le Brun, 19 ans, chez sa mère rue Thibaudé

- Angélique Grasset dite sœur Liquette ou encore de la Barre d'or, 16 ans, couturière chez sa mère place de Grève,
- « L'Imbécile », dite Sœur Margot, 30 ans, pauvre paysanne au service de Madame D.D.
- Les demoiselles Aubigant, 10 et 14 ans, filles d'un maître tailleur, rue de la Fauconnerie
- Marguerite Catherine Turpin, dite la Richarde ou la petite Crosse, à cause de la forme de ses jambes, 27 ans, fille d'un menuisier, rue Mariveau
- Charlotte Margueritte De Bray, dite sœur Charlotte 15 ans, ouvrière en linge
- Marie Jeanne Fourcroy dite « l'Inconnue », fille d'un épicier, 26 ans
- « La Dusson », 19 ans, coiffeuse rue de la Heaumerie
- La Limetin, Madeleine, 20 ans, couturière
- « L'Aboyeuse », Louise Lopin, femme d'un marchand de vin du Chablis
- Françoise Obillard, 19 ans, fourbisseuse chez sa mère rue Maubert
- « La Restan », Jeanne Causse, faiseuse d'éventail, rue neuve St Étienne chez Frion, maître de pension
- M^{lles} Prudhomme, sœur Marie de l'Adoration 22 ans et sa sœur 16 ans, filles d'un entrepreneur au Fb St Antoine
- Marie-Marguerite Maillet, dite sœur de la Croix, 37 ans, vivant de son bien, venue à Paris de Montereau pour obtenir sa guérison au tombeau
- Marie Virginie Laneau dite sœur Virginie, 16 ans, vivant chez sa mère brodeuse, remariée à un serrurier, puis placée chez des particuliers à cause de sa fluxion de poitrine
- Reine Elizabeth Brabys de Lyon, 25 ans, dite sœur Colombe, fille de boutique lingère, rue perdue place Maubert, chez sa mère.
- Anne-Catherine Montfreuille, dite La Lefevre, 32 ans, ouvrière en dentelle, rue Tresnée
- Catherine Danconi, dite sœur Catherine, fille de marchand drapier, rue de Bethizy³³.

Leurs relations en font foi, nombre de miraculées ont été profondément bouleversées par la querelle religieuse et la persécution de leurs curés tant aimés. Aussi, la réticence des ecclésiastiques face aux miracles et aux convulsions les désole-t-elle :

Un confrère de l'Oratoire étant entré dans la chambre où était cette sœur [*Marie-Anne Gaut dite sœur de la Croix Blanchisseuse*³⁴] qu'il n'avait jamais vüe, aussitôt qu'il fut entré elle tint le discours suivant :

Hélas ! Qu'est devenu ce corps qui brillait dans son origine autrefois des plus vives clartés. Il était tout à la fois, la lumière et l'édification de l'Église, la parole sainte sortait de leurs bouches, comme un fleuve pour inonder le reste de toute la terre : la vérité les protégeait parce qu'ils s'en étaient déclarés et rendu les défenseurs. Ils communiquaient aux autres cette ivresse dont ils s'étaient remplis les premiers à l'autel.

Mais aujourd'hui, ministres timides, ils n'ont pour partage que la honte et la confusion. Leurs chefs ont été implorés le secours de l'Église, ils se sont asservis à des Princes étrangers, leur héritage a été ravagé, leur force anéantie. On a détruit leur enceinte, les forts d'entre eux ont été dispersés, forcés de porter ailleurs l'exemple qu'ils devaient à leur frère³⁵.

Puisque les prêtres et les curés abandonnent la partie, les femmes convulsionnaires prennent sur elles les maux de l'Église et s'identifient aux martyrs de l'époque : les prêtres persécutés et le thaumaturge Pâris. Après la défaite des appelants, les femmes convulsionnaires continuent à leur manière la démonstration de la cause de Dieu. Non seulement plusieurs convulsionnaires miment les prérogatives sacerdotales, mais elles deviennent en outre de véritables thaumaturges, prenant les maladies sur elles, comme si elles entreprenaient, au nom de Dieu, de montrer aux curés ce qu'ils devraient faire pour soigner les maux du corps de l'Église et reconstituer son unité perdue. Elles sont tout à la fois prêtre et autel, thaumaturge et malade : le corps en arc de la sœur Catherine figure l'arche, l'unité de l'Église retrouvée :

Voici un fait plus détaillé touchant les Convulsions qu'a régulièrement tous les jours Sœur Catherine depuis plusieurs mois. Ses Convulsions qui durent plus de deux heures, commencent par des mouvemens extraordinaires dans la bouche et dans toutes les mâchoires, comme s'il fallait leur donner une nouvelle conformation pour les mettre en état de prononcer une langue inconnue qu'elle va parler. Après que ces mouvemens sont cessés, elle dit les paroles de la Liturgie qu'elle commence à l'Offertoire, et elles représente toutes les actions avec les mains. Elle attend qu'on lui réponde à l'« Orare fratres », à la « Preface et au

Pater ». quand elle represente l'action d'avalier le precieux Sang, on entend dans ses boyaux un remuëment si extraordinaire, qu'un Chirurgien qui était present la premiere fois que je la vis, nous fit remarquer qu'il était impossible de le contrefaire, ou de l'imiter. Elle prononce toutes les paroles, et fait toutes les actions avec une ferveur et une piété qui charme : elle est couchée par terre. C'est ordinairement au « Memento » qu'on lui parle toutes sortes de langue et quand elle est hors de ses Convulsions, elle rend raison de ce qu'on lui a dit. Je Sçai un Ecclesiastique qui sçait au moins douze langues, et qui après lui avoir parlé dans la plûpart de ces langues, a laissé par écrit ce qu'il lui avait dit en chaque langue et le compte qu'elle lui en avait rendu au sortir de ses Convulsions. Après cette action, elle represente la dégradation d'un Prêtre, et elle s'arrache beaucoup de cheveux, en sorte qu'elle aura bientôt une Tonsure entiere, par la quantité qu'elle en a déjà arrachez.

Elle commence ensuite ses opérations sur une petite nièce de quatre ans qui a les jambes et les bras tous noüez, et dont elle a entrepris la guerison depuis quelque tems. Il y a déjà une jambe presque totalement redressée ; et voici comme elle s'y prend pour la guérir. Elle commence par lui tordre les pieds et les mains l'un après l'autre, à peu près comme vous tordriez un linge mouïllé pour en faire sortir l'eau ; elle fait faire à chaque main au moins un tour ; pendant ce tems elle prend avec sa main gauche le bras de l'enfant entre le coude et le poignet, et pour avoir plus de force elle appuye contre son genoux le poignet de sa main qui tient le bras de l'enfant ; ensuite avec sa main droite qui tient celle de l'enfant contourné, elle tire de toutes ses forces ; et comme si ce n'en était pas assez pour briser le poignet de l'enfant, elle se fait encore aider par une personne qui lui tire le bras droit de toutes ses forces. Or pendant une operation si violente, il paraît que l'enfant ne souffre aucune douleur ; car elle rit, elle chante, ou elle badine avec son autre main. Ce qu'il y a de particulier pour les jambes, c'est qu'elle les met l'une après l'autre contre son genou. Le Chirurgien qui était present ne pouvait croire ce qu'il voyait, et il ne sçavait comme nous ce qu'il devait admirer davantage, ou les operations de la tante, ou la joïe et la tranquillité de l'enfant. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au moment qu'elle a fini une operation sur l'enfant. par exemple celle du bras droit, elle sent elle-même une Convulsion dans le bras droit si douloureuse, que pour la soulager on est obligé de le lui tirer à quatre personnes ; et comme elle a besoin

qu'on la tire assez long-tems, c'est à dire, autant de tems que dure la Convulsion, il arriva un fois que celui qui la tenait par la main vint à lâcher prise trop tôt, parce que la main qui commençait à suer, lui glissa, sur le champ la Convulsionnaire tomba à la renverse et en faiblesse, comme si elle eut été morte. J'avoüe que j'en fus un peu effrayé, mais ce ne fut pas pour longtems ; on ne fit qu'approcher l'enfant qui caressa sa tante et la baisa, et sur le champ elle revint, fit son remerciement à l'enfant en sa langue, et recommença une autre operation. Sœur Catherine ne sçait point de Musique, elle n'a pas même de voix, et l'on m'a assuré qu'elle ne pouvait prendre le ton d'un Pseaume à l'Église ; cependant dans ses Convulsions elle se met le corps en arc, n'étant appuyée que sur les talons et sur le sommet de la tête, ayant les reins soutenuës par une serviette dont deux personnes tiennent les extremités ; dans cet état elle chante des Motets en Musique dans sa langue, avec une voix charmante et très mélodieuse. Un Musicien très-habile l'ayant entenduë, a déclaré que cette Musique était parfaite, quoiqu'elle ne ressemblât pas à une Musique ni ancienne ni nouvelle, soit Italienne, Françoisse ou Angloise. La Convulsion finit par une priere qu'elle fait tous les jours et en François sur differens sujet : Il y en a qui sont des chef-d'œuvre. On écrit tout, mais on ne communique encore rien. voilà une partie de ce que j'ai vû de ses operations³⁶.

Tableaux vivants

La nouvelle étape, qui nous fait passer aux convulsions dites figuratives, souligne l'effort corporel croissant pour trouver un langage explicite et se distancer des symptômes morbides. Les corps tentent de parler, de même que les convulsionnaires se mettent à discourir : théâtre de la parole, performance. Les convulsionnaires représentent des scènes en s'identifiant à divers personnages, topo classique de l'illettré éclairé, du fou savant, de l'enfant innocent. Ils jouent souvent des scènes de l'histoire religieuse : représentation de la vie de Jésus-Christ et de tous ses mystères, représentations des supplices des martyrs, de la réprobation des gentils et de la conversion des juifs. Mais ils miment également des scènes contemporaines : désolation de l'Église, mort d'un confesseur dans un cachot, arrestation d'un convulsionnaire à la Bastille, avec les interrogatoires qu'on lui faisait subir, discours de l'archevêque et de Hérault en personne.

Une entr'autres a représenté pendant plusieurs jours, les embarras, les incertitudes, les irresolutions d'un homme qui connaissant la vérité, hésite long-tems sur le parti qu'il doit prendre. Elle représente ensuite tout ce qu'il fait après s'être déterminé à abandonner la vérité. Elle tourne la tête pour ne pas voir le Crucifix, si on le met devant elle ; elle se bouche les yeux avec les mains pour ne le pas regarder ; et afin que cet objet ne l'incommode plus, elle prend enfin le parti de l'arracher et de la jeter par terre, où elle le foule aux pieds ; elle en fait autant au portrait de M. De Paris, au N.T. et à tous les Livres de piété qu'elle trouve : met ensuite les Jesuites en triomphe, en mettant leurs portraits à la place du Crucifix ; ensuite se trouvant embarrassée pour quelque chose qu'elle ne peut faire, elle les appelle à son secours : « Venez donc vous autres... Quoi vous êtes en si grand nombre et vous ne pouvez m'aider ! » Mais quelque tems après reprenant son air rêveur, elle représente les remords de cet homme qui est touché d'avoir abandonné la vérité ; la peine qu'il a à revenir sur ses pas, sa faiblesse et son impuissance pour faire pénitence, qu'elle représente par la difficulté qu'elle a de relever une grande Croix qu'elle fait mettre par terre, tombant à chaque effort qu'elle fait pour la relever. Elle représente ensuite la maniere dont il repare les maux qu'il a faits, en faisant relever par un Ecclesiastique les Images et les Livres qu'elle avait jetté par terre, disant qu'elle n'est pas digne d'y toucher elle-même. En voyant le Crucifix par terre, elle s'écrie, « Quoi c'est donc moi qui ai fait cela ! » Elle continuë à représenter ses progrès dans la pénitence, et conduit enfin ce pecheur pénitent jusqu'à la Croix, où elle se fait lier avec des cordes par les mains et par les pieds : on leve ensuite la Croix tout debout, et elle y demeure attaché jusqu'à ce qu'elle expire, c'est à dire, qu'elle tombe dans un état de mort, que son corps devient roide comme une barre, et qu'il est sans mouvement et sans sentiment, excepté aux mains et aux pieds, au côté droit et tout autour de la tête. Cette représentation durait plus de deux heures, et l'on ne pouvait rien voir de plus édifiant³⁷.

Parfois, la représentation perd son sens évident, prend un tour « magique » comme si la convulsionnaire tentait de conjurer ce qu'elle mime, de réaliser ce qu'elle tente de dire :

Elle prit du feu qu'elle mit en différents tas en forme de cercle

autour de la chambre. Ensuite prenant de l'eau elle en répandit sur une table autour de laquelle elle écrivit avec son doigt ; elle leva la table à 3 reprises et à chaque fois elle ramena cette eau dans 3 vases différents.

L'un était plein de ce qu'elle disait figurer les gentils catholiques dont les iniquités sont à leur comble, le second qui n'était plein qu'à moitié représentait les Juifs mais criminels qui doivent prendre la place du peuple gentil...

Elle fit une aspersion de l'eau contenue dans le troisième vase, une eau de purification, sur les feux autour de la chambre. Après quoi elle réunit en peloton toutes les personnes qui étaient présentes... ayant visité l'état du feu dont il ne restait qu'une étincelle, elle parut alarmée et saisie d'effroy. Étant rentrée dans cette chambre, elle ne trouva plus que des charbons morts ce qui augmenta ses gémissemens et ses souffrances. Ensuite, elle fut chercher un feu étranger ; affectant de n'en pas prendre de celui qui était dans la chambre et le répandit sur le morceau de charbon éteint et dans une espèce de colère elle le foula sous ses pieds. Elle en fit un tas qui était tout enflammé et qu'elle mit au milieu de la chambre séparé de tous les autres, et prenant avec ses doigts 12 charbons enflammés de ce même tas elle les mit dans sa bouche et les mangeât l'un après l'autre, ne laissant entrevoir d'autre sentiment que de joie et de reconnaissance, ce qui était exprimé sur son visage³⁸.

Il n'est pas possible de donner ici une idée complète des mimes et des représentations des convulsionnaires en leur variété infinie. La représentation est jouée quelquefois à plusieurs personnages, à l'instar d'une pièce de théâtre dramatique. Parfois la figuration entraîne certains convulsionnaires vers une frontière indécise entre figure et réalité : l'union de l'Époux et de l'Épouse, les péchés des gentils : ivresse, adultère, bigamie. On aura par ailleurs à revenir plus loin sur les discours qui accompagnent ce jeu corporel de la figure dès 1732 (chapitre 6).

Fanatisme ou imposture ?

En février 1733, l'auteur de la Lettre d'un ecclésiastique de Province à un de ses amis, véritable chronique des convulsions, avance le chiffre de quatre cents convulsionnaires :

Il y a environ deux mois que je vis une liste de 270 convulsionnaires pour lesquels on comptait si je ne me trompe, 211 femmes ou filles, et 59 hommes ou garçons. On y avait joint le nom de 29 convulsionnaires totalement guéris, et entre 30 et 40 dont la guérison était fort avancée. Comme il n'est pas facile de faire une pareille liste dans la dernière exactitude ; plusieurs personnes au fait de cette œuvre, prétendent qu'avec ceux qui ont été mis dans cette liste, et les nouveaux convulsionnaires, qui sont venus depuis, le nombre se monte au moins à 400³⁹.

Devant la multiplication de ces cérémonies semi-clandestines, l'autorité s'émeut : le 17 février 1733, Louis XV lance une nouvelle ordonnance contre les prétendus convulsionnaires.

De par le roi,

Sa Majesté étant informée que depuis l'ordonnance qu'elle a rendue le 27 janvier 1732, pour faire fermer le petit cimetière de Saint-Médard, plusieurs personnes, par un dérèglement d'imagination, ou par un esprit d'imposture, se prétendent attaquées de convulsions, et qu'elles se donnent même en spectacle dans des maisons particulières, pour abuser de la crédulité du peuple, et faire naître un fanatisme déjà trop semblable, par de chimériques prophéties, à celui qu'on a vu dans d'autres temps ; et comme rien n'est plus important que d'arrêter, par les voies les plus efficaces et les plus promptes, de pareils excès, toujours dangereux pour la religion, et contraires à toutes les lois de la police, qui ont été faites pour empêcher toute sorte de concours du peuple et d'assemblées illicites ; Sa Majesté a cru devoir encore interposer son autorité sur un sujet aussi important pour la tranquillité publique, et marquer de nouveau toute son indignation contre les auteurs d'un pareil scandale. À ces causes, Sa Majesté a fait très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes se prétendant attaquées de convulsions, de se donner en spectacle au public, ni même de souffrir dans leurs maisons, dans leurs chambres, ou autres lieux, aucun concours ou assemblées, à peine d'emprisonnement de leur personnes, et d'être poursuivies extraordinairement, comme séducteurs et perturbateurs du repos public. Défend pareillement à tous ses sujets, sous peine de désobéissance, d'aller voir ni visiter lesdites personnes, sous prétexte d'être témoins de leurs prétendues convulsions. Enjoint Sa Majesté au sieur Hérault, conseiller d'État, lieutenant

général de police de la ville prévôté et vicomté de Paris, et aux sieurs intendants répartis dans les provinces, de faire toutes les diligences nécessaires pour l'exécution de la présente ordonnance, qui sera lue, publiée et affichée partout où besoin sera, à ce que personne n'en ignore.

Fait à Marly, le dix-sept février mil sept cent trente-trois.

Signé, LOUIS,
et plus bas Phelypeaux⁴⁰.

Histoire d'une sociabilité

Les ordonnances de Louis XV et les arrestations de convulsionnaires dans les années qui suivent ne font bien entendu que conforter ces derniers dans la conviction de vivre une grande persécution, preuve de leur élection. En réalité, seuls quelque deux cent cinquante convulsionnaires ont été embastillés ou enfermés au Châtelet de 1732 à 1760 dont environ soixante pour cent de femmes d'origine populaire. À l'exception d'une douzaine d'entre eux qui sont détenus plus de dix ans, ils ne font à la Bastille que de très courts passages : quelques mois, parfois quelques semaines. Ils sont relâchés dès qu'ils reconnaissent par écrit l'imposture des convulsions. Une fois libérés, ils recommencent de plus belle leurs activités dans l'œuvre ainsi qu'en témoignent les nombreuses arrestations successives d'une même personne à plusieurs années d'intervalle.

Mais pour les convulsionnaires, ces mesures pourtant modérément répressives n'en constituent pas moins la preuve dramatique de l'aveuglement de la gentilité. Le monde est renversé, ils sont les seuls défenseurs de la vérité, le petit reste. Dans ce mélodrame, les convulsionnaires s'imaginent rejouer le rôle des premiers chrétiens persécutés. Ils se rebaptisent frères et sœurs sur le modèle des communautés religieuses. Ce n'est cependant que vers la fin du mouvement, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, qu'apparaissent systématiquement les noms tirés des Écritures. Au début, les prénoms restent très « laïques ». Les sœurs d'origine populaire gardent souvent les leurs propres : Gabrielle et Jeanne Mouler, filles d'un cordonnier, Françoise Obillard, fille d'une fourbisseuse, Brigitte, connue pour ses discours « zozotés », Babet, « la paysanne » dont les visions étranges n'ont pas perdu aujourd'hui encore leur pouvoir d'étonnement. Parfois la convulsionnaire est

qualifiée par le symbole principal de son jeu figuratif : sœur Veuve, madame Laveine qui prédit la chute du roi dès les années 1734, la mystérieuse sœur Orpheline qui invente des paraboles aussi drôles que des contes fantastiques, sœur Aveugle Victoire Bouillerot, qui lit les yeux bandés et reconnaît par l'odorat l'hébreu et le grec, sœur Souffleuse, dite aussi Louison, M^{lle} Leclerc, parce que dans ses figurations elle souffle sur des objets en criant : « Sonnez la mort », sœur du Faubourg qui a le secret des cœurs et devine les péchés des assistants, sœur Salamandre, Marie Sonnet, ainsi nommée parce qu'elle subit le supplice du feu.

Au départ de ce mouvement non concerté mais relativement homogène, parce que articulé par une même référence au mythe de l'Eglise primitive, les petites assemblées clandestines, en moyenne entre vingt et cinquante spectateurs, organisées autour d'une ou de deux convulsionnaires vedettes, fluctuent beaucoup. Il existe des réunions régulières chez des particuliers des classes populaires. Mais les amis de la vérité suivent souvent plusieurs convulsionnaires et les curieux sont toujours les bienvenus. En 1733, au faubourg Saint-Antoine, la convulsionnaire Piegard, faiseuse de corps d'enfants⁴¹, se fait publiquement presser la tête entre des planches exactement comme elle déforme les crânes des nourrissons⁴². Marie Coquerelle, vingt-quatre ans, domestique, se donne en spectacle chez le cordonnier Mozart, rue des Arcis en 1734⁴³.

Progressivement, les personnes de qualité, qui constituent déjà une grande partie des assemblées semi-clandestines offrent asile aux convulsionnaires. C'est ainsi qu'en 1737 chez la marquise de Vieuxpont, M^{me} de Berinken, rue Saint-Dominique, une quarantaine de personnes qui assistent aux secours de Jeanne Moulère, fille de cordonnier, seize ans, sont surprises par la police. Seuls les participants de basse condition et les religieux sont arrêtés⁴⁴. M. d'Arginville, trésorier de France, organise des assemblées discrètes à Lardy dans sa maison de campagne avec Gabrielle Moulère, sœur de la précédente. Il est découvert et encerclé par le lieutenant de police Hérault et ses hommes le 30 octobre 1739⁴⁵. M. d'Arginville raconte très pathétiquement la fin de sa petite société :

Dès que tout le monde fut dans la salle, le commissaire Regnaud dressa son procès-verbal ; et pendant qu'il instrumentait, on se mit à dire Primes tout haut en présence de toute cette troupe, qu'on récitait avec une dévotion d'ange. Ensuite, on lut

la passion tout haut ; et après la passion on dit Tierces, avec une piété à toucher toute la cohorte. Elle fit dire plusieurs Pseaumes en faveur des frères. Ensuite, le commissaire demanda si quelqu'un voulait signer et tous se présentèrent à signer, se félicitant les uns et les autres d'être du nombre des persécutés. On amena ensuite une charette de village, que Dubut avait retenue. Je vous avoue que quand je vis la voiture, je fus furieusement estomaqué. Le commissaire offrit son cheval au frère Mil, mais il ne le voulut pas accepter, disant qu'il serait au désespoir de quitter ses frères et sœurs ; qu'il s'estimait plus heureux et qu'il se regardait plus grand dans cet équipage et avec cette compagnie, que s'il était Maréchal de France et rentrait triomphant dans Paris, après le gain d'une illustre bataille. Je demandai grace au commissaire de laisser icy le petit bonhomme [*poupée de cire représentant J.-C.*], que j'en répondais, que je le mènerais moi-même à Mr Hérault ; que le tems et la voiture était trop rude pour cet enfant. Il n'y eut jamais moyen de le fléchir ; et j'eux la douleur de le voir partir, nonobstant toutes mes prières, dans cette maudite voiture. Je ne saurais vous représenter ce triste et pieux départ, plus triste pour les spectateurs que pour les prisonniers ; de les voir monter sur ce char, la joye sur le visage, le crucifix tous à la main, bénissant le Seigneur, et le louant, de les faire participer à ses souffrances. Je vous avouerai que je ne pus m'empêcher de verser des larmes. Je fus encore leur dire à Dieu dans leur équipage et me recommander aux prières de la petite [*Gabrielle*]. Elle me fit présent alors d'un petit crucifix, dont je ferai toute ma vie le cas que je dois. Voila Mr la fin de notre Société⁴⁶.

Dès les années 1740, puis de façon encore plus nette dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les groupes de convulsionnaires ont tendance à se replier sur eux-mêmes, faute de nouveaux spectateurs. Les personnes de qualité et les religieux encadrent dès lors complètement le mouvement. Très significativement, les derniers convulsionnaires arrêtés sont ceux du groupe de la Planchette, près de Neuilly, dans la maison de campagne du sieur Baudin, notaire, en 1747⁴⁷ et ceux du groupe de M. de La Barre, avocat au Parlement, en 1760⁴⁸.

À son départ, le mouvement convulsionnaire était spontané, semi-clandestin, ouvert sur l'extérieur, et rencontrait un certain écho social. À partir de 1735, date à laquelle le Parlement se tourne publiquement contre les convulsionnaires, il s'éparpilla en

petites sectes de plus en plus fermées et clandestines, parfois en véritables communautés, où se déroulent alors d'incroyables excentricités. On y reviendra.

Un brassage social

Barbier rapporte en décembre 1734 qu'il y a plus de 5 000 personnes engagées dans toutes ces cabales, et l'argent ne leur manque pas ; cela en fait vivre un grand nombre et fait tort à bien des successions⁴⁹. Dans le second tome de La Vérité des Miracles démontrée (1745), Carré de Montgeron, grand apologiste et premier historien des convulsions, mentionne cinq cents à six cents convulsionnaires recevant les secours violents et trois à quatre mille hommes occupés à servir ou à assister au spectacle des secours⁵⁰. Dans ses Mémoires, le marquis d'Argenson parle encore de deux mille personnes en février 1750.

Four notre part, nous sommes parvenus à constituer un fichier de six cents noms, convulsionnaires et personnes attachées à l'œuvre⁵¹ dont on peut identifier très largement l'origine sociale :

		hommes	femmes
religieux	100	90	10
gens de qualité robin, bourgeois	150	120	30
maîtres et marchands	50	26	24
gens de métier, artisans, ouvriers, petits marchands, petits métiers	125	49	76 (parmi les femmes 50 % de couturières blanchisseuses lingères, brodeuses)
domestiques, apprentis, employés	40	12	28
paysans	5	1	4
vivant de son bien	4	2	2
indéterminés	132	44	88
	606	344	262

Les religieuses sont probablement sous-représentées dans notre population. Leur nombre est beaucoup trop faible en fonction de ce que l'on sait par ailleurs : les rapports de police signalent plusieurs convulsionnaires chez les sœurs de Sainte-Marthe et de Sainte-Agathe⁵² ; un autre document incrimine également les religieuses du Calvaire sous la direction de M^{me} de Coëtquen et nombre de religieuses de l'Hôtel-Dieu⁵³. Quoi qu'il en soit, l'ensemble du tableau remet en cause la thèse du caractère essentiellement populaire du mouvement des convulsionnaires. Non seulement des religieux et de nombreuses personnes de qualité participent aux assemblées, mais certains d'entre eux deviennent des convulsionnaires notoires.

C'est en particulier le cas des quatre « grands frères » surnommés ainsi à cause de leur condition, qui nous ont laissé une masse considérable de discours manuscrits dans les bibliothèques parisiennes. Frère Pierre, le plus proluxe d'entre eux, dans la vie Olivier Pinault, est avocat au Parlement. Il a été converti aux convulsions à la fin de l'année 1732, lors d'un séjour chez la marquise de Vieuxpont au château de la Rancière⁵⁴. Le frère Hilaire, Hilaire de Blaru, est comte de Tilly et chevalier de Malte. Ses convulsions lui ont été prédites par Angélique Grasset, la fameuse sœur Liquette ou encore de la Barre d'or, couturière, lors d'une assemblée chez sa mère, place de Grève, le 10 octobre 1732⁵⁵. Le frère Étienne, M. Lecoulteux, est marquis d'Arbois. Sa femme, fille du procureur de la ville de Beauvais, est crucifiée plusieurs fois dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle⁵⁶. Le comte de La Bedoyère dit frère Noël est le fils cadet du procureur général du parlement de Bretagne⁵⁷.

À quelques exceptions près, les hommes convulsionnaires sont de haute condition tandis que les femmes proviennent plutôt des couches populaires. Sur une liste de deux cents noms de convulsionnaires qui tiennent des discours et participent aux cérémonies figuratives⁵⁸, on trouve trente-cinq pour cent d'hommes contre soixante-cinq pour cent de femmes. Les secouristes sont en général des personnes de qualité ou des religieux. Ce brassage social engendre parfois des situations inhabituelles lorsque la convulsionnaire d'origine populaire s'adresse à des nobles et à des personnes de qualité de l'assemblée en les tutoyant et en dévoilant à tous les secrets de leurs cœurs.

Le métier de convulsionnaire

Certaines de ces participantes d'origine populaire ont véritablement fait carrière dans l'œuvre des convulsions, n'ayant eu pour tout métier que celui de convulsionnaire. Nées en général avec le début du siècle, elles meurent peu de temps avant la Révolution française. Elles ne vivent que grâce au soutien financier de riches protecteurs. La nommée Colet, vraie femme de Pierre Martin Norbelin dite sœur Nina, vingt-neuf ans, ancienne domestique, arrêtée chez la veuve Guérin, rue Grenier-Saint-Lazare, en 1744, et faisant partie du Petit Troupeau en compagnie du fameux frère Amable avec lequel elle figure un mariage spirituel, avoue qu'elle reçoit un soutien financier du frère Moulé, intendant de M. le duc de La Rochefoucauld, ainsi que du duc de Bargue et de la marquise de Périers⁵⁹. La sœur Holda, Élisabeth Fronteau, fille de tapissier, qui a connu une des plus longues et des plus prolifiques carrières de prophétesse, devient demoiselle de compagnie de M^{me} de Pinteville de l'Écurey et meurt choyée dans le lit de cette dernière⁶⁰.

Le destin de quelques convulsionnaires est pourtant plus tragique. Refusant obstinément de signer l'aveu de leur imposture, les sœurs Jeanne et Gabrielle Moulère, Marie-Marguerite Turpin, dite sœur Crosse, Charlotte La Porte, Denise Régnier, dite sœur Nisette, croupissent presque toute leur vie en prison. Jeanne et Gabrielle Moulère meurent à la Salpêtrière.

Gabrielle est peut-être la figure la plus célèbre des grandes convulsionnaires qui reçoivent les secours violents, sans doute grâce à Carré de Montgeron qui rapporte avec beaucoup de précision le déroulement des divers supplices dont elle a été la victime. Elle est l'héroïne de la fameuse gravure en quatre tableaux donnée à l'appui de la Vérité des miracles. Elle y est représentée, impassible, en train de recevoir des coups de bâton, de pierre, d'épée et de lance⁶¹.

Elle est si vénérée par les disciples de l'œuvre que peu de temps après sa mort à l'âge de vingt-six ans, le 29 mars 1748, à la Salpêtrière, après plus de neuf ans de détention, un miracle se produit par son intercession sur la personne de M^{lle} Cécile d'Achon, fille d'un avocat du présidial de Nantes. Celle-ci est guérie d'un flux de ventre lientérique et inflammatoire après une neuvaine de prières à la bienheureuse. Une biographie et des relations des guérisons opérées par l'intercession de Gabrielle sont publiées en 1749⁶².

À l'aide des documents disponibles⁶³ il est possible de reconstituer l'itinéraire de sœur Gabrielle. Elle est née à Paris le 10 mars 1722, rue Saint-Victor, sur la paroisse Saint-Nicolas-du-Char-donnet. Son père, cordonnier, et sa mère ont cinq enfants : Jeanne en 1712, Marie en 1715, Jean en 1719, Gabrielle en 1722 et Louison en 1728. Toute la famille travaille à l'œuvre des convulsions. M^{me} Moulère assiste aux secours de Jeanne et de Gabrielle qui se donnent chez elle ou chez de riches particuliers. À l'âge de neuf ans, Gabrielle est mise en pension chez les sœurs Noires de Saint-Étienne, jansénisantes, juste au moment où éclatent les grandes persécutions contre les tenants de l'Appel.

Depuis l'âge de neuf ans, à dix ans, elle avait pris l'habitude tous les soirs, dès qu'elle était rentrée chez sa mère, de s'aller mettre à genoux dans la ruelle de son lit, pour y répandre son cœur au pied d'un Crucifix par de ferventes prières qu'elle composait elle-même sur le champ.

Ce fut tandis qu'elle était occupée à ce saint exercice, que ses premières convulsions lui prirent le 10 avril 1734. (Elle avait alors 12 ans et un mois) Pendant sa prière elle tomba en extase, et crut voir et entendre le Bienheureux de Paris et M. Dessangins qui l'exhortaient de se soumettre avec une pleine confiance à toutes les volontés de Dieu, et qui faisaient des croix près d'elle [...]

Pendant quelques mois ses convulsions ne consistèrent que dans des prières presque continuelles, et dans des espèces d'extases, dans plusieurs desquelles, il lui était ordonné de faire de très rudes pénitences ; ce qu'elle exécutait, non seulement avec une parfaite soumission mais aussi avec une joie mêlée d'humilité. On l'entendait répéter souvent : « Comment est-il possible, ô mon Dieu : que vous vouliez donner part dans une si grande œuvre à une petite créature aussi misérable que moi ! [...] »

Peu après, ayant fait sa première communion le 29 septembre de la même année 1734, Fête de S. Michel et des SS. Anges, elle reçut ensuite, selon cet ordre de Dieu, des secours si merveilleux qu'ils paraissent incroyables : ce qui a duré continuellement jusqu'au 30 octobre 1738 qu'elle fut emprisonnée dans la Bastille [...]

Elle est en effet prise à Lardi, dans la maison de campagne de M. d'Arginwilliers.

Elle avait alors seize ans et demi et un peu plus : elle avait eu des convulsions pendant quatre ans et demi ; et avait reçu les plus violens secours pendant plus de quatre ans.

On ne la fit rester à la Bastille que jusqu'au 17 décembre. M. de Marville ayant jugé que c'était faire trop d'honneur et de grace à cette sainte fille, que de la tenir renfermée dans la noire prison destinée pour les criminels d'État, et que, pour punir suffisamment des personnes aussi coupables que Jeanne et Gabrielle Moler, il fallait joindre l'ignominie aux plus mauvais traitemens. En conséquence, il ordonna qu'on les transférât toutes deux dans la prison de la Salpêtrière, où on renferme par punition les monstres femmes d'impureté qui se sont consacrées à être les victimes publiques de la débauche et des libertins [...]

Le Médecin de la Salpêtrière souffrit qu'on les saigna outre mesure, dans l'intention de calmer leurs douleurs (causées par l'absence des secours) : mais ces trop fréquentes saignées, bien loin de les soulager, rendirent Jeanne Moler hydropique.

Jeanne guérira subitement et parfaitement avec des reliques de M. Paris. Mais Gabrielle rend l'âme le 29 mars 1748 en refusant jusqu'au dernier moment de renoncer aux convulsions : Lorsqu'elle était à l'agonie et qu'elle ne pouvait plus parler, un des Prêtres ses persécuteurs lui prit la main pour signe que vous renoncez à votre Paris, à ses miracles, à vos convulsions et à vos secours. Mais Gabrielle fait un signe de tête bien marqué de droite et de gauche et de gauche à droite⁶⁴. Jeanne est transférée à Sainte-Pélagie où elle mourra peu de temps après sa sœur⁶⁵.

Le Parlement contre les « Augustinistes »

Les nouvelles convulsions figuratives et la pratique des secours inquiètent sérieusement le Parlement et les appelants, qui veulent à tout prix se distinguer de ce qui leur semble autant de folies de nature à nuire à la cause de l'Appel.

En 1734, les partisans des convulsions passent à l'offensive en publiant un fascicule de discours de plusieurs convulsionnaires dans lesquels la Constitution Unigenitus est comparée à la Bête de l'Apocalypse⁶⁶. Ils contraignent dès lors les autres opposants à la Bulle à se démarquer d'eux.

Le 7 janvier 1735, après une série de conférences préalables, trente docteurs de Paris, connus pour leur attachement à l'Appel, signent La Consultation sur les convulsions, très hostile aux convulsionnaires. Le 18 janvier de son côté le procureur général au Parlement dénonce les convulsionnaires :

Le Parlement a été obligé, à la fin, de connaître de ces convulsionnaires, qui dans des assemblées particulières, faisaient des cultes ridicules et des débauches outrées, à ce que l'on dit mais ce n'est point en vertu d'une commission de la Cour, enregistrée au Parlement. Comme c'est une affaire d'État, le Parlement, qui a la police générale, doit en prendre connaissance. Il y a eu une dénonciation faite à M. le procureur général de plusieurs particuliers, par le père Boyer autrefois de l'Oratoire, qui était d'abord avec le frère Augustin, qui se disait « l'Agneau sans tache » ; celle du sieur Vaillant qui se disait le « Prophète Élie », et celle des « Multipliants » qui, dans leurs cérémonies nocturnes, se livraient à la débauche. Ce frère Augustin, dont il a été ci-dessus parlé, était un des chefs. On dit toujours qu'il est évadé avec l'argent qu'il a emporté. De ceux attachés au frère Augustin et dénoncés, est entre autres le sieur Cimart, libraire rue Saint-Jacques, de mes voisins. C'est un honnête homme, dont la folie a commencé du temps que le peuple rendait des honneurs à M. Pâris, à Saint-Médard. Sa femme en était aussi blessée. Pour lui, il s'est livré sans réserve à toutes les extravagances qui ont été faites depuis. On voyait à sa physionomie qu'il avait le cerveau brûlé et on peut dire que c'est un fol de bonne foi. Sur la plainte du procureur général, il y a eu permission d'informer. Vendredi 21, le Parlement s'est assemblé ; on a envoyé un huissier de la Cour arrêter M. Cimart chez lui ; et M. de Vienne, conseiller de Grand'Chambre, avec M. Lorenchet, substitut de M. le procureur général, sont venus apposer le scellé dans la maison. Cimart est monté en carrosse, pour être conduit à la Conciergerie avec un visage très tranquille. Il a prié sa femme de ne point se chagriner, ne parlant que de Dieu et de la soumission qu'il fallait avoir à ses volontés. Depuis cette aventure, quoiqu'il y ait un officier du guet, gardien des scellés, qui examine tout, il y a eu un concours de monde étonnant pour faire compliment à madame Cimart. Cette affaire peut avoir de très grandes suites. par le nombre de gens de toute condition qui y seront impliqués. Malgré les embarras de la guerre, le ministère a voulu mettre ordre à la police du dedans ; en effet, ces gens-ci se seraient telle-

ment multipliés tant par prétexte de dévotion que par intérêt ou débauche, que cela aurait pu devenir dangereux, et le Parlement en ayant la connaissance, cela en imposera plus au peuple que les lettres de cachets, qu'on aurait toujours regardées comme vexations et persécutions.

La relation de Barbier⁶⁷ exprime bien le réflexe — trompeur — de réduction éprouvé par les contemporains devant un mouvement difficile à cerner. Face à la multitude des groupes et à la fluctuation des assemblées, grande est la tentation, pour les adversaires des convulsions, de chercher des responsables et des sectes constituées capables d'incarner un mal diffus. Ainsi est-ce précisément à une secte, celle des Multipliants, qui s'était développée précédemment à Montpellier dans le cadre du mouvement prophétique cévenol, que le père Boyer fait allusion pour renforcer ces accusations. L'attention se focalise sur deux « prophètes », ex-oratoriens, qui ont été très liés aux appelants et se sont par la suite engagés corps et âme pour la cause des convulsions : Pierre Vaillant, un prêtre qui a contribué à la création des Nouvelles ecclésiastiques, et Augustin Causse, un abbé originaire de Montpellier, dont la biographie demeure mystérieuse puisqu'il ne fut jamais arrêté. Ces deux convulsionnaires vont devenir les boucs émissaires idéaux de ceux qui, après avoir pourtant soutenu la cause des miracles, se voient dépassés par la suite des événements convulsifs et cherchent à se désolidariser de cette montée aux extrêmes ; ainsi le père Boyer qui connaît très bien le frère Augustin pour avoir échangé une correspondance avec lui⁶⁸.

À la suite de Cimart, une vingtaine de convulsionnaires soupçonnés d'appartenir à la secte du frère Augustin sont arrêtés dans le courant de l'année 1735 et interrogés à la Conciergerie : huit hommes et seize femmes parmi lesquels les gens de métier sont en proportion écrasante. La lecture de leurs interrogatoires dissipe sans équivoque le mythe de la secte.

Certains convulsionnaires ne connaissent même pas le frère Augustin. En aucun cas ils ne constituent un cercle fermé. Parmi les convulsionnaires incarcérés, trois femmes : Charlotte La Porte, cinquante-quatre ans, lingère, Marguerite Turpin dite la Richarde ou la Crosse, vingt-neuf ans, fille de menuisier, Denise Régnier, dite la Nisette, dix-neuf ans, fille de maître boutonier, appellent au Parlement comme d'abus afin de remettre en question les accusations d'imposture dont elles font l'objet et de faire reconnaître leurs guérisons par les convulsions et les secours. Der-

LE FANTÔME DU JANSÉNISME



2

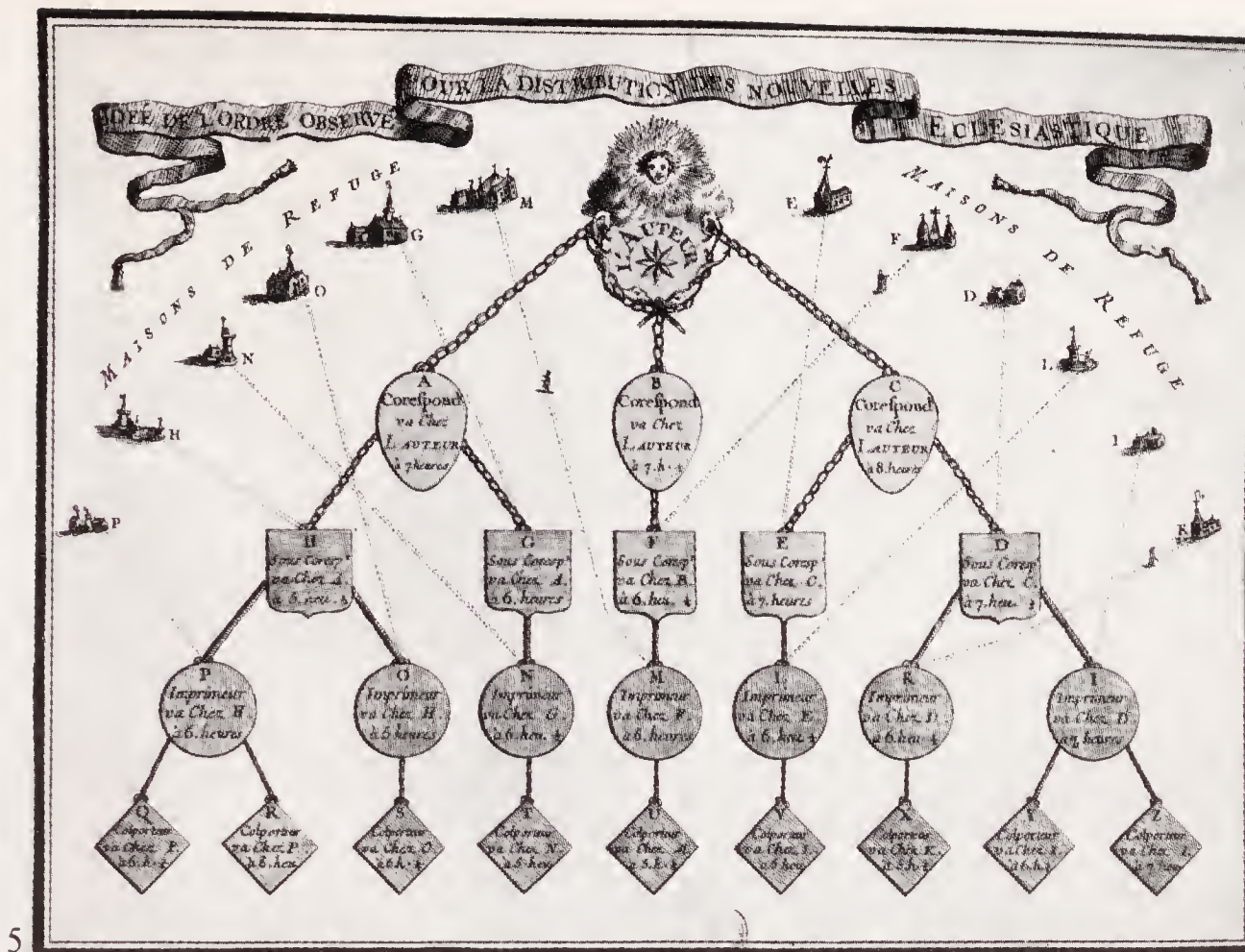


3

- 1/ La première « convulsion » : la destruction de Port-Royal en 1711.
- 2/ La seconde rupture : la condamnation du père Quesnel.
- 3/ Contre-propagande : le « premier janséniste » tenté par le diable moliniste.



- 4/ L'Appel est à l'origine de la démocratisation spectaculaire d'une querelle théologique : Les *Nouvelles ecclésiastiques* en sont l'un des principaux relais.
- 5/ Les *Nouvelles* : un réseau de diffusion clandestin.
- 6/ Deux condamnés pour impression séditieuse, 1731.



5



6



DENIS de PARIS Diacre de l'Eglise de Paris, mort le 1^r May 1727. Agé de 37 ans. Gracieux
 d'après le Tableau Original dirigé & trouvé
 ne plaçant que je me glorifie en autre chose qu'en
 crucifié pour moy, comme je suis
 Paris, mort le 1^r May 1727. Agé de 37 ans. Gracieux
 remerciant par tous les parents & amis.
 la Croix de N^{ost}r. S^{eu}r. par qui le monde est mort & est
 mort et crucifié au Mont-le. S^{eu}r. sans Gallat. VI. 14.

7



8

- 7/ Oraison.
- 8/ Charité.
- 9/ Humilité.
- 10/ Sainteté.



9



1

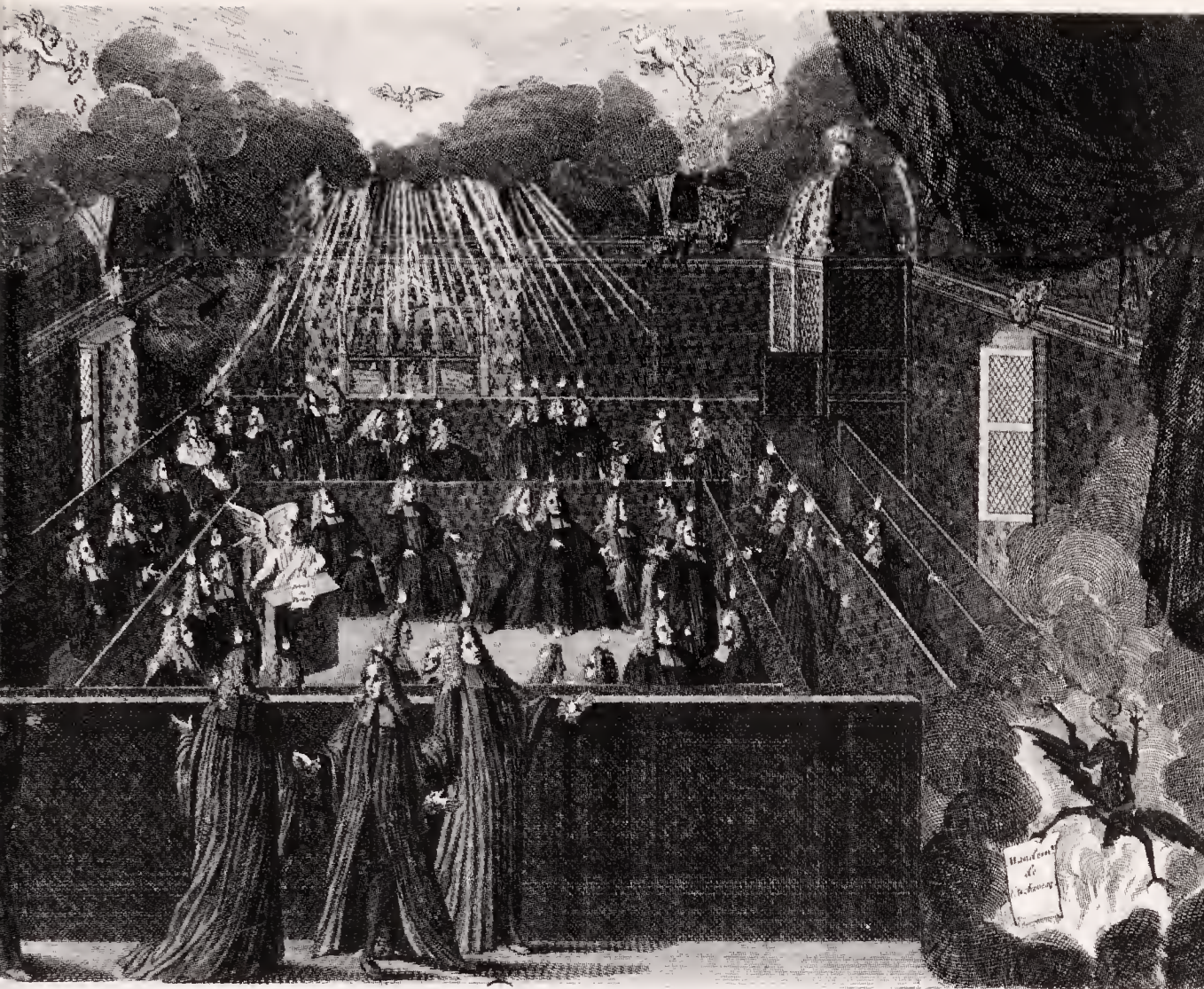


11



12

- 11/ La tombe du diacre Pâris à Saint-Médard.
- 12/ Contre-miracle : la simulatrice punie.
- 13/ Contre l'archevêque de Paris, le Parlement soutient la cause des miracles.
- 14/ 1732 : le roi fait annoncer la fermeture du cimetière Saint-Médard.





Vadam, & videbo Visionem hanc Magnam: quare...? J'irai,
 Disoit Moyse au sujet du Miracle de ce Buisson qui brûloit sans se cons

lle Moler.



« J'irai cette grande Merveille que je vois : (&) pourquoi... ? » Exod. III. 3.

« C'est le Signe immédiat de l'ancienne Alliance des Enfants d'Israël. » III. Prop

Les aventures de Gabrielle Moulère : « J'irai, et je verrai cette grande merveille que je vois : (et) pourquoi... ? »



MARIE CARTERI

Reduite à une inconvie continue, une maigreur hideuse, et une faiblesse extrême par deux fistules lacrimales, qui depuis 7 à 8 mois lui avoient carié les os, et dont tout le côté gauche du visage étoit prodigieusement enflé, va à St. Médard le 4. Septembre 1731. soutenue par sa mere.

16



PIERRE GAUTIER DE PÉZENAS.

Pierre Gautier presque entièrement privé de l'œil gauche depuis l'âge par deux dragons qui couvroient sa prunelle; se perce l'œil le 10. mois de Janvier 1732. avec une alêne qui pénètre jusqu'au cristallin, brise des parties essentielles à la vue.

17



Dieu redresse les jambes crochues de la petite Aubigan, par de violens coups de battoir, qu'il lui inspire de se donner sur leur courbure.

Percutiam & ego sanabo :

Je frapperai & je guérirai. Deuteron. XXXII. 39.

18



MADELEINE DURAND

De la bouche de qui sortoit un affreux cancer, le hache avec des ciseaux les artères coupées lancent le sang avec impétuosité. Elle verse sur la plaie quelques gouttes d'eau, et dans l'instant la plaie se guérit et devient aussi sèche que si elle étoit couverte d'une peau nouvelle.

19

et 17/ Figures de la douleur.

et 19/ Un théâtre de la cruauté.

LA FOLIE
DE LA CROIX

GIRAR delivré ainsi que BARABAS



20

malheur à vous qui pour des presens justifi^{l'abbé de perceval}



le B.H. PARIS condamné ainsi que J. CHRIST



22

Mardi 27. mars 1725.
Dumou
 mon tiz est bon ami papa
 Je vou supi de vou joindre à moi, pour
 remercier m. l'hypp. des daces qu'il m'a
 fait dimant, de souffir pour mes propres
 pechier, et pour ceux de mes fel.
 demande-lui qu'il daigne me continuer
 ses daces, en me rendan et plus endurante
 et plus soussuivie, jay souffir beaucoup,
 pendant
 opérations
 mon col
 la journée
 peccati.
 nuit et
 voule
 etc. montré, au
 tenyet oïable;
 t'en s'en a point
 et me sembloit
 être consermé,
 ses ongles et nées,
 j'ai vu un fourbillon
 le quel étoit ce vase,
 aussi de feu, et la
 romptiroit, étoit
 après avoir contemplé
 faieur des évenemens
 ce qui a duré environ
 rentre dans son
 réfléchi profondément,
 l'arprénant.
 m. l'hypp. a qui s'en étoit
 moment, est revenu.
 voici ento,
 papa, pon
 de demant
 jay vu sa
 vase, tel te
 voit; il m'a
 mieu d'une
 et tel, je voi,
 ento via, car
 que tout devoit
 estantauti. Il
 outre laquelle
 de feu, dans
 qui me paroissoit
 liqueur qui le
 aussi de feu,
 dans une dande
 si extraordinaire,
 3. hour, tout à
 calmer, et jay
 sur une chose si
 allée pour un
 et m'a dit, ma fille,
 m'a dit.

Figures : une autre Passion.
 Le Seigneur méconnu dans ses œuvres et
 traduit de tribunal en tribunal.
 Témoignages : l'écriture et le tatouage.



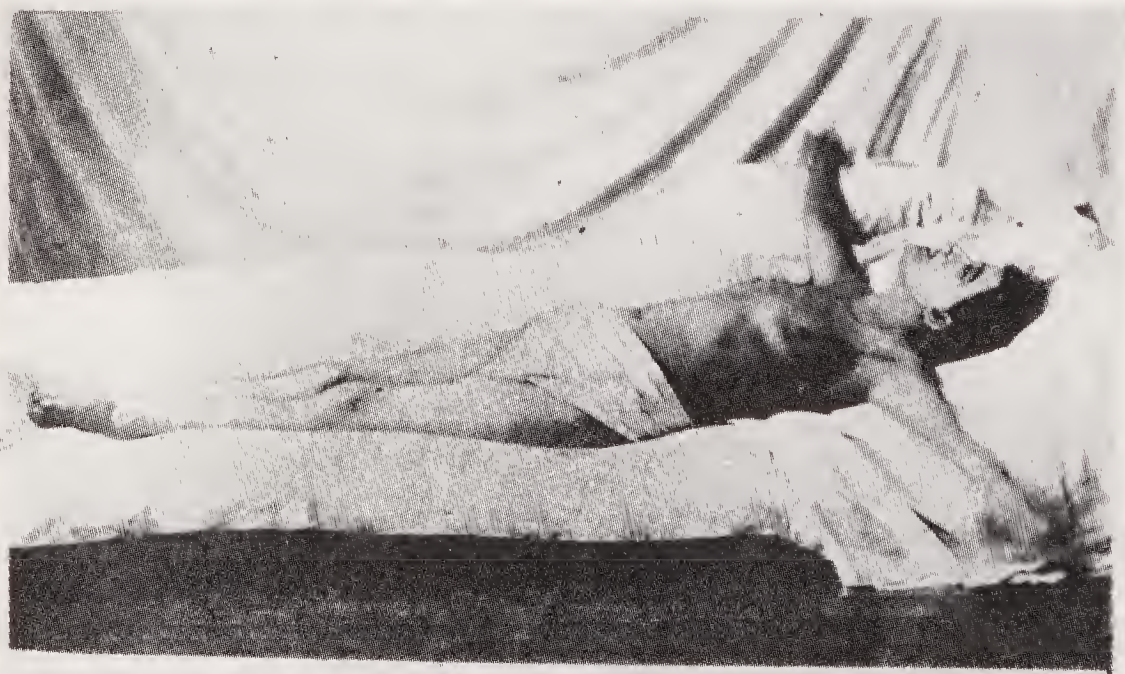
1. L'arabe qui conduit les convulsionnaires à la Bastille.	7. Médecins examinant les convulsionnaires.	13. Mlle Girout.
2. Grande porte de la Bastille.	8. Maison du Gouverneur.	14. M ^r Maupoint.
3. Petite porte de la Bastille.	9. Gouverneur de la Bastille.	15. Secrite qui fait jeter un seau d'eau sur le corps de M ^r Maupoint.
4. Cour de la Bastille.	10. Penetre ou le Gouverneur regarde ceux qui arrivent.	16. Second corps de garde.
5. Premier corps de garde.	11. M ^r Pierre la Porte.	17. Tour de la Bastille.
6. M ^r Herauld Lieutenant de Police.	12. Pierre Labrie.	18. Porte de la Bastille.

- 23/ L'embastillement des convulsionnaires.
- 24/ Le défenseur héroïque : Carré de Montgeron remet son témoignage au roi (1737). Arrêté aussitôt, il finira sa vie en prison en 1802.
- 25/ Le Taste confondu par *La Vérité des Miracles*.





26



ATTAQUE : CRUCIFIEMENT

27

- 26/ L'imagerie révolutionnaire : les convulsionnaires de Saint-Médard
 27/ L'iconographie de la Salpêtrière, 1877.

nière offensive publique des partisans des convulsions, les trois requêtes sont imprimées et largement diffusées. Mais le Parlement déclare les requêtes inadmissibles et l'année suivante, vingt-six Augustinistes sont surpris par la police sur les ruines de Port-Royal où ils se sont rendus en pèlerinage⁶⁹.

**Des figuristes
conséquents :
les faux prophètes**

Peut-être peut-on expliquer la rage des adversaires des convulsions contre Vaillant et surtout contre le frère Augustin par le fait que ces deux convulsionnaires qui possèdent une formation théologique, poussent consciemment le système figuriste jusqu'à ses dernières conséquences. Ils sont, à ce titre, les théoriciens en quelque sorte du mouvement non concerté des convulsionnaires. Il semblerait que les assemblées qualifiées par la police de Vaillantistes et d'Augustinistes (qui ne se distinguent par ailleurs en rien des autres groupes de convulsionnaires) aient été les premières à pratiquer les mariages spirituels et la représentation des crimes de la gentilité : fornication, prostitution, ivresse. Elles s'exposent du même coup à l'accusation de se livrer à des abominations sexuelles classiquement formulée à l'endroit des dissidences religieuses. Vaillant sort en 1731 de la Bastille où il avait été enfermé en 1728 pour avoir participé à la rédaction des Nouvelles ecclésiastiques. Il se met alors à jouer le rôle du prophète Élie, interprétant les nouvelles convulsions dans un sens figuriste :

Il en était le prosélite, il courait à Saint Médard, il se trouvait aux assemblées des convulsionnaires, il était figuriste et annonçait à tous que le prophète Élie était dans ce monde, ce qui donna occasion à des convulsionnaires de dire que l'abbé Vaillant était lui-même le prophète Élie ; ou du moins son précurseur immédiat pour prêcher la vérité et ramener les Juifs à la Loi du Messie.

L'abbé Vaillant, témoin de cette opinion devint enthousiaste et conçut le dessein d'aller à Metz pour prêcher la Sinagogue. Il partit de Paris au mois de mars 1734 avec une trentaine d'ecclésiastiques, pour remplir, disait-il, sa mission. Les Juifs après l'avoir entendu, se mocquèrent de lui et de ses compagnons et ce fut à son retour à Paris, au mois de mai de la dite année, qu'il fut

arrêté pour la deuxième fois et conduit à la Bastille par ordre du Roi. Il en est sorti le 25 octobre 1756 pour être transféré à Vincennes où il est mort en 1760⁷⁰.

Les vaillantistes sont soutenus par beaucoup de gens de qualité dont M. de Rochebouet, curé de Saint-Germain-le-Vieux, M. de Montgeron, M^{lle} de Goëtquen, supérieure du couvent du Calvaire, la marquise de Vieuxpont, la comtesse de Tilly, la princesse d'Auvergne, M. de La Trémoille, l'abbé de Fernanville, la marquise du Périer, M. de Bargue. Ils respectent en fait certaines limites puisque, par exemple, les « mariages spirituels » sont officiellement consacrés ainsi que le révèle l'organe des jésuites, le Supplément aux Nouvelles ecclésiastiques⁷¹ ! Le numéro du 30 juin 1735 raconte la perquisition par le commissaire Regnard d'une maison rue des Amandiers au faubourg Saint-Antoine où s'étaient retirés :

Le P. Vaillant, chanoine régulier de Sainte Geneviève, de l'Abbaye de Beauvais, frère du sieur Vaillant détenu à la Bastille. Le sieur Peuvret, ci-devant Avocat au Conseil ; qui a vendu sa charge pour suivre l'œuvre des convulsions ; le sieur Boutteville, fils d'un Notaire ; le sieur Baron, avocat en Parlement ; le sieur Chauty, bourgeois ; les trois derniers mariés à trois filles convulsionnaires appelées Bonicelle, Martine-Marotte, Marie Crédit, qui vivaient avec eux dans ladite maison, et y furent trouvées par le Commissaire, hors Martine-Marotte qui s'était cachée. Voilà un digne fruit du fanatisme, où les saintes convulsions ont abouti, de deshonorer d'honnêtes familles, par les plus vils et les plus honteux mariages⁷².

Les « augustinistes » proposent un profil plus populaire. Le frère Augustin, originaire de Montpellier, qui a suivi des études au collège janséniste de Sainte-Barbe, puis a été sacristain à la communauté de Saint-Hilaire, semble avoir complètement confondu sa vie réelle et son rôle figuratif d'Agneau sans tache, à tel point qu'un spécialiste d'aujourd'hui n'aurait pas de peine à déceler chez lui des traits marqués de paranoïa. Il développe la variante extrême du système figuriste en se posant d'emblée comme la victime d'entre les victimes parmi les convulsionnaires. Il sait qu'il passera pour le faux prophète puisqu'il figure les propres crimes de la gentilité aveugle. Un rapport de police anonyme résume assez bien l'essentiel de ses principes :

Frère Augustin s'appelle Augustin Causse, il est de Montpellier, Il a été abbé. Il a pris le nom de précurseur d'Élie. Il prétend que Dieu luy a révélé et mesme à d'autres qu'il était prédestiné. Il se compare à J.-C. en ce qu'il est et sera traité comme lui.

Il dit qu'il sera mis à mort parce qu'on le regarde comme un chismatique, un hérétique, un séducteur, et un blasphémateur, qu'il ressuscitera victorieux et glorieux. Il prétend qu'il renferme en luy tous les convulsionnaires et que c'est Dieu qui parle par sa bouche. Il prend le titre de prophète. Il dit que c'est sa sœur Restant, dont il est parlé dans l'Écriture qui doit écraser la tête du dragon, comme J.-C. a écrasé celle du serpent, cād qu'elle doit confondre tous les docteurs jansénistes et molinistes.

Il prétend que sa sœur Restant représente Elie, que cette femme conduira le nouvel Israel, cād la nouvelle Église, elle enfentera un fils, qui représentera Joseph, qui ressuscitera aussy bien que sa mère et sera le conducteur de la nouvelle église. Il dit que sa sœur Restant et son frère Louis c'est Hochedé ne sont qu'un mais que sa sœur Restant est au dessus de son frère Louis, que la sœur Restant représente l'Église et frère Louis J.-C. Il prédit que plusieurs convulsionnaires maudiront l'œuvre de Dieu, qu'ils mentiront, qu'ils médiront contre leurs frères, qu'ils voleront, qu'ils comettont des adultères, que les filles se prostitueront, et qu'enfin ils s'abandonneront à tous les crimes et dit que néanmoins ils n'en seront pas punis de Dieu, parce que d'autres sont criminels, et qu'ils représentent en cela les crimes de la gentilité. Il dit ensuite que les convulsionnaires ne sont point criminels lorsqu'ils agissent en convulsions, attendu qu'ils ne sont point libres, et qu'ils sont sous la main de Dieu, et que ce n'est point eux qui agissent, que c'est Dieu qui agit par eux, et que c'est Dieu qui se fait représenter par eux tous les crimes de la gentilité et que toutes ces représentations luy sont agréables. Il souhaite que puisque Dieu est assés puissant, pour faire quitter le crime au pécheur, et pour l'empêcher d'y tomber, il est aussy assés puissant pour permettre que les convulsionnaires agissant sans volontés, et que le crime n'étant que dans la volonté, les convulsionnaires ne sont point criminel, qu'à la vérité ils devraient demander à Dieu d'être délivré de ces infâmes figures, et se gouverner comme pénitens, quoy qu'ils ne soient point coupables des abominations que le Seigneur fait représenter⁷³.

On comprend aisément au vu de tels énoncés pourquoi le frère

Augustin est devenu la cible favorite, non seulement de la police, mais aussi des jansénistes et même du reste des convulsionnaires qui tentent désespérément de séparer les « bonnes » convulsions des vilaines actions des mauvais prophètes. Ceux que la police qualifie d'Augustinistes sont par ailleurs d'origine essentiellement populaire. Peut-être n'est-ce pas sans rapport avec le sentiment assez inhabituel au long de notre affaire que laisse transparaître la suite du rapport de police qu'on vient de citer : une vraie peur politique.

Tous les noms qui sont cy-dessus [*plus d'une quarantaine de gens de métier, d'artisans, de marchands*] sont des plus notables en ce que l'on appelle figuristes car selon leurs principes, tout ce qu'ils font en convulsions comme impudicité, meurtres et autres crimes, ils disent que c'est dieu qui leur fait faire.

Il est à remarquer qu'ils font tous les jours des prosellistes et des sectateurs. Il est très dangereux pour l'Église et pour l'État de laisser croître un fanatisme pire que celui des Sevennes. La Religion y est deshonorée et même s'y j'ose dire, la vie du Roy serait peut-estre en danger sous prétexte de figure⁷⁴.

Les secours meurtriers : les épées

Après la Consultation des trente docteurs jansénistes en 1735 et la prise de position du Parlement contre les Augustinistes, les partisans des convulsions n'ont plus aucun appui politique en dehors de leur mouvement. La logique de la démonstration par la violence mise en place précédemment avec les cérémonies des secours s'accélère : qualifiés de meurtriers dans la Consultation, ils le deviennent réellement. Les secouristes se mettent à frapper ou à tirailler avec toute la force dont ils disposent et utilisent les objets qui peuvent accroître la force des coups : énormes bûches, barres de fer, pilons, pierres spécialement conçues avec une poignée. Dans le troisième tome de La Vérité des miracles démontrée publié en 1749, Carré de Montgeron rapporte notamment les nouveaux secours portés à la sœur Gabrielle Moulère en se basant sur les procès-verbaux de témoins oculaires tout à fait dignes de foi :

Voici un autre secours encore plus propre à assommer tout d'un coup.

Il se donnait avec une grosse pierre pesant 60 livres en haut de

laquelle était mastiqué en plomb une espèce de poignée de fer en forme de T pour la tenir plus aisément en l'air avec les deux mains et être en état, en s'appuyant tout à coup sur cette poignée de joindre la forme des bras à la pesanteur de la pierre, lorsqu'on voudrait la précipiter au plus vite sur le corps de Gabrielle⁷⁵.

Gabrielle aussi est balancée dans le feu et mange des charbons ardents. Elle inaugure enfin un type de secours dont l'introduction marque une nouvelle étape dans l'œuvre des convulsions : le secours des épées ou des objets tranchants.

Mais n'omettons pas de rendre compte, et même avec quelque étendue, de l'effrayant Secours des épées qui depuis quelques années est devenu si commun, et que Gabrielle a reçu la première.

Dès 1736, cette jeune convulsionnaire fut souvent portée par l'instinct surnaturel qui la guide, de prendre l'épée la plus forte et la mieux affilée de toutes celles qu'avaient ses spectateurs : « puis ayant le dos appuyé contre la muraille, elle plaçait la pointe de l'épée au dessus de son estomach, » et elle engageait « l'homme » qui lui paraissait avoir « le poignet » le plus « ferme » et le plus « vigoureux », de la « pousser de toutes ses forces » : et quoique l'épée se courbât et formât une espèce d'arc par la « violence » avec laquelle on la poussait de sorte qu'on était obligé de « soutenir » cette « épée » et de la repousser « par le milieu » pour la redresser et empêcher qu'elle ne se cassât ; néanmoins la convulsionnaire « disait toujours : fort, fort. » Après avoir fait plusieurs fois recommencer cet étonnant Secours, elle appliquait la pointe de cette épée à son gosier, et la faisait pousser avec la même « violence » qu'on l'avait fait dans l'estomach. Aussi « la pointe » enfonçait-elle « la peau » dans le « gosier à la profondeur de quatre travers de doigt » : mais elle ne pouvait percer la peau si fort qu'on la poussât. Néanmoins « la pointe de l'épée s'attachait » en quelque sorte « à la peau » : car toutes les fois qu'on « la retirait » du gosier, elle « attirait la peau avec elle » et y laissait « une petite rougeur » qui n'était pas plus grande que celle qu'aurait fait « la pointe d'une épingle »⁷⁶.

Montgeron rappelle que saint Paul a dit que la parole de Dieu est une épée spirituelle et donne l'explication figuriste de ce nouveau secours à l'épée. Il est le double signe contradictoire de la miséricorde et de la justice de Dieu : figure de cette parole per-

cante et sanctifiante qui déchirera le voile qui couvre le cœur des Juifs, *mais d'un autre côté représentation du glaive de la colère du Seigneur contre la gentilité, preuve que les coups qui paraîtront devoir écraser la vérité et tous ses disciples seront les moyens de sa victoire*⁷⁷.

Il faut préciser, pour relativiser les exemples exclusivement féminins mentionnés par Montgeron (et sur lesquels les psychiatres ont communément construit leurs interprétations), que plusieurs hommes ont également reçu les secours à l'épée comme Pineau de Fomptin, ancien officier des armées du roi. Il raconte comment, se trouvant chez M. Arouet (le propre frère de Voltaire), il fait une mauvaise chute sur le parquet ; alors :

Les sœurs Félicité, Madeleine, Thais et Fanchon le Moine qui étaient alors chez M. Arrouet aiant vu mon accident, vinrent sur moi aiant chacune une épée à la main, et me les pointèrent pendant près d'une demie-heure contre les côtes et les mamelles avec tant de force que leurs épées pliaient sur mon corps. Je les en grondais, n'ayant pas alors assés de présence d'esprit pour reconnaître que c'était Dieu qui les faisait agir ainsi, et je les en aurais empêché si je l'avais pû, mais je n'avais pas la force de me remuer. Cependant, non seulement les pointes de leurs épées ne me firent aucun mal mais dès qu'elles eurent cessé de me pointer, je me trouvai si parfaitement guéri de la blessure que j'avais eu à la tête, que depuis ce moment je n'y ai plus ressenti aucun mal, et je me suis tout à coup trouvé d'une santé parfaite. Ainsi je crois très fermement qu'en même tems que Dieu a rendu mon corps impénétrable et invulnérable à ces coups d'épées, il a pareillement rétabli tout ce qu'il y avait de brisé dans ma tête. En foi de quoi, j'ai signé le présent certificat, dont j'espère avoir le courage de soutenir la vérité devant telles personnes que ce puisse être, pourvû que Dieu par sa miséricorde me conserve dans le sentiment présentement dans mon cœur. Fait à Paris le 8 septembre 1745⁷⁸.

**La coupure sectaire :
la réalité du sang**

À partir des années 1745, le mouvement des convulsionnaires entre dans sa dernière phase. Malgré leurs efforts spectaculaires,

les convulsionnaires n'arrivent plus à mobiliser l'opinion publique.

En 1742, les Nouvelles ecclésiastiques se sont violemment retournées contre Carré de Montgeron, qui, dans le second tome de La Vérité des miracles démontrée, avait tenté de défendre les convulsions figuratives.

Le mouvement se fragmente désormais en petits groupes clandestins de type sectaire. Ils sont essentiellement de deux genres : les communautés de frères et sœurs qui se sont mis à vivre ensemble, sans doute à la suite des nombreuses alliances spirituelles. C'est le cas d'une communauté près de Chaillot qui s'est formée autour de la nommée Marie-Anne Bullo⁷⁹. D'autres petites troupes de convulsionnaires se réfugient sous le toit de riches protecteurs comme le notaire Baudin et l'avocat de La Barre⁸⁰ ou se réunissent sous la direction d'un religieux. Le père Cottu ou le père Pinel, ex-oratoriens, s'occupent en effet de secourir régulièrement quelques pénitentes dont ils sont les papas très cruels ! Cette coupure sectaire provoque ce que l'on pourrait appeler une sorte de passage à l'acte : les épées qui ont plié jusque-là devant la résistance des corps pénètrent subitement les chairs. Dans une longue notice consacrée à l'état de l'œuvre en 1746 et en 1747, Lepage évoque les changements survenus :

Les convulsions se révèlent de caractères nouveaux qui nous annoncent les suites d'une grande conséquence – Il y a déjà environ deux ans que les épées ont commencé à percer les chairs, mais de façon néanmoins que ne pénétrant qu'à la profondeur d'un pouce ou deux, une main invisible les empêchait d'aller plus avant quelque fort que fut la pulsion. Depuis deux ans cela est arrivé à 4 ou 5 convulsionnaires et plusieurs fois à chacune, sans qu'il en ait résulté aucune suite fâcheuse. Aujourd'hui, il paraît un phénomène infiniment plus surprenant encore, et qu'on travaille à vérifier avec toute l'attention qu'il mérite. Deux convulsionnaires sont percées de part en part à l'endroit même du cœur : le sang sort, et elle n'en perdent pas un seul iota de vie, une autre se fait faire dans les chairs des incisions profondes avec un instrument tranchant, sans qu'il en suive aucun accident funeste. C'est ainsi que par les prodiges les plus incroyables et qui s'accumulent sous nos yeux, Dieu se plaît à bouleverser toute la nature. C'est là vraiment de ce genre de fait que nemo credet cum narrabitur mais ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est l'insensibilité effroiable des hommes sur des mer-

veilles si supérieures à l'ordre de la nature, pendant qu'en d'autres tems on aurait accouru des extrémités de l'Europe pour des choses de beaucoup inférieures⁸¹.

Tatouages

Mais la réalité brute du sang ne prouve rien non plus. Certaines convulsionnaires offrent alors leur peau aux marques de la parole divine : larder à l'épée devient synonyme d'écrire. Catherine Turpin, dite sœur Crosse, explique en 1761 qu'elle considère son corps comme une table de la Loi :

22 novembre : 2 000 lardements d'épée. La nuit précédente, elle en avait reçu une quantité inombrable. Elle appelle cela *Ecrire* sur son corps qui sert de *Table*. Pour le sang qui en sort, elle dit que ce sont des récompenses.

1^{er} décembre : 1 000 coups d'épées et environ autant de coups de bûchette. La bûche ne pouvait lui suffire mais pour l'épée qui la soulageait bien davantage, elle la baisait et la caressait comme quelque chose qu'un enfant aimerait beaucoup. En général, les secouristes sont plutôt tendus de fatigue que la sœur rassasiée de secours. Elle a dit : « que Dieu se choisira les enfans qui se retireront dans des coins et qui sentiront là tous les coups que l'on porte à notre bonne mère l'Église »⁸².

Ce sont parfois de véritables tatouages qui sont réalisés par incision : une croix, un cœur, la main du prophète, un vase⁸³. On en retrouve les modèles dessinés dans certaines lettres que les convulsionnaires écrivent à leurs directeurs, comme la sœur Cécile de la Croix, ex-religieuse de l'Hôtel-Dieu, ayant dû apostasier la maison en 1748 parce que ses supérieurs voulaient la faire enfermer à cause de ses convulsions. Elle s'adresse à son « père », un certain Dumont :

Dimanche le 19 may 1748

Voici, mon cher pp, un cœur que vous aurez la bonté d'appliquer sur un de mes bras, où vous trouverez la place convenable. Pour le tour du cœur, vous l'ouvrirez bien et ensuite vous passerez dans chaque côté 1 900 fois. Dans la playe de l'orgueil que vous reconnaîtrez facilement, étant la plus grande, après son ouverture, vous passerez 2 000 fois. Dans celle qui en

sort, 1 900 fois, et 1 000 dans tous les petits après leur ouverture⁸⁴.

Figure de l'Église, le corps de la sœur Brigitte, ancienne religieuse de l'Hôtel-Dieu, enlevée par le père Pinel, ex-oratorien, est recouvert de petites loges, incisions de formes ovales, qui symbolisent les mérites de plus de cinquante saints et bienheureux⁸⁵.

La folie de la Croix

En mai 1759, Grimm note dans sa Correspondance littéraire que depuis cinq à six mois, les convulsionnaires ont substitué le secours de la croix au secours de la bûche et de la barre de fer. M. Bertin, lieutenant général de police, en homme d'esprit, au lieu de les persécuter, leur a fait dire qu'il leur donnerait la permission de représenter à la foire. M. de la Condamine a eu l'occasion d'assister le Vendredi Saint à cette étrange cérémonie, il s'est même nanti d'un clou qui a servi⁸⁶.

Progressivement, les convulsionnaires, ridiculisés par la police qui ne se donne même plus la peine de les arrêter à partir de 1758, imaginent franchir le terme absolu de l'escalade démonstrative figuriste : atteindre l'identification totale au corps chrétien par excellence : le corps du Crucifié.

L'action de Dieu dans ses créatures a commencé par se montrer dans la simple guérison miraculeuse. Elle s'est attestée plus visiblement, plus matériellement dans les grandes agitations du corps. Elle est devenue plus expressive encore dans les tableaux et les figures, peu à peu surgis du désordre des convulsions. On cherche pour finir la preuve irrécusable dans la jonction au symbole des symboles : le corps du Supplicié rédempteur.

Cette course du sens après l'excès du corps, cette escalade explicative des manifestations corporelles se fige sur la croix qui devrait sceller la rencontre de la figure et du sens. Les convulsionnaires tentent d'annuler la représentation dans l'action, l'image dans la réalité du crucifiement. Se crucifier devient une activité suffisante en elle-même, l'acte qui parle tout seul. À partir de 1760, déjà, la masse des discours manuscrits a tendance à diminuer et Le Paige précise tardivement dans une note :

[...] il y a actuellement à la fin de 1783 beaucoup de crucifiements et d'opérations surnaturelles des plus prodigieuses où les convulsionnaires conservent toute leur présence d'esprit. Il y a peu de discours en comparaison de ce qui a été jusqu'alors⁸⁷.

Les chapitres précédents ont mis en évidence comment chaque réaction des autorités, chaque attestation de méconnaissance entraînent une surenchère dans la démonstration de la vérité. Chaque avancée affirmative de la force divine à l'œuvre par les corps appelle un effort pour réinscrire la matérialité charnelle brute dans le cadre d'une symbolisation toujours plus primordiale, mais en vain... Ce sont les corps des convulsionnaires qui ont raison du symbole, car ils en épuisent le sens : il n'y a que du sang, du pus, des plaies ouvertes ou boursouflées. Il y a aussi la mort très réelle de la Nisette dans d'horribles convulsions d'agonie accompagnées de vomissements verts, exactement à la fin d'une neuvaine de crucifiements pour le roi qu'elle sent très menacé⁸⁸ ! Une vingtaine de convulsionnaires sont régulièrement crucifiés de 1758 à la veille de la Révolution française, dont un homme : Edme Cellier, dit le frère Innocent à cause de ses états d'enfance et de simplicité, receveur pour un banquier⁸⁹. Selon un témoin, il aurait subi dix-huit crucifiements en cinq mois dans l'année 1765 :

On le crucifiait de temps en temps à quatre cloux, d'autrefois avec plus. On lui clouait les membres sur une croix. Les cloux entraient bien avant dans les bras, quelquefois on les retirait crochus, ce qui rendaient l'opération plus douloureuse⁹⁰.

Pendant cette période des crucifiements, le nombre des convulsionnaires s'est encore amoindri. Seuls deux ou trois groupes très fermés subsistent encore autour de quelques directeurs de conscience dont l'avocat au parlement de Rouen, Pierre de La Barre, qui organise sous le pseudonyme de M. de Vauville, dans un de ses appartements secrets rue de Touraine au Marais, des cérémonies de crucifiements avec la sœur Félicité, Catherine Le Franc, sœur Madelaine, Marie-Magdelaine Aise, sœur Marie, Marie des Marquets, et sœur Rachel, Elisabeth de Barre. Avant d'être arrêté le vendredi saint 1760, La Barre a eu le temps d'organiser quelques assemblées qui ont attiré du beau monde, Mr Dubourg, médecin, la princesse de Kinski, le prince de Monaco, le comte de Stahremberg, le marquis de Bousoles, le chevalier de Sarsfield, le chevalier de Forfin, M. d'Albaret, officier

de marine, M. de Vars, officier dans les troupes détachées de la marine. Outre ces profanes, il y avait quatre ou cinq sœurs qui paraissaient de bas âges, quatre frères, un arpenteur nommé Descoutures ; M. Batissier, conseiller au Chatelet, M. de Laures, ex-oratorien, M. Pinault, ex-oratorien et ex-convulsionnaire (*son nom de convulsionnaire était frère Pierre*)⁹¹. *Plusieurs curieux comme Doyer de Gastel, ami de Grimm et Diderot, auteur de deux comptes rendus de séances qui seront publiés dans la Correspondance, et le Dr Morand de l'Académie royale des sciences. Ce dernier rédige un rapport des opérations faites à Paris par plusieurs personnes que l'on disait faire des Miracles en 1759 et 1760 qui paraît dans ses Opuscules de Chirurgie :*

Je commence l'histoire de Félicité par la cérémonie la plus forte et la plus digne d'attention à laquelle ces filles s'étaient soumis : « le Crucifiement ou la Crucifixion », car elles se servaient également de ces deux termes. Il est bon d'observer :

1 – Qu'elles avaient à l'endroit des main et des pieds qui devaient recevoir les clous, des cicatrices fort dures par les opérations multipliées dans les mêmes endroits, lesquelles cicatricent expliquent le peu de sensibilité qu'elles doivent avoir lors de l'opération, où s'était fait une espèce de calus : 2 – il faut encore remarquer l'adresse qu'y mettait le sieur la Barre, étudiant d'abord l'endroit de la main qu'il devait percer en la tenant relâchée par la flexion des doigts. C'était presque au milieu de la main entre le troisième et le quatrième doigt ; c'est là où je lui vis enfoncer d'un seul coup de marteau un clou, de ceux que l'on appelle « demi-picars », fort aigu, peu épais, ayant quatre faces et une grosse tête. Le clou traversa la main et s'attacha à la croix, dans laquelle je jugeai qu'il devait être enfoncé de fort peu. La même chose fut faite aux deux pieds, à quelque distance au-dessous des doigts entre le troisième et le quatrième et pour cela ils furent placés convenablement pour la sûreté et la prestesse de l'opération. Félicité ne donna point à chaque opération de marque de douleur, lors qu'elle fut en croix elle montra de la gaieté tournant la tête de côté et d'autre et liant conversation avec ceux de l'assemblée qui voulaient bien s'y prêter. Elle avait une robe de coutil, religieusement conservée par elle, ayant servi à une fameuse convulsionnaire et l'une des saintes du parti : Gabrielle Mouler. Félicité resta dans cet état près d'une demi-heure, je remarquai que ses plaies n'étaient point du tout ensanglantées, et qu'elles fournirent très peu de sang lorsque l'on ôta les clous ; le

petit gonflement qui se fait autour de la plaie après l'opération, mais qui se dissipe les clous étant ôtés explique la chose.

Après cette cérémonie, Félicité demanda qu'on lui perçât la langue. Sur le champ, le Papa, c'est ainsi qu'elle nommaient le sieur la Barre, alla chercher un petit bout de lame d'épée qui à force d'être diminuée d'épaisseur, ressemblait à un stilet : ayant saisi la langue par le bout avec deux doigts de la main gauche, il a perça de part en part à environ un pouce de son extrémité. Au même endroit le Papa lui fit, avec un autre instrument bien tranchant, une légère incision en croix qui fournit quelques gouttes de sang aisément étanchées, il n'en resta à Félicité qu'une sorte d'embarras en parlant, lequel sans doute ne fut pas de longue durée⁹².

Pendant ces mêmes années, l'autre pôle d'attraction est constitué autour du père Cottu, ex-oratorien vivant dans la clandestinité sous le nom de M. Dubois ou de frère Thimothée, et de la sœur Françoise Obillard qui s'est mise sous sa direction à sa sortie de la Salpêtrière en 1748, après six ans de détention. Née en 1700, Françoise Obillard, ancienne miraculée, qui habite chez sa mère, fourbisseuse place Maubert, suit toutes les étapes du mouvement des miracles jusqu'aux crucifiements. C'est elle qui reçoit les secours les plus variés, les plus originaux et les plus cruels. Rédigé de la propre main de Cottu, l'horrible journal de ses secours quotidiens entre 1755 et 1760 est conservé aux Archives historiques de l'Archevêché de Paris⁹³. Le corps de la sœur Françoise est travaillé, au sens propre du terme, par les ouvriers de l'œuvre : labouré à coups de bêche de jardinier ; frappé à coups de chaînes de puits en fer et de marteaux d'artisans ; griffé de cardes de perruquiers (il y avait en effet un perruquier parmi ses secouristes !) ; balayé comme les ordures. On la promène dans un tonneau garni intérieurement de lames de rasoirs, de couteaux et de grands clous acérés. On lui tire la langue avec des tenailles afin de la lui marteler. On lui lance des flèches dans les côtes. Armés d'épées, plusieurs secouristes se jettent sur elle pour ferrailler ensemble : elle est le terrain de la bataille. Le 23 octobre 1759, on lui fait faire un Voyage au Calvaire au mont Valérien pendant lequel elle est lapidée, de la porte de la Conférence à la porte du Bois-de-Boulogne, au grand émoi des passants, puis elle est enterrée vive. Au retour, elle est crucifiée. C'est de cette même Françoise dont parle La Condamine dans son procès-verbal publié dans la Correspondance⁹⁴.

Peu de temps après la mort de Françoise à l'âge de soixante ans, en 1760, l'on vendra une gravure sur laquelle elle est représentée debout, tenant un Christ à la main, derrière elle un tonneau, devant elle une croix représentant celle où elle a été crucifiée, à ses pieds des clous, des épées, des chaînes, et au bas il y a cette inscription : Françoise Obillard dite sœur Françoise, morte à Paris en odeur de sainteté le 11 mars 1760, après six jours de maladie et inhumée par M. Toizi curé.

Les séances organisées par le père Cottu se déroulent en général chez la mère Machabée, Anne Bouzenet, et sa fille convulsionnaire, Suzanne, toutes deux fourbisseuses rue des Trois-Vertus, dans le quartier du Temple, et chez M^{lle} Marchandé, lingère au faubourg Saint-Antoine avec sa jeune nièce convulsionnaire, Nannette Guiard. M. de Monteau, dit le frère Daniel, neveu du père Guidi de l'Oratoire et de M. Fontaine, procureur général, fréquente assidûment ces assemblées (au grand dam de ses parents). Il aide le père Cottu, vieux et faible, à clouer les convulsionnaires sur des croix à terre ou élevées⁹⁵.

Entre 1773 et 1780 quelques procès-verbaux de crucifiements et d'incisions au sein, qui mentionnent les sœurs « Aînée », « Cadette », Monique, Eulalie, Agathe, Brigitte⁹⁶, témoignent de la persistance des pratiques clandestines. Puis toute trace des convulsionnaires parisiens s'arrête brusquement à la Révolution française. Malgré un petit intermède au XIX^e siècle (cf. chapitre 7), les convulsionnaires entrent alors dans un long oubli. L'image persistante d'une « petite secte de fanatiques »⁹⁷, léguée par les philosophes des Lumières, ne les rendra pas dignes de la grande histoire du XVIII^e siècle.

**La convulsion
des interprétations**

L'événement ne saurait être artificiellement séparé des interprétations qu'il a suscitées et de la polémique qui l'a d'emblée entouré. Elles en sont partie intégrante. L'éclatement et la bataille confuse des lectures sont probablement même parmi les traits où se marque le mieux la signification de tournant de l'épisode de Saint-Médard. Imposture, maladie, œuvre du démon, main de Dieu, mélange d'une intervention divine et de faiblesse humaine : c'est au brouillage du champ du miracle que l'on assiste. L'attestation de l'invisible parmi les hommes devient indiscernable. Impossible de s'entendre à son sujet. Et c'est chez les champions les plus zélés de la cause de Dieu que la désorientation atteint à son comble. Au fil de la querelle qui divise les appelants, ce sont les bases les plus fermes de leur système exégétique qui se voient remises en cause.

Malgré les efforts spectaculaires des convulsionnaires pour attirer l'attention du public, la polémique reste essentiellement cantonnée à l'intérieur du parti des appelants. Pour les autorités ecclésiastiques et royales, il n'y a pas là matière à débattre, puisque les convulsionnaires ne sont que des imposteurs qui perturbent l'ordre public : simple affaire de police. La hiérarchie catholique se prononce pour la dernière fois en 1734 par la plume de Languet de Gergy, évêque de Soissons. Il répond à Colbert, évêque de Montpellier, fervent janséniste et partisan des miracles et des convulsions, dans une Instruction pastorale au sujet des prétendus miracles du Diacre de Saint Médard, et des convulsions arrivées à son Tombeau.

La thèse de l'imposture se double d'une forte misogynie que Languet tente de justifier par la médecine :

Quelles sont les personnes sur lesquelles ces miracles prétendus ont été opérés ? Presque toujours des femmes et des filles ou artificieuses ou crédules, qui par leur crédulité et leur pertinacité naturelle, sont plus capables de croire aisément un miracle et de

l'assurer avec opiniâtreté ; qui par leur conformation et leur sexe, sont sujettes, comme la médecine nous l'enseigne, à des maladies singulières, extraordinaires, promptes à se former, et également promptes à disparaître ; maladies accompagnées d'accidens surprenans, que les Physiciens eux-mêmes ont peine à expliquer, quoiqu'ils en connaissent bien la cause qui n'a rien que de naturel, maladies dont un des symptômes les plus communs, c'est-dit-on, de faire passer la malade subitement et presque sans milieu d'une santé parfaite à une défaillance extrême, et de cette extrémité retourner à une guérison entière. Combien de ces miracles prétendus qui n'ont eu d'autre principe qu'une évacuation subite, et une invocation placée à propos ? Combien de filles à qui les pèlerinages et les neuvaines, et une infirmité adroitement ménagée ou feinte, ont servi à couvrir une autre maladie qu'elles avaient intérêt à cacher : et qui ont attribué ensuite au Saint prétendu, une guérison dont elles pouvaient elles-mêmes prédire le terme sans miracle¹ ?

Une guerre interne

Les convulsions vont constituer une redoutable pierre d'achoppement pour les jansénistes parisiens qui se déchirent sur cette question très embarrassante pour eux. Les années 1732, 1733 et 1734 résonnent de tout un cliquetis polémique qui s'envenime de surcroît d'une querelle sur la crainte et la confiance : au total plus d'une centaine de brochures, libelles, et livres qui semblent avoir circulé très rapidement puisque nombre d'entre eux répondent à des ouvrages publiés seulement quelques semaines ou mois auparavant².

Dans les Archives de la Bastille, le dossier du frère Vaillant, arrêté en mars 1734, contient un petit rapport anonyme qui donne une juste idée de la confusion des esprits :

Ils parlent en effet aujourd'huy tant de différentes sortes de langues qu'ils ne s'entendent plus.

Il y en a qui croient aux convulsions et aux miracles.

Il y en a qui admettent le Mêlange et d'autres qui le regardent comme monstrueux.

Il y en a qui soutiennent que les miracles sont liés aux convulsions, et qu'ils n'en peuvent être séparés. D'autres prétendent que les miracles en sont absolument indépendants.

Il y en a qui disent que les convulsions ne peuvent venir que de Dieu et d'autres qui déclarent qu'elles ne peuvent venir que du Diable.

Il y en a qui allèguent que les convulsions sont un voile pour obscurcir mystérieusement les miracles et d'autres que c'est un flambeau pour les éclairer.

Au milieu de ces troubles naît une autre division sur la crainte et sur la confiance³.

Après la Consultation des trente docteurs jansénistes rédigée sous la direction de Jacques-Vincent Bidal d'Asfeld, pourtant l'un des grands exégètes figuristes qui s'était tout d'abord enthousiasmé pour les miracles de Saint-Médard, la faction des convulsionnistes regroupée autour de Carré de Montgeron devient minoritaire. Elle perdra progressivement tous ses appuis dans les années suivantes.

Parmi les adversaires des convulsions, il est assez surprenant de constater que le point de vue médical — les convulsions comme vapeurs — est également représenté par un janséniste fervent : le D^r Philippe Hecquet. Quant à la propre nièce de Duguet (autre grand janséniste figuriste), M^{me} Duguet-Mol, elle collabore étroitement avec le lieutenant de police Hérault et dénonce les jansénistes convulsionnaires ! Dans son Journal des convulsions du tems (1733), chronique des pratiques de certains convulsionnaires, elle s'efforce de prouver la thèse de l'imposture.

L'ensemble de la polémique se polarise autour des écrits d'un curieux personnage complètement excentrique par rapport aux divers courants en présence, et qui entreprend à lui seul de réfuter les convulsionnaires, les figuristes et même les antifiguristes : Dom La Taste, élevé comme domestique dans le monastère des bénédictins de Sainte-Croix et devenu en 1729 prieur du couvent des Blancs-Manteaux à Paris. Dans ses Lettres théologiques aux écrivains défenseurs des convulsions et autres prétendus miracles du temps (d'avril 1733 à mai 1740), il soutient que les convulsions sont l'œuvre du démon et que la meilleure preuve en est justement l'état de division totale dans lequel elles ont plongé le parti des appelants. Malgré des doctrines peu orthodoxes qui soulèvent l'indignation d'un grand nombre de théologiens de la Sorbonne, il bénéficie d'un avancement dans la hiérarchie catholique, et finira visiteur général des carmélites en 1747.

Contre les mélangistes, appelés encore discernants, qui, comme les Nouvelles ecclésiastiques ou Carré de Montgeron, prétendent

séparer les bonnes convulsions des actions folles et indécentes du frère Augustin, Vincent Bidal d'Asfeld affirme dans Le Système du mélange dans l'œuvre des convulsions confondu par ses ressemblances avec celui des Augustinistes (1735), puis dans Vains Efforts des mélangistes ou discernants dans l'œuvre des convulsions pour défendre le système du mélange (1738), que tous les convulsionnaires sans distinction participent d'un même système et que tous ne sont que des illuminés et des fous. Remontant jusqu'à l'origine du système des convulsions, Louis de Bonnaire, prêtre de l'Oratoire et docteur en Sorbonne va plus loin encore. Il démontre dans ses Traités polémiques de la fin du monde (1737-1738) que le figurisme a ouvert la voie à l'imagination débordante des convulsionnaires : toute une branche du jansénisme, et l'une des plus influentes, se voit ainsi convaincue de complicité avec une postérité inavouable !

L'imposture improbable

La thèse de l'imposture a tout naturellement les faveurs de la police. Elle permet de se donner à peu de frais la maîtrise d'un phénomène déroutant. Mais elle résiste très mal à l'épreuve des faits et des interrogatoires destinés à établir les artifices et les astuces.

Arrêtée en août 1735, Denise Fournier, fille d'un compagnon orfèvre rue Mouffetard, ne veut pas avouer que ses convulsions sont feintes. Elle revient sur les déclarations qu'on lui a extorquées :

17 – Interrogée si il n'est pas vrai qu'elle est convenüe à sa mère que ses convulsions étaient feintes, qu'on lui avait appris à les faire, et que c'était un Ecclésiastique qui lui avait appris ;

A dit que ouy, qu'elle en a demandé pardon à Dieu d'abord et ensuite à sa mère.

18 – Interrogée quelle est la personne qui lui a appris à en faire ? A dit que personne ne lui a appris.

19 – Interrogée pourquoy si personne ne lui a appris à faire des convulsions, elle a dit à sa mère qu'on lui avait appris à en faire ?

A dit que c'est son peu de jugement, qu'on ne lui a pas appris à en faire, qu'elle se l'est appris elle-même, qu'elle se débattait d'abord sur le tombeau et ensuite chez elle⁴.

Magdelaine Prévost, dite sœur de la Conversion, femme d'un faiseur de chapelet, ancienne blanchisseuse reconvertie aux convulsions, arrêtée lors d'un pèlerinage sur les ruines de Port-Royal avec un groupe de convulsionnaires présumés appartenir à la secte du frère Augustin en 1736, est très étonnée des demandes qui lui sont faites :

35 – Qui est-ce qui lui a appris à faire des discours et lui en a donné des idées ?

A dit que personne ne luy en a donné et que quand elle en eu des convulsions elle ne savait rien, qu'il fallait que ce fut Dieu qui la fit parler.

36 – A elle remontré qu'il y a bien de l'apparence que ses discours étaient préparés, parce que lorsqu'elle parlait de l'aveuglement des docteurs elle contrefaisait l'aveugle, lorsqu'elle parlait de l'endurcissement elle marquait une pierre.

A dit qu'apparemment c'est Dieu qui lui a fait faire, qu'elle n'en a aucun souvenir ny idée⁵.

En juin 1748, François Simon Chastelus, avocat au Parlement, cherche à découvrir l'artifice des secours administrés à la sœur Françoise Obillard :

A elle demandé si les coups dont on la frappait lorsqu'elle était en convulsion étaient réels et donnés de bonne fois et avec force.

A dit qu'ils y allaient de toute leur force.

S'il n'y avait point quelques artifices dans ces boissons et dans ces coups pour la faire entrer en convulsions et pour lui donner la force de soutenir les coups.

A dit qu'elle ne buvait jamais et qu'à l'égard des coups, ils étaient très solides et réels.

A elle demandé si sous ses vêtements, elle n'avait point quelque bustier ou carton, si elle ne s'huilait point le corps.

A dit qu'elle n'avait que son corset et sa robe.

A elle demandé si revenue de sa convulsion, elle portait des marques des coups qu'elle avait reçu et s'il n'en arrivait pas luxation, dislocation et fracture.

A dit qu'une seule fois elle a eu une côte un peu endommagée mais que cela s'est guéry avec le temps.

Si après la convulsion elle ne se mettait pas dans un lit pour se

rétablir et ne prenait pas des restaurants et des boissons pour cela.

A dit que non.

A elle demandé si elle ne s'en sentait pas assomée après avoir éprouvé la fatigue de la convulsion de ces secours.

A dit qu'elle se sentait fatiguée mais qu'au bout d'un demie heure, il n'y paraissait plus et qu'elle reprenait des forces et son état naturel.

Malgré les dénégations de Françoise, Chastelus conclut l'interrogatoire par un bref rapport où il maintient son scepticisme à l'endroit des déclarations de la convulsionnaire :

C'est une beste qui n'entend pas meme ce qu'on luy demande, qui ne sçait pas distinguer sa poitrine d'avec son estomac, ny son ventre, de sorte que je n'ay pu savoir précisément sur quelle partie de son corps elle recevait les coups.

Les secours sont une parade incapable de faire guérir ni mal en ce qu'ils sont administrés à raison de la force du malade et l'artifice consiste en la manière et de porter les coups et de les recevoir ; ce que j'ay d'autant plus lieu de présumer que jusqu'à présent toutes les convulsionnaires que j'ay interrogé m'ont toutes dit que c'était toujours les mêmes personnes qui leur donnaient des secours⁶.

Le policier pris à son piège

Denise Régnier, dite sœur Nisette, née à Paris en 1716, fille d'un maître cordonnier, est arrêtée chez M. Chrétien, marchand de galons d'or rue Saint-Honoré le 17 mars 1733⁷. Elle restera emprisonnée vingt-trois ans à la Bastille, à Vincennes puis à Saint-Martin, en raison, sans doute, de son refus obstiné de renier les convulsions, mais surtout à cause des démarches de son père qui présente une requête au Parlement en 1735 pour faire reconnaître la guérison miraculeuse de sa fille⁸. D'une manière hautement dramatique et parfois tragi-comique, Denise a raconté son long martyre en prison, en insistant sur les échecs successifs de son persécuteur principal, le lieutenant de police Hérault, décidé à lui faire avouer son imposture par tous les moyens. Le Paige a fait paraître le curieux récit en 1761, à la mort de Denise, sous le titre de Relation de faits singuliers et interessants :

Le vingt-huit juin M. le Lieutenant de Police étant venu à la Bastille sur les dix heures du soir, avec plusieurs personnes, on me fit descendre dans la salle d'audience, où je demeurai environ trois quarts d'heure, parce qu'on attendait trois personnes. Lorsqu'elles furent venues, M. Hérault me demanda si j'avais toujours des convulsions, et si j'étais toujours dans les mêmes sentimens ? Je lui répondis que j'avais toujours des convulsions, et que je pensais à cet égard, comme j'avais toujours pensé. Il me dit qu'il avait trouvé des personnes qui faisaient autant de convulsions que moi, et qu'il voulait me le faire voir. Je lui représentai que cela n'était pas nécessaire : il insista, ajoutant qu'il espérait par là me convaincre qu'on en pouvait faire de pareilles aux miennes, et aussitôt il donna ordre qu'on fit entrer celui qu'il avait chargé de cette commission. C'était un homme âgé d'environ quarante cinq ans, portant un habit gris blanc assez propre. Aussitôt qu'il fut entré, je me sentis frappée comme d'un coup dont je ne soupçonnais pas le principe : je croiais que c'était une feinte de M. Hérault, semblable à différens discours que ce Magistrat m'avait tenu. Je ne pouvais m'imaginer qu'ils fussent, M. Hérault assez impie, et cet homme assez téméraire, pour faire une semblable tentative, aussitôt qu'il eut reçu ordre de faire des convulsions semblables aux miennes, il se donna beaucoup d'agitations assez violentes, qui consistaient principalement à se tirer les bras. Ensuite pour imiter ce que ce manuscrit, que l'on avait pris chez M. Chrétien, portait de la représentation de la piscine que je faisais dans les convulsions, il s'approcha d'une pièce de bois qui était au milieu de la salle creusée de la largeur environ d'un pié où on avait mis de l'eau, et où il se coucha de manière que son épaule y trempait. De cette action il passa à ce que le manuscrit portait que je mangeais des charbons allumés, et dit même qu'il le ferait plus hardiment que moi ; que je ne les prenais qu'avec des ciseaux ; que pour lui il les prendrait avec ses doigts. Il le fit en effet et mettant dans sa bouche ces charbons alumés, il s'écria qu'il n'en était pas encore venu au point de ces danseurs de corde parce que cela le brûlait. Toute la compagnie parut mécontente de cet aveu et quelqu'un lui dit qu'il n'avait pas bien joué son rôle, et qu'il n'eût pas dû dire cela. Enfin on lui proposa de se faire attacher à une croix, et de se faire élever de terre pour représenter le crucifiement : il y consentit, et pendant qu'on le liait, il lui prit une pâleur si grande que M. Hérault s'écria, voila un homme qui va mourir. Il répon-

dit cependant, pour le rassurer, qu'il achèverait bien ce qu'il s'était proposé de faire, ce qui fit qu'on continua. Mais quand on se mit à élever de terre cette croix de bois à laquelle il était lié, il devint tout violet, il lui prit un tréaillement dans tout son corps et tous ses nerfs se retirèrent, de manière qu'il ne devint pas plus grand qu'un enfant de six ans. Dans cet état, il jeta les hauts cris comme un homme au désespoir, et se mit à jurer et à blasphémer de manière que toute la compagnie en fut effraïée : pour moi je connus aussitôt que la main de Dieu s'était étendue sur lui pour le punir ; j'en eus le cœur pénétré de douleur et je me sentis portée à dire intérieurement le « Domine non secundum » etc, pour fléchir la colère de Dieu à son égard. M. Hérault, pour empêcher que cet événement ne fit sur moi un effet tout contraire à celui qu'il se proposait donna ordre qu'on fit sortir dehors cet homme, ajoutant qu'il perdait l'esprit. Il commanda qu'on me conduisit à ma chambre où je ne verrais personne, pas même M. le Gouverneur, et où je n'aurais relation qu'avec le porte-clé qui m'apporterait à manger, jusqu'à ce que j'eusse vu quelqu'un qu'il m'enverrait. Cette défense était si sévère, et si expresse, que je ne devais pas aller à la Sainte Messe le Dimanche jusqu'à ce tems⁹.

L'idole de cire

On voit réapparaître tous les stéréotypes relatifs à la persécution des dissidences religieuses : à commencer par la recherche d'une idole secrète du genre du baphomet des templiers. Mais les figures telles que les entendent les convulsionnaires pervertissent les modèles traditionnels. La poupée de cire représentant Jésus-Christ n'est pas une idole :

Ils auraient eu un petit Enfant Jesus de cyre qu'ils consultaient sur les événemens des mariages, procès et autres choses.

J'ay l'honneur de vous informer qu'il y a quelque tems qu'il me fut donné avis que chez la Dame Livry, veuve rue neuve ND de Nazaret près St Martin, il y avait un enfant Jésus en Cire, vêtu d'une riche étoffe d'or, que l'on va consulter sur les événemens de procès, mariages et autres choses, et que la personne qui reçoit ses prétendues réponses est la Dlle Manon ou sœur Catherine, nièce de la sœur Françoise qui est à l'hospital pour fait de convulsions. Cette fille avant de consulter l'enfant Jesus, tombe

en convulsion et dans cet État, elle va à l'oreille de l'enfant Jesus, elle fait semblant d'être attentive à sa réponse, qu'elle déclare ensuite être telle qu'elle la rapporte. Comme je me disposais à faire des recherches de cet enfant Jesus, on m'avertit que le lendemain de l'Assomption, on l'avait porté à Chaillot où il devait rester jusqu'après les vendanges et depuis, j'ay appris qu'il était icy à Paris chez la veuve Mongin dont le mary était très zélé janséniste. Cette veuve est très entêtée dans le party, elle dissipe tout son bien qu'elle répand parmi les jansénistes. Elle demeure rue Royal¹⁰.

La chaste indécence

Autre accusation classique contre les sectes religieuses, le thème de l'indécence et de l'immoralité des actes des convulsionnaires revient également souvent dans les interrogatoires de police. À quoi les convulsionnaires interrogés, en dépit de l'incertitude qui point parfois dans leurs propos, opposent la bonne conscience des élus et la pureté divine de leurs inspirations.

Suzanne Collet, femme légitime de Pierre Martin Norbelin, ouvrier de la Manufacture des Terres d'Angleterre, vingt-neuf ans, domestique, arrêtée en 1746, explique en un singulier mélange de doute et d'innocence son mariage spirituel avec le frère Amable, le dénommé Choty :

Interrogée quel était le prétexte dont le dénommé Choty se servit pour engager la Répondante à avoir habitude avec luy.

A répondu que le dénommé Choty dans ses convulsions était le maître de dispenser des Loix, et qu'ayant habitude ensemble, ce serait la représentation des crimes de la Gentilité et le Renouveau des Juifs auxquels discours elle se laissa aller d'autant plus que les Dames Collot et Nollin luy avaient déjà persuadé que le Prophète Élie était sur terre, et que la dénommée Collot avait chez elle un Enfant qui dans ses convulsions prédisait le mystère d'iniquité qui devait être conformé par le frère Amable et Elle répondante.

Interrogée si au bout de quelque tems, elle Répondante n'a pas ouvert les yeux sur sa conduite avec le dénommé Choty qui était marié, et si elle s'est ouverte à ce sujet à quelqu'un.

A dit que pendant après de trois mois, elle a été souvent en pleurs quand elle envisageait la conduite qu'elle tenait, que n'y

pouvant tenir, elle en parla à un Ecclésiastique appelé Long-champs qui était curé en Normandie et avait abandonné sa cure pour suivre le prophète Élie à l'occasion. Depuis, l'abbé Vaillant lui donna le nom de Benoni et elle en parla aussi à la femme dudit Choty, lesquels se moquaient d'elle et luy disaient en la riant au nez, qu'elle était dans l'ordre et qu'il fallait que tout s'accomplisse, luy citant pour exemple les prophètes Isaïe et Osée, qu'il était cependant vray qu'elle Répondant faisait une figure terrible dans l'œuvre mais que pourvu que le cœur n'y participât pas, les choses étaient dans l'ordre en suivant ce qui avait été prédit¹¹.

Figures du crime

Mais c'est tout particulièrement la figuration des crimes de la Gentilité qui en arrive à soulever un problème juridique grave. En mars 1735, Marguerite Roussel, dite sœur de la Croix, travaillant aux accouchements, est interrogée :

Si elle croit que tout ce qu'elle appelle apparence de crime, et qu'elle appelle figure, elle croit que toute sorte d'apparence ou de figures soient permises aux convulsionnaires. Comme par exemple si elle croit que les convulsionnaires pouvaient figurer l'ivresse, la fornication, les figures ou attitudes immodestes, représenter la célébration des mystères et des sacrements.

A dit que ouy, comme il a été représenté dans l'ancienne loy par les victimes que Dieu s'est fait offrir, l'unique victime qui devait être J-C, et comme il a ordonné à Abraham de luy sacrifier son fils Isaac, qu'Isaac n'a point raisonné et a obéi à l'ordre de son père et que son père avait reçu de Dieu, qu'elle croit de même que les indécences apparentes sont pour donner une plus grande horreur du crime parce que ceux qui les représentent ne le font qu'en gémissant, et nous voïons dans l'Écriture Sainte toutes sortes de crimes représentés et même ordonnés de Dieu, que la concupiscence n'a pas été créée, que ce n'est pas un estre ny l'ouvrage de Dieu, que tout ce que Dieu a fait est bon et excellent, que lorsqu'il a créé l'homme, il ne lui a point donné d'habit parce qu'il était dans l'innocence, cependant, il a créé le goust, l'odorat, le toucher, que c'est luy qui a fait tous nos sens. Nous avons péché par ces sens. Il faut que nous réparions par les mêmes sens tous les crimes que nous avons commis, et il nous

punit par cela même qui nous a fait pécher, comme il a puni l'Égypte par les Bêtes qu'elle avait adorées, que ces bêtes l'ont tourmentée comme nos passions nous tourmentent à présent en convulsion pour satisfaire à sa justice et nous punir¹².

L'interrogatoire de Jean-Baptiste Bezin, docteur en droit de la faculté de Paris, arrêté en mars 1736 lors d'un pèlerinage à Port-Royal des Champs, finit par déraiper vers la question du régicide :

A luy représenté que de son principe il s'ensuit qu'un homme qui en convulsion en tuerait un autre ne serait pas répréhensible, et ne devrait pas être puni pour les juges, parce que les hommes ne doivent pas condamner ce que dieu ordonne.

A dit qu'il ne tire point cette conséquence parce que les juges ne peuvent juger que suivant leur connaissance.

A luy représenté que les juges suivent les commandements de Dieu et qu'il y en a un précis qui deffend l'homicide, que Dieu est immuable dans ses commandements, et par conséquent, il en peut point ordonner l'homicide.

A dit qu'il est vrai que la Loy de Dieu est immuable, et qu'elle subsistera éternellement, mais que Dieu peut par voye extraordinaire s'en écarter à l'égard de quelques personnes, parce que Dieu est au-dessus des règles.

A luy remontré que quelques uns de ceux qui ont assassiné nos Roys, se sont dits inspirés de Dieu et qu'ils ont regardé leur affreux parricide comme une œuvre méritoire, et que de la réponse que luy répondant vient de nous faire il en doit conclure qu'il n'aurait pas dû les condamner s'il avait été le juge¹³.

La rébellion respectueuse

Présence d'un passé de lourde mémoire, l'équation querelle de religion-attentat contre la personne du roi vient naturellement à l'esprit des magistrats. Leurs soupçons seront particulièrement alertés au moment de la parution du Recueil de discours de plusieurs convulsionnaires, où une lacune laissée volontairement à l'impression dans le corps d'un des discours concernait manifestement le roi. On le voit lors de l'interrogatoire en septembre 1725 de la fameuse Marie-Marguerite Fontaine Maillet, dite sœur la

Croix Fontaine, quarante ans, vivant chichement de son bien dans des garnis, venue il y a quatre ans de Montereau pour obtenir la guérison de son asthme sur le tombeau du diacre Pâris. On savait qu'elle était l'un des principaux auteurs de ces Discours dont la publication avait fait réagir le Parlement et la police. Aussi est-elle pressée sur le contenu du texte et les sous-entendus de cette lacune singulière survenant au moment où le roi est incriminé.

Ville malheureuse où l'on entend retentir des impies couverts du masque de la Religion et donnez par.....¹⁴

Ville, la gloire de ce Roi qui te protège et qui trouve en toi son honneur et sa gloire (elle fait comme si elle assemblait) Ah ! Ville où s'assemblent si souvent les producteurs de noirs complots¹⁵.

interrogatoire de fontaine maillet

Sommée, interpellée pour la quatrième fois de répondre sinon qu'il lui sera fait son procès comme une muette volontaire.

N'a point voulu répondre a seulement proféré ces termes [...]

Je dis que les discours que vous m'avez représenté (et continuant comme en nous dictant, et par parolles entrecoupées par des gémissements, ces parolles), que je ne crois pas que ce qu'il pourrait y avoir de changé par faute d'impression fit une grande conséquence au corps du discours et que quand aux lacunes qui regardent le Roy pour tout ou en partie comme Dieu le connaît, Dieu a pu faire parler contre luy de la sorte, luy qui ote le vice des Princes et qui se rend terribles aux Roys de la terre, si il l'a pu faire, cela n'est point exécration, les termes ne sont pas d'une faible femme qui sçait qu'elle peut en estre écrasée par la puissance royale dont Dieu sera juge, le corps du discours est plein de l'esprit de Dieu, contre un mistère inique, et je crois de zèle pour la personne du Roy. Je n'ai fait parler aux Roys beaucoup de ministres comme en ton de suppliants pour le conjurer de prendre la défense de sa vérité contre la Constitution qui commence par ce mot [*Unigenitus*] mais cela a été sans succès de sa part, et il a toujours souffert que l'on se soit servi de son autorité pour toutes les vexations faites à ce sujet si manifestement connues du public ; maintenant dont il ouvre par sa puissance les plus faibles bouches pour tonner contre luy, heureux si il n'est pas sourd à ces coups de tonnerre (a continué ses gémissements et plaintes, a repris la parole comme en continuant son discours, et comme si elle nous dictait en ces termes) dont il est à

craindre que le coup ou l'éclat des vengeances de Dieu ne l'écrase par l'exécution de sa parole sainte, heureux si voyant un faible ver de terre mû comme malgré luy à son sujet, il repasse dans l'amertume de son cœur toutes les injustices commises sous son nom, et par des personnes revêtues de sa puissance sous son règne, heureux et que je le souhaite. Ô Seigneur, Ô mon Dieu, si comme les Roys de Ninive il nous fait revêtir de sacs et de cendre, et nous ordonne expressement le jeûne et la prière, et de ne quitter de lontems ces saints exercices pour appaiser la colère de notre Dieu justement irrité contre nous, et contre le Souverain ; heureux si il répand des aumônes abondantes pour luy et pour son peuple dans le sein des pauvres de J-C, et si il fait crier jour et nuit par sa voix et par celle de son peuple et par toutes ces bonnes œuvres vers le thrône de la Majesté de Dieu, vers le thrône du Tout puissant, vers le thrône de l'Incorruptible (a redoublé ses plaintes, et ses gémissements, a repeté) vers le thrône de l'incorruptible, je continuë, au conseil duquel nul homme trompeur ne paraît, ny ne preside vers le trône de Dieu trois fois Saint, vers le thrône du Dieu bon et compatissant qui ne veut point la mort du pêcheur mais qu'il se convertisse et qu'il vive : miséricorde, miséricorde, que le Roy ne cesse de crier miséricorde, car Dieu est en colère contreluy et contre son peuple, et il luy ordonne depuis longtems et encore dans ces jours de miséricorde de faire anatématiser et d'anatématiser luy-même la Bulle qui commence par ce mot [*Unigenitus*], de prendre défense contre toute injustice et de n'emploër sa puissance qu'à la faire anatématiser et toutes les injustices qui la précèdent et s'ensuivent et qu'il fasse retentir ses arrêts pour ses sujets tout autant qu'il est en luy depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. J'ai parlé à ce sujet, je ne le pouvais pas faire de moi-même, l'esprit de mon Dieu est visiblement répandu dans tous mes discours, ce que j'ai dit des phrases peut être un effet de ma faiblesse, si il me reste des ténèbres, je prie mon Dieu de les dissiper, il connaît ce qu'il m'a fait dire, je ne puis nier que je n'aye prononcé une multitude, je ne dis pas une multitude, je dis, je ne peux dire, je dis que je ne nie pas que je n'aye prononcé plusieurs discours¹⁶.

Fanatisme

Paradoxalement, la thèse du « fanatisme » et de ses dangers est avancée et développée par les appelants eux-mêmes dans la

Consultation des trente docteurs, essentiellement inspirée, on l'a dit déjà, par d'Asfeld dont l'adhésion initiale s'était retournée en hostilité implacable¹⁷. La virulence de ce texte contre les convulsionnaires dépasse le ton du discours policier :

[...] Après ce que nous venons de dire pour répondre aux questions précédentes, il est évident que l'on n'a plus rien à attendre pour juger des convulsions. Quand on y réfléchit sérieusement, on ne peut demeurer en suspens. Tout réclame contre. La majesté de Dieu, la sainteté de son culte, l'honneur de l'Église, la pureté des mœurs, l'honnêteté publique, le bon ordre, le maintien des règles exigent de tous ceux qui s'intéressent au bien de la Religion, qu'ils concourent avec zèle, autant qu'il est en eux, à faire cesser un scandale qui a duré trop longtemps, et une illusion qui ne peut avoir que des suites funestes.

Mais avant que de finir, nous ne pouvons retenir la juste indignation que des Écrits furieux, et qui ne respirent que la révolte, doivent causer à tous les fideles sujets du Roy, qui respectent en la personne sacrée de Sa Majesté, l'oint du Seigneur, et à tous les bons citoyens qui aiment la Patrie et l'État. C'est l'excès funeste où nous voyons avec douleur aboutir le fanatisme des convulsions dans un recueil de discours également insensés et capables de porter à la sédition. Nous sommes bien éloignés d'en faire un crime commun à tous ceux qui ont porté de cette œuvre un jugement trop favorable. Nous sçavons combien il y en a parmi eux qui sont très-affligés de ces égaremens. Mais nous espérons que l'excès de la folie en sera le remède, et qui pourra être plus persuasif que tout ce qu'on a pû dire, pour convaincre toutes les personnes raisonnables que les convulsions ne sont point l'œuvre de Dieu ; et que ce prodige de nos jours, autorisé par une admiration mal placée, doit être livré à tout le mépris qu'il mérite. Puisse-t-il être à jamais oublié¹⁸ !

Vapeurs hystériques

C'est aussi un fervent janséniste, le docteur Philippe Hecquet, docteur régent et ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, qui défend l'interprétation médicale des convulsions contre les tenants de l'intervention surnaturelle.

Ce grand médecin mal connu de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle est l'auteur de nombreux traités d'une médecine à

la fois morale, charitable et pratique. Son souci primordial est l'union de la science et de la religion. Très hostile aux nouveautés (inoculation telle qu'on l'expérimente avant Jenner, direction médicale des accouchements par les hommes), il est aussi défavorable au recours à la chirurgie et à l'usage d'une pharmacopée sophistiquée, au profit de ce qu'on appellerait aujourd'hui une « hygiène alimentaire » et l'emploi de médications douces, dûment éprouvées par la tradition¹⁹.

L'événement des convulsions de Saint-Médard intéresse vivement Hecquet parce qu'il touche au cœur des rapports entre théologie et médecine. Car, selon lui, la médecine est théologique, son rôle étant de rappeler sans cesse à la religion.

C'est en mai 1733, alors qu'il s'est retiré depuis quelques années dans un couvent des carmélites au faubourg Saint-Antoine, que Philippe Hecquet entreprend d'écrire son fameux *Naturalisme des convulsions dans les maladie de l'épidémie convulsionnaire qui est diffusé en novembre*. Il y fait fond sur une théorie mécanique qui considère le corps comme une machine hydraulique réglée par le mouvement des fluides. Dérégulé, l'équilibre passe en convulsion, première manifestation de la maladie²⁰ :

Au surplus les fibres nerveuses sont des canaux qui ont leurs capacités, lesquelles (ces canaux fussent-ils aussi déliés que la plus petite artériole, que l'on trouve cinq cens fois plus déliée qu'un cheveu) elles sont toutes remplies d'un « fluide » ; mais quel « fluide » ? d'un « fluide » aérien ou d'une humeur spiritualisée autant qu'un air très-fin. Sera-ce une matiere non « élastique », puisque l'air a tant de ressort ? Ainsi tout le corps humain composé qu'il est de tous vaisseaux qui ont des ressorts, se trouve aussi pénétré et intimement imbibé d'un esprit élastique. Rien est-il plus exposé à s'agiter ou à se laisser aller à cette vertu ; car encore elle presse universellement ou dans toutes les régions du corps le sang, parce qu'il est contenu dans ces vaisseaux, dont les parois qui sont « compressibles » ne sont que ressort ; d'où vient la « systole » des artères, laquelle entretient leurs battemens pour faire circuler la masse du sang. Mais ce sang lui-même est encore un « fluide » imprégné d'une vertu élastique, par laquelle il se défend contre le trop de pression des artères. Une machine donc commandée ou impérieusement régie par la vertu qui cause les contractions, n'est-elle pas bien prochaine de la convulsion, le premier pas par où commence

quelque maladie que ce soit, « humorale ou spasmodique » ? le « Naturalisme » des convulsions peut-il être mieux marqué et plus réellement fondé ? car pour peu que l'on y réfléchisse, le passage de la santé à la maladie tient à bien peu de chose. C'est sur la justesse ou le concert de tous ces ressorts, attachés aux « solides » et aux « fluides », que pose le soutien de la vie. C'est un pur « équilibre » ; et à quoi tient un équilibre ? un presque à rien, le moins d'un atôme, d'un grain de sable, (c'est le « momentum » des Géomètres) le fait trébucher. Et que faut-il pour que ce fatal « momentum », ou ce moment malheureux, qui déconcerte les causes de la vie, survienne au milieu de tant d'occasions, qui arrivent au corps humain ou du dehors, c'est à dire, de tout ce qui l'environne, ou du dedans, c'est à dire de ce qui se passe dans le sang et dans les esprits ? Ce sont les bases ou les soutiens tous deux de la santé, et tous deux, tant caducs sont-ils dans leurs mouvemens, sont des occasions prochaines et immédiates de maladies. Car un de ces tenants de la vie manque-t-il à l'autre ? l'équilibre passe en convulsion, parce que le retraitement de l'un des deux détruit le concert mutuel de l'un et de l'autre. Cela est-il autre chose qu'une convulsion ? ainsi donc rien tient-il de plus près qu'elle à la nature du corps humain ? le « naturalisme » de la convulsion est-il donc moins que sensiblement démontré²¹ ?

Comme la femme a, selon Hecquet (et bien d'autres avant lui), un système nerveux plus tendre, plus sensible, plus facile à ébranler²², le sexe faible est donc prédisposé aux spasmes et aux convulsions. La pathologie de la femme figure, de façon exemplaire et presque emblématique, les dangers encourus par la mécanique corporelle : l'obstruction des conduits et l'arrêt de la circulation des fluides. Le diabolisme de la femme verse de la mélancolie dans l'hystérie. Hecquet crée ainsi un cadre d'interprétation promis à un bel avenir :

L'erreur est donc ici manifeste, et c'est vouloir s'aveugler sur la qualité des maladies qui sont si particulièrement propres aux personnes du sexe, que sans songer à abuser des termes, ni à les confondre, on pourrait dire que les convulsions sont des maladie « endémiques » parmi ces personnes, parce qu'elles sont autant en propre ou affectées à leurs corps, que certaines maladies, sont particulièrement attachées à certains païs. Comme donc dans ces païs, tout habitant est exposé à encourir ces maladies, parce que

les semences en sont dans l'air ou dans le terroir, il n'est point aussi de personnes parmi celles du sexe qui ne soient exposées, par la disposition secrète des parties qui distinguent ce sexe, à tomber très familièrement en tant de sorte de « vapeurs » ou d'affections « spasmodiques », jusque-là que commençant souvent à se produire dès la première jeunesse, elles accompagnent dans tous les âges, le reste de leurs vies, par des infirmités aussi opiniâtres, que bizarres, surprenantes, et quelquefois aussi prodigieuses dans leurs symptômes, que difficiles à guérir [...]

Car telles sont les convulsions « épidémiques » d'aujourd'hui, de vraies « vapeurs hystériques », peut-être vraiment utérines, causée et entretenues par des passions de l'âme, comme en parlent les Médecins philosophes, ou par des mouvemens excités par des objets, qui troublent des imaginations d'autant plus aisées à ébranler dans les personnes du sexe, qu'en elles se trouve naturellement un genre nerveux très-sensible²³.

Les secours constituent la preuve de cette passion érotique qui fait gonfler les ventres :

Tous les impertinens secours qu'elles exigent, et se font rendre pour réprimer les troubles et soulèvemens qui se manifestent dans leur bas ventre, conviennent-ils à la sagesse des filles ? car c'est pour abaisser les gonflemens qui s'y élèvent ; sur tout des secours demandés avec empressement pour de semblables besoins par de jeunes filles, les excusent-ils bien de soupçons de « passions érotiques » ? Car enfin, non seulement c'est des hommes qu'elles exigent ces secours, mais encore des hommes avec une telle préférence ou prédilection, que la contrariété (ce qui est un signe presque univoque de vapeurs) qu'elles ressentent, quand on leur refuse des hommes, les jette en d'autres vapeurs. Ajoûtez qu'elles permettent ces secours en accordant à des hommes de marcher quelquesfois à piés nuds sur leur ventre, couchées qu'elles sont par terre, sans presque d'autre couverture que de leur chemise, parce qu'elles se sont dépouillées de leurs habits et leurs jupes d'étoffe. D'autres hommes les tiraillent par les bras, par les piés, les pressent de tout leur corps devant et derrière ; ou bien en d'autres occasions, non moins suspectes d'« érotisme », des hommes à la queue l'un de l'autre, viennent comme à coups de tête faire assaut contre le vent de certaines de ces créatures, dressées et adossées contre une muraille, pour dompter et rabattre les gonflemens de tout le ventre, qui étouffent ces convulsionnaires²⁴.

Un livre pour le roi

Mais les délices de l'interprétation ne sont pas réservées aux contemporains de convulsions. Parmi les défenseurs de la vérité, personne ne prend autant à cœur la cause des miracles et des convulsions que le conseiller au Parlement Louis-Basile Carré de Montgeron, fils d'un maître des requêtes très janséniste.

Après avoir mené, à l'inverse de son père, une vie toute de libertinage, Carré de Montgeron est frappé par la grâce à la vue de quelques miracles auxquels il assiste en septembre 1731 au cimetière Saint-Médard. Depuis cette conversion (dont le motif principal, selon son dire, a été la peur de la disparition de l'âme après la mort), Carré de Montgeron s'engage très activement au niveau parlementaire dans la lutte contre la bulle Unigenitus, puis, après la fermeture du cimetière, dans le mouvement naissant des convulsionnaires. Il devient le protecteur de nombreux convulsionnaires comme Charlotte de Bray, ouvrière en linge, Pélagie Rousseau, femme d'un maître horloger²⁵ et Françoise Obillard pourtant qualifiée d'augustiniste par la police²⁶. Il soutient même l'abbé Vaillant et des vaillantistes pourchassés par la police²⁷. Plus tard, il se défendra pourtant vivement d'approuver ces sectes de mauvais convulsionnaires.

Entre 1733 et 1737 il commence à rédiger La Vérité des Miracles démontrée pour répondre au mandement de l'archevêque de Sens, Languet de Gergy, qui prétendait démasquer la fausseté et la fourberie de plusieurs miracles opérés par l'intercession de François de Pâris. Son livre est une véritable machine de guerre destinée à convaincre le roi en personne de la vérité des miracles de Saint-Médard partant de la légitimité de la cause de l'Appel.

La démonstration des guérisons miraculeuses est menée avec une rigueur toute juridique. Un implacable enchaînement de propositions conduit le lecteur droit à la conclusion que la guérison n'a pu être opérée que par l'intervention directe du Tout-Puissant. Dans la masse des récits de guérisons miraculeuses, Montgeron a sélectionné huit cas particulièrement éloquents et très abondamment authentifiés par de multiples témoignages, certificats et pièces justificatives diverses (trois hommes et cinq femmes). Venant à la fin de la démonstration, seul le récit de la guérison de Louise Hardouin comporte mention de quelques convulsions et fait place

ainsi discrètement aux prodiges des convulsionnaires qui ont suivi la fermeture du cimetière.

L'intervention de Carré de Montgeron auprès de Louis XV constitue la dernière tentative publique des partisans de l'œuvre des convulsions. Son geste anachroniquement chevaleresque d'aller remettre au péril de sa vie le livre de La Vérité en mains propres à un roi investi encore d'une entière confiance en sa personne mystique, est en réalité fort ambigu. D'une part Montgeron rejoue, par référence au modèle de l'Eglise primitive, le rôle de Justin, apologiste de la foi chrétienne auprès d'un prince mal informé. Mais d'autre part son geste transgresse l'étiquette de la Cour et porte une attaque directe à l'encontre de la personne royale :

Ce fut le 29 juillet 1737 que la Providence Divine me donna ces marques singulières de sa protection. J'étais venu à Versailles sans savoir de quelle manière je m'y prendrais pour présenter mon premier tome au Roi : et m'y étant informé comment je pourrais faire pour parler à Sa Majesté, on m'avait répondu que cela était absolument impossible, et même d'approcher fort près de sa personne, à moins que de lui être présenté par quelqu'un de ses ministres ou des plus grands seigneurs de sa cour.

Je ne voyais donc d'autre moyen pour venir à bout de mon entreprise, que d'attendre le Roi à son passage, de me jeter au travers des courtisans et des gardes dont il est toujours environné, de lui faire une petite harangue d'une manière si vive qu'elle pût exciter sa curiosité, et en même tems de lui présenter mon Livre. Mais je sentais bien qu'il n'y avait aucune apparence qu'on me laissât faire tout cela sans m'en empêcher.

Néanmoins comme j'étais intimement persuadé que Dieu demandait cela de moi, je mettais toute ma confiance en lui : et j'avais sans cesse sous les yeux et dans le cœur cette belle sentence du père Quesnel : « Quand Dieu veut se servir de nous pour annoncer sa parole, il fait bien nous mettre en état de le faire, malgré toute la puissance des hommes. »

Ayant appris que le Roi dînait dans sa chambre à son petit couvert, je me mis à sa porte, où je ne perdis pas mon tems. Plus l'exécution de mon dessein me paraissait à moi-même presque impossible, plus je redoublais mes prières. Dans le tems que j'étais debout, la face collée contre cette porte, afin que les gardes ne me voyant point au visage, ne s'aperçussent pas que je priais Dieu, un cordon bleu que je ne connais point, me dit assez haut :

« Monsieur, permettez-moi de vous demander ce que vous faites là contre la porte du Roi. » Je me retournai, et lui dis : « J'ai un grand désir de voir le Roi, et je reste là en attendant qu'il sorte. »

Il me répondit en souriant : « Puisque vous avez si grande envie de voir le Roi, vous m'auriez donc bien de l'obligation si je vous faisais entrer dans sa chambre où vous le verriez tout à votre aise. »

Je lui répliquai au plus vite : « Monsieur, je vous serai sensiblement obligé si vous voulez me faire cette grace. » Aussitôt il ouvrit la porte dont il avait la clef : il me fit passer devant lui, et me conduisit jusqu'auprès du Roi qui était à table entouré de quelques jeunes Seigneurs.

Je reconnus la main de mon Dieu, j'adorai sa Providence : et aussitôt que le Roi se fût levé de table, je me mis au devant de lui un genou à terre, et je lui présentai mon Livre en lui disant : « Sire, le zèle ardent qui m'embrase pour Votre Majesté, m'oblige de vous présenter ce Livre pour vous découvrir plusieurs vérités qu'on vous cache, et que Votre Majesté a grand intérêt de savoir, et pour vous dévoiler les projets qui se trament absurdement contre votre Autorité. Je sais, Sire, que la démarche que je fais, va m'attirer la haine de ceux qui emploient tous leurs efforts pour empêcher que Votre Majesté et ses principaux ministres, ne soient instruits des faits dont ce livre contient la preuve : mais je ne balance point de m'exposer à tout leur ressentiment, parce qu'il s'agit de rendre à Votre Majesté et à la Religion un service des plus essentiels. »

Le Roi s'arrêta, m'écouta avec attention, parut surpris de ce que je lui disais : et néanmoins dès que mon Discours fût fini, il prit avec un air fort gracieux mon livre, qui fut porté sur le champ à M. le Cardinal de Fleury.

C'était un spectacle très singulier de voir l'air d'étonnement peint sur le visage de tous les Seigneurs qui étaient présents : ils demeurèrent tous immobiles comme des statues. J'ouvris la porte et je sortis sans qu'aucun d'eux me dit un seul mot, ce qui avait été clairement prédit par la convulsionnaire qui m'avait exhorté à ne pas différer de présenter mon livre au Roi. Je passai au milieu des gardes qui étaient rangés en haie, et j'allai gagner mon carrosse, qui m'attendait à la porte de la cour où se tiennent les soldats aux gardes²⁸.

Quelques heures plus tard, Carré de Montgeron se laisse arrêter et se rend à la Bastille :

Si j'avais voulu me cacher dans Paris, cela m'eût été fort facile. Mais je crus que je devais « aux importantes vérités que j'attestais » à toute la Terre, « un témoignage que rien ne pût ébranler » : ainsi que je l'avais déclaré dans mon Épître au Roi. J'attendis avec tranquillité les ordres qui me seraient donnés : et à minuit et demi je reçus avec action de grâces la Lettre de cachet qui m'ordonnait de me rendre à la Bastille.

Au bout de deux mois et demi on me transféra à Villeneuve les Avignons, dans un Couvent de Bénédictins. Un mois après on me conduisit à Viviers et le 29 Juin 1738 on me renferma dans la Citadelle de Valence où je suis encore²⁹.

La première édition de La Vérité des Miracles, publiée en juillet 1737, est épuisée en quinze jours. L'emprisonnement de Montgeron ne l'empêchera pas de continuer ses activités éditoriales : une seconde édition de son livre est imprimée en Hollande, puis une troisième revue et corrigée par l'auteur qui reçoit une abondante documentation dans sa cellule ! Il se permet, au nez de la censure impuissante, de poursuivre et d'étendre sa démonstration par un deuxième tome imprimé à Paris en 1741, enfin par un troisième imprimé à Cologne en 1747 et introduit en France en 1748. Dans ces deux derniers volumes, Montgeron inscrit les prodiges des secours dans la suite logique des miracles et des convulsions, comme les derniers tableaux d'une vaste fresque divine à double sens, œuvre de mort pour les impies mais œuvre de vie pour les élus :

Ses prodiges sont un pinceau divin, avec lequel il trace sous nos yeux la peinture, et il nous fournit en même tems la preuve de la plupart des grands événemens qu'il nous fait annoncer par les convulsionnaires. Il nous présente un vif tableau de l'état actuel de l'Église : et en même tems il nous donne des gages certains, qu'il va bientôt rétablir toutes choses par les moyens qui paraissent les plus propres à tout renverser. Il nous fait voir la Vérité foulée aux pieds par les enfans des hommes, mais en même tems, il nous donne des preuves surnaturelles que les plus terribles coups qu'ils pourront lui porter ne serviront qu'à augmenter sa force, que l'humiliation de ses enfans sera le germe de sa gloire, et leur souffrance le signe prochain de son triomphe. Il encourage, il ranime, il fortifie ses serviteurs : il les prépare aux grandes épreuves qu'ils auront à essuyer, en leur remettant sous

les yeux de magnifiques images des puissans secours qu'il leur donnera³⁰.

Pour répondre aux détracteurs des prodiges qui soulignent l'indécence et l'immoralité de certaines cérémonies des convulsionnaires, Montgeron recourt à la théorie du mélangisme : sans doute des imperfections ou des voiles assombrissent le tableau, mais ils ne doivent pas affaiblir la croyance aux œuvres de Dieu :

Les convulsionnaires sont des instrumens dont Dieu se sert aujourd'hui pour donner lieu à l'exécution des conseils de sa miséricorde et de sa justice : mais par eux-mêmes ils ne sont que des instrumens très défectueux et leurs imperfections et leurs fautes sont comme la première source d'où sortent des nuages épais, qui dès à présent servent de prétexte à la gentilité pour tourner le dos à la lumière que Dieu répand par l'étonnant phénomène qu'il fait paraître en ce siècle³¹.

Au lieu de contribuer à la réunion du parti des appelants, les ouvrages de Carré de Montgeron achèvent de détourner du camp des convulsions les derniers partisans influents qu'il avait conservés : d'abord, peu après la parution du livre, les Nouvelles ecclésiastiques, puis deux figuristes de stricte observance, Boursier en 1743³² et Poncet des Essarts en 1749³³. C'est que pour justifier les formes extrêmes prises par le mouvement, Montgeron avait dû se lancer dans d'abracadabrantes spéculations théologiques de nature à dissuader ses plus chauds sympathisants. Ainsi les Nouvelles de janvier 1742 déclarent-elles son système sur le secours arbitraire, insoutenable, contraire à l'Écriture Sainte et aux Rituels.

L'œuvre du Démon

On peut considérer la XIX^e Lettre théologique (1737) de Dom La Taste, jusque-là modeste prieur du monastère des Blancs-Manteaux, soudain appelé en 1733 à une grande vocation de polémiste contre l'ensemble des appelants, comme une mise en abîme très habile, sur un mode fort ironique, de l'ensemble de la dispute janséniste. La Taste met en scène toutes les positions contradictoires des appelants sur la question des miracles, des convulsions et des figures : chacun critique chacun. Pour lui c'est

bien l'esprit diabolique qui a allumé au sein des appelants une guerre interminable et pleine de fureur. Cette ironie décapante qui prend à partie tous les protagonistes de la dispute, y compris les trente docteurs de la Consultation, suscite à son tour la réaction du Parlement qui, le 4 janvier 1738, fait supprimer cette lettre :

CXXXI

Il ne reste donc que les Appelans Figuristes mitigés, en faveur de qui on puisse encore prétendre que Dieu a opéré des miracles. Mais méritent-ils, ces Appelans, que le ciel se déclare en leur faveur ? Consultons le reste des Appellans, Figuristes et Antifiguristes ; car c'est toujours à des Appellans que j'ai recours pour connaître le mérite des Appellans. De quel œil les Figuristes regardent-ils les auteurs de la Consultation, qui sont tous ou presque tous de la classe des Figuristes mitigés ? « Trente Docteurs décidans contre les convulsions » dit d'un ton ironique un Figuriste (a) « quel renfort pour les Acceptans ! » J'en ai été d'abord effraïé, et j'ai crû que tout allait plier sous le poids d'une si grande autorité. Mais cette monstrueuse statue que paraissait si terrible et si solide, ne se trouvait appuyée que sur des pieds d'argile, n'a pas plutôt été frappée d'une petite pierre... qu'elle a été détruite et réduite en poussière. Qui l'aurait crû, il y a quelques années, que ceux qui comme des flambeaux lumineux éclairaient les ténèbres, dussent servir un jour à obscurcir la lumière etc... ? Ce n'est pas là la fonction des Docteurs de la Vérité. Ceci n'est point du caractère des vrais Saints. Les Docteurs Consultans, dit M. Bourcier (b) (car c'est à lui qu'on donne les Plans de la réflexions sur la Consultation, comme auteur ou directeur de ces ouvrages) « ce sont trente hommes partiaux... Trente hommes dont plus de la moitié n'a accordé sa signature qu'à la sollicitation et à la complaisance : conduite fort opposée à la religion et à la probité ». Combien d'autres reproches ne leur fait il pas ? « Les Docteurs », dit aussi un de ses amis (c) « nous confondent avec les fanatiques, et ils le font avec une injustice criante, et un esprit de calomnie dont il y a peu d'exemples ».

(a) Lett de l'Abbé* à M. l'Arch. de Sens, au sujet de la 2. Part de son Instr. Pastor. contre les convulsions, p. 2.

(b) Nouveau Plan de Réflex. sur la Consult. p. I.

(c) Mém. sur le terme d'œuvre des convulsions.

Après cela, peut-on sans impatience et sans horreur vous entendre comparer les effets de vos prétendus miracles avec les effets des miracles de N.S.J.C. et des apôtres ? [...]

Grand nombre de personnes se sont dérangées des devoirs de leur état, pour suivre les plus bizarres et les plus scandaleuses chimères ; une multitude s'est livrée à des égaremens prodigieux et à des excès incroyables ; l'esprit de soumission et d'humilité s'est comme anéanti ; enfin il s'est allumé parmi vous une guerre interminable et pleine de fureur. À ces fruits de désordre et de malédiction, peut-on méconnaître l'œuvre ou de l'homme imposteur, ou du démon séducteur³⁴ ?

Délires

L'abbé d'Asfeld, en tant que théoricien spécialement autorisé sur le sujet, porte un coup décisif aux partisans des convulsions en attaquant à la base le système du mélange qui consistait, rappelons-le, à séparer les bonnes convulsions des actions honteuses de certains convulsionnaires :

Il est bon de faire souvenir le lecteur que les défenseurs des convulsions ont été d'abord habitus unius ; qu'ils n'admettaient dans l'œuvre des convulsions qu'un seul agent surnaturel ; et que ce ne fut que vers le milieu de l'année 1733 qu'ils se divisèrent à l'occasion du F. Augustin : les uns le rejetèrent alors comme un convulsionnaire animé par le démon, et les autres le respectèrent comme un envoyé extraordinaire de Dieu.

La principale cause de l'opposition qui éclata entre les Mêlangistes et les Augustinistes fut, que les Mêlangistes eurent horreur d'attribuer à Dieu les actions folles et indécentes des convulsionnaires, quoique dès lors on supposât le défaut de liberté ; et que les Augustinistes ne purent supporter qu'on laissât au démon une portion de l'œuvre des convulsions. Les Mêlangistes ne virent point d'autre ressource pour la défendre : ceux-ci ne purent souffrir un partage entre Dieu et le Démon. Les premiers regardant les actions honteuses des convulsionnaires comme incompatibles avec la sainteté de Dieu : les autres ne trouvèrent point d'inconvénient à les attribuer à Dieu³⁵.

Pour cette autorité en matière de figurisme, les convulsionnai-

res ne figurent rien, pas même d'une manière voilée. Selon lui, l'aliénation de l'esprit et des sens reconnue dans les convulsionnaires est une vraie folie :

Quoi ! le Verbe Éternel qui éclaire tout homme qui vient dans le monde ; qui a conservé aux hommes tant de lumières naturelles, afin qu'ils ne cessassent point d'être hommes ; qui a perfectionné ces lumières par la grace de l'Évangile ; qui a fait parler ses prophètes avec tant de sagesse et de raison, en annonçant les heureux jours de son incarnation, suscite aujourd'hui une troupe composée pour la plus grande partie de femmes et de filles dont M. Poncet convient lui-même que « plusieurs sont sans éducation, sans pitié, dont on n'est pas maître de régler la conduite ; que l'on tire de leurs condition », pour nous découvrir les mystères les plus profonds de sa conduite ; et cette troupe de visionnaires nous donne l'état de délire dans lequel elle entre, pour le signe des momens où elle va recevoir les effets de l'inspiration divine ! [...]

Je ne suppose encore qu'un délire tranquille. Mais si à ce délire se joint une espèce de fureur ; si toutes les parties du corps sont dans une agitation violente ; si le premier signe de l'opération de Dieu me fait craindre les ruades de celui que j'écoute ; s'il faut que je veille à sa conservation ; combien alors sa folie est-elle complète, et combien faut-il être déraisonnable pour penser qu'un tel homme puisse être destiné à être l'interprète des secrets de Dieu, et la figure de ses opérations les plus merveilleuses. Mais en avançant par degrez, si une expérience prompte m'a montré dans les suites naturelles du délire, des mensonges, des puérilités, des extravagances, des actions honteuses, des secours qui blessent les loix de l'humanité et de la pudeur, il ne me reste qu'à demander qui sont les moins sages, ou de ceux qui se croient inspirés, ou de ceux qui veulent qu'on les regardent comme tels.

Enfin ce qui est bien étrange, c'est que les Discernants*, pour couvrir, s'ils le pouvaient d'un beau voile la folie des convulsionnaires attribuent à Dieu le dessein le plus indigne de sa divine sagesse. Ils prétendent que Dieu a voulu faire représenter la folie de la Croix, par la folie des convulsionnaires ! Quoi ! J-C regardé par Hérodes comme un insensé, dans le tems qu'il condamne ce prince impie par un silence plein de majesté, veut

* Autre nom des « mélangistes ».

aujourd'hui emprunter l'habit d'une vraie folie pour retracer ce trait de sa passion ! Voilà ce que je ne pouvais croire moi-même, si je ne le lisais dans les écrits des défenseurs des convulsions³⁶.

Le figurisme accusé

Il restait un degré de plus à franchir dans l'escalade de la dénonciation : non plus seulement, comme d'Asfeld, dénier l'orthodoxie des convulsionnaires par rapport au système théologique dont ils se réclament, mais mettre en accusation l'inspiration du dit système. Le pas est accompli par Louis de Bonnair, prêtre de l'Oratoire et docteur en Sorbonne. Dans ses Traités polémiques sur la fin du monde, de la venue d'Élie et du retour des Juifs (1737-1738), écrits en collaboration avec l'abbé de Boidot, il impute carrément la folie des convulsions au principe même de l'exégèse figuriste dont l'esprit de comparaison a donné libre cours aux extravagances de l'imagination.

Ne l'oubliez pas pourtant ; c'est là toute la valeur, c'est là tout le secret de ce système, c'est un pur jeu d'imagination pareil à celui que ces femmes oisives, qui prennent des cartes, qui leur donnent des significations, qui les mêlent, qui les combinent, qui les renversent et qui les tirent ensuite ou les arrangent pour savoir ce qu'elles doivent faire, ce qui doit leur arriver, si tel et tel est ou n'est pas dans tel sentiment, c'est un jeu dis-je par lequel on trouve tout ce qu'on veut dans l'Écriture ; c'est un mot qu'on tire au hasard au milieu d'un texte, qui signifie tout le contraire de ce qu'on fera signifier à ce mot ; c'est une ombre de rapport qu'on découvre entre un événement et celui qu'on voudrait voir arriver ; c'est une image qu'on croit propre à le peindre, et dont on ne prendra que les traits, dont on pourra s'accomoder. L'esprit de comparaison vient et dit : comme une telle chose est arrivée dans tel tems, il faut qu'elle arrive encore dans tel autre. Par exemple, toute l'Histoire de l'Église est représentée par l'Histoire de l'ancien peuple de Dieu ; tout s'y passait en figure : or, une telle figure n'est point accomplie ; donc elle doit s'accomplir. Mais quand ? On joindra la cabale à la figure, on prendra les lettres numérales d'un nom, de deux ou de trois s'il le faut. Si le nombre ne quadre pas à celui qu'on cherche dans la langue originale, on se servira des versions, on ajoutera ce qu'on verra manquer ; un rapport trouvé fera suppléer les autres ; de ce

qu'on aura trouvé par ce moïen le tems précis d'un certain événement on conclura qu'un autre, qui doit ou qu'on s'imagine devoir le suivre immédiatement, est également fixé : c'est en un mot, comme qui dirait une telle carte ne vient qu'après un tel nombre d'autres, donc une telle personne ne me viendra voir que dans tant de jours ; cette carte se trouve d'un certain côté donc celui qu'elle me représente m'aime ou ne m'aime point ; donc il doit guérir ou mourir de sa maladie ; donc il doit échouer ou réussir dans ce qu'il entreprend : la comparaison me paraît d'une exacte justesse. Il n'est pas moins extravagant de prétendre prédire l'avenir par les Saintes Écritures, que par un jeu de cartes³⁷.

Déclenchée par l'apparition des convulsions, tout à la fois signes surnaturels et symptômes corporels que certains rejettent d'emblée comme manifestations morbides, que d'autres s'efforcent de sauver en séparant le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire les authentiques manifestations divines des mauvaises passions auxquelles le frère Augustin s'abandonne, la querelle interne aux appelants déborde ainsi la question du mélange pour remonter au système même qui a marqué toute l'apologétique développée par les jansénistes en réaction à la bulle Unigenitus : le figurisme. C'est l'inspiration même de la lutte des appelants depuis son origine qui se trouve atteinte à sa racine.

Le Dieu voilé

I

L'impossible conversion

Les historiens des religions ont souvent eu à se plaindre de ne pouvoir entendre la voix de l'hérésie et de la dissidence qu'au travers du discours des pouvoirs et des orthodoxies qui les ont combattues et réduites. Rien de tel ici. L'un des caractères originaux du phénomène que nous étudions, c'est la masse considérable de documents en première personne, de propos soigneusement consignés qu'il nous a légués¹. La voix vive des convulsionnaires est légion ; elle déroute par la multiplicité de ses registres.

Les innombrables discours inspirés, qui ont été prononcés, pris en dictée, copiés et recopiés de la fin de 1732 et jusqu'à la Révolution française se laissent en effet difficilement classer sous un genre particulier, identifier par un thème dominant ou rattacher à une tradition religieuse bien définie. Ces centaines de milliers de pages manuscrites constituent un véritable fatras de prières, de supplications éplorées, de violentes menaces et d'anathèmes, de descriptions de cérémonies figuratives, de visions, de paraboles, de dialogues et de lettres au fil desquels transparait souvent une certaine marque personnelle du prophète ou de la prophétesse — son style en somme.

Mais, par-delà la diversité des formes et des registres, il est frappant de constater que les convulsionnaires, en majorité issus des couches populaires moyennes, artisans, gens de métier, petits commerçants, domestiques, sont parfaitement au courant des affaires du tems et se sentent appelés à joindre leurs voix à la polémique générale déclenchée à propos de la bulle Unigenitus.

Les lumières des illettrés

Le topo religieux classique de l'« illettré éclairé » a tendance à perdre son sens mystique pour rencontrer une certaine réalité d'époque avec nos convulsionnaires, en majorité faiblement let-

très et pourtant très influencés par le modèle rhétorique juridique et par le sermon janséniste. La méthode de l'exégèse figuriste joue ici un rôle didactique efficace. Par l'emploi de comparaisons et de métaphores, elle fournit à tout un chacun la possibilité de « traduire » dans son langage des vérités très complexes.

Beaucoup de convulsionnaires recherchent un effet d'éloquence qui n'a pas échappé à l'attention des contemporains. Ainsi l'avocat Lepaige, lorsqu'il évoque les très beaux discours du frère Louis Sabinet, modeste serrurier, qui dans ses convulsions devient plus beau parleur que tous les avocats du barreau :

Les convulsions du Frère Louis ne consistent que dans des discours. C'est ce qu'il y a d'extrêmement surprenant et ce qui le distingue des autres convulsionnaires que j'ai vus. Il n'est pas possible qu'il ait jamais acquis un grand fond d'instruction, encore moins une grande connaissance de l'Écriture. Si hors de ses convulsions, il a une sorte d'aisance dans le discours, il parle avec plus de facilité que les gens de son état. L'expression néanmoins n'a rien communément de noble. Ses phrases tombent. Il parle brusquement et ne forme pas un beau parleur. Je connais bien des gens du commun qui parlent plus agréablement que lui. Tel est son état naturel, autant que j'en ai pû m'en assurer en 4 ou 5 fois que je l'ai vu. Nous l'avons même fait dîner à mon logis pour en mieux juger. Cependant toutes les fois qu'il est venu ici, il a parlé en convulsions depuis 3 heures jusqu'à 7, 8, 9 heures du soir sans discontinuer sur autant de sujets différents qui se présentent et avec un fond de principes et de connaissance de l'Écriture, avec une beauté de pensée, avec une richesse et une magnificence de tours et d'expressions, avec une précision prodigieuse. Je crois pouvoir dire que je me connais en belle composition. Il suffit d'avoir fréquenté le barreau pour avoir ce discernement jusqu'à un certain point. Mr Foyer et Mr. Prévôts, avocats célèbres, s'y connaissent encore mieux, et ils ont avoué comme moi en l'entendant, qu'on ne pouvait rien dire de plus sublime, tant pour le fond que pour l'expression et que c'était des discours oratoires parfaits. [...]

Je dois remarquer ici que tous ses discours ne sont pas de la même beauté. J'en ai vû dans une même séance de beaucoup plus beaux. Il en fit un entr'autres le jour qu'y vint Mr Foyer sur l'inondation et sur la vengeance que Dieu tirait du sein des mêmes eaux sur lesquelles (à l'occasion des Fêtes pour le mariage de Madame en septembre 1739, on s'était livré à tant de

dissipation et l'on avait commis tant de scandales) on ne peut rien de plus beau pour les grands traits et l'expression.

J'observai en général que ces discours ont principalement pour objet la pénitence, la justice chrétienne, l'amour de Dieu et les différents devoirs du christianisme. Il est beaucoup moins occupé du plan de l'œuvre et des grands événements qui doivent le suivre, que les autres convulsionnaires. Il en parle quand cela entre dans son objet. Il appelle Élie, mais le corps de ses discours n'a pour objets que les différentes vertus de la pénitence. Il fait souvent en général la confession de ses misères. Il est plein de reconnaissance et d'humilité, il paraît surtout chercher à faire entrer ces sentiments dans les ames².

Mais tous les langages sont reçus. À l'autre extrémité, complètement analphabètes, certaines convulsionnaires comme Françoise Madelon, une jeune paysanne, peuvent se permettre d'utiliser des images simples et des expressions populaires parce que le code du « simple d'esprit », marqué par un langage volontairement puéril, l'autorise :

Discours de la sœur Françoise Madelon 20 avril 1733 (Cette fille est une paysanne de 18 ans qui a depuis assez longtemps des convulsions. Elle avait une anquilose au genou qui guérit chaque jour.)

Moy accours bien vite, vous trouver, moy viens vous parler ; vous etes tout seul ; moy vous adresser sans cesse, moy être méchante, vous le sçait bien mais moy ne peut être bonne sans que vous me le rendiez. Moy être quelque chose. La poussière peut-elle s'élever d'elle même sans être enlevée par le vent ? Elle tombera dans l'eau et deviendra boüe si vous ne l'agite mais vous vous souvient toujours de nous. Moy est malade, moy a le cœur malade. Moy ne peut pas trouver d'autre Médecin que vous : car si d'autres voulaient guérir mon âme, ils la rendraient encore plus malade. Vous seul pouvez la guérir, et laver la robe de mon baptême que j'ai souillée. Vous n'épargnez pas le savon de vôtre grace. Ils se moquent de vous Seigneur, tous vos serviteurs inutiles, ils meurent de faim, ils n'ont point de pain, et encore ne prennent-ils pas le peu qu'ils en ont. Ils ont bien soin de nourir leurs animaux de corps, et ils ne nourrissent pas leur âme et ils la laissent aller toute nue... moy a un Pere, moy va trouver mon Pere : c'est le fils de mon Dieu qui a répandu son sang. Je trouverais bien 10 000 Peres dans Paris ; mais pas un de

même... La mien a versé son sang pour moi... mais pour ceux-là, s'il fallait seulement une saignée... il n'y a plus de Samaritains ; ils ont tous un cœur de pierre... ils sont méchants, ils ne verseraient pas seulement une larme pour leur prochain puisqu'ils combattent votre vérité... Ils sont muets ou ils parlent bas... ils ne voudraient pas seulement risquer un seul de leur doigt pour soutenir votre cause...

Les voila bien malades... ils ont peur de choquer leurs ennemis, ils préfèrent la puissance des hommes à la votre... Voila-t-il pas une belle puissance pour les faire tomber le cul à terre. Ils croient encore avoir bien de l'ouvrage... ils voudraient pouvoir soutenir votre vérité dans des boetes... il viendra un jour qu'ils demanderont d'être envoyés pour la soutenir mais il ne sera plus tems... s'ils considéraient combien vous avez souffert pour nous racheter... ils soutiendraient bien un moment la vérité tant qu'il fait calme mais quand la tempête s'élève, et qu'il vient un petit arrêt du Roy, ils aiment mieux obéir à un Roy de la terre qu'au Roy des Cieux... ils n'ont plus les yeux de la foy, ils ne voyent plus... ah ! s'il nous parlaient et que vous leur comandiez, ils diraient : oui Seigneur, nous le ferons, mais ensuite ils nous tourneraient le dos³.

L'inspiration démonstrative

Les convulsionnaires ne sont pas à proprement parler des prophètes, comme l'explique très pertinemment Carré de Montgeron lui-même :

La différence essentielle qui est entre les Prophètes et ceux qui n'ont que quelques lumières momentanées, qui quoique surnaturelles ne leur donnent aucune autorité, n'est pas proprement dans la différente manière dont Dieu peut éclairer les uns et les autres, et les faire parler soit librement soit forcément : cette différence consiste principalement [...] en ce que le Prophète rendu à lui-même, non seulement se ressouvient parfaitement de ce que Dieu lui a fait voir, mais qu'il est pleinement assuré par l'Esprit saint que c'est lui-même qui lui a révélé les choses qui se sont présentées à son esprit, ce qui donne à ce Prophète l'autorité de le déclarer de sa part, et comme parlant en son nom : au lieu qu'une personne qui a eû quelques révélations sans être

Prophète, souvent ne se ressouvient pas après son extase, du moins que d'une manière générale, des lumières qu'elle a eû en cet état, ni de ce qu'elle a dit : quand même elle s'en ressouviendrait parfaitement, comme cela arrive à plusieurs convulsionnaires, elle n'a pas pour cela d'assurance positive, que ce qu'elle trouve alors dans sa mémoire lui ait été révélé par l'Esprit de Dieu⁴.

Les convulsionnaires ont perdu l'assurance absolue d'être purement et simplement des inspirés du Saint-Esprit parce qu'ils veulent d'abord convaincre : ils sont dans le registre discursif. Une question hante tous leurs discours : comment parler au nom de la vérité seul contre tous ? Pour eux, le monde est sens dessus dessous, il n'est plus que la figure des crimes de la gentilité et l'annonce du grand rétablissement que Dieu va bientôt opérer. Mais comment le faire savoir à ceux qui ne voient et n'entendent plus rien ? Comment démontrer irréfutablement la nécessité de cette conversion du monde ? Leurs efforts corporels, discursifs et scripturaires conjugués trahissent en fin de compte l'impossibilité de démontrer une vérité qui se dérobe quoi qu'on fasse pour la fixer. Dans un étonnant psychodrame, deux convulsionnaires de la secte présumée des augustinistes, la sœur de la Croix Réalité (probablement Marguerite Roussel, quarante ans, travaillant aux accouchements à l'Hôtel-Dieu) et la sœur de la Croix Figure (non identifiée), jouent leur impossible rencontre :

Le 31 octobre 1733

convulsions de la Sœur de la Croix Réalité et de la sœur de la Croix Figure.

Ces deux sœurs se sont trouvées ensemble ; la sœur réalité était arrivée la première et elle avait commencé à entrer en convulsion. Comme on se préparait à écrire, elle a répondu qu'elle ne dirait que tout le monde n'y fut. Quelques tems après la sœur Figure est entrée, alors la Réalité a été l'embrasser et lui a dit : « Vous ne me connaissés pas. » La figure a répondu : « Non, non je ne te connais pas. Ce n'est pas la chair et le sang qui nous feront connaître. » La sœur Réalité lui a dit : « Vous me connaîtrez à l'instant. »

La sœur Figure a pris les mains de la sœur Réalité et l'a conduite dans un coin de la chambre où étant toutes deux assises à côté l'une de l'autre, la sœur Figure a dit : « sœur de la Croix, sœur de la Croix, le crucifix n'est pas icy. »

Et la sœur Réalité lui a demandé : « notre sœur qui est-ce qui vous a dit mon nom ? »

La sœur Figure lui a répondu : « va, va ce n'est pas la chair et le sang qui nous feront connaître, c'est la charité. »

(Ensuite la sœur Figure tenant les deux mains de la sœur Réalité a élevé plusieurs fois les deux bras au ciel en croix, et a gémi. Alors la sœur Réalité a dit)

Discours

Grand Dieu, ah ! Grand Dieu, animés vos Enfans. Ne permettez pas, Grand Dieu qu'ils ne soient que de vils instrumens... ô grand Dieu, ô Grand Dieu, combien, combien Seigneur n'y en a-t-il qui ne sont que de simples représentations ; ah ! Grand Dieu, préservés celle-cy de ce malheur ! Rendez la Seigneur participante à nos humiliations, Ne permettez pas Grand Dieu, qu'elle ne soit qu'une simple figure, aimés la Seigneur, animés la de votre divin Esprit. Ah ! Seigneur mon Dieu, Seigneur mon Dieu, Seigneur mon Dieu ! Je frémis, je frémis pour elle. Grand Dieu après qu'elle a porté un si beau nom, qu'elle abandonne votre divine Croix ? Ah ! Grand Dieu, serait-il bien possible qu'elle abandonne votre divine Croix ? Ah Grand Dieu, mon Dieu, Seigneur, animés la sœur, faites lui connaître l'étendue de votre œuvre.

(La sœur Figure s'est levée, a marché comme si elle eut voulu s'éloigner de la sœur Réalité et elle est tombée tout son long le visage contre terre, et la sœur Réalité a dit)

Ah ! Seigneur ! ah ! Seigneur ! ah ! grand Dieu, quel spectacle ! Elle est tombée, Seigneur, elle ne nous connaît pas, elle est tombée, ah, grand Dieu, elle s'attache...

ah ! Seigneur ! ah ! Seigneur ah ! mon Dieu ! ah ! Seigneur ! ah ! Seigneur ! ah ! Seigneur !, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, ne pourrai-je pas attirer sur elle un regard de miséricorde ? Ne pourrai-je pas l'amener, mon Dieu à votre Église, et lui faire connaître votre Sainte Église ? Ah ! Seigneur mon Dieu ! mon Dieu, mon D ! Je me sens, je me sens, grand Dieu dans une peine extrême. Ah ! grand Dieu ! ah ! grand Dieu ! Elle fuit, elle fuit les réalités, elle se contente des figures. ah ! mon Dieu, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! ah ! Grand Dieu ! ah ! Seigneur mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! ah ! il y en aura, grand Dieu ! qu'il y en aura, Seigneur de ceux dont vous vous êtes servi pour instruments, qui auront le même sort.

Ah ! mon Dieu ! Vous m'avez promis des souffrances, Sei-

gneur : faites moy souffrir dix mille fois d'avantage, et sauvés mes freres, sauvés mes freres, Grand Dieu. Qu'ils reconnaissent en ce jour que la paix leur est annoncée, que Dieu par un effet de sa grande miséricorde les envoie instruire de son œuvre divine, que cette œuvre est la vôtre, qu'il n'y a point de mélange, que tout est divin. Tout est de Dieu, et ce qui les rebute davantage, c'est leur propre crime que Dieu leur fait représenter. Ce qui les rebute davantage, c'est leur indécence. Ils adorent des idoles au lieu d'adorer leur Dieu. Ils s'adorent eux-mêmes. Contents de leur propre grandeur, ils ne veulent point reconnaître de Souverain, C'est pourtant Dieu lui-même qui agit dans ses créatures.

Terrible Figure ! Elle m'a bien reçue en apparence, mais aussitôt elle m'a tourné le dos, elle est tombée misérablement, le dirai-je Seigneur ? ah ! Seigneur ! J'ai bien de la peine à prononcer ce mot quand il faut, Seigneur que je parle⁵.

La nostalgie de l'Apocalypse

Un certain ton eschatologique traverse indéniablement la masse des discours des convulsionnaires, mais d'une curieuse manière, désespérée. Les convulsionnaires ne croient pas vraiment à la venue imminente de la fin des temps. Indéfiniment repoussée dans un éternel bientôt, elle se fait trop longtemps attendre. Les conditions de l'Apocalypse sont réunies, les convulsionnaires ne cessent de le clamer, et pourtant Dieu n'envoie pas le moindre signe de sa colère.

Une grande nostalgie de cette fin des temps toujours à venir finit par se dégager de la répétition monotone d'anathèmes désignés par les convulsionnaires eux-mêmes comme « fictifs », comme figures.

Dans le Recueil de discours de plusieurs convulsionnaires publié en 1734, la sœur de la Croix Fontaine (Marie-Marguerite Fontaine Maillet, quarante ans, originaire de Montereau, à Paris depuis quatre ans, vivant chichement de son bien) annonce les pires châtiments contre la ville de Paris mais dans un futur d'autant plus indéterminé qu'elle ne parle pas directement au nom du Seigneur, mais précise que c'est lui-même qui viendra les prononcer.

19 juillet 1733

Discours contre une grande ville

La sœur Font. retombe en convulsions sur les six heures et demie du matin à terre et appuyée sur une sœur dit : Ô Capharnaüm, ville impenitente, ville orgueilleuse, t'élèveras tu toujours jusqu'au ciel ville détestable. Ô ville qui persecute les saints, ville qui met à mort les enfans de Dieu, ville toute remplie de la plus superbe vanité, ville toute remplie de l'orgueil et de l'impureté de Sodome, ville où les démons des vices font leur demeure et leur thrône, ville de bonne chere, d'oisiveté et de fainéantise dans les petits et dans les grands, ville où les ministres du Seigneur en jurant en son nom sacrifient tout à la fois à deux idoles [*formulaire et Constitution*] qu'il déteste et qu'il abhorre. Ah ! ville où le prince des tenebres regne de toutes parts et où il semble dominer les enfans de Dieu en les faisant jeter par ses supots dans de noires et obscures prisons. [...]

Eh bien voici ce que dira contre toi le Seigneur aux ministres de sa colère et de sa vengeance. Précipités cette ville superbe à proportion qu'elle s'est élevée dans sa vaine et facheuse ostentation, multipliez ses tourmens à proportion qu'elle s'est plongée dans les délices, faites lui boire tout le vin de sa prostitution, enivrez la encore de celui de ma colere pour venger le sang de mes petits enfans et celui de mes amis et de mes saints, dépouillez la de tous ses ornemens, revêtez la d'un habit de fer et de feu. Appelez mes armées, vous qui estes mes ministres et qu'elle viennent fondre sur elle et la ravager en plein midi, qu'elles la brisent et la confondent et qu'il ne reste de cette superbe que quelques ruines et quelques monceau de pierres pour être des monumens à sa posterité de l'excès de sa superbe et de sa folie et de ses enchantemens, afin que lorsque toutes les nations glorifieront mon grand nom, elles se souviennent de la détester et de me bénir de ce que j'aurai exercé sur elle mes justes et redoutables jugemens. Oüi, ville superbe, je ferai que tes monumens exhaleront toujours une odeur de mort en punition de ce que tu as détruit mes saints dont les pierres brûlantes qui se trouvent encore sur leurs monumens crient vengeance vers moi et la nuit le jour, Mais il ne sortira pas de toi qu'une seule infection. Ah ! tu en es et seras tellement remplie que les reste de tes pierres portera comme autant de noms singuliers de malédictions ; aussi portes-tu toi-même une quantité de noms singuliers de malédictions : tu es une Capharnaüm orgueilleuse, une ville impenitente, une Sodome impure, une Babilone qui presente à tous ses enfans sa coupe empoisonnée, une malheureuse Egipte qui va encore crucifier ton Seigneur et ton maistre dans ses membres,

tu renfermes en toi des Amorheens, des Gebuseens, des Heteens, des Heveens que le Seigneur veut détruire, et qui ont bien plus justement mérité d'estre exterminés que ceux contre qui Dieu fit marcher son peuple en commandant à tout Israël de les détruire [...]»⁶.

Pourtant, même lorsque les apparences sont contraires, les convulsionnaires ont toujours à leur disposition une réponse justificative. Si Dieu n'envoie pas ses secours, c'est qu'il veut encore éprouver ses enfants, explique Charlotte de Bray (née en 1715, ouvrière en linge, ancienne miraculée de Saint-Médard, embastillée de 1747 à 1754) :

20 janvier 1759

Ô temps, Ô Siècle, Ô Mœurs ! Hé ! Qui pourra donc entendre que le jour du Seigneur est proche ? Ce jour de ténèbres et d'obscurité, ce jour de nuages et de tempêtes, sera-t-il vraiment le jour du Seigneur ! Qu'il sera grand et terrible ! Ah, qui pourra le soutenir ! Malheur ! Malheur pour qui sera un jour de ténèbres et non de lumière. Seigneur, mon Dieu, Saint de toute éternité, qui êtes le père de votre peuple et de ces enfants ; jusqu'à quand pousserons nous des cris vers vous sans que vous nous écoutiez ? Jusqu'à quand élèverons nous nos voix jusqu'à vous dans l'extrémité qui nous presse sans que vous nous sauviez ? Pourquoi vous réduisez vous à ne voir devant nos yeux que des choses tristes ?

Et qui peut nous secourir que vous, qui êtes notre Sauveur ? Nous avons péché, il est vrai... mais nous sommes des ouvrages de vos mains...

Enfans du Seigneur réveillez vous au son de la trompette de la justice... Souvenez vous, prenez garde, chers petits enfants de mon maître. L'opération de l'Esprit Saint qui veut bien s'abaisser jusqu'à vous pour vous éclairer. Que ce ne soit plus d'une manière vague et confuse que vous le connaissiez.

Ne soyez pas surpris si cet Esprit nous éprouve ; c'est afin de nous renouveler peu à peu⁷.

S'il faut enfin des preuves, certaines sœurs n'hésitent pas à montrer que le sang sera réellement versé en mutilant leur corps comme la sœur Cécile de la Croix (ex-religieuse de l'Hôtel-Dieu) :

21 juillet 1771

(la sœur prend deux petites épées, se darde avec à droite, à gauche sur la poitrine, au cœur et les enfonce dans les deux seins obliquement.)

Quelle désolation, hommes perfides et sanguinaires ! Vous avez répandu le sang, vous le répandrez encore. La fureur et le désespoir où vous serez de voir encore quelques uns échapper à votre vengeance vous portera à tourner vos propres armes contre vous-mêmes, mais la force vous manquera.. vous vous attaquerez à Dieu même et à sa vérité pour le détruire et l'anéantir ; mais c'est là où elle vous attend pour vous punir de vos forfaits et de vos parricides...

Ah m. D. que votre justice est pleine de sagesse et de prudence. Vous n'agissez point par passion comme le reste des hommes ; vous les châtiez et les punissez par le seul mouvement de votre volonté toujours immuable. Ah ! C'est donc ainsi que vous traiterez les impies lorsque le moment en sera arrivé... Malheur, malheur ! Le plus grand malheur est que c'est maintenant l'effusion d'un sang impur. Il coulera avec abondance, les animaux mêmes s'en désaltereront... ah ! Royaume, tu chancelles ! Quelle chute terrible ! On la prévoit sans la prévoir⁸.

Un monde brouillé

Contrairement à la tradition millénariste, les convulsionnaires ne promettent pas de paradis proche. Plus de direction ferme : leur univers est de part en part menacé par la perte de la topographie et des repères religieux traditionnels. Pour eux, en effet, le monde vit complètement dans l'erreur et les ténèbres depuis la promulgation de la bulle Unigenitus. Tout est brouillé comme l'exprime on ne peut plus explicitement « la petite Veuve », l'extraordinaire M^{me} Laveine (non identifiée) :

du 8 may 1736

Ce discours a été dicté mot à mot

Nos amis brouille, brouille, nos parens brouille brouille, nos bienfaiteurs brouille brouille, nos pères brouille, brouille, nos conducteurs brouille, brouille, nos maîtres brouille brouille, nos pontifes brouille brouille, nos juges brouille brouille, nos magistrats brouille brouille, les conseils tant ecclésiastiques que laïcs

brouille brouille, les docteurs brouille brouille, les chefs des conseils brouille brouille, les grands et petits conseils brouille brouille, les rois brouille brouille, tant de ce pays-ci que des autres. Les illustres comme les petits brouille brouille, dans les nombreuses familles brouille brouille, dans le petit nombre brouille brouille, entre les deux frères brouille brouille, le père avec le gendre brouille brouille, la belle fille avec la mère brouille brouille, jusques dans leur jeu brouille brouille, ce qui doit leur servir d'amusement sera pour eux le sujet de brouille brouille. Enfans tout devient brouille brouille et malgré leur brouille brouille. Tous les jugemens s'exécuteront dans brouille brouille et tous les hommes seront si brouille brouille qu'ils ne verront pas même leur brouille brouille [...]⁹.

C'est pourquoi il est si difficile de s'orienter même pour ceux qui tentent de suivre la lumière de la vérité tellement elle est voilée et obscurcie par de sombres nuages. C'est ce qu'explique l'une des plus prolifiques parmi les visionnaires, Babet dite la paysanne (probablement originaire de Saint-Galmier, sous la direction du père Pinel, ex-oratorien) :

10 février 1744

Voici ce que moi a vû. J'ai apperçu un chemin qui était fort étroit et au milieu duquel il y avait une ligne* sur laquelle il fallait nécessairement marcher pour arriver à mon bonbon qui était au bout de cette ligne. Les enfans étaient tenus chacun d'un côté par son père et de l'autre par sa mère**. Le père disait à cet enfant, mon petit viens avec moi. Sa mère lui disait aussi, mon petit, viens avec moi et chacun le tirait à soi pour le faire sortir de la ligne, et quand ils en étaient sortis, ils s'en écartaient insensiblement. Plusieurs n'y revenaient plus. Il y avait aussi précisément sous cette ligne des pères et mères qui passaient par des trous et avec de petits crochets imperceptibles arrêtaient et attiraient ces petits à eux, en sorte que plusieurs tombaient dans ces trous. Il y avait une petite étoile qui servait à éclairer ces petits, mais qui étant obscurcie de tems en tems par des nuages, les jettaient dans de grands embarras. Plusieurs n'avaient pas la patience d'attendre son retour, s'écartaient de la ligne et s'égarèrent [...]¹⁰.

* cette ligne, c'est la règle de l'évangile.

** Par père, elle entend le directeur, par mère une convulsionnaire.

La vision qui suit, vision de la Jérusalem céleste, est d'un type très rare parmi les discours des convulsionnaires. Elle illustre on ne peut mieux le caractère intenable de cet idéal tout de transparence et de lumière, très proche du mythe solaire de la Révolution¹¹. Il disparaît aussitôt dans le noir abîme de la décoration baroque. Le visionnaire n'arrive pas à procurer une architecture arrêtée à ce paradis solaire, ondoyant, cristallin, flottant, embrasé et illimité. Les convulsionnaires manquent en effet d'un espace imaginaire organisé. Ils sont à la limite de deux âges. Selon eux, les pompes baroques ont apporté les ténèbres, mais ils ne connaissent pas encore l'espace néo-classique. Ils ne savent pas s'orienter dans le clair-obscur et s'égarent dans un monde qu'ils ressentent comme brouillé et voilé.

Description de ce que je me puis resouvenir de la vision qu'il a plu à Dieu de me donner en convulsion.

Le 12 oct. 1738 à 5 h et demie du soir jusqu'à 6 heures environ.

1 – Je me suis trouvé dans une ville superbe tant par la beauté et la richesse de ces édifices que par le bonheur de la félicité de ses habitants.

2 – Le soleil qui l'éclairait n'occupait pas un point du firmament comme le notre mais remplissait tout le ciel visible. En le considérant du lieu spacieux et élevé où j'étais, il ne bornait son étendue qu'à l'horizon et il couvrait de sa grandeur le firmament de tous côtés.

3 – Ses rayons donnaient partout tant de lumière que les lieux où ils ne faisaient que se réfléchir étaient plus éclatants que la neige à la lumière du jour le plus beau.

4 – Mais pour les lieux éclairés de sa lumière, ils avaient l'éclat de l'airain dans une fournaise ardente et leur splendeur égalait la force du soleil des plus brillants jours de l'été en plein midi.

5 – Après que j'eus considéré quelle était la magnificence des maisons d'une partie de la ville qui est située sur la pente d'une montagne très haute, je descendis pour me promener dans l'autre partie, qui est la basse ville et qui couvrait une grande plaine. Ces bâtiments d'un seul étage, environnés de toutes sortes de jardins grands et petits, n'étaient composés que de treillages, couverts de vigne dont les feuilles et les fruits ressemblaient à des cristaux d'un vert clair et un peu embrasés.

6 – Les treillages étaient aussi de couleur verte comme les treillages ordinaires mais tout transparent, de sorte que j'apercevais aisément une multitude de personnes qui chantaient par petites troupes dans chaque maison et d'autres qui étaient assises et qui mangeaient de toutes sortes de fruits.

7 – Autant ils en arrachaient aux arbres, autant ils s'en formaient tout d'un coup de nouveaux et tout cela n'était que de l'or embrasé en transparence comme le verre...

8 – Leurs habits qui étaient de longues robes, flotaient au vent comme les tourbillons des flammes dans un incendie. Ces habits étaient d'une blancheur si éclatante et d'un feu si beau que l'on peut dire qu'ils étaient revêtus du soleil.

9 – Une paix, une joie et des charmes infinis régnaient dans le cœur de ces brillantes créatures, dont l'agilité est inexprimable, car elles sont légères comme les flammes.

10 – J'ignore si la haute ville a d'autres fortifications que son élévations ; mais pour ce quartier que la plaine environne il était renfermé dans des murailles qui ne m'ont guère semblées ni plus épaisses ni moins élevées que celles qui entouraient les ruines précieuses de Port Royal des Champs.

11 – Ayant admiré toutes ces choses avec étonnement, je passai sous une arcade qui était construite comme une arche de pont et je sortis de la ville par une rue qui regarde l'Occident et qui conduit dans une plaine au milieu de laquelle je vis couler un fleuve très calme et tranquille et dont les eaux claires et très pures représentaient si parfaitement le ciel et la terre que j'aurais cru voir un monde nouveau si le vent doux qui soufflait quelque fois et qui venait du midi n'en eut un peu dépoli la surface, en y faisant des ondes.

12 – Me promenant donc, sur le rivage entre la ville et le fleuve, et admirant la verdure des gazons de la campagne que je voyais à l'autre bord, j'eus envie de chercher un pont ou du moins une chaloupe pour passer l'eau espérant que cette lumière qui faisait dans la ville et sur le rivage du fleuve un jour sans fin ne cesserait nulle part d'éclairer en ces lieux.

13 – Enfin je trouvai un bac et un homme qui le conduisait ordinairement, il me passa et abordé à terre j'en sortis pour parcourir la plaine.

14 – Cependant, plus je marchais en m'éloignant de la ville et du fleuve, moins la lumière de ce grand jour qui y règne paraissait à mes yeux. Les ombres de la nuit m'environnaient de toutes parts et à peine pouvais-je distinguer le vrai chemin du préci-

pice, lorsqu'une porte ou plutôt un bel arc de triomphe s'offrit à moi tout d'un coup.

15 – La curiosité alors m'ôta toute crainte, et sans songer qu'une nuit profonde qui l'environnait de toutes parts m'empêchait de retourner à la ville. J'avancais à grands pas, et étant parvenu, j'aperçus que cet arc était le frontispice d'une galerie profonde d'une excellente architecture. Ses portiques étaient d'une noble proportion. Leurs travaux étaient embellis chacun de deux pilastre d'un ordre corinthien.

16 – Attiré par une si pompeuse décoration, séduit par mes yeux, vaincu par une fatale curiosité, j'eus le malheur d'être entraîné dans un noir abyme avec la plus incroyable rapidité¹².

L'identité perdue du Messie

Contrairement aux mouvements messianiques, les convulsionnaires n'ont aucun personnage charismatique à mettre en avant, aucun messie consistant à proposer. Lorsqu'on en arrive à la phase des convulsions, il n'est plus guère question du héros initial du mouvement, le diacre Pâris. Quant au prophète Élie, dont la venue doit annoncer la conversion générale du monde, le grand renversement, il se cache sous les pires apparences, à tel point que son identification devient problématique. Ainsi dans ce Portrait du Saint Prophète par la sœur Lolotte (non daté) :

Traître et cruel en apparence, homme désespérant et paraissant désespéré, fou et insensé. Terrible à tout l'univers, protecteur des humbles, fléau des orgueilleux, railleur piquant les faux sages, homme dévorant et capable de détruire tout l'univers, faisant sentir tout ce que la justice a de plus sévère, tout ce que la vengeance a de plus effrayant, rocher insensible, montagne inaccessible, feu dévorant, torrent rapide, mer immense et sans fond, désert stérile, protecteur des bêtes les plus farouches, homme souverainement dégoûtant, homme vilain et puant, le plus insensé en apparence.

Si cela est votre portrait, mon cher Père, est-ce bien vous-même ? N'est-ce pas plutôt un ange des ténèbres envoyé par la justice du Seigneur pour tout perdre et tout précipiter dans les enfers. Homme de feu et d'amour, sage et ferme, habile et savant

dans l'art de combattre, homme vêtu de noir pour cacher votre blancheur, homme rempli de consolation dont la bouche ne prononce que bénédiction, dont le cœur est rempli de la plus tendre sollicitude, dont les pieds sont légers pour courir dans les sentiers de miséricorde, qui êtes fourni dedans pour ceux que vous aimez, vous aiant été donné la puissance de faire refleurir les forêts les plus sèches, de faire couler les ruisseaux de lait et de miel sur les monts les plus arides, qui renouvellera toute la nature en peuplant les campagnes de troupeaux magnifiques. Ah voila donc qui vous êtes : vous jouez de vilains tours à vos enfants, cela ne fait rien, mon Papa, parce que quoique vous les poursuiviez, vous les aimez. Amen¹³.

Les convulsionnaires découvrent la dérive infinie d'une indentité à jamais perdue.

26 juillet 1744, sœur Colombe.

Il faut que je vous dise ce que j'ai dans le cœur. Je vois un pauvre, je vois un homme qui se transfigure comme il veut. Qui est-il ? Je n'en sçais rien. Est-ce Élie ? Je n'en sçais rien : Sont-ce les prophètes, je n'en sçais rien. Est-ce le Diable ? Je n'en sçais rien. Sont-ce des Anges ? Je n'en sçais rien. Est-ce Dieu ? Je n'en sçais rien.

Je ne le peux pas croire ; mais ils m'ont dit que cet homme aura la ressemblance d'un crucifix, que la croix ne lui fera point peur parce qu'il est lui-même la croix, et qu'elle va partout avec lui. Que cet homme se transfigurera en une multitude innumbrable de manières, et que partout où il passera, il laissera des traits de folie, traits d'yvresse, traits d'extravagances, et dans ces traits, l'homme sera lui-même transfiguré, et comme métamorphosé en d'autres lui-même. Il dira et fera des choses qui sont inexprimables et inexplicables. Cette lumière enveloppée par la nuée aveuglera ceux sur qui elle passera. Je ne vois que des nudités et des extravagances qui ont la ressemblance d'un opéra et d'une tragédie. Chacun y jouera son rôle, et après, qu'il l'aura joué, il ne sçaura ce qu'il a fait ni ce qu'il a dit. Cela est bien étonnant et drôle¹⁴.

Ils éprouvent la nostalgie d'une relation immédiate et vivante avec Dieu et le besoin d'une identification devenue impossible à son image : Voyez nous, mon Dieu et regardez-nous¹⁵, hurle sœur Louise l'Aboyeuse, le 16 juillet 1733 :

Mon Dieu, qu'est devenue votre image ? Que sont devenus les yeux que vous nous aviez donnés pour votre lumière ? Où sont les oreilles qui doivent entendre votre voix ? Où est la bouche qui ne devrait s'ouvrir que pour chanter vos louanges et invoquer votre nom. Mon Dieu, nous sommes tout défigurés, notre [votre] visage n'est plus qu'une confusion de traits qui y sont encore mais qu'on en voit point parce que le péché les a cachés. Mon Dieu, vous les voyez encore, et vous saurés bien leur rendre à chacun leur visage quand votre tems sera venu. Mon Dieu, quand sera ce que vous nous ferez à votre image et ressemblance¹⁶ ?

Les convulsionnaires n'ont pas seulement ressenti l'éloignement de Dieu, ils ont aussi éprouvé le doute. Leur Dieu n'est plus simplement caché comme celui des jansénistes du XVII^e siècle, il est voilé à l'infini : derrière le voile il n'y a peut-être qu'un simulacre, la poupée de cire représentant Jésus-Christ :

Elle met le petit Seigneur à terre la face contre le plancher, elle étend sur lui un grand voile, ne laissant qu'une très petite ouverture par laquelle on puisse l'apercevoir. Elle soupire et gémit beaucoup puis elle dit : ah ! Seigneur, s'il faut que votre vérité soit ainsi couverte de nuages, qui pourra estre sauvé ? Qui croira en vous¹⁷ ?

II

L'autre réalité des figures : la déchristianisation

Mais alors, si les discours des convulsionnaires n'annoncent en vérité ni la fin des temps, ni la venue d'Élie, ni le triomphe ineffable et poétique de la parole divine, même s'ils ne cessent de les évoquer, que disent-ils ? L'originalité de ces discours, dont le charme bizarre, le comique « surréaliste » mais également le ton mélodramatique frappent dès la première lecture, tient centralement à la perte du sens figuré qui s'y joue. La démonstration

s'affole, s'évanouit dans les méandres des images et des comparaisons : la courbe de la conversion est trop sinueuse ; la représentation sacrale finit par se dissoudre au sein des significations nouvelles produites par le siècle. En voulant figurer l'état originel, l'enfance de la primitive Église, les convulsionnaires ont paradoxalement contribué à la destruction de son innocence mystique. L'utopie de la primitive Église disparaît sous des images d'une sensiblerie et d'une mignardise très dix-huitième-siècle, dans le cadre d'une sorte de mélodrame de la sainte Famille : l'histoire des convulsionnaires orphelins à la recherche désespérée de leur père et de leur mère.

Les névrosés de Dieu

Leurs paraboles ressemblent à des contes drolatiques, leurs visions prophétiques à des rêves ou des cauchemars, dans lesquels transparaissent les peurs et les désirs intimes du visionnaire, parfois même, vers la fin du siècle, ses fantasmes relatifs aux revenants. Sur cette question des instincts divins, du génie des convulsionnaires, Carré de Montgeron a sans le vouloir très bien « démontré » la sécularisation de l'inspiration :

Pour cet effet il [*Dieu*] a permis que les convulsionnaires mêlassent dans leurs discours les pensées de leur propre esprit, et que prenant quelquefois pour des inspirations divines les fantômes forgés par leur imagination, ils fissent des prédictions particulières qui ont été démenties par l'événement, ou qui ont paru telles.

Aussi n'est-ce que rarement qu'il leur dicte toutes leurs paroles, soit dans leurs prédictions, soit dans leurs discours. Le plus souvent, après avoir éclairé tout à coup leur esprit par un rayon passager d'une lumière surnaturelle, qui leur apprend de grandes vérités, qui leur révèle des faits à venir et qui leur présente des images symboliques, il les laisse à eux-mêmes pour exprimer à leur façon ce qu'ils viennent d'apprendre et de voir. Ainsi le convulsionnaire obligé de composer son discours suivant son génie, a souvent de la peine à distinguer les pensées qui naissent de son propre fond, des connaissances surnaturelles, que Dieu vient de lui donner : et quelquefois, sans le vouloir il les confond ensemble¹⁸.

Les convulsionnaires sont en quelque sorte les premiers « né-

vrosés » de Dieu car, comme l'explique encore Montgeron, ils sont loin d'être fous :

Ainsi outre plusieurs autres différences très considérables entre la folie et l'aliénation d'esprit, il y a celle-ci qui est essentielle : que la folie est une maladie véritable dont le principe ne cesse point de subsister quoique les accès n'en soient pas continuels, maladie qui ne peut être guérie que par des remèdes, et qui ne l'est rarement : au lieu que l'aliénation de l'esprit n'est qu'un état momentané, qui n'altérant point l'intégrité du cerveau et ne causant aucun dérangement dans ses fibres, n'y laisse nulle mauvaise impression.

J'ai déjà observé que les convulsionnaires dans l'état ordinaire de leur convulsion sont dans une sorte d'aliénation des sens, qui consiste en ce que généralement parlant leur sens, quoiqu'ils reçoivent les impressions des objets extérieurs, en sont moins émus que dans leur état naturel : ce qui occupant moins l'âme, lui donne plus de facilité pour concevoir les objets intellectuels.

Il est d'abord évident que cet état qui procure à l'esprit plus de pénétration que lorsqu'il est plus absorbé par les sens, n'a nul rapport à la folie. Cette sorte d'aliénation des sens a même été regardée en plusieurs Saints comme un don de Dieu¹⁹.

Une étrange familiarité

Les textes suivants proviennent des collections de la bibliothèque de Port-Royal, de la Bibliothèque nationale, de la bibliothèque de l'Arsenal, des Archives nationales, des Archives historiques de l'Archevêché de Paris, du fonds Sainte-Beuve à la bibliothèque de la Société d'histoire du protestantisme français. Certains d'entre eux ont été publiés dans les deux volumes du Recueil de prédictions intéressantes faites depuis 1733 par diverses personnes sur plusieurs événements importants, paru à Lyon en 1792, et dans le Mystère d'iniquité dévoilé de l'abbé Reynaud, publié en 1788²⁰, l'une de nos plus curieuses sources sur le mouvement convulsionnaire. Ce dernier ouvrage, produit d'un détracteur acharné, s'inscrit dans un ultime rebondissement polémique qui a lieu à la fin des années 1780 autour de la question des secours²¹. Afin de prouver l'hérésie criminelle des pratiques convulsionnaires, Reynaud entreprend de publier un petit choix d'extraits qu'il a soigneusement sélectionnés parmi la masse des manuscrits. Il fournit au passage une estimation du nombre de discours disponibles à un lecteur de la fin du XVIII^e siècle :

Voilà 100 Écrits de la Secte d'exposés, et environ 500 d'indiqués, scavoir : 186 dont j'ai composé le XXV Écrit, les 200 volumes que j'ai annoncés et environ 100 Écrits dont je me suis contenté de citer les dates ; mais en supposant que les 200 volumes contiennent comme le premier 186 Écrits, il résultera de ces 200 volumes 37 mille deux cent Écrits, sans compter ceux dont j'ai fait usage, ceux dont j'ai simplement donné les dates et une infinité d'autres que je n'ai pu me procurer²².

Il nous reste aujourd'hui dans les bibliothèques et les archives parisiennes plusieurs dizaines de milliers de discours différents, c'est-à-dire plusieurs centaines de milliers de pages manuscrites de tous les formats et de toutes les écritures ! Devant une telle mer de paroles, tout choix est menacé d'arbitraire, d'autant plus qu'on y chercherait en vain, comme nous l'avons déjà souligné, des échantillons représentatifs rattachables sans hésitation à la tradition millénariste et eschatologique. Sur quels critères opérer une sélection ? Pauvres paraphases de l'Histoire sainte, beaucoup de ces discours monotones ennui ; mais au fil hasardeux des pages, on tombe régulièrement sur des textes regorgeant d'imagination, qui réveillent chez le lecteur un étrange sentiment de familiarité. Étrange, car la comparaison et la restriction empêchent toujours d'identifier complètement ces textes : on « dirait » un conte philosophique, une nouvelle de Kafka, une pièce de Marivaux, un roman pornographique du XVIII^e siècle ; c'est « presque » de la poésie, ça « ressemble » à un rêve ou à un cauchemar. Ils cristallisent tant de références qu'ils en deviennent compacts et hermétiques.

Bien que sélectionnés en fonction de ma propre sensibilité, les textes suivants présentent un trait commun qui dit l'essentiel quant à l'originalité des discours des convulsionnaires : la tendance à perdre tout contenu religieux, tendance qui va de pair avec une espèce d'intense force expressive, une sorte de violence sémantique, un état brut du sens.

Contes drolatiques

La Manufacture du Néant en l'être :

du 17 avril 1757, sœur Orpheline.

Mon guide m'a menée aujourd'hui dans une plaine où il y avait deux bâtimens de structure tellement différente que

l'une paraissait être le renversé de l'autre. Je ne pus m'empêcher de luy en marquer une surprise. Il me dit :

c'est que l'un de ces bâtimens renferme des choses qui sont effectivement le renversé de l'autre. Nous approchâmes de ces bâtimens, et je vis sur la porte du plus grand une inscription où il y avait en gros caractères : *Manufacture du Néant en l'être* ; et sur la porte de l'autre : *Manufacture de l'être en néant*. Mon conducteur me dit : Entrons dans le premier et vous y verrez l'œuvre de la puissance de celui qui y commande.

Nous entrâmes dans une grande enceinte obscure : remplie de mille millions de non êtres qui attendaient le commandement du Maître pour devenir quelque chose. Tout me paraissait dans une tranquillité profonde de non existence et dans une possibilité très prochaine d'être au premier commandement.

Dans l'étenduë non mesurable de ce vaste magasin de non êtres, il paraissait une parole semblable à la vie qui en parcourant les tours et détours de ce lieu, choisissait une quantité de non êtres à qui elle donnait par rang l'existence selon sa volonté et qu'elle produisait au dehors avec toutes les propriétés de l'ordre où elle les mettait. J'entendais tous ces nouveaux êtres, sortant du magasin des non êtres, louer et célébrer la grandeur et la puissance du maître en disant : nous n'étions rien par nous mêmes, et nous sommes quelque chose par sa puissance.

Après avoir considéré assez longtemps cette production des non êtres en êtres, mon conducteur me fit entrer dans la manufacture de l'être en néant, et il me dit : vous allez voir ici la sagesse de celui qui y commande. Je trouvai ce bâtiment infiniment plus petit que le premier quoique son renversé. Je vis, non sans surprise et sans frayeur, quantité de feux de différente nature, de fers de toutes formes et figures, des mortiers de tout genre, des presses de toute espèce, des eaux de toute qualité, et une seule balance, mais si petite qu'à peine aurait elle porté le poids de la dixième partie d'un grain de millet. Je vis apporter des êtres de toute grandeur, de toute figure, les uns tout éclatant d'or, les autres fort sales, qui tous répétaient : nous sommes quelque chose, et nous ne voulons pas être réduits à rien.

Il faut cependant, me dit-on, que chacun de ces êtres, pour être mis en réserve par le maître, soit réduit au poids de cette balance. Étonnée et effrayée de cette parole, je fus fort attentive à ce qui se passait. Je vis qu'on jetait les plus grands en volume dans des fournaies ardentes, et que tout à coup l'amplitude de

ces êtres se dissipait en fumée, en sorte qu'il ne restait qu'une petite masse assez informe que l'on coupait, rognait, et taillait de tous côtés pour en diminuer le volume, et qu'ensuite on les jetait dans des eaux corrosives qui les réduisaient à l'imperceptibilité du poids de la balance.

J'en voyais d'autres qu'il suffisait de faire dissoudre dans des creusets, d'autres dans des lessives, et c'étaient ordinairement les plus sales qui étaient les plus faciles à réduire. Il y en avait, parmi ces êtres, qu'on aurait pris pour de l'or le plus fin et le plus pur, tant ils étaient brillants. Ils paraissaient communément plus petits, mais néanmoins il fallait beaucoup plus de travail pour les réduire au poids de la balance. On les jetait alors dans des eaux corrosives qui leur faisaient perdre tout leur brillant, sans cependant diminuer leur volume ; et je voyais qu'à mesure que ce brillant se dissipait dans ces eaux, ils devenaient comme une terre sèche et brûlée qu'il n'était pas facile de réduire, et ce n'était qu'après les avoir fait passer bien des fois par les mortiers, les creusets, les eaux corrosives, enfin par le fer et le feu qu'on venait quelque fois à bout de les réduire au poids de la balance. Il y en avait beaucoup de ceux-là qu'on rejetait comme étant trop difficiles à réduire, et que le maître employait à broyer et à réduire comme les autres. Étonnée de tout ce que je voyais, je demandai à celui qui me conduisait ce que l'on faisait de ces êtres qui étaient réduits au poids de la balance et il me répondit : on les marque de l'empreinte du maître de la manufacture pour être placée dans nos cabinets, et y être un témoignage éternel que Dieu seul est, et que toute créature n'est que néant.

Et que fait-on de toutes ces rognures, de toutes ces dissolutions, de toutes ces cendres qu'on retire de tous ces êtres devenus néant ? On les amasse, me dit-il pour ensevelir éternellement ceux qui n'ont pû être réduits au poids de la balance, amen²³.

Les Vuidangeurs :

du lundy 16 aoust 1756, Sœur Orpheline.

(La sœur se bouchant le nez avec son mouchoir et se retournant de tous côtés dit :)

Ah ! que cela pue ! Ah ! que cela pue ! J'en ai le cœur infecté. D'où vient donc une telle puanteur ? une telle infection ?

(reste comme écoutant quelqu'un puis dit)

Je m'en doutais bien ; cela ne peut venir d'ailleurs. Il n'est pas étonnant que quand on vuide une fosse de commodités, l'on en

soit infecté, parce que sa puanteur se répandant de tous côtés suffoque ceus qui sont aux environs. [...]

Tenez, tenez (la Sr parle aux assistans), Voyez vous cet homme qui sort de cette fosse, comme il est fait ? Il est tout barbouillé de merde, il en a jusqu'aux yeux ; ses habits en sont tout couverts ; ses mains en sont toutes pleines ; mais cependant malgré cela, il a l'air respectable.

Bon soir, Papa, vous faites là un métier bien sale et bien pénible. Comment pouvez vous résister à etre ainsi plongé dans l'ordure et l'infection ?

Il faut bien que je m'y mette moi meme pour empêcher ceux de cette maison de perir par leurs propres immondices. Ceux que j'avais envoyez pour vuidier toutes ces ordures, et pour éviter la puanteur aux gens de cette maison, ont cru faire merveille de nettoyer seulement les conduits de cette fosse, en y jettant beaucoup d'eau, ils ont nettoyé, il est vray, les entrées ; mais ils ont tellement rempli d'eau la fosse qu'elle aurait crevé par sa charge, si je n'étais venu moi même l'ouvrir et la vuidier.

Mais comment pouvez vous résister à cette puanteur ? C'est un secret qu'on ne peut scavoir qu'en travaillant avec moy.

ah ! bon ! Le voila qui redescend dans sa fosse. Est-ce que j'ai dit quelque chose de choquant à votre maitre ?

Ah ! pour cela non mais c'est qu'il n'aime pas jaser quand il travaille, ainsi remontons. Je suis pourtant fachée de ce qu'il s'en est allé et je lui allais demander ce que deviennent toutes ces vuidanges après que vous les avez retirées des fosses.

Notre maitre les envoie dans un lieu destiné à cela, où elles achevent de se pourrir, et quand ils sont devenus fumier, notre maitre les fait distribuer pour en couvrir et en engraisser les terres, et par là les rendre fertiles.

Dites moi encore je vous prie, comment vous pouvez rester ainsi toute la journée dans une telle puanteur, car vos habits sont tout pénétrés et infectés de ces ordures.

Comme nous ne travaillons que la nuit, ainsi nous ne sommes dans la puanteur que pendant la nuit. Car dans le jour nous prenons d'autres habits, avec lesquels nous allons avec le monde de maniere qu'on ne s'apperçoit pas de la puanteur dont nous sommes couverts la nuit : et c'est ainsi que pour gagner notre pain, nous nous salissons, en nettoyant les autres. Je vous laisse, car mon maitre m'appelle. Adieu donc, bon soir et bonne nuit²⁴.

Les Portiers :

du 19 août 1737, sœur Babet la paysanne.

À moi peux pas parler, moi trop petite, moi peux pas encore faire remue ma langue, moi bien petite et si petite qu'il pourra pas me reconnaître. Je ne suis pas plus grande qu'un navet. J'ai perdu mes jambes et ma tête. Il ne me reste plus qu'un cœur... J'ai fait le plus drôle de voiage du monde. J'ai été dans un païs, où j'ai vu de drôles de corps. Ils se parent, ils fument et ils n'ont pas d'yeux, ils s'habillent et ils sont toujours nuds et ils sont tout tremblants de froid. D'abord que je les ai vus, je me suis moqué d'eux. J'ai quitté ce païs pour aller dans un autre, où il y avait de grands gens bien rangés dans une maison où il y avait des portes. Ils étaient tous les portiers, je crois car ils étaient assis près les portes fort à leur aise. J'ai rencontré des petits comme moi, et me suis mis autour d'eux à gazouiller et ils nous ont fait faire la plus drôle de culbute du monde. Ils n'ont pas voulu que nous gazouillions autour d'eux. Ils nous ont jetté d'un coup de pied dans le fossé qui était aux pieds de la Maison, et nous avons perdu la tête et les jambes. J'ai cru être morte quand, j'ai été là. C'était de drôles de gens ces portiers. Ils avaient la tête en l'air et ils nous croisaient au pied sans vouloir nous regarder.

Quand nous avons tous été dans ce grand trou, je ne sais comment ça s'est fait. En perdant notre tête, nous avons perdu nos yeux. Mais nous ne les avons pas perdu pourtant car ils se trouvent à nos cœurs. Ces drôles de gens avaient de drôles d'yeux. Leurs yeux sont placés au-dessus des sourcils et ils ne voient pas ce qui se passe en bas. Après ça, ils nous ont jetté tout plein de fumier, et ce fumier a fait une fumée si épaisse qu'elle a formé des coquilles sur leurs yeux et leurs yeux sont faits comme des paravents. Ils étaient les gardiens des portes et ils ne voiaient plus clair. Voila de drôles de gardiens. Dans le fossé où nous étions, il y avait un endroit extrêmement étroit qui n'était pas commode. Mais il y avait une petite lampe. Nous nous en sommes approchés et nous avons été étonnés quand nous avons eu passé par ce chemin étroit de nous trouver au milieu de la maison et eux étaient à la porte en dehors. Ils nous croiaient bien sous leurs pieds. Nous étions là fort tranquiles. Quand nous avons été là nous nous sommes mis à gazouiller. J'ai bien gazouiller aussi. Ils entendaient bien un petit brin de notre ramage ; mais de si loin qu'ils n'y comprenaient rien. ça fait à leurs oreilles comme un bourdonnement : et vous savez bien que quand on entend un bourdonnement de marcher, on secoue les

oreilles. Ils faisaient tout de même. Avec cette petite lampe nous avons aperçu une petite fenêtre, et par là nous avons vü un país qui était loin, tout plein de gens qui paraissaient comme morts, entassés les uns sur les autres et qui n'avaient pas d'yeux du tout. Nous avons encore regardé par un autre côté un petit chemin qui conduit à une montagne. Pendant que nous faisons là notre petit ramage, nous avons vu venir de loin un gros moineau qui entendait notre ramage. Il est venu à nous et il est entré et nous nous sommes mis bien plus à gazouiller. Il avait un becq et un cou-teau dedans. Il est sorti et a fait un tour pour visiter tous les portiers et en faire le tour. Il gazouillait mais bien plus fort que nous et ça était pour eux un bourdonnement bien plus insupportable. Ils se sont levez. Ils ne voiaient pas et ils voulaient combattre contre lui ; mais il leur a fait des blessures avec son cou-teau. Après cela ils se sont animés bien forts. Ils se chamaillaient et parlaient un langage qu'on entendait pas. Pendant ce temps le gros moineau a fait un vol vers ces gens qui étaient morts et qui n'avaient point d'yeux. Il a touché la place de leurs yeux, aussitôt il leur est venu de grands yeux. Ils se sont levez sur leurs pieds et aussitôt le gros moineau est revenu à la maison. Tous ces vilains gens se sont mis encore à combattre d'une force épouvantable. Ils étaient nus, il les a tous blessés et couchés par terre et après ça lui a été blessé, il était aussi par terre mais il s'est relevé, il a pris son vol, il a ouvert une porte de la maison et nous a tous conduits à ces gens qui avaient des yeux tout neufs et puis il s'est enfui par le chemin par lequel il était venu et puis tous ces gens qui avaient des yeux neufs, sont venus dans la maison, parce qu'il n'y avait plus de portiers²⁵.

Les Lunettes :

21 juillet 1756, sœur Gav...

La sœur s'étant ensuite assise dit : Ah ! mon Frere, je viens de voir de terribles choses, mais en même tems bien grandes. Il m'a semblé que je me promenais dans les avenues de Vincennes avec ma sœur Th... nous avons vu un homme âgé tenant sur ses genoux une boîte pleine de lunettes, qui nous a dit : Mesdemoiselles, voulez-vous des lunettes ? Non, lui avons nous répondu, nous sommes assez jeunes pour avoir de bon yeux. Nous sommes entrées ensuite dans une salle où il y avait des soldats, des mendiants et des Put... des plus effrontées. La plupart des hommes « habebant tegumenta femorum laxata et scorta indusia sur-

sum elevata, pectus que nudatum et omnes simul horrenda patrabant, Haec verba invercunda Bou... Fou... audacter edebant et unusquisque sexus nomine gaudebat Macr... Pu... Gar... Sicuncte certatim vellicabant. Agedum dicebat illa f... F... Cape verenda aiebat ista et ita loquens turpe hoc membrum muliebre nudis nominibus enuntiabat.

(Tout cela a été crûment dit dans l'assemblée et est énoncé de même dans le manuscrit).

Ce spectacle nous rendit stupéfaites, et nous disions tout bas l'une à l'autre : c'est horrible, c'est abominable. Chose singulière, c'est que voulant prier Dieu de nous faire sortir de cet endroit, et récitant le Pater, il me semblait que je disais moi-même Bou... de chien et les chansons de ces gens là. Pour ma sœur elle articulait très correctement tous les beaux mots que nous avions entendus. Pendant que nous parlions ensemble, s'approche de nous un homme qui nous dit : « Non quid et vos scorta simiter estis ? » Non Monsieur, par la grace de Dieu. Tant pis, Mesdemoiselles, répondit cet homme. Savez vous bien que toutes les personnes qui sont ici sont les enfans du Bon Dieu ? Il nous présenta des lunettes, nous reconnûmes que c'était celui qui nous les avait offertes au commencement ; il nous obligea de les prendre. Quand elles furent sur notre nez, quel spectacle pour nous ! Nous nous trouvâmes comme dans une Église, et à la place de ces abominables, nous ne vîmes que des gens prosternés dans un profond anéantissement aux pieds de la Majesté Souveraine ; chacun étant occupé à remplir les fonctions dont Dieu l'avait chargé. Les uns ouvraient leur cœur pour y recevoir les impressions de la Croix et la semence de la vérité, de sorte que l'on voyait le Christ se réincarner et renaître en eux. D'autres ouvraient les canaux des fontaines du Sauveur. Ceux-ci comme de fidèles échantons présentaient à pleines coupes aux ames, le vin délicieux avec lequel l'Esprit Saint anime et fait germer les vierges. Ceux-là distribuaient à leur frères avec toute la magnificence de Joseph les alimens réservés dans ses greniers pour préserver son peuple de la famine présente. Tous n'ayant qu'un cœur et qu'une ame, s'unissaient ensemble par une manducation et un breuvage céleste, et ils adoraient Dieu par des Amen et des Alleluia qui formant un concert admirable, ravissaient le cœur encore plus que les oreilles.

Étonnées d'une pareille metamorphose, nous ne savions que dire. Alors cet homme nous dit : ôtez vos lunettes. Nous le fîmes et la salle nous parut encore plus abominable qu'auparavant.

Nous reprîmes les lunettes, et nous revîmes la même beauté dans les objets. Après quoi cet homme nous dit : vous voyez à présent, Mesdemoiselles, par votre expérience, que vos yeux ne sont pas capables de vous faire appercevoir les mystères cachés sous les voiles hideux aux sens naturels, mais respectables à la foi. Il nous entretint ensuite du plan de Dieu dans cette salle, nous disant que c'était l'image de l'œuvre que Dieu allait opérer au milieu de la Gentilité, en l'aveuglant par le caractère, l'état et les mœurs de ceux qui allaient prendre pour examiner avec des yeux charnels et grossiers, et un ministère de vie pour ceux qui les considéreront avec les yeux que Dieu seul peut donner.

Nous étions déjà sorties pour nous en aller, lorsque ma compagne me dit : retournons et voyons un peu si nous ne pourrions pas avoir quelque part à ces grands mystères. Ô mais, lui dis-je, « ad hoc opus érit nostrum vulgare corpus, et absit a nobis ». Il est vrai, répondit la sœur, mais que risquons nous ? Nous en serons quittes pour reprendre nos lunettes. Nous nous mîmes donc à une table et quelque tems après je fus obligée de dire : Nunc sane absolute scortum me fateor (le français est encore plus révoltant et je supprime bien des choses et elle ajoute) : aussitôt plusieurs Freres sont venus me féliciter des bonnes dispositions où Dieu me mettait. Et elle assure qu'elle vit et ressentit « in turpitudine se volutando » des choses ineffables et des mystères inavouables de l'amour infini de Dieu pour sa créature et de l'union qu'il forme avec elle, ce qui me jetta (dit-elle) dans l'extase et le ravissement²⁶.

La mort du fils d'un Roi :

Du 30 aoust 1784, sœur Aile, 21 ans.

La Sœur annonce la mort du fils d'un Roy et sa Résurrection huit jours après. Une convulsionnaire se présenta au Chateau, demanda à parler au Roi ; les gardes se mirent à rire de sa physionomie ; lui dirent que des personnes comme elle, n'entraient pas chez le Roi ; que si elle avait quelque placet, ils le lui feraient parvenir. Elle leur dit qu'elle n'en avait pas, et qu'il fallait qu'elle parla elle-même au Roi. Les Gardes la traitèrent de folle et persistèrent à lui refuser l'entrée, et ils tombèrent morts à ses pieds. Le Roi ne tarda point à en être informé, il fit entrer cette convulsionnaire et lui dit : Venez vous pour me faire mourir comme vous avez fait à mes gens ? Elle dit : c'est mon Père qui les a tué, parce qu'ils se sont opposés à sa volonté. Mon Pere m'envoie

vous dire que votre fils est mort et enterré. Le Roy effrayé fait préparer son équipage et va à l'endroit où il était, et apprend la chose comme il lui avait été dit ; fait ouvrir le tombeau, pleure la mort de ce fils qu'il chérissait. Alors le fils se leva et fuit par là. (Je ne me rapelle pas la suite écrit le Ministre sur l'Écriture duquel ceci est copié ce 1er mars 1807)^{26 bis}.

Cauchemars

Moi seul :

En 1751 dans le commencement du mois d'août une personne opposée à l'œuvre de Dieu a fait un songe des plus terribles et elle l'a raconté comme une chose extraordinaire, mais sans en être touchée ni inquiétée, car elle faisait des éclats de rire en le racontant, le voici :

Elle s'est trouvée dans la rue sans sçavoir d'où elle venait, ni où elle allait, tout d'un coup, elle a vu toutes les maisons tomber et se détruire, et aussi promptement le feu les a consumées et réduites en cendres jusqu'à la dernière pierre, et ne voyant plus personne dans le monde, ni bâtiment, ni créature ; elle se croyait la seule créature qui existat. Elle était fort effrayée de ne voir sur la terre qu'un grand champ vide qui paraissait immense et ne sachant que devenir, ni de quel côté se fixer ; elle apperçu bien loin d'elle, une maison qui était restée, mais que le feu consumait, car elle était toute enflammée ; mais pour cela elle ne l'a point vu se consumer. Elle la voyait bruler sans tomber, ni sans se détruire. Mais elle a été bien étonnée d'entendre qu'on l'appelait de cette maison par son nom, et voulant savoir qui pouvait l'avoir appelée, elle s'en est approchée et les personnes qui y étaient lui ont demandé des secours ; mais elle leur a dit : quel secours puis-je vous donner ? Je suis seul dans le monde, tout y est péri ; il n'y a plus que moi qui existe ; et pendant qu'elle leur contait la destruction de l'univers elle a entendu un grand bruit dans l'air. Elle a regardé le ciel pour savoir d'où provenait le bruit qu'elle entendait. Mais dans quelle surprise a-t-elle été ? Elle a vu descendre sur un nuage un vieillard de bonne mine, il avait de grands cheveux blancs, fort longs, et dans ses mains une paire de ciseaux qui étaient d'une grandeur et d'une largeur effroyable, et dès qu'elle l'a eu apperçu, elle a entendu une voix qui n'était pas du Vieillard : car c'est à lui que l'on donnait l'or-

dre et cette voix s'est fait entendre avec force, en disant à ce vieillard : coupez, taillez, rasez tout ce qui reste sur la terre et à ce moment, ce vieillard s'est mis en devoir de couper avec ses ciseaux, tout ce qui restait sur la terre. Et le bruit que ces ciseaux faisaient, ressemblait à plusieurs morceaux de fer blanc que l'on aurait coupé à la fois. Ce bruit lui paraissait si effroyable, que la peur l'a saisie ; et l'agitation de tout ce qu'elle venait de voir l'a éveillée. Mais son ignorance entretient la paix et nourrit le calme de la conscience²⁷.

Ridicule :

Du 18 décembre 1744

Cette nuit en dormant, il m'a semblé qu'on m'avait conduit dans une belle maison et que l'on m'avait fait entrer dans un cabinet où j'ay trouvé un homme assis dans un bureau. Cet homme qui paraissait fort grave et fort sérieux m'a dit en étendant la main vers un fauteuil qui était à un bout du cabinet : allez, prenez ce qui est sur le fauteuil. J'y ai esté et j'ai vu que c'estait un chapeau très finement bordé d'un point très magnifique : à costé de ce chapeau, il y avait une espèce de poignée parfaitement bien travaillée et d'un grand prix. Je me suis arrêtée tout d'un coup à la vüe de choses si riches et si belles, et je n'ay osé y toucher. J'étais alors très mal vêtu, mon habit n'était que de pauvres haillons. J'étais fait tout comme un pauvre qui demande l'aumône. Comme je restais là tout debout sans oser toucher à ce chapeau et à cette épée, le maistre de cabinet m'a dit : prenez donc cela, je me suis tourné vers luy et je luy ai dit. Eh, Monsieur, pourquoy faire ? Que voulez vous que j'en fasse ? Il m'a dit, c'est pour que vous vous en serviez. Je luy ai dit : mais Monsieur, il n'y a pas de raison, voyez comme je suis habillé : que dira-t-on de moy si d'estre de haillons comme je suis, on me voit avec une si belle épée. On me prendra pour un fou ou pour un voleur. Cet homme m'a dit : prenez, vous dis-je et vous en servez. Je luy ai dit : Mr cela n'est pas possible, je mourrерay de honte. Si on me croit ainsy équipé, gueux comme je suis : Si vous vouliez au moins me faire donner un habit convenable à ce chapeau et l'épée ; j'ay mis l'un sur ma tête et l'autre à mon costé, et je suis sorty dans les rues avec cet équipage ; mais si honteux et si confus, que jamais je ne me suis vû en si grande peine, tout le monde courrait après moy et se moquait de moy. Je me suis réveillé pendant que j'étais dans cet

embarras qui l'a fait faire à mon papa les plus vives plaintes sur la manière dont il se conduisait²⁸.

La revenante :

du 1^{er} juillet 1786, sœur Aile, 22 ans, nièce de Charlotte La Porte.

Je vous dirai pour nouvelle, mes amis que j'ai rencontré Marie [Binet], qui était avec la mère Cordonnier, le jour de Saint Pierre, elle m'a fait peur. Vous voici donc, Marie, lui ait-je dit. Elle m'a répondu avec un ton si bref qu'il ne m'est pas possible de vous le raconter. À cette voix, j'ai pensé qu'elle était morte : ma frayeur a augmenté et je lui ai dit tout de suite : Vous n'êtes pas encore délivrée ? Elle m'a répondu qu'elle était en purgatoire pour un siècle à compter du jour de sa mort. Cela m'a encore saisie une fois. Je lui ai demandé pourquoi elle y était pour si longtemps ? Elle a répondu que c'était moi qui en étais l'auteur (c'est à dire l'esprit qui animait la sœur et l'avait convertie elle Binet) et autre chose avec. Je lui ai dit ensuite : que deviendra donc cette mère Cordonnier ? Elle m'a répondu : elle paye, et dites lui bien que les jugements de Dieu sont terribles et que chacun les craigne : dite lui bien qu'elle demeure toujours attachée dans les mêmes sentiments quand elle devrait même y mourir, il n'y a qu'un sentiment, qu'une fois²⁹.

Les orphelins de la sainte Famille

Le thème de l'enfance apparaît dès le départ du mouvement des convulsionnaires. Au cimetière déjà, on avait introduit le système des lisières pour retenir les malades agités comme on soutient les enfants qui commencent à marcher. Mais il ne s'agit plus d'une enfance mystique abstraite et poétique, symbole de pureté et d'innocence. C'est de l'enfant bien réel qu'il est question, tel que promu par le nouveau modèle de l'intimité familiale qui se centre autour de lui.

C'est très souvent que les convulsionnaires figurent l'enfant, c'est-à-dire qu'ils régressent selon le code de la représentation de l'enfance au XVIII^e siècle : ils bavent, demandent des joujoux, « zozotent » ou parlent « petit nègre », mangent de la bouillie, têtent au biberon, prennent des airs mignards sur les genoux de

certain assistants qu'ils considèrent comme leurs « papas ». S'ils ne sont pas sages, ils reçoivent le fouet ! Entre ces directeurs de conscience et quelques convulsionnaires la relation parentale finit par acquérir un véritable degré d'intimité lorsque de petits groupes se ferment en communautés de type sectaire. Plusieurs sœurs engagent alors une correspondance « en style d'enfance » avec leurs directeurs de conscience comme la sœur Catin, une demoiselle des Cantins, âgée d'une trentaine d'années, avec le père Laurent Dupré, ex-oratorien passé à l'œuvre des convulsions. Tous deux font partie du groupe qui se réunit dans la maison de campagne du notaire Baudin à la Planchette, près de Neuilly.

Entore du 38 mai 1745

Moi ai dit a mon petit papa : Mon petit papa, Envoyez nous votre esprit. Mon petit papa a dit a moi : Ze ne l'envellait-aux petits. Mon petit papa a dit a moi : viens, moi va te le monter.

Mon petit papa a mené moi dans un pays ou les zens etaient estemement pauvres ez miselables. Zamais ze n'ai vu une si drande misele ils avaient pas d'autre nouliture te de petits moceaux de pain bien dur et bien moisi : leurs vêtemens étaient te des haïons tous en lambeaux et leurs ricesses tonsistaient en de vils totillazes et de petits moceaux de fer tout orné. Z'ai vu alliver de ce pays un tomme ti palaissait aussi fort pauve, et il a dit aux zens de ce pays ze vas faile cesser votre misele. Les zens ont dit a lui te veux tu dile ? nous sommes pas miselabe, nous sommes lices. Voi nos licesses. Ils étalaient leur totillazes et leurs felailles [...] ³⁰.

Mais le roman familial garde toujours quelque chose de tragique : les convulsionnaires sont des orphelins à la recherche d'un père non seulement absent mais ambigu et très féminin. L'image d'un dieu nourrice est fréquemment évoquée :

du 20 may 1733, Frère Noël [comte de la Bedoyère].

Mon Dieu faites nous bien des petits enfants puisque vous aimez comme cela les petits enfants. Eh bien ! Il faut être petit enfant, qu'est-ce que c'est qu'un enfant, cela approche bien de la folie. Un petit enfant n'a point de sens. Ô mon Dieu, est-ce qu'il faut que nous n'ayons point de sens commun ? Oui, point de sens commun : des petits enfants ne savent point raisonner. Il faut donc aussi que nous ne raisonnions point : on porte des petits enfants sur les bras, eh bien ! Nous serons aussi portés sur

des bras qui ne se lasseront point de nous porter. Je me souviens bien de cela, ma nourrice me mettait quelque fois à terre et se contentait de me tenir par les cordons mais vous qui êtes le bon Dieu, ce ne sera pas comme cela, non vous me porterez toujours depuis le moment que vous m'avez pris jusqu'à Vous et pendant tout le chemin, je ne tomberai pas au moyen de cela. Oh ! Vous valez mieux que les nourrices ordinaires, ô oui, Vous êtes la nourrice de vos enfants. ô quand une mère nourrit son enfant, elle en a bien plus de soin, ainsi que vous aurez grand soin de moy³¹.

Quant à la mère, l'Église agonisante, elle n'offre aucun refuge car son corps est tout déchiré :

Ils veulent arracher ma tête, mais il n'en viendront pas à bout. Ils arrachent bien mes membres, mais la tête, tient à un chef invincible. Ah ! Si je n'avais à combattre que mes ennemis ! Mais ce sont ceux-mêmes que j'avais établi pasteurs sur mon troupeau. Ne voyez vous pas tous ces hommes qui entourent une femmes et qui lui arrachent tous les membres ? Elle ne dit pas un mot. Est-ce que si on vous donnait un coup de lance dans le cœur, vous n'en mourriez pas ? Son cœur est percé d'outre en outre. On voit la lance de l'autre côté, et elle ne meurt pas. Elle avait donné à ces hommes une houlette pour conduire les petits moutons, et ils ont mis au bout de cette houlette une lance dont ils les ont percés. Plusieurs de ces moutons se sont enfuis. Tenez, ne voyez vous pas ? Ces hommes en grand nombre font tous leurs efforts pour arracher la tête de cette femme, mais ils n'en peuvent venir à bout. Plus ils font d'effort, plus le cœur s'approche de la tête. Elle est belle cette tête, mais le corps est tout déchiré. Ce n'est pas un corps sans tête, ce n'est pas une tête sans corps. Je ne scai ce que c'est : tous ses membres lui sont arrachés³².

De l'amour spirituel au marivaudage

Les pratiques figuratives des convulsionnaires sont constamment menacées de perdre leur dimension spirituelle. L'amour ne devient pas seulement charnel. Il se teinte quelquefois d'un tendre libertinage en une insensible et périlleuse conversion de l'éther du symbole aux tangibles affects du siècle.

Lettre de la sœur Gabrielle Molère au frère Armand Arouet dit frère à la Bague [*le frère de Voltaire*].

écrite de la Salpêtrière.

Mon petit enfant, libre mais non pas pour toujours, tu es entré dans les chaînes sans y être, tu en es sorti sans en être délivré, mon petit enfant, tu n'as point encore vaincu les plus forts de tes ennemis c'est dans le fort du combat que l'on te prépare la couronne. Courage, enfant de la Croix, une voix alimentée à ce qu'il semble dans la poussière t'appelle préférentiellement à tous tes frères, cette voix a la force en main, elle veut te réduire à monter au Calvaire. Courage donc, mon petit l'enfant, ne résiste plus à t'y rendre ; il sera ton gardien dans tous tes jours de tribulation qui deviendront pour toi des jours de gloire et de triomphe. Attens, attends, et tu verras à découverts les œuvres du Seigneur.

Dis le Ps XXXIV et le Te Deum,

Moi a mille choses à te dire, mais moi n'est pas en place, moi pense tout plein à Armand.

Brou

[*En fin de texte sont dessinés un cœur, une croix et un soleil*]³³.

Le frère Jonas avait remis à la sœur Angélique Rachel une lettre de la part du sieur Eust...

Elle a fait dire un pater au petit Joseph Samuel. La lettre, qui venait d'un inconnu portait : écris à ma bien-aimée que l'amour que j'ai pour elle m'a attiré tous les fléaux qui m'accablent. La sœur Angélique a senti aussitôt un grand bouleversement et la sœur Judith a dit bien des fois avec suffoquement d'admiration : Ah ! que je l'aime ! qu'il est rusé ! qu'il en sait long ! et caressant Angélique, tiens, voilà comme Dieu le caresse. N'est-ce pas que l'amour fait quelque fois mal ?

[...] Sœur Angélique et Judith s'embrassent tendrement avec des caresses enfantines, et Judith dit au frère Jonas : "oportet ut talem qualis sum tu me videas, et que tu m'aimes sous tous mes rapports. Frère Jonas vient la regarder de près, illi illa genam, prahet, osulandam modo dexteram, modo sinistram, et ait : Viden hic amores ? Et ensuite, n'est-ce pas là la justice ?

Sr Angélique dit après avoir baisé plusieurs fois les yeux de Judith, mon bien aimé est à moi : elle s'étend à terre sur le dos ;

Judith en fait autant, et elles se tiennent mutuellement embrassées. Angélique a de grands mouvemens d'entrailles, et dit : la voix du second Christ se manifeste : l'oreille de l'épouse ne néglie pas une lumière qui lui est envoyée paraboliquement. Il est juste que le grand Élie, le verbe éternel justifie ses envoyés. Ô mon Dieu ! Je me meurs, l'époux et l'épouse sont entrés dans la salle de noce³⁴.

De la pénitence au sado-masochisme

Le réalisme des descriptions qui suivent est difficilement soutenable. La souffrance mêlée de satisfaction, soigneusement décrite et justifiée, transforme l'acte figuratif de pénitence en pur masochisme. Le raffinement extrême des supplices et du crucifiement infligés à la sœur Monique relève d'une cruauté digne d'un Sade.

du 28 fév 1734, Frère Jean-François Foy

Il a mangé du pain et en a fait manger à Fr Jude. Depuis le commencement de la convulsion, il avait toujours eu la jambe étendue comme le Frère Jude, sans pouvoir plier le genou, il souffre à ce qu'il paraît, dans la jambe et fait dire le *veni creator* et demande de l'eau et de la terre, et débande la playe du Frère Jude. Il a une extase, dans laquelle il paraît parler à N-S. Il représente sa répugnance à lécher cette playe et dit :

Mais M.D, quand on est bien humble et qu'on est avec vous, on le peut bien : quand on aime ses frères et qu'on a bien de l'amour et de l'humilité, on le fait bien. Il tombe comme en agonie, et il paraît souffrir beaucoup. Il se remet à genoux, et vient à sa playe, il la lèche et la nettoye partout avec la langue, témoignant de la répugnance à la 5^{ème} vuls [*convulsion*], et savourant ensuite avec plaisir ce qu'il en avalait, en disant : cela est bon quand on aime [...] ³⁵.

22 février 1773

[...] Elle veut s'inciser le sein en 4 parties et jusqu'au os – se fait une incision cruciale longue de 4 à 5 pouces et de deux lignes de profondeur, voulait la creuser en recommençant, le directeur

le lui défend (sans être présent mais d'une autre chambre), elle obéit. Mais le 24 il fallut le faire, ce qui dura 3 heures. La demoiselle qui opérait ne maniant pas bien le bistouri, on incisa le sein en 4 jusqu'aux os sur une longueur de 5 à 6 pouces, excepté le mamelon qui ne fut que fendu à cause de l'excès des douleurs [...]³⁶.

Crucifiement de la sœur Monique, l'avent 1779 :

[...] après lui avoir fait avaler une boisson mêlée d'excréments : clouée avec 5 clouds la langue sur une petite planche, de même à chaque oreille.

puis nombre de percemens avec l'aleine en ces endroits ; il en sort du sang :

couronne avec un bistouri ou un canif sur la peau du crâne profondément tracée : le sang en sort, puis on place dans la plaie tantôt 25, tantôt 100 épingles (et des clouds il y en a eu jusqu'à 72. Les épingles la font souffrir jusqu'aux larmes ; mais soumission entière et une grande joie ensuite d'avoir fait la volonté de Dieu) qu'on frappe avec un marteau pour que le cloud tienne dans le crâne :

incision cruciale sur la langue avec le bistouri, puis percée avec l'aleine [...]

cousu les oreilles avec 3 points à chacune en les repliant par moitié : de même les yeux ; c'est les paupières : on use ici de bien des précautions, ayant peu de prise pour placer l'aiguille sans risque. puis la bouche. puis les narines :

coups de la bûche sur tout le corps par le dos jusqu'à 500 : elle les *savoure* comme son *sucré* ; sentant qu'il lui rende la vigueur.

crucifiée le visage tourné vers la terre ; les pieds percés par la plante, et les mains par le dessus³⁷.

De l'analité à l'oralité

Rien ne permet de suspecter Lepaige de mensonge. Notre avocat relate sans doute fidèlement l'incroyable conversion corporelle, de l'analité à l'oralité, que nous donnons ci-après. La rhétorique du corps mobilisée en la circonstance dépasse de loin le cadre de toutes nos perversions. Impossible de réduire les convulsionnaires à de simples pervers, même si parfois leurs manifesta-

tions corporelles peuvent venir à croiser tels de nos tableaux psychiatriques. Le procès-verbal de Lepaige est peut-être, par son caractère limite, la meilleure mise en évidence de la façon dont une démonstration « inspirée » perd son sens religieux sans pour autant se restreindre à une dimension purement privée et purement morbide. Si détournée qu'elle soit de son vouloir-dire initial, elle conserve trop d'intensité expressive pour tomber dans le simple registre pathologique.

Une jeune fille de 18 à 19 ans, me dit-il [*Lepaige à Carré de Montgeron*] a des convulsions depuis le mois de novembre 1744. On peut dire sans exagération qu'elle est d'une candeur à toute épreuve, et d'une solide piété. Avant ses convulsions elle avait néanmoins quelques petits défauts : entre autres une délicatesse excessive sur la propreté dans le manger au point qu'il lui fallait un pain pour elle seule, et qu'elle cessait d'en manger si quelqu'un y touchait.

Depuis le mois de janvier 1745, elle n'a mangé que du pain et bû de l'eau pour se préparer, disait-elle à ses grandes épreuves.

À la fin de mars pendant neuf jour, elle n'a mangé ni pain ni autres nourritures, ni même bu de l'eau. Son unique aliment a été une cuillerée de fiel de bœuf pour chaque jour [...]

Pendant vingt et un jours entiers elle n'a mangé que cet horrible aliment dans la plus parfaite raison, et n'a bû que de l'urine toute pure. Chaque jour, c'était une composition différente. Un jour c'était l'excrément tout pur : il y en a eû une fois jusqu'à la quantité d'une livre : on l'a pesé auparavant. Une autre fois, c'était un mélange d'excrément et d'urine sans être délayé. D'autres fois on le délayait, il fallait même le faire bouillir. Ces horribles potages composaient une chopine, quelque fois une pinte, quelquefois même trois chopines. J'en parle pour les avoir mesurés. Il y a eû entre autre un de ces breuvages composé d'excréments d'homme, de cheval et de vache, d'urine, de fiel, de jus de fumier, de suie de cheminée, de cheveux, de crachats, de rognures d'ongles, d'ordure d'oreilles et de nez etc. J'y étais présent. Elle le prit en pleine raison [...]

Elle nous disait presque toujours après son triste festin, qu'elle avait la bouche très bonne, comme « si elle venait de prendre du thé au lait ». Cependant en le prenant elle en sentait tout le dégoût : l'odorat seul était épargné. Il est même arrivé sept ou huit fois, un fait qu'on a vû et bien vû. Après avoir ou mangé les excrément ou bû l'urine, elle faisait signe qu'il lui revenait quel-

que chose dans la bouche et elle a rendu une grande demie tasse de lait à chaque fois. Six ou sept personnes ont vû ce fait. J'en ai été témoin moi-même. Je l'ai examinée et suivie sans la perdre de vûe, pour qu'elle ne pût pas prendre du lait qu'elle aurait caché :

et pendant que j'écrivais le procès-verbal, une autre personne sûre veillait et ne la perdait pas de vûe. Or je l'ai vue jeter par la bouche du lait, dans une tasse : c'était vraiment du lait, crémeux et sucré comme le lait. J'en ai goûté, et j'en garde dans une bouteille. Le petit lait surnage : la partie fromageuse est au fond³⁸.

De la conversion à l'arc hystérique

Parmi les nombreuses postures corporelles de convulsionnaires, la figure de l'arc de cercle, qui apparaît systématiquement lors des précédentes affaires de possessions dans les couvents de femmes, est assez rare.

1749, sœur Rachel Gertrude

Les souffrances redoublent à un point excessif. Tous les membres se raidissent et se contournent. Elle s'agite violemment. Son corps s'élève en arc par la force des raidissemens. Cet état (qui faisait peur à tout le monde) dura pendant tout le discours qui suit, dont elle ne prononce les paroles que d'une manière entrecoupée et comme malgré elle³⁹.

Cette curieuse manifestation corporelle, tout à la fois symptôme et trope⁴⁰, sorte de conversion du corps mais aussi matrice de sens (et dont il faudrait étudier avec précision l'émergence au XVII^e siècle), n'est plus au XVIII^e siècle qu'un des multiples tours inventés par les convulsionnaires.

C'est un peu comme si dans le cadre d'une rhétorique des manifestations corporelles collectives⁴¹, on passait avec les figures des convulsionnaires parisiens de l'axe paradigmatique, métaphore de l'indicible, à un axe syntagmatique, dérive métonymique infinie depuis un fondement dérobé.

Le corps convulsionnaire à la différence du corps possédé, massivement habité par l'autre, corps d'absence pour son propriétaire, est un corps que l'on éprouve, que l'on suit, un corps qui reste de

soi, et qui commence à exprimer sa propre vérité cénesthésique⁴².

Vers la fin du siècle, certaines convulsionnaires sont allées jusqu'à figurer l'état de grossesse :

Elle rapporte en enfance qu'il lui semble souvent sentir en elle, tantôt comme un coup de tête, tantôt comme un coup de pied et des soubresauts qui la font beaucoup souffrir et la font presque tomber en défaillance.

En général elle éprouve les mêmes sensations que les femmes enceintes et cela l'étonne si fort dans son état ordinaire qu'elle ne sçait que penser d'une si extraordinaire position. Elle témoigne même appréhender que le gonflement de son ventre n'augmente et ne soit permanent parce qu'elle est occupée que ses douleurs ne feront que croître jusqu'au 28 may, auquel jour elle a impression qu'elle sera obligée de garder le lit et de là de passer sur la croix pour y éprouver tous les derniers symptômes de son état figuratif et en être délivrée. Au milieu de tout cela, la sœur abandonne à Dieu le soin de sa réputation, et est disposée à supporter ce que cet état pourrait faire penser et dire d'elle⁴³.

La folie raisonnable

Avec l'enfance, la folie, autre topo classique du discours religieux — raison au regard des hommes, folie aux yeux de Dieu, folie au regard des hommes, raison aux yeux de Dieu —, est l'autre thème favori des figurations les convulsionnaires. Mais à vouloir figurer la folie les convulsionnaires ne risquent-ils pas de déli-rer véritablement⁴⁴ ? On est tenté de se le demander parfois devant des textes où la frontière devient indécise :

28 décembre 1746, Frère Imbécile, M. Moisson, garçon imprimeur

Il est entré dans ses états d'imbécilité, assis sur une chaise, en bavant et dans des ris d'imbécille vicieux, frottant ses pieds à terre, remuant ses bras comme deux balanciers, se relevant et crachant au nez de ceux qui étaient présent, les appelant polissons et disant : "je suis bien aise comme tout, donnant des coups, puis sautant tantôt sur ses pieds, tantôt sur ces genoux. Voulant faire manger aux assistants de sa bave qu'il appelait de la boullote⁴⁵.

vul de Folie

24 may 1744, sœur Catin

[...] (Elle se met sur les pieds d'une personne en disant) Je m'en vais me reposer sur mon lit... Il pleut du feu et du sang, da. Madame (en parlant à un Monsieur) écoutés moy donc, s'il vous plaît... Voiés vous à quoy ils s'amusement ? Ils ont perdu l'esprit, je vous assure. Ils tendent des voiles, afin que cela ne tombe pas sur leurs têtes... J'ay froid... N'avez vous pas mal au cœur ? Vous avés perdu l'usage de la parole ? [...]⁴⁶.

De tels extraits pourraient suggérer que la frontière entre délire et figuration a disparu, mais le contexte d'où ils sont tirés dément cette interprétation : après ses excentricités, le frère Imbécile tient un long discours très sensé et la sœur Catin fait des variations sur ce qu'elle appelle elle-même : convulsion de folie ou convulsion mêlée de démence et de bon sens⁴⁷. Le délire des convulsionnaires est toujours très contrôlé : ils se voient avec les yeux de leurs propres détracteurs. Folle lucidité, peut-on alors se demander ? Au travers de leur égarement, les convulsionnaires n'ont-ils pas eu, à leur manière, une juste perception des choses et de la réalité de leur temps ? En figurant raisonnablement la folie, les convulsionnaires expliquent eux-mêmes qu'ils dénoncent la plus grande folie des chrétiens de leur époque : leur éloignement de l'Église, de la croyance et du culte. Ce que les historiens discerneront bien plus tard, en effet, comme tendance générale à la déchristianisation des pratiques. Voilà l'impensable auquel ils sont confrontés et dont le sentiment les agite et les écrase : la continuité immémoriale de la civilisation chrétienne est en train de se rompre, une cassure géologique est en train de s'ouvrir sous leurs pieds. Le peuple de Dieu se détourne de son Dieu. Comment nommer autrement que folie l'incompréhensible de cet acte ? Et comment le vivre soi-même autrement que sous le signe du débordement ou du renversement de la raison ? Folie toujours.

Deux siècles et demi après, l'enquête historique confirme la réalité et la profondeur de la rupture.

À la suite des travaux de Michel Vovelle sur la Provence, Pierre Chaunu a repris l'étude sérielle des testaments et de l'indicateur des demandes de messes pour le cas parisien. Ses résultats éclairèrent considérablement le contexte des mentalités religieuses rela-

tives à la mort au moment de l'apparition des miracles et des convulsions au cimetière de Saint-Médard. La concordance des dates est frappante : « Dans la série significative des pourcentages consacrés aux messes et fondations par rapport à l'ensemble de la fortune grossièrement approchée à partir des legs et des dons mentionnés dans le testament... on décèle un sommet qui va de 1680 à 1720 pour les hommes, de 1680 à 1730 pour les femmes (la décennie 1720-1730 voit apparaître un net dimorphisme sexuel des comportements, lui-même annonciateur d'un changement de climat). Donc la glissade commence tant en valeurs absolues qu'en valeurs relatives à partir de la décennie 1720-30⁴⁸. »

L'événement des convulsions apporte ainsi à sa manière une confirmation supplémentaire aux hypothèses générales sur l'évolution des sensibilités religieuses dégagées par les historiens à partir de l'examen des attitudes et des pratiques relatives à la mort. Il est sans doute l'un des autres symptômes privilégiés qui signalent le glissement tectonique du sol social. Il nous introduit de l'intérieur à la façon dont cette cassure capitale a été vécue. Son analyse ultrafine devrait permettre, à ce titre, d'apporter un éclairage original sur quelques-uns des aspects obscurs du phénomène : ainsi, quant au rôle complexe et paradoxal qu'y a joué l'influence janséniste (facteur d'attraction, mais aussi de répulsion, et peut-être de dissolution). La façon dont l'événement a été reçu est à déchiffrer, de même, comme un indicateur de ce qui est devenu alors impossible ou intenable en matière de religion. On pourrait par ce moyen donner quelque chair au concept problématique de déchristianisation et en préciser la teneur. Là encore, les convulsionnaires voient et disent ce qui se passe en leur aberrante lucidité et leur inaudible discours.

Pourquoi personne n'écoute-t-il ceux qui devraient être considérés comme des prophètes, demande un convulsionnaire anonyme d'origine populaire, excédé par la polémique et écœuré par le manque de courage des jansénistes. Vers 1737, probablement, il a pris la plume pour écrire ce qu'il intitule un Livre, un petit recueil manuscrit de diverses réponses à tous les détracteurs des convulsionnaires. Au chapitre Raison, il explique :

Pourquoi Dieu a permis que les hommes nous donna le nom de convulsionnaires au lieu du nom de prophètes qui nous est dûe :

Si tout les Chretiens Estoi bien instruits de leur doctrine Et

qu'ils eû bien Compris les Escritur il ne nous aurais pas donnez le nom de Convulsionnaires. Car les Écriture Sainte son rempli dexemple qui prouve que ce Son des Extase que nous avons Et non des Convulsion mais dige Dieu cest servi de l'ignorance des chretien pour les Confondre Eux mêmes par leur propre Sentimen Et leur paroles de Sorte que les hommes pensan rendre nule nos misions Sou preteste que nous ne sommes point des prophetes mais Seulement des jans attaquez de maladie Convulsif provenant d'une révolution de notre propre natur.

Dieu dige les laise Setroudir Eux memes. Et les laise dans leur Sentiment afin quayant les yeux ouvert il ne voye point Et quayant des oreilles il ne puisse Entendre, il Est vraix que nous avons Comme des Espece de Convulsion mais Elle Sont prophetique Elle Et que tout vais Estre renversez. Elle anonce que les hommes ne Sentendron plus, que les membre de leglise charnel vont Estre divisez, que les jansenistes seron Contre Eux memes divisez en Sentiment En doctrine. ainsi voila ce que dit le peuple quavon nous afaire decouter des jans qui son agitez de maladie qui les fait parler, on dit qu'il fon des miracles Cest une ide que cela, je n'en et jamais veu, voila le langage des Chretien de nos jours il cherche a se tromper Eux memes ils ont dit que nous sommes des malades Extraordinaires mais quil ne falait Ecoutez Se que la force de nos fièvre nous faisai dire de sorte que le peuple Estan plus facile à Croire Ce qui le flate ils aime mieu Simaginer que Cest une maladie Convulsif que des Extase de prophete, afin de nestre pas obliger de faire Se que Nous leur dison Et pour ne point quitter leur vie mol Et Efeminé.

Cependant les un nous ont traitez de fou dautre de Sorcier dautre dheretique dautre dimpie, et Séducteur Si Cest une maladie qui agite pourquoi donc nous traite ton de tan de non infame et diferan qui nous fait agir Comme vous dite, vous Este donc de tres injuste Chretien Et sans charitez d'insulter des malade mais dite plutot que vous Este des chercher de midi a quatorse heures et que vous ne vous Entendez plus a force de vouloir chercher quel preteste pour nous perdre ou pour nous faire passer pour foux vous le devenez vous memes⁴⁹.

La politisation des discours

À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, plusieurs dis-

cours prennent à la fois une vigueur eschatologique plus accusée et un tour plus clairement politique. Certains ont voulu y décrypter des prophéties de la Révolution française. Il est plus vraisemblable que le contexte du grand conflit entre la royauté et le Parlement, déclenché par les fameux refus de sacrements, ultime soubresaut et résolution de la querelle de la bulle Unigenitus, puis les différentes attaques parlementaires contre la monarchie administrative⁵⁰ suffisent à expliquer cette politisation.

Il faut se garder de détacher les discours de leur contexte immédiat. Vers les années 1750, plusieurs convulsionnaires s'en prennent violemment et très directement à la personne royale comme la sœur Dorothee :

du 3 juin 1750 sœur Dorothee

Monarque impie, tes jours sont comptés, n'es-tu pas las de lasser la patience du Seigneur ? Tes jours sont comptés, mais tu sembles l'ignorer.

Cependant dans le saisissement où je suis maintenant, je ne puis te dissimuler l'arrêt terrible qui se fait entendre à moi. Tes jours malheureux vont finir par le plus terrible événement que le Seigneur ait jamais fait paraître de mes jours. Tu périras sous ton sceptre comme il te l'a été annoncé⁵¹.

Cette haine est moins le signe d'une montée de l'esprit révolutionnaire qu'elle ne révèle l'immense mécontentement soulevé par l'affaire des refus de sacrements à la même époque. En 1749, le nouvel archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, réintroduit l'usage des billets de confession⁵² afin de débusquer les fidèles jansénistes et les prêtres suspects dans le diocèse parisien. Un malade en danger de mort est désormais tenu de présenter au curé un billet de confession signé de son directeur de conscience. Si le moribond présente un billet signé d'un prêtre interdit, non seulement il ne reçoit pas le viatique ni l'extrême-onction, mais la sépulture en terre chrétienne lui est refusée.

Une fois encore, Barbier saisit très bien l'importance politique de l'affaire :

Ceci est sérieux, la plus grande partie de Paris, dans le peuple, le bourgeois et même dans ce qui est au-dessus est janséniste. On hait et on méprise l'Archevêque qui est un brouillon et qui a causé tout ce trouble... La liberté est chère à tous les hommes ; on n'aime point cette contrainte de billets de confession qui,

dans le vrai, est fort inutile pour le bien de la religion et qui n'a d'autre but que de vexer les Jansénistes⁵³.

Pour le Parlement, c'est l'occasion de revenir en force sur la scène politique. Des poursuites sont engagées dès 1750 par les tribunaux contre les auteurs de refus de sacrements, plusieurs véhémentes remontrances sont adressées au roi. Celles d'avril 1753 entraîne l'exil mémorable du Parlement à Pontoise. Mais Louis XV veut en finir avec ces luttes qui sapent en définitive les bases mêmes du pouvoir absolutiste. Il tente alors de réaffirmer son autorité à la fois sur le clergé et sur le Parlement. C'est tout d'abord, au printemps 1754, par la loi sur le silence autour de la Bulle qu'il entend pacifier par force et soumettre le clergé. Puis en décembre 1756, par un lit de justice, il force le Parlement (qui est rentré triomphalement en septembre 1754) à enregistrer un édit, dans lequel, tout en concédant que la bulle Unigenitus n'est pas une règle de foi, il dénie à la cour toute juridiction en matière de refus de sacrements. Il réduit en même temps le nombre des membres du Parlement de Paris, supprime deux chambres des enquêtes ainsi que la fonction de président. Or, c'est pendant cette tentative de réaffirmation du pouvoir absolutiste que le 5 janvier 1757 Louis XV reçoit le coup de canif de Robert-François Damien, geste tout à la fois dérisoire et symboliquement gravissime, régicide qui suscite encore un ample débat. Jésuites et jansénistes s'en rejettent mutuellement la responsabilité⁵⁴. Les Nouvelles ecclésiastiques, quant à elles, soulèvent un vent de suspicion contre le complot des jésuites.

Les convulsionnaires rendent compte de l'événement à leur manière. Certaines se font crucifier pour le roi qu'elles sentent très menacé comme la sœur Françoise Obillard :

Elle a demandé à Dieu s'il ne suscitera pas encore une pucelle d'Orléans, s'il ne suscitera pas une jeune fille, une voix délicate qui relève et découvre toute la noirceur des projets formé contre le Roi et l'État⁵⁵ ?

Le document le plus extraordinaire est fourni par la dernière neuvaine de crucifiements pour le roi de la sœur Nisette, Denise Régnier. Elle meurt pour de bon en janvier 1759 après avoir figuré d'innombrables fois la mort et subi vingt-trois années de détention. Elle expire en véritable Christ féminin, pour le salut du roi. Le neuvième jour de la neuvaine, elle rejoue le geste du scélérat avec les moyens du bord :

Du Dimanche 14 janvier 1759, 9^e jour de la neuvaine

Après les secours la sœur est entrée dans le même État de la veille, c'est à dire qu'elle a représenté le scélérat qui doit attenter à la vie du roi. Mais auparavant, elle a pris un petit guéridon qu'elle a posé dans un fauteuil et a bien examiné si ce guéridon était solidement posé. Elle a placé dessus le guéridon le portrait du roi, qu'elle a couvert de son crucifix, elle a mis une serviette bien pliée dessus et elle a placé une personne à chaque côté du guéridon pour garder le Roi.

Ensuite, rentrant dans l'état d'un scélérat elle a marché pendant quelque temps dans la chambre. Elle a fait plusieurs tours auprès du guéridon, ayant un papier bien plié dans une main et dans l'autre un cure-dent qui lui tenait de poignard et qu'elle cachait autant qu'elle pouvait, voyant qu'elle ne pouvait pas réussir à porter des coups sur le portrait parce qu'il était bien gardé, elle a pris une feuille de papier qu'elle a pliée en long, l'a allumée et est venu la poser sur le fauteuil. Elle l'a beaucoup agitée comme si elle eût voulu y mettre le feu ; puis elle a dit : « que l'on n'avait pas eu un gros esprit parce qu'il ne fallait pas la laisser approcher de ce fauteuil avec ce panier. » Étant revenue autour du guéridon elle a pris un air de colère et a tremblé comme une personne qui veut faire un mauvais coup mais qui tremble à la vue du danger qu'il court, voyant que l'on gardait toujours bien le portrait, elle s'en est allée et a dit : « nous avons bien de la peine à en venir à bout, voila cependant bien des choses. Il faut dormir un peu. Étant éloignée du portrait, elle le regardait toujours d'un œil mauvais et disait : « ça fait bien mal à la tête – Ce n'est pas là tout – Il faut du secret – Il faut du secret – Il faut des personnes qui ne portent pas le coup à faux. » Puis étant encore quelque tems sans rien dire et paraissant méditer sur un nouveau moyen plus efficace que ceux qu'elle avait employé jusqu'alors ; elle a contrefait en marchant vers le portrait qu'elle regardait toujours fixement la boiteuse et l'impotente, ayant toujours dans sa main le cure-dent, qu'elle cachait autant qu'elle pouvait et qu'elle portait comme un poignard. Arrivée auprès d'un lit en boitant toujours de plus en plus fort, elle s'est laissée tomber exprès par terre, repoussant avec son corps un de ceux qui gardaient le portrait du roi. Arrivée auprès du guéridon, elle s'est jettée dessus : elle a levé la main dont elle tenait le cure-dent pour porter le coup et de l'autre, elle a renversé le guéridon en le prenant par le pied, mais un de ceux qui

gardait le roi le tenait dans sa main avec le crucifix. Cela étant fini elle a été elle-même renversée par terre et changeant tout à coup d'état, elle a dit en parlant à Dieu : « renversez leurs desseins, venez à son secours, ne permettez pas qu'ils aient prise sur lui : Ayant le portrait et le crucifix, elle a pris son crucifix d'une main et a frappé dessus le portrait en demandant à Dieu qu'il frappe le cœur du roi. Après cette courte prière qu'elle fit pour le roi, la sœur paraissant être sortie de ses grandes convulsions, on a fait la prière ordinaire qui termine l'œuvre. La prière étant finie, la sœur est entrée en convulsion d'enfance pendant ce temps, le père a demeuré quelque temps dans la chambre ; elle lui a donné comme elle faisait fort souvent des coups de poing, elle l'égratignait ; l'heure du dîné étant venue, le père l'a laissée se portant aussi bien que les jours précédents⁵⁶.

Alors que les premiers discours expriment un certain espoir dans le Parlement : Généreux Magistrats, vous êtes la force et le salut de la maison sainte, vous êtes les Pères du Peuple et les appuis du trône. Ceux qui rendirent la Justice en Israel n'ont été que la figure de ce que vous avez fait pour maintenir nos saintes loix [...] ⁵⁷, une violente animosité se déclare contre lui à partir de 1735 et atteint son apogée en janvier 1757 lorsque Nicolas Antoine Leguay, compagnon d'oreur, remet une lettre de remontrances au Parlement qui lui vaut de finir ses jours à la Bastille à cause de son fanatisme invincible⁵⁸. Il y meurt en 1786 :

Lettre écrite au parlement. Elle fut donnée le 13 février et le frère qui la remit fut pris le 15 à 10 heures du soir. C'est ce que porte le Manuscrit. Au grand Sénat, le Parlement de Paris. Ecoutez, Ecoutez ce que dit l'Éternel : Je suis Dieu et non pas un Homme. J'ai ouvert la bouche à quantité d'enfans, dans lesquels j'ai mis mon esprit pour parler contre la Gentilité qui a mis le comble à son apostasie. Bien loin d'être écouté dans les Jean-Baptiste que j'ai envoyé, j'ai été méprisé par les Appellans même. Sénat, vous avez lavé vos mains comme d'autres Pilate. Le péché que vous avez commis contre mon œuvre (des convulsions) est le péché contre le Saint Esprit (qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre). Pourquoi estimez vous mes enfans des fous, et que vous ne vous estimez pas dignes des petites maisons ? Sénat, la vérité est crucifiée par les Appellans comme par les Constitutionnaires. Vous avez méprisé les secours meurtriers.

Souvenez vous d'un de mes enfans qui en 1733 demanda d'être crucifié, et vous avez été les moqueurs de ce symbol adorable.

Quel compte votre Titon n'a-t-il pas à me rendre pour avoir été le rapporteur de cette affaire, afin de la tourner en ridicule ? Vous avez fermé l'oreille sur ce qu'on vous a annoncé les faits qui sont arrivés sur différens convulsionnaires qui sont morts sans les secours. Étiez vous sûrs que mon cinquième commandement n'était pas méprisé, non plus que le neuvième dans les figures des prostitutions et adultères ; J'ai lu dans vos âmes et surtout dans celle de Sévert ; qui est regardé comme un homme intègre et qui est un Anti-Dieu. Croyez vous que je reçoive la protection que vous donnez au parti des Appellans qui autorise leur hypocrisie ? Est-ce donc ici qu'on se montre mes disciples, en communiquant avec des Hérétiques si manifestes ?

Vous voulez après cela confesser que le centre de mon Église est à Rome et vous trouvez dignes les Appellans de conférer les Sacremens, dont le ministère ne peut s'exercer que par les orthodoxes. Les constitutionnaires sont hérétiques, et vous font descendre tous vivans en enfer. Vous ne voulez pas, dites-vous, passer pour schismatiques.

Vous recevez de la main d'apostats, d'impies et d'hérétiques les Sacremens qui se tournent contre vous en sacrilèges. Donnez-leur Seigneur, de recourir par votre esprit à vos Saintes Écritures, tant anciennes que nouvelles (les discours dictés par les convulsionnaires que par honneur ils remettent leurs charges au Roi). Je vous écris (Sénat) par l'ordre de Dieu. Dieu veut se servir d'un faible instrument sans lettre et sans esprit, qui à peine sait signer son nom. Je me présenterai à votre face, sinon je crierai vos malheurs le long des rues, moi qui suis le prophète du Seigneur. Je finis en attendant le tems de vous en dire davantage⁵⁹.

Le sens imposé par l'histoire

À partir des années 1780, plusieurs prophéties annoncent clairement que d'immenses malheurs sont prêts à s'abattre sur le Royaume, sur la Nation.

La sœur Cathau (Catherine Renaud), tout imprégnée du vocabulaire de son époque, le clame avec véhémence :

vers 1783

Écoutez vous tous; Gentilité, vous premièrement prêtres, qui devez conduire le peuple dans le chemin de la Vérité et l'en détournez. Aussi Dieu vous rejette et va vous charger de malédiction ; et va répandre votre sang en vous écrasant ; il va vous frapper de mort au pied même des autels que vous avez profanés et profanez tous les jours par vos sacrilèges et les sacrilèges que vous faites faire.

Écoutez vous Rois et Princes qui suivez des Ministres lâches sans chercher des Ministres (sans doute fidèles).

Écoutez Rois, Princes et Grands qui aimez mieux prendre et supporter des Ministres laches, à cause qu'ils favorisent vos Passions, pendant que vous persécutez et vous rejetez le peu de vrais Ministres que Dieu vous envoie encore. Malheur à vous, Dieu va vous chatier, il va vous rejeter. Et vous, Magistrats qui supportez l'injustice, et qui tuez les innocents ; vous méprisez la justice, vous le rejetez. Aussi vos Palais que vous remplissez du sang de la Veuve et de l'Orphelin seront remplis du vôtre, vous serez méprisés, vous allez être rejetez de Dieu. Il va vous charger de malédiction, aussi bien que ce misérable peuple qui suit aveuglément des Passions. Quelle Religion ! Grand Dieu vous êtes méprisé, mais le temps de votre colère est venu. Vous allez abîmer cette malheureuse Gentilité, vous allez la confondre jusqu'au fond des Enfers...

Paraissez Saint prophète Élie, pour faire rentrer les Juifs dans le sein de l'Église pour le renouveler. Oh ! Malheureuse Nation ! Si mon Dieu opérât les merveilles au milieu des Idolâtres comme il les opère au milieu de toi, ils se convertiraient, mais tu veux faire mourir le Saint Prophète et ceux que Dieu va envoyer avec lui. Vous mettez le comble à votre impiété. Aussi mon Dieu va vous jeter au fonds des Enfers dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Malheur à Vous, Gentilité, mais auparavant, vous éprouverez Renversement de Royaume, Tremblement de terre, Famine, Peste, Guerre, vos Hommes, vos Femmes et vos Filles seront passés au fil de l'Épée, des Villes en un monceau de pierre. Tout annoncera la colère d'un Dieu irrité⁶⁰.

Pourtant, chose remarquable, les derniers noyaux convulsionnaires ne voient même pas dans les événements révolutionnaires le signe décisif de la colère divine. C'est ainsi qu'en novembre 1789, la sœur Victoire attend toujours le grand fléau :

La sœur tenant son Christ enveloppé s'écrie : « Ô jours Terribles, jours remplis d'amertume et de douleur ! Vous êtes donc arrivés au milieu de cette gentilité pour nous faire boire à longs traits toute la coupe de la colère de l'éternel et ce n'est encore que quelques gouttes départies dans cette Sodome. Le grand fléau n'est pas encore arrivé mais il s'achemine peu à peu et bientôt nous le verrons dans son étendue⁶¹.

Les convulsionnaires ne se lient d'aucune manière avec les prophétesses surgies de l'événement : entre autres Suzette Labrousse et Catherine Théot, qui présentent la Révolution française comme la réalisation des grandes promesses de régénération. Tout au contraire, la Révolution semble avoir littéralement coupé la parole aux convulsionnaires parisiens. Surcroît de clandestinité qui nous a dérobé les documents ou silence imposé par l'événement, les traces des discours s'évanouissent complètement de 1792 jusqu'au Consulat.

Nées dans le premier tiers du XVIII^e siècle, la plupart des grandes convulsionnaires meurent à la veille du grand bouleversement qu'elles avaient tant appelé. Mais le mouvement n'est pas éteint pour autant. La province a pris la relève, de petits groupes se sont constitués dans le Lyonnais, le Mâconnais et le Forez⁶². En 1792, les Amis de la Vérité, un groupe lyonnais constitué autour de la sœur Marie Sabatier et animé par les fils Desfours de La Genetière, fortement hostiles à la Constitution civile du clergé et qui deviendront les chefs de la petite Église anticoncordataire, font paraître un Recueil de prédictions intéressantes faites depuis 1733 par diverses personnes sur plusieurs événements importants. Ces deux volumes présentent un choix d'extraits de discours des convulsionnaires parisiens, dans lesquels on peut discerner plus ou moins clairement la prédiction des événements révolutionnaires. Parmi les discours les plus impétueux qui ont retenu l'attention et même suscité les commentaires des éditeurs, on retrouve les discours de la sœur Cathau, appelée Catherine dans le Recueil :

Du 7 janvier 1784

Les grandes plaintes que vous me faites entendre, ô mon Pere, me remplissent de frayeur...

On se plaint d'à présent et cependant ce n'est encore que le commencement des maux qui vont s'accumuler, en se succédant

sur la terre et dont les excès seront tels, qu'ils réduiront les hommes au plus affreux désespoir.

Maintenant les hommes demandent : Y-a-t-il un Dieu ? S'il existe, qu'il se fasse donc connaître. Ils ne savent pas les terribles fléaux qui les attendent ; ils ignorent qu'ils en pressent l'événement par leurs murmures contre Dieu, en disant : Nous sommes réduits à la plus affreuse misère. Puisque nous sommes sans ressource, puisque Dieu a oublié notre nation et qu'il l'a abandonnée, allons, mettons le feu, brisons et mettons en pièces ce qui leur appartient... Révoltons nous contre les plus puissants, qui depuis longtemps sucent si impunément notre sang, qui se sont engraisés de nos travaux, et qui font sans cesse plier notre cou sous la plus injuste, la plus infâme et la plus insupportable servitude...

Nous n'avons plus rien à craindre ; il n'y a plus de Dieu qui fasse attention à ce qui se passe. Ah ! C'est à présent que l'on doit dire que la France est un beau pays, où les hommes se tuent. Oui, mes amis, la France va devenir plus méchante que les autres nations ; on y entendra crier : « Allons, tuons ces chiens dans leurs châteaux, pillons, mettons tout à feu et à sang, ces chiens qui envoient dans les pays étrangers nos subsistances. » Voilà le signal de la révolte : ce sera terrible. En ce moment affreux toute la populace se rassemblera et formera un peuple inombrable : en cet instant, on leur verra prendre les uns des épées, les autres des bâtons, des sabres. Cet événement doit arriver bientôt, j'en tremble d'avance. (Peu de temps après, cette sœur a défendu que l'on écrive son discours parce que cela contraignait l'impétuosité étonnante ; mais ses principales annonces étaient faites comme par forme de conversation et comme citant une histoire. En 1787 elle a répété plusieurs fois que lorsque la plus forte maison de Paris serait abattue, on pourrait dire que ce sera le commencement de nos maux. Personne alors n'imagina que ce serait la « Bastille » ; mais l'événement ne l'a que trop prouvé.

Au commencement de 1789, elle annonça que très peu après Pâques, il y aurait une émeute dans le Faux-bourg St Antoine qui ne serait cependant qu'un essai d'une bien plus grande. Dans les fêtes de Pâques, elle répéta la même chose, comme étant prêt d'arriver. Cela ne tarda pas, puisque ce fut très peu après que ce fut le désastre dans la maison de M. Réveillon. Dans l'intervalle, entre Pâques et la Pentecôte, elle annonça que les méchants en projetaient une autre, qui serait bien plus terrible, avant le

24 juin, à moins que son Pere n'en arrêta l'effet, ce qu'elle espérait, mais qu'on aurait la preuve du projet des factieux. Toute cette annonce, réitérée plusieurs jours différents, s'est accomplie à la lettre le 23 au soir à Versailles, lorsqu'un peuple innombrable se porta au château pour demander M. Necker sans s'effrayer de voir venir en troupe les Gardes-Françaises et les Gardes-Suisses, n'attendant que l'ordre de faire feu sur lui, pour se porter aux plus grandes fureurs, dont les têtes les plus chères eussent été les victimes.

Tous les principaux événements de la Révolution ont été décrits d'avance d'une manière aussi claire : tous les témoins, dignes de foi y rendent témoignage uniformément⁶³.

Prophètes contre prophètes : les inspirés surgis de Saint-Médard se voient embrigadés dans les luttes du jour. Pour des anti-constitutionnels comme le sont les membres du groupe lyonnais, il est important de prouver que les convulsionnaires ont aussi prédit la Révolution et que les prophètes récemment apparus du clergé constitutionnel, illuminés de triste espèce, n'ont pas le monopole de la lecture de l'avenir.

Dans les conclusions du deuxième volume, au chapitre intitulé « Observations sur les annonces précédentes », les éditeurs insinuent que les nouveaux illuminés parisiens sont justement dans une erreur que les convulsionnaires avaient déjà prédite :

On lui dit encore que « ses prophètes vont la tromper en lui annonçant la paix ». Quels sont-ils ces prophètes ? c'est tout le clergé constitutionnel qui ne cesse de publier, que l'Église va se régénérer par son ministère, et qu'après avoir souffert un peu, le peuple va retrouver la paix, l'abondance et le bonheur. C'est dans un sens encore plus littéral, cette foule de personnes qui, parmi les Onisiaques, les Martinistes et les autres illuminés de triste espèce dont Paris abonde, se croient dans un état surnaturel et prophétisent, prêchant, comme M^{lle} La Brousse, en faveur du nouvel ordre des choses, et prédisent que l'univers va en recueillir les heureux fruits⁶⁴.

Sillages de l'événement

Après une interruption pendant les années révolutionnaires, les traces des convulsionnaires parisiens resurgissent sous le Consulat, au moment où Bonaparte ravive la question des libertés gallicanes par le Concordat de 1801 passé avec Pie VII. En même temps, en effet, qu'il rétablit le libre exercice de la religion en France, il donne le coup de grâce au gallicanisme épiscopal : quatre-vingt-seize églises archiépiscopales et épiscopales sont supprimées, puis la démission des anciens évêques est exigée. Plusieurs évêques de l'Église de France émigrent alors en Angleterre et continuent de correspondre avec leurs anciens diocésains, refusant ainsi de se laisser déposséder de leur autorité. C'est l'origine de la Petite Église¹.

On est fondé à se demander si l'« évanouissement » des convulsionnaires à Paris vers 1792 n'est pas lié au fait que la plupart des jansénistes parisiens ont alors approuvé la Constitution civile du clergé ; car c'est à Lyon, où les jansénistes sont beaucoup plus royalistes et absolument hostiles à la Constitution civile, que l'œuvre des convulsions continue à se développer à partir de 1792, on l'a dit, sous l'impulsion des frères Desfours de La Genetière (qui deviendront les chefs de la Petite Église en 1801).

Une survivance étonnante

À Paris, c'est sous le Consulat, les documents dont nous disposons l'attestent, que de nombreux anciens discours de convulsionnaires sont recopiés, sélectionnés, archivés. Mais la continuité la plus étonnante est révélée par un manuscrit de 1804, épave d'une série apparemment prolifique, puisque trente-deuxième tome de L'Œuvre de l'Esprit de la sœur Élysée². Il fait mention de l'existence d'une cinquantaine de partisans qui se réunissent parfois chez Augustin Villemers, adjoint au maire du VIII^e arrondisse-

ment, rue Popincourt, au faubourg Saint-Antoine. La sœur Élysée semble être la seule prophétesse du groupe et il n'est pas fait mention de convulsions ou de figurations. Élysée est présentée comme l'incarnation de l'Esprit ou de l'Enfant. Ses discours consistent en dialogues entre la Sœur et l'Esprit, l'Époux et l'Épouse. Ils portent sur les thèmes très vagues de la renaissance des persécutés et de l'amour.

Élysée signale la mort de la sœur Catherine Renaud, sœur Cathau, en 1803. Elle serait la nièce d'Augustin Villemers, de sorte que la continuité entre ce nouveau groupe et la précédente période des convulsions est établie. D'autres personnages connus assistent aux réunions : François Bonjour, dit Daniel, ancien curé de Fareins près de Saint-Étienne, qui a converti sa paroisse à l'œuvre³, ainsi que son fils aîné qui est considéré comme Élie en personne ! Le 25 janvier 1805 ils seront arrêtés par la police de l'Empire pendant une de leurs réunions au faubourg Saint-Marceau. D'après la police la secte des Bonjour compterait une centaine de membres :

Le but de cette secte est de rétablir le judaïsme avec des modifications et d'en faire une Religion de tous les peuples.

Les exercices consistent en lectures, prédications ayant toujours ce même objet. On y chante des cantiques en langue vulgaire et dans lesquels on rencontre assez fréquemment les mots les plus sales, les expressions les plus ordurières. Celui qui préside l'assemblée, tantôt brûle des parfums, étale une hostie sur une table et après quelques prières la divise en autant de portions qu'il y a d'assistants et chacun emporte la sienne chez soi, tantôt il dit la messe en français, consacre et donne la communion suivant le Rite Romain.

Il est bien recommandé aux sectaires de faire le plus de prosélytes possibles, mais de les bien choisir. Il paraît que la secte a des ramifications dans le Département de l'Ain, et que de tems en tems il vient des frères de ce Dépt visiter ceux de Paris. La chef et le fondateur de cette secte est un ancien curé de Fareins, dans le Département de l'Ain. À la fin de 1788 il s'avisa de faire des miracles avec son vicaire. Ils crucifièrent une fille, dans l'église, la laissèrent attachée avec des cloux aux pieds et aux mains pendant un quart d'heure. Ils subirent procès pour ce fait à Trevoux, appellèrent à Lyon où ils furent acquittés.

Cet ex-curé nommé Bonjour a pris le nom de Daniel, il vit en concubinage avec une femme qu'il a séduite à Lyon et amenée à

Paris. Il en a eu cinq enfans. Son aîné âgé de 12 ans se nomme Élie. Le pere est parvenu à persuader aux sectaires que cet enfant qui est d'une jolie figure et qui ne manque pas d'intelligence est destiné à opérer bientôt de grands prodiges et à joindre toutes les Religions dans une seule, qui deviendra celle de tous les peuples de la terre.

Bonjour promet à ses plus fideles adeptes le don de l'impeccabilité. Il l'accorde avec peine mais jamais sans argent. Quand on l'a obtenu, *on peut tout faire sans exception* et sans offenser Dieu⁴.

C'est dans l'Ain, le Lyonnais et le Mâconnais, régions de la dissidence anticoncordataire de la Petite Église, que l'œuvre des convulsions a trouvé un terrain propice pour subsister au XIX^e siècle⁵. Dans son Histoire des sectes religieuses⁶, Grégoire signale plusieurs foyers convulsionnaires, notamment les fareinistes et les Amis de la Vérité de Lyon qui ont une sœur dans la Bresse connue sous le nom de sœur Marie⁷ : Elle anathématisait à la fois, et l'église concordataire et Bonaparte durant la plus grande puissance de ce dernier, qu'elle compara une fois à l'excrément de l'homme⁸. En 1822, preuve d'une certaine vitalité, les Amis de la Vérité publient les Extraits d'un Recueil de piété en cinq volumes, discours prononcés par la convulsionnaire parisienne, sœur Holda, (Élisabeth Fronteau, fille de tapissier) de 1750 à 1786. Selon Charles Latreille, auteur d'un article sur les fareinistes paru dans le Mercure de France en 1909 : « La secte, aujourd'hui, compte à peu près 200 adhérents, presque tous à Fareins, surtout aux hameaux du Peyra, de Bicheron, de Guillermain, quelques-uns à Ribemont, à Paris et à Nantes, où l'ancien curé de Marcilly, Fialin, s'était retiré sous l'Empire⁹. »

Ce n'est pas la dimension la moins remarquable ou la moins étonnante du phénomène convulsionnaire que son aptitude à durer, à être sans cesse relancé par les événements. Il y a, certes, la grande flambée parisienne des années 1730 dans le contexte des luttes contre la bulle Unigenitus, mais il y a aussi, passé en général sous silence, un sillage séculaire dans les régions du Sud-Est et même du Sud-Ouest, fruit d'une étrange contamination entre la résistance religieuse de la Petite Église et les convulsionnaires parisiens.

Lectures :
magnétisme
et somnambulisme

Entamée dès l'apparition des miracles de Saint-Médard, la controverse entre les interprétations de l'événement n'a pas cessé de se développer jusqu'à l'heure actuelle. À la faveur de la science psychologique naissante, les convulsions parisiennes vont représenter l'accident exemplaire, la pathologie essentielle à déchiffrer. Sur la longue durée, cette postérité savante, formée de couches successives de lecture, apparaît singulièrement répétitive, comme si elle était vouée à réitérer sans trêve les « symptômes » mis en place par le débat même des acteurs de l'époque. Chacun tente de rendre compte non seulement de l'événement et des faits, mais encore de la totalité des discours interprétatifs précédents qui prétendaient déjà livrer la vérité : convulsion infinie des discours de maîtrise, toujours menacés d'être accusés de naïveté par le surgissement d'un métadiscours plus englobant. Dans cette escalade démonstrative, c'est essentiellement l'ouvrage figuriste de Carré de Montgeron, dont le succès s'étend sur deux siècles, qui fournit l'inépuisable « premier » degré constamment soumis à de nouvelles réinterprétations.

Dès 1784, les partisans de la théorie du médecin viennois Franz Anton Mesmer (1734-1815) — le magnétisme animal, dont la discussion fait rage sous Louis XVI — se montrent très sensibles aux ressemblances des deux phénomènes : les convulsions parisiennes et le « somnambulisme ». Adrien Lepage lui-même, sur la fin de sa vie, se montre très attentif aux guérisons et aux phénomènes obtenus par le magnétisme animal ainsi qu'en témoignent quelques petites notices éparses dans ses papiers.

Le 10 novembre 1784

Le frère de Mr de Jussieu, homme d'une véridicité et d'une exactitude rare est à Lyon où il magnétise. Il a certifié à Mr son frère de qui Mr André le tient, qu'il était maître par son opération et par sa seule volonté intérieure, de donner des crises ou violentes ou douces, d'inspirer entre deux magnétisés ou une antipathie ou une affection des plus caractérisées. Il certifie aussi qu'une magnétisée les yeux bien bandés a découvert et a lu une lettre qu'on venait d'écrire en secret. Il y a bien nombre de faits pareils et à Paris on prétend que la femme marquise de Fleury lisait aussi dans ses crises les yeux fermés. Mr. Barberin lui-

même a cette faculté. Quelqu'un lui propose de magnétiser un malade. Il demande qu'auparavant on écrive le détail de la maladie. Le détail écrit, il le laisse sans le lire sur la cheminée à la personne qui l'avait écrit et va dans une autre pièce d'où il dit à la personne tout ce qui était dans le papier, et lui dit même un fait qu'il avait omis d'écrire et lui reproche l'omission. Mr André le tient du président d'Héricourt. Mr Mesmer et Mr Barberin cachent ces faits, voulant éloigner toute idée de surnaturel. Ils glissent seulement que par le magnétisme porté à un certain degré ils élèvent l'âme au dessus de la nature [...]

Lundi 22 nov. 1784

M (X) a conté à Mr André et à Mr de Lalane qu'il a été très étonné d'une magnétisée qui lui a demandé des coups de poings sur le dos. Lui et un autre après quelque résistance ont cédé, en les donnant légèrement mais il a fallu les donner si fortement et si lontems qu'ils ont demandé grace. Ne se sentant pas encore soulagée, elle a demandé qu'on prit un bâton. On lui a donné par degrés jusqu'à une violence à briser les os. On a cessé par fatigue et la personne a dit qu'elle n'était pas pleinement soulagée.

M (X) fait entendre que ce n'est qu'un trait entre plusieurs autres mais il a demandé un profond secret. Ils veulent surtout cacher tout surnaturel comme ne cadrant pas avec leurs idées. Cependant cela les rend très empressés à rechercher les écrits sur les convulsions et le livre de M. de Montgeron¹⁰.

Il semblerait qu'Antoine Court de Gebelin (1728-1784), fils d'un fameux théologien réformé et patient malheureux du Dr Mesmer, ait été le premier, dans sa Lettre de l'Auteur du monde primitif à Messieurs ses souscripteurs sur le Magnétisme Animal (31 juillet 1784), à relever l'identité de principes et de vertus entre l'état des convulsionnaires et l'état magnétique. C'est précisément contre cette thèse que s'élève un tout jeune homme de grand talent, Charles Devillers, dans une réfutation du mesmérisme : Le Colosse au pied d'argile (1784). Face aux « croyants », il représente le point de vue critique moderne : il ne s'agit pas de nier la réalité des phénomènes et Devillers admet le bien-fondé de la comparaison entre convulsions et magnétisme, il s'agit de leur donner une explication par les lois psychologiques de la nature humaine.

Parmi le très grand nombre de cures dont M. de Montgeron donne l'histoire, j'ai choisi celles qui ont de l'analogie avec les guérisons magnétiques. On objectera peut-être, que la parité ne peut être admise, l'église ayant rejeté les premières, et le gouvernement ayant fait fermer le lieu où elles s'opéraient. La réponse se présente naturellement. On voulait que ces cures fussent des miracles ; elles n'en avaient pas le caractère ; le concours était prodigieux ; le fanatisme devenait épidémique ; l'autorité sage en arrêta le cours. La philosophie les envisage sous un autre point de vue : sans les supposer toutes chimériques, elle y retrouve des preuves du pouvoir d'une faculté intellectuelle dont je citerai, plus bas, des exemples ; elle s'appuie sur le passé, le compare au présent, et reconnaît que, dans tous les tems, l'imagination a eu la plus grande influence sur le corps humain. En y joignant la loi de l'imitation et l'action lente des remèdes qui avaient précédé l'intercession de M. Pâris, elle se rend raison de ses guérisons ; elle en reconnaît de réelles ; elle recuse celles qui n'ont pas le degré de certitude morale nécessaire pour les faire admettre : le magnétisme animal a un pouvoir de plus, l'attouchement. Avec ces trois forces réunies, les guérisons auraient dû être plus nombreuses ; cependant les partisans de ce système, du moins ceux que l'enthousiasme n'aveugle pas, citent plus de soulagemens que de cures : quelle peut être la cause de cette différence entre deux moyens de guérison qui ont néanmoins tant d'analogie ? Le désir de notre conservation conduisait au tombeau de Pâris ; les motifs qui agissaient sur l'imagination, qui en mettaient les ressorts en jeu, avaient la plus grande énergie ; ils avaient une base sacrée, la toute-puissance de l'être suprême ; on croyait qu'elle se manifestait, parce qu'elle en a le pouvoir. Le même désir nous entraîne au magnétisme, et nous fait asseoir autour des baquets ; mais les motifs qui ébranlent alors l'imagination, n'ayant pas la même base, n'ont pas la même efficacité : ainsi cette faculté intellectuelle est nécessairement moins exaltée : telle est la différence des effets produits par le même ressort, déployé avec une inégale activité¹¹.

Par la suite, l'épisode des convulsionnaires sera régulièrement invoqué par les historiens du magnétisme qui proposeront une lecture rétrospective de l'histoire des phénomènes extatiques à la lumière de la nouvelle théorie du somnambulisme¹².

La théomanie extato-convulsive

En 1845, le Dr Calmeil, médecin de la maison des aliénés de Charenton, livre au public la somme exemplaire de ce que l'on pourrait appeler une pathographie historique : De la Folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire¹³. Il consacre naturellement un chapitre aux jansénistes appelants. Ils ont, selon lui, souffert d'un délire qu'il propose d'appeler théomanie extato-convulsive :

Tous ces faits (pénitences et secours) sont autant d'ombres ajoutées au tableau des maux qu'enfante le fanatisme religieux poussé jusqu'au degré de la monomanie. On s'aperçoit tout de suite de la ressemblance qui existe entre les habitudes des convulsionnaires jansénistes et celles de certains lypémaniaques qui, bien que séquestrés, se mettent sans cesse en opposition avec les ordres de la médecine, qui s'étudient à éloigner le sommeil, à s'exposer au froid, qui refusent de changer de linge, de se coucher et qui se hâtent de se placer pieds nus sur les dalles humides, de s'agenouiller sur le carreau, de s'étendre sur la dure aussitôt qu'ils présument que l'activité de la surveillance a pu se ralentir autour de leurs personnes, et qui s'imaginent se rendre agréables à Dieu en se livrant à toutes ces extravagances. À la longue, ces pratiques insensées entraînent mille dangers ; souvent aussi les théomanes de Saint-Médard recueillaient les tristes fruits de leur entêtement religieux, et ceux qui avaient abusé du jeûne étaient fréquemment exposés par la suite à des spasmes du pharynx et de l'œsophage qui ne permettaient plus l'introduction des alimens dans l'estomac. La mort accompagnée de toutes les angoisses, de toutes les tortures de la faim, était la dernière conséquence de tant de folie. On sait que les monomaniaques qui ont refusé de manger pendant quelque temps affirment quelquefois ensuite, quand ils consentent à prendre de nouveau des alimens, qu'il leur est impossible de surmonter la constriction de leur gosier ; les effets pathologiques s'enchaînent partout de la même manière sur les individus privés de bons sens. Beaucoup de convulsionnaires devinrent aussi sujets à un état plus ou moins voisin de l'extase ou du somnambulisme.

L'occlusion des sens et la concentration du travail intellectuel semblaient poussés tellement avant, sur quelques malades, qu'il

leur arrivait de rester plongés, plus ou moins longtemps, dans un état qui n'était pas sans analogie avec la catalepsie ; dans leur langage, les convulsionnaires désignaient cette sorte de ravissement sous le nom d'« état de mort »¹⁴.

L'hystérie de la Salpêtrière

La pathographie lourde et compliquée de Calmeil est bientôt dépassée par la remontée d'un concept plus simple, connu depuis l'Antiquité, mais que le grand professeur des maladies nerveuses de la Salpêtrière, le docteur Charcot, s'emploie à réhabiliter et à redéfinir : l'hystérie. C'est dès le départ de l'étude systématique de l'hystérie à la Salpêtrière en 1872 que l'exemple de Saint-Médard est invoqué et réinterprété. La question des secours pose problème à Charcot, alors que la première phase des convulsions au cimetière est plus facile à cataloguer. Elle présente des cas bien avérés de contracture permanente des hystériques¹⁵, ainsi que deux de ses proches disciples, Bourneville et Bulet, viennent de le démontrer dans De la contracture hystérique permanente ; appréciation scientifique des miracles de Saint-Louis à Saint-Denis et des miracles de Saint-Médard (1872).

Charcot rejette la thèse de la simulation :

Dans l'épidémie de Saint-Médard, par exemple, les coups d'épée que l'on portait aux convulsionnaires ne produisaient pas, dit-on, d'hémorragie. La réalité du fait ne peut être repoussée sans examen ; s'il est exact que beaucoup de ces convulsionnaires se soient rendues coupables de jonglerie, on est obligé de reconnaître cependant, après une étude attentive de la question, que la plupart des phénomènes qu'elles ont présentés et dont l'histoire nous a transmis la description naïve étaient non pas simulés de toutes pièces, mais seulement amplifiés, exagérés¹⁶.

En réfutant son prédécesseur, le D^r Hecquet, sur ce que celui-ci pressentait de « lubricité » à la base des secours, Charcot s'éloigne en revanche de la vérité selon notre moderne science du sexe :

Hecquet, médecin de l'époque, ne voulait voir dans ces convulsions, rapportées par d'autres à une influence divine, qu'un phénomène naturel, – et en cela il avait parfaitement rai-

son. Mais je ne puis plus être de son avis, lorsque dans son livre intitulé *Du naturalisme des convulsions*, il prétend que les « secours » n'étaient autres que « des pratiques dictées par la lubricité ». Je ne vois pas trop, pour mon compte, ce que la lubricité pouvait avoir à faire avec ces « coups de chenet et de pilon », administrés avec une extrême violence, bien que je n'ignore pas ce qu'est capable d'enfanter, dans ce genre, un goût dépravé. Je crois qu'il est beaucoup plus simple et beaucoup plus légitime d'admettre que les « secours » – à part les amplifications suggérées par l'amour de la notoriété, – répondaient à une pratique tout empirique, et dont le résultat était de produire un amendement réel dans les tourments de l'attaque hystérique¹⁷.

Le premier volume de l'Iconographie photographique de la Salpêtrière (1877), par Bourneville et Regnard, mentionne les convulsionnaires à propos du crucifiement hystérique : le fameux procès-verbal de La Condamine fait foi de la permanence historique du phénomène.

Avec la mode de l'hystérie, les convulsionnaires de Saint-Médard se transforment en un véritable cas d'école. Le livre de Carré de Montgeron devient un classique pour les neurologues et les psychiatres de la fin du XIX^e siècle, comme l'explique Richer dans ses Études cliniques sur l'hystéro-épilepsie ou grande Hystérie (1881).

Le curieux livre de Carré de Montgeron dans lequel il expose avec tant de soin l'histoire de la maladie et de la guérison de quelques-uns des miraculés devient pour nous comme un recueil d'observations médicales qui, par la précision des détails, nous permet de reconnaître la véritable nature des accidents morbides dont il est parlé¹⁸.

Il relit les récits de Carré de Montgeron à la lumière de la classification des diverses attaques hystériques établies par l'école de la Salpêtrière. Il décèle, par exemple, une phrase épileptoïde bien marquée, en ce qui concerne le cas de Marguerite-Françoise Duchêne. Ceci en ne retenant bien entendu dans la relation de la mère de la malade que les symptômes qui confirment ses définitions et en éliminant tous les détails qui lui paraissent inutiles :

Lors de ces attaques, « son visage devenait violet, sa gorge s'enflait, sa langue s'épaississait, sa bouche tournait, ses lèvres

devenaient bleuâtres », et le sang lui sortait par les ongles de la main gauche et l'angle des deux yeux ; après quoi elle restait souvent plusieurs jours dans une faiblesse, léthargie pendant laquelle elle paraissait morte, n'ayant aucun sentiment et ne faisant aucun mouvement que « quelques tréaillements » de temps en temps que lui donnait son frisson [...] ¹⁹.

Pitres, dans ses Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme (1891), pousse même la démarche jusqu'à poser un diagnostic à partir des gravures de Restout qui illustrent l'ouvrage de Montgeron : troubles trophiques compliquant une hémiplégie hystérique de la D^{lle} Thibault, contracture hystérique des membres inférieurs de la D^{lle} Aubigan, pied-bot hystérique de la D^{lle} Fourcroi, hémiplégie hystérique de Philippe Sergent²⁰.

Dans La Foi qui guérit (1897), Charcot justifie cette méthode de déchiffrement rétrospectif du reproche d'anachronisme par l'atemporalité du concept d'hystérie :

À une époque plus récente, au XVIII^e siècle, le document figuré s'est associé au document écrit, et l'ouvrage de Carré de Montgeron, dont les planches gravées d'après nature, représentent nombre de guérisons miraculeuses, est une mine toujours précieuse à consulter. Nous y trouvons l'histoire illustrée de la guérison miraculeuse de la demoiselle Fourcroy et de Marie-Anne Couronneau, atteintes de paralysie et de contractures hystériques. Je prends ces deux faits au hasard parmi les nombreux cas dont Carré de Montgeron a donné la relation : Ils se ressemblent tous.

À ceux qui me reprocheraient de toujours parler d'hystérie, et avant de m'expliquer plus complètement à ce sujet, je répondrai par ce mot de Molière : « Je dis la même chose, parce que c'est toujours la même chose », je constate et rien de plus²¹.

Seulement, au cours du XX^e siècle, les manifestations spectaculaires des hystériques disparaissent progressivement et l'hystérie de la Salpêtrière devient à son tour un accident historique mystérieux !

Qu'à cela ne tienne, quatrième couche d'interprétation directement engendrée par la Salpêtrière, vient la psychanalyse. Il lui a fallu bien entendu reprendre le harnais. Dans ses développements les plus récents, elle s'est ainsi attaquée au vieux topo historique de l'hystérie pour en renouveler l'abord sous l'angle de la structure.

C'est en ce point que se placera notre interrogation si, au-delà d'une histoire qui décrit l'impuissance d'un savoir à s'emparer de son objet, nous voulons ouvrir des raisons d'une telle impuissance : là où, en deçà des énoncés effectivement produits, ceux-là trouvent une place, se forment, dans une structure qui les conditionne, jusqu'à ce qu'ils puissent même être produits.

Ce n'est certes pas une des moindres étrangetés de l'histoire de l'hystérie qu'elle impose, pour en comprendre le cours, d'y repérer une telle structure qui s'y montre presque affleurante. Cela dit aussi en quoi notre pas sera moins historique qu'il ne prendra seulement appui dans l'histoire : pour ce qu'elle offre à notre saisie d'instantanés de la structure à l'œuvre.

Cette configuration singulière, nous la nommerons du nom que le docteur Jacques Lacan lui a donné (mais qui n'est peut-être autre que celui de celle qui lui fit produire la notion même de discours) : discours de l'hystérique²².

Gageons que nous verrons avant très longtemps (faute d'hystériques, espèce confuse en voie de disparition !) apparaître un métadiscours de niveau encore supérieur qui prétendra rendre compte à son tour et des phénomènes « naïvement » mis en évidence par la psychanalyse et de l'ensemble des phénomènes précurseurs, pour en dire l'ultime vérité. Régression à l'infini, en abyme, de la figure qui représente une autre figure représentant à son tour une figure qui... « Un nom prononcé devant nous nous fait penser à la galerie de Dresde et à la dernière visite que nous y avons faite : nous errons à travers les salles et nous arrêtons devant un tableau de Teniers qui représente une galerie de tableaux. Supposons en outre que les tableaux de cette galerie représentent à leur tour des tableaux, qui de leur côté feraient voir des inscriptions qu'on peut déchiffrer, etc.²³ »

Au fil de cette longue errance à travers l'œuvre des convulsions, nous aurons au moins appris qu'il n'y a pas de dernier mot qui permettrait de clore l'histoire et d'énoncer la vérité de la structure en posant au départ qu'un tel savoir n'existe pas et que les lumières de l'histoire, si faibles soient-elles, nous en enseigneront toujours plus, au bout du compte, que la vérité d'une vérité toujours sujette au dépassement par une vérité plus vraie. Nous n'avons pas été plus loin que des hypothèses, et nous n'arrivons qu'à des questions sans doute destinées à demeurer ouvertes. Nous aurons cependant l'outrecuidance de croire qu'elles nous font accéder à une forme d'intelligibilité à tous égards plus satisfaisante.

Pour comprendre la singularité de l'œuvre des convulsions, il faut réinsérer l'événement aussi profondément qu'il est possible dans son contexte historique, social, politique et culturel. Les miraculés et les convulsionnaires ne sont en rien des marginaux puisqu'ils proviennent en majorité des classes moyennes et des milieux bien intégrés socialement. Si l'on veut parler d'hystérie, comment expliquer la prédisposition immédiate et massive, montrée par une partie notable de la population, de surcroît prise pratiquement au hasard ?

Certes, beaucoup de miraculés racontent avoir souffert de « paralysie », mais n'oublions pas que, pour tous ceux qui travaillent à la sueur de leur corps, le problème de la maladie se pose avant tout en termes de motricité. Certes, les femmes prédominent parmi les miraculés et les convulsionnaires mais trente pour cent d'hommes environ éprouvent les mêmes symptômes. D'ailleurs, Paris n'est-elle pas déjà depuis le XVII^e siècle la ville des femmes seules²⁴ ? Les veuves, et au XVIII^e siècle, cette nouvelle catégorie grossissante des célibataires²⁵, des domestiques, des « laides », mais aussi des « vieilles filles », des laissées pour compte pour cause de dot et de risques de mésalliance²⁶. S'il y a plus de miraculées, ce n'est pas parce que la féminité prédispose au miracle. C'est d'abord parce que les femmes se sont probablement rendues en plus grand nombre en pèlerinage au cimetière Saint-Médard. En ce début du XVIII^e siècle, en effet, les femmes sont plus soucieuses du maintien des traditions religieuses que les hommes ainsi que Pierre Chaunu l'a montré à propos des pratiques relatives à la mort. Quant à la majorité de célibataires parmi celles que nous observons, ne pourrait-on pas l'expliquer par leur propre situation sociale au sein de la société parisienne ? Ne sont-elles pas justement les mieux placées pour ressentir les contradictions d'une société qui les pousse au célibat sans plus leur garantir ni une fonction symbolique dans le registre religieux, ni une identité sociale assurée. Sorte de religieuses civiles, elles expriment à leur manière la vérité de leur condition, partagées qu'elles sont entre l'effort pour rejoindre une tradition sacrale et leur réalité laïque.

Il faut prendre au sérieux la tragédie qu'a pu représenter pour une série de milieux sociaux une dispute qui nous paraît au-

jourd'hui dérisoire. Il est frappant de voir à quel point les miraculées et les convulsionnaires ont toutes été intimement concernées, touchées au tréfonds d'elles-mêmes par la querelle religieuse déchirant l'Église. L'autorité leur arrache leurs prêtres, leurs curés qui ont su donner corps à leurs yeux à un certain idéal de la communauté chrétienne. Les leur enlève-t-on brutalement que devient sensible, et de la manière la plus angoissante, le mouvement profond que masquaient ces îlots de piété exemplaire : le recul irrésistible de l'emprise de la foi. Mais, encore une fois, elles ne sont pas les seules à ressentir cette dépossession ; elles sont seulement celles qui sont les mieux placées pour en éprouver intensément les effets. Les convulsionnaires n'ont pas tort d'entendre une menace terrible au travers du fracas de la querelle de l'Unigenitus, comme si on voulait détruire radicalement la vraie religion. Il y va d'une juste perception dans leur aberration. Leur conviction déraisonnablement désespérée d'être les ultimes défenseurs d'un bastion intenable, assiégé de l'extérieur, mais aussi miné de l'intérieur, la vérité de l'Église de France, est le moyen d'être en prise sur la réalité d'une situation que nul en effet ne perçoit encore parmi leurs contemporains : la déchristianisation commençante. Prophètes, ils sont en leur folie les annonciateurs sismographiques d'un avenir informulable que le malheur des temps les met en posture de sentir.

D'autant plus les convulsionnaires sont-ils susceptibles de parler au-delà de ce qu'ils croient dire que leur propre système est un système d'accueil et d'expression d'un sens qui les dépasse. C'est qu'on est encore dans un monde où l'informulable dispose d'un système de formulation très différent du nôtre : non pas dans l'ordre privé, mais dans l'ordre public, non pas langagier mais corporel. Ces manifestations, pour nous si énigmatiques et « désordonnées », participent d'une organisation symbolique qui les règle bien davantage qu'on ne croirait au premier abord. Il reste à explorer ce confin de la culture religieuse que nous comprenons toujours mal et qui commande l'attestation du surnaturel parmi les hommes par l'intermédiaire des corps. Pas d'ordre divin sans expression sous une forme ou sous une autre du débordement des forces humaines par la vérité d'en-haut, expropriant les individus d'eux-mêmes, corps et âme, au profit des puissances invisibles. À quoi répond, sur le versant naturel, l'excès des puissances de la vie sur le corps féminin qui en constitue le réceptacle spécifique — l'hystérie comme mise en forme symbolique de la dépossession de la personne féminine par le pouvoir procréateur qui l'habite.

D'où le croisement inextricable, en ces sortes d'affaires, des deux types de causalité et des deux formes de langage ritualisé, sacré et profane, miraculeux et morbide, universel et sexuel — autrement dit féminin — aux yeux mêmes des acteurs. L'histoire de cette rhétorique physique, de ce langage collectif des corps est tout entière à écrire dans sa version occidentale et chrétienne et son devenir original, des danses de Saint-Jean ou de Saint-Guy du Moyen Âge aux possessions du XVII^e siècle²⁷, jusqu'à nos convulsions du XVIII^e. Rien de plus historique en effet que ces symptômes périodiquement reviviscents de siècle en siècle, mais jamais les mêmes. Ainsi la convulsion n'est-elle pas la possession. Être possédé, c'est à la lettre être entièrement dépossédé de soi, puisque habité de part en part par un autre. Ce que le convulsionnaire, en regard, a de plus moderne, c'est de n'être pas complètement expulsé de lui-même, mais seulement traversé par une puissance surnaturelle, qui le scinde de lui-même, mais au travail de laquelle il assiste, qu'elle meuve son corps indépendamment de lui ou le fasse parler. Ce pourquoi il n'est jamais jusqu'au bout ce qu'il voudrait être, le pur instrument de Dieu, totalement investi par lui. Là est le drame du convulsionnaire : il ne peut plus être l'objet de Dieu, sa chose, mais seulement son témoin à l'intérieur de lui-même, désespérément présent à lui-même en dépit de sa volonté de s'oublier en lui, ni son parfait prophète, personnellement aboli au profit du discours même de l'Esprit-Saint.

C'est cette tragédie de la séparation divine qui est au principe de l'escalade convulsionnaire et c'est la traversée des phases de cette escalade qui permet d'attribuer à l'événement de Saint-Médard son moment historique précis. On part du miracle : la manifestation par excellence de l'intervention divine. Mais Dieu, même dans ses miracles, se cache désormais dans le cours de la nature, de sorte qu'ils ne suffisent plus à manifester sa présence. Il faut qu'il se rende plus tangible dans l'agitation des corps. Encore est-ce que celle-ci peut prêter à confusion : la convulsion doit être immédiatement lisible, explicite. Elle représentera, elle incarnera le sens divin, se rendant ainsi irrécusable. On n'obtient, pas davantage, que des figures d'improbable déchiffrement. La parole inspirée elle-même, ultime espoir, suprême recours, ne livre toujours au bout du compte, en lieu et place d'expression directe et vive de l'Esprit-Saint, que de déroutantes comparaisons. C'en est fini, décidément, de l'âge où la figure livrait accès à la vérité, où le symbole valait présence de la chose. La distance est irrémédiable avec l'intelligence divine. L'épisode convulsionnaire se situe exac-

tement à ce point d'inflexion où la culture religieuse de la participation du surnaturel aux affaires humaines est encore assez prégnante pour nourrir une expérience du corps séparé, mais où elle est devenue assez exsangue aussi pour n'avoir plus à jouer que sa propre fin, que sa propre impossibilité. L'épreuve ordalique de la présence de Dieu se retourne en théâtre désespérément dérisoire des vains efforts des corps pour capter un sacré à jamais éloigné. On sera définitivement entré, au-delà, dans l'âge psychologique des vapeurs individuelles, de l'indicible privé et de la vérité subjective.

Point d'inflexion de l'histoire du corps comme véhicule du sacré ; ligne de partage aussi entre religion et politique ? La prestation religieuse est ici indissociable de la lutte politique ; elle lui fournit son prétexte, ses enjeux et son langage. On est au moment précis, là encore, où l'alliage va se défaire. La politique, bientôt, n'aura plus besoin du vêtement religieux. Elle va trouver son discours et ses objectifs bien à elle dans la seconde moitié du XVIII^e, avec l'affirmation du Parlement comme force d'opposition à la monarchie absolue.

Il est remarquable de constater que les explosions convulsionnaires, en France, suivent très exactement les temps forts et les offensives brutales de l'autorité absolutiste dans le domaine religieux : la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades contre les camisards, la bulle Unigenitus et la persécution des jansénistes parisiens. De ce point de vue, ce n'est pas un hasard si le mouvement reprend ou revit sous le Consulat précisément dans les régions de la dissidence anticoncordataire de la Petite Église dans le Sud-Est et le Sud-Ouest. On a pu mettre en évidence que, pour la période précédente, les grandes épidémies de sorcellerie et de possession avaient surtout enflammé les régions frontières entre nations, mais aussi entre confessions, et cela en raison des efforts de l'instance juridique laïque pour imposer sa loi sous couvert et paravent d'orthodoxie religieuse.

Ne serait-on pas, avec ces convulsions spécifiquement françaises, en présence d'un prolongement tardif du processus antérieur ? Quelque chose comme un phénomène de frontière intérieure, pas seulement confessionnelle, mais surtout symbolique : la frontière entre religion et politique, douloureusement désignée par les efforts de la monarchie pour s'appropriier et se subordonner ce domaine dernier des consciences ? Telle serait la contradiction dernière travaillant les convulsionnaires parisiens pris au piège de la ruse politique et de la raison d'État : derniers défenseurs de

l'indépendance de la foi face aux empiétements du Prince, lequel cyniquement en appelle à Rome pour asseoir son emprise, ils sont en même temps, au travers de leur gallicanisme intransigeant, les précurseurs et les complices de l'avènement à quoi œuvre le souverain : la religion de la politique.

Voilà l'inexprimable partage qui ne leur laisse pas de repos : ils sont de connivence avec ce qu'ils redoutent. L'autonomie du rapport à Dieu qui les justifie et à laquelle ils s'accrochent, ils tendent invinciblement à sa dissolution par ailleurs. Contempteurs du siècle et accoucheurs de l'esprit du siècle, nul n'aura ressenti plus profondément qu'eux le changement d'un monde. Chrétiens de la fin des temps, envers et contre tous²⁸.

Repères chronologiques

- 1685 Édit de Fontainebleau : révocation de l'édit de Nantes.
- 1686 Apparition des premiers prophètes dans les Cévennes.
- 1700 Explosion du prophétisme cévenol.
- 1702 Début de la guerre des Camisards.
Affaire du cas de conscience (peut-on donner l'absolution à un ecclésiastique qui condamne les cinq propositions mais garde un silence respectueux à l'égard de Jansen ?).
- 1705 Bulle *Vineam Domini* : le silence respectueux est condamné par Clément IX.
Arrestation de Quesnel.
- 1708 La destruction de Port-Royal des Champs est ordonnée par le pape.
- 1709 Elle est décrétée par l'archevêque de Paris.
- 1710 Elle est ordonnée par le Conseil d'État.
- 1711 Destruction des bâtiments et du cimetière.
- 1713 Bulle *Unigenitus* : condamnation de cent une propositions extraites des *Réflexions Morales* du père Quesnel.
- 1714 Louis XIV force le Parlement à enregistrer la Bulle. L'archevêque de Paris, de Noailles, refuse de la recevoir.
- 1715 Mort de Louis XIV, arrivée au pouvoir du régent, Philippe d'Orléans.
- 1717 Appel des quatre évêques.
- 1717-1718 Les deux appels du cardinal de Noailles, archevêque de Paris.
- 1720 Renouveau de l'appel.
Banqueroute de Law.
- 1723 Majorité de Louis XV.
- 1725 Guérison miraculeuse de M^{me} Lafosse lors du passage du Saint-Sacrement dans la paroisse de Sainte-Marguerite dont le curé est appelant.
- 1726 Fleury Premier ministre.
- 1727 Mort et enterrement du diacre appelant François de Pâris dans la paroisse de Saint-Médard. Phénomène de dévotion populaire au cimetière.
Le concile d'Embrun suspend Soanen, l'évêque janséniste de Senez.
Miracles à Avenay (près de Reims) sur la tombe de Gérard Rousse, diacre appelant.
- 1728 Acceptation de la Bulle par Noailles. Apparition des *Nouvelles ecclésiastiques*, périodique clandestin des jansénistes.
Érection d'une pierre tombale pour le diacre de Pâris au cimetière Saint-Médard.
- 1729 Mort de Noailles, remplacé par Vintimille, hostile aux jansénistes.
- 1730 Déclaration royale pour une application plus stricte de la Bulle considérée comme une loi d'État et interdiction aux parlements de prononcer sur les appels comme d'abus liés à la Bulle.
Interdiction de trois cents prêtres appelants.
Publication de la guérison miraculeuse d'Anne Le Franc.

- 1731 Mandement de Vintimille contre le miracle sur Anne Le Franc.
Requête de vingt-trois curés parisiens en vue d'obtenir l'examen de cinq miracles.
Flambée des miracles, apparition des convulsions guérissantes à partir d'août.
- 1732 Fleury fait fermer le cimetière.
Apparition des convulsions figuratives chez des particuliers.
- 1733 Ordonnance du roi contre les convulsionnaires.
- 1735 Le Parlement se tourne contre les convulsionnaires.
Arrestation massive des membres de la secte présumée du frère Augustin.
- 1737 Carré de Montgeron remet au roi *La Vérité des Miracles* et est arrêté.
- 1743 Mort de Fleury, remplacé par Christophe de Beaumont.
- 1747-1760 Affaire des billets de confession.
- 1753 Exil et rappel du Parlement.
- 1757 Attentat de Damiens contre Louis XV.
- 1760 Procès du groupe de convulsionnaires réuni autour de l'avocat au Parlement de Rouen Pierre de La Barre.
- 1762 Le Parlement ordonne la suppression de la Compagnie de Jésus.

Indications bibliographiques

Parmi les historiens des miraculés et des convulsionnaires parisiens, il faut citer la thèse très riche en informations bibliographiques, particulièrement sur le contexte politique et religieux de Robert Kreiser, *Miracles, convulsions and ecclesiastical politics in early eighteenth century Paris*, Princeton University Press, Princeton, 1978.

Un petit livre un peu anecdotique bien que très intéressant sur les développements provinciaux du mouvement au XIX^e siècle d'Albert Mousset, *L'Étrange Histoire des convulsionnaires de Saint-Médard*, Paris, 1953.

Une étude très érudite des Archives de la Bastille, centrée surtout autour du groupe convulsionnaire de la Planchette du père Gagnol, *Le Jansénisme convulsionnaire et l'affaire de la Planchette*, Paris, 1911.

Un ouvrage moralisateur du XIX^e siècle, compilation maladroite du livre de Carré de Montgeron, *La Vérité des miracles démontrée*, de Pierre-François Mathieu, *Histoire des miraculés et des convulsionnaires de Saint-Médard*, Paris, 1864.

Le livre inégalable sur le sujet reste celui du premier historien de l'événement. Louis-Basile Carré de Montgeron, *La Vérité des Miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris et autres appellans, démontrée contre M. l'archevêque de Sens...*, nouvelle édition revue et augmentée par l'auteur, Cologne, 1745-1747, 3 vol. Son apologie très orientée a pourtant constitué la source principale des interprétations psychiatriques ultérieures.

Notes et références

1/ L'œuvre des convulsions

1. Monique Cottret, *Les Représentations mythiques de l'Église primitive dans les polémiques entre les jansénistes et les jésuites, 1713-1760*, thèse de troisième cycle soutenue à Paris X en 1980.

2. Philippe Joutard, *Les Camisards*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. Archives, 1976. Daniel Vidal, *Le Malheur et son prophète, inspirés et sectaires en Languedoc calviniste (1685-1725)*, Paris, Payot, 1983.

3. Christian Jouhaud, « Écriture et action au xvii^e siècle : sur un corpus de mazarinades », *Annales E.S.C.*, 1, 1983, pp. 42-64.

4. Entre 1730 et 1750 environ, la question des miracles et des convulsions de Saint-Médard déclenche un fleuve de publications : le *Catalogue n° V de l'Histoire de France* mentionne plus de trois cents titres.

5. Edmond Jean-François Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*, 8 volumes, Paris, 1857, II, p. 29.

6. Barbier et Marais en retranscrivent quelques-uns dans leurs journaux. Les manuscrits : BA mss 2056 et BDSG W n° 3190 nous en offrent aussi une anthologie.

7. Barbier, II, p. 247.

8. Abraham Chaumeix fut ridiculisé à de nombreuses reprises par les philosophes dans les *Préjugés légitimes contre ceux du sieur Chaumeix* par Leclerc de Molinet, dans le *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert*, attribué à Morellet, et surtout dans la satire du « pauvre diable » de Voltaire.

9. Hume, *Essais philosophiques sur l'entendement humain*. Avec les quatre Philosophes, du même Auteur. Traduit de l'anglais, Amsterdam, 1758, II, p. 56.

10. Diderot, *Pensées philosophiques*, Paris, Garnier, 1980, p. 41-44.

11. Diderot, *Œuvres complètes*, édition chronologique, Club français du livre, Paris, 1970, XI, p. 755.

12. Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790*, 15 volumes, Paris, 1829-1831, III, pp. 18-29.

13. D'Alembert, *La Destruction des Jésuites en France par un auteur désintéressé*, Genève, 1765, pp. 216-217.

14. Jean Laporte, « Le jansénisme », in *Histoire générale des religions*, sous la direction de Maxime Gorce et Raoul Mortier, Paris, 1944-1945, IV, p. 199.

15. Id., *ibid.*

16. Abbé Laurent François Boursier, *De l'Action de Dieu sur les créatures, traité dans lequel on prouve la prémotion physique par le raisonnement et où l'on examine plusieurs questions qui ont rapport à la nature des esprits et à la grâce*, Lille, 1713, 2 vol.

17. Le père Louis Patouillet (pseud. Frère La Croix), *Apologie de Cartouche ou le Scélérat sans reproche par la grâce du P. Quesnel*, La Haye, s.d.

18. François de Pâris, *Science du Vray qui contient les principaux mystères de la foi par le feu M. François de Pâris, diacre*, En France, 1733, pp. 25-26.

19. Monique Cottret, *op. cit.* Edmond Prêclin, *Les Jansénistes du 18^e siècle et la Constitution civile du Clergé*, Paris, 1929.

20. *Catalogue de l'Histoire de France*, n° V.

21. Le terme revient dans de nombreux écrits comme : Pasquier du Quesnel, *La Tradition de l'Église romaine sur la prédestination des Saints et sur la Grâce efficace*, Cologne, 1687-1690, 3 vol. Gabriel-Nicolas Nivelles éd. ; *Les Hexaples ou les six colonnes sur la Constitution Unigenitus*, Amsterdam, 1721, 6 vol.

Nicolas Petitpied, *Dissertation sur les miracles et en particulier sur ceux qui ont été opérés au tombeau de M. de Pâris*, s.l., 1731.

Deux historiens du jansénisme : Augustin Gazier, *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1922, 2 vol., et Bernard Groethuysen, *Origines de l'esprit bourgeois en France*, Paris, 1927, vol. I, ont été (bien que de manières différentes) très sensibles à ce ton juridique de la polémique.

22. Pasquier du Quesnel, *La Tradition de l'Église Romaine sur la prédestination des Saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, I, p. 1.

23. Les principales collections de discours de convulsionnaires se trouvent dans les bibliothèques et archives parisiennes suivantes :

Archives historiques de l'Archevêché de Paris (cité A.H.A.P.) :

Mss 8° PR 1, 2, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 13.

Mss 4° PR 1 (Journal original du père Cottu, des secours infligés à la sœur Françoise Obillard).

Mss 4° 2, 3, 4, 5, 6, 8.

Archives nationales (cité A.N.) :

Série X1B, cartons 9690-93 (Interrogatoires et discours des convulsionnaires arrêtés à la Conciergerie en 1735 et 1736).

Bibliothèque de l'Arsenal (cité B.A.) :

Mss 6882-6889.

Mss 2107, 2054, 5802 (discours de la sœur Brigitte Jocabed Le Lorain 1780-1791, extraits copiés de 1815 à 1819).

Archives de la Bastille :

BA 10.203-10.206 (cartons de feuillets volants).

BA 11.628 (Dossier du groupe de La Planchette).

Bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français (cité B.S.H.P.F.) :

Fonds Sainte-Beuve, Mss 116-117, 118 (I-III), 119, 121-123, 127-130, 196-197.

Bibliothèque de la Société de Port-Royal (cité B.P.R.) :

Collection Lepaige, Mss 593-612, 615-626 ; 627-628 (notes historiques sur quelque deux cents convulsionnaires ou partisans des convulsions) ; 629-652 ; 905-912 ; 1227-1244 ; 1556-1574 ; 1981-2000 ; 2382-2396.

Bibliothèque historique de la Ville de Paris (cité B.H.V.P.) :

CP 3501-3513.

Bibliothèque nationale (cité B.N.) :

Fonds français, Mss 13811-13812, 22326.

Nouvelles acquisitions françaises, Mss 4093-4113 (collection Lepaige) ; 4259 ; 4262-4264 (notices biographiques intéressantes) ; 10967 ; 10979.

Mss 11004 et 11006 (recueils de diverses visions) ; 11005 ; 11007-11008 ; 11067.

Bibliothèque Sainte-Geneviève (cité B.S.G.) :

Mss 1946, 2533, 1519-1520, 2905, 2926-2927.

24. Louis Adrien Lepage, *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du Parlement, sur le droit des Pairs et sur les loix fondamentales du Royaume*, Amsterdam, 1753, I, p. 274.

25. Grimm, *Correspondance*, III, p. 37.

26. B.P.R., L.P., 495.

2/ Les affaires du tems

1. Marie-José Michel, « Clergé et pastorale janséniste à Paris (1669-1730) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril/juin 1979, pp. 179-197. *Les Ecclésiastiques jansénistes parisiens (1669-1730)*, thèse de Sorbonne, 1977.

2. De 1713 à 1760 sur quelque trois cent vingt-huit arrestations de « jansénistes », seuls 28 % l'ont été pour un motif religieux ou pour des actes contre la Constitution. D'après F. Funck-Brentano, *Les Lettres de cachet à Paris, étude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille (1659-1789)*, Paris, 1903.

3. La meilleure preuve en est sans aucun doute leur circulation, à l'heure actuelle encore, chez les bouquinistes parisiens.

4. Barbier, II, octobre 1727, p. 21.

5. Jean-Baptiste Raymont Pavie de Fourquevaux, *Catéchisme historique et dogmatique sur les contestations qui divisent maintenant l'Église*. Où l'on montre quelle a été l'origine et le progrès des Disputes présentes ; Et où l'on fait des réflexions qui mettent en état de discerner de quel côté est la Vérité, 2 vol., La Haye, 1729-1730, I, p. 24.

6. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1953-1955, 3 vol., II, p. 433.

7. Edmond Préclin, *Les Jansénistes du 18^e siècle et la constitution civile du clergé*, Paris, 1929.

8. Père Jacques Philippe Lallemant, *Le Père Quesnel hérétique dans ses Réflexions sur le Nouveau Testament*, Bruxelles, 1705, p. 20.

9. *Id.*, *Le Père Quesnel séditieux dans ses Réflexions sur le Nouveau Testament*, s.l., 1704.

10. La traduction de la bulle telle qu'elle fut donnée à l'époque par l'abbé de Gudven, curé de Saint-Pierre-le-Vieil, diocèse de Laon, est citée intégralement par J.-F. Thomas, *La Querelle de l'Unigenitus*, Paris, 1949, pp. 24-34.

11. Thomas, *op. cit.*, pp. 31-34.

12. Gabriel-Nicolas Nivelles, éd., *Le Cri de la Foi* ou Recueil des différents témoignages rendus par plusieurs facultés, chapitres, curés, communautés ecclésiastiques et réguliers au sujet de la Constitution Unigenitus, 3 vol., s.l., 1719.

13. Jean-Baptiste Cadry et Jean-Baptiste Louail, *Histoire du livre des Réflexions morales sur le Nouveau Testament et de la Constitution*, 4 vol., Amsterdam, 1723-1739, I, pp. 605-606.

14. *Le Témoignage de MM. les Curez du Diocèse de Paris à son Eminence Mgr le Cardinal de Noailles*, s.l., 1717, p. 2-3.

15. *Ibid.*, p. 24.

16. Jean-Baptiste Cadry et Jean-Baptiste Louail, *op. cit.*, Amsterdam, 1723, I, p. 903.

17. Ce total est fourni par Boislile dans la *Note sur les Mémoires dressés par les Intendants en 1697 pour l'instruction du duc de Bourgogne*, Paris, 1873.

18. Les calculs sont avancés par M.-J. Michel dans son article « Clergé et pasto-

rale janséniste à Paris (1669-1730) », *R.H.M.C.*, avril/juin 1979, sur la base des listes d'appelants publiées dans les trois volumes in folio édités par Gabriel-Nicolas Nivelles, *La Constitution Unigenitus déférée à l'Église universelle*, ou Recueil général des actes d'appels interjetés au futur concile général... avec les arrêts et autres actes des parlements du royaume qui ont rapport à ces objets, Cologne, 1757.

19. J.-B. Cadry et J.-B. Louail, *op. cit.*, II, p. 149.

20. M.-J. Michel, art. cit., p. 190.

21. Deux exemplaires se trouvent à la B.N. sous la cote : Ld4 944.

22. G.-N. Nivelles, *La Constitution Unigenitus déférée à l'Église universelle*, Cologne, 1757, I, p. 175.

23. M.-J. Michel, art. cit.

24. *Ibid.*

25. Chiffres obtenus d'après les *Recueils des miracles opérés au tombeau de M. de Pâris*, 3 vol., s.l., 1732-1735.

26. Joseph Dedieu, « L'agonie du jansénisme », in *Revue d'histoire de l'Église de France*, 14, 1928, p. 184.

27. François de Dainville, « La carte du jansénisme à Paris en 1739 d'après les papiers de la Nonciature », *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 96, 1969, pp. 113-124.

28. Augustin Gazier, « Les écoles de charité du faubourg Saint-Antoine, école normale et groupes scolaires, 1713-1887 », *Revue internationale de l'enseignement*, 51, 1906, pp. 217-237, 314-326.

29. François de Pâris, *Instruction familière de M. de Pâris, sur la nécessité de lire l'Écriture Sainte, dressée en faveur des enfants de la paroisse de Boissi*, s.l.n.d., § 2 : « La nécessité de lire l'Écriture Sainte prouvée par ce que nous sommes ».

30. M.-J. Michel, art. cit., p. 182.

31. Barbier, II, pp. 54-55, octobre 1728.

32. Déclaration imposée à tout prêtre ou fidèle par laquelle « il reconnaît en conscience la condamnation de la doctrine des cinq propositions de Jansénius contenues dans son livre intitulé *Augustinus* ».

33. Parmi les plus importantes : J. B. R. Pavie de Fourquevaux, *Le Catéchisme historique et dogmatique sur les contestations qui divisent maintenant l'Église*, où l'on montre quelle a été l'origine et le progrès des disputes présentes ; et où l'on fait des réflexions qui mettent en état de discerner de quel côté est la vérité, 2 vol., La Haye, 1729. Laurent-François Boursier, *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, par demandes et par réponses ou par forme d'Entretien, entre un Ecclésiastique et un Laïc, Paris, 1731. (Cet ouvrage est illustré par les plaisantes gravures très dix-huitième-siècle du graveur Godonesche, qui fit un petit séjour à la Bastille en 1732 à cause d'elles !) Nicolas Legros, *Abrégé chronologique des principaux événements qui ont précédé la Constitution Unigenitus*, qui y ont donné lieu, ou qui en sont les suites avec les 101 propositions du Père Quesnel mises en parallèle avec l'Écriture et la Tradition, Utrecht, 1731 (2^e éd., 1732).

34. Une collection de ces bulletins réunie en un volume est conservée à la bibliothèque de la Sorbonne.

35. N.N.E.E., février 1728.

36. Françoise Bontoux, « Paris janséniste au 18^e siècle : les Nouvelles ecclésiastiques », in *Mémoires de la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, 7 (1955), pp. 205-220.

37. Nicolas Legros, *Discours sur les Nouvelles ecclésiastiques* (7 avril 1735), s.l.n.d.

38. N.N.E.E., janvier 1732.

39. Barbier, II, p. 266, mai 1732.
40. *Id.* pp. 129-130, octobre 1730.
41. N.N.E.E., décembre 1730, p. 267.
42. N.N.E.E., décembre 1730, p. 266.
43. N.N.E.E., novembre 1730, p. 243.
44. Le figurisme a très peu été étudié. On trouvera des indications bibliographiques dans A. F. Vaucher, *Manuel de Lacunza*, Collonges-sous-Salève, 1968, pp. 66-89. Dans la *Réhabilitation de la nature humaine*, Villemonde, 1960, Roger Mercier souligne l'importance de cette forme d'exégèse pour le XVIII^e siècle au chap. III, pp. 269-288.
45. Jacques-Joseph Duguet, *Conférences ecclésiastiques ou Dissertation sur les auteurs, les Conciles et la discipline des premiers siècles de l'Église*, 2 vol., Paris, 1742.
46. Bruno Neveu, « Port-Royal à l'âge des Lumières, les pensées et les anecdotes de l'abbé d'Étemare (1682-1770) », *Lias*, IV (1977).
47. Jean-Baptiste Le Sesne des Ménilles d'Étemare, *Essai d'un parallèle du temps de Jésus-Christ et des nôtres*, pour servir d'instruction et de consolation dans les grandes épreuves au milieu desquelles nous vivons, s.l.n.d. *Les Gémissemens d'une âme vivement touché de la destruction du saint monastère de Port-Royal des Champs* 3^e édition, plus correcte que les précédentes ; 4^e éd. : *Les Gémissemens d'une âme vivement touché de la Constitution de N.S. P. le pape Clément XI du 8 septembre 1713*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de nouvelles notes, s.l., 1734-1735. *Principes pour l'intelligence de l'Écriture sainte*, s.l., 1712. *La tradition des Saint Père sur la conversion future des Juifs*, s.l., 1724.
48. *La Vérité combattue et victorieuse dans tous les âges, ou discours sur les événemens de tous les siècles envisagés par rapport à la religion*, Francfort, 1733, pp. 3-4.
49. À partir de 1727, les écrits d'inspiration figuriste deviennent très nombreux. Parmi eux mentionnons : abbé F. Joubert, *De la connaissance des temps par rapport à la religion*. Utrecht, 1727 ; abbé Gudver, J.-C. sous l'anathème, s.l.n.d. ; père Pierre Boyer, *Réflexions sur l'histoire de la captivité de Babylone*, où l'on donne des ouvertures pour l'intelligence de plusieurs endroits importants des prophètes, et où l'on propose des motifs de consolation et de confiance pour les grandes épreuves auxquelles Dieu permet quelquefois que son peuple se trouve exposé, 2^e éd., s.l., 1732 ; J.B.R Pavie de Fourquevaux, *Introduction abrégée à l'intelligence des prophéties de l'Écriture*, par l'usage qu'en fait S. Paul dans l'épître aux Romains, où l'on établit des principes sur les divers sens des Écritures et sur les motifs de consolation qu'on y trouve des temps des grandes épreuves, s.l., 1731 ; *Abrégé historique et chronologique*, dans lequel on démontre par les faits depuis le commencement du monde jusqu'en l'année 1733, que la vraie religion a toujours été combattue, qu'elle a eu et qu'elle aura dans tous les tems des défenseurs ; enfin qu'elle a triomphé et triomphera à jamais de ses ennemis, Francfort, 1732 ; Alexis Desessart, *De l'avènement d'Élie*, 2 vol., En France, 1734-1735 ; père Pierre Boyer, *De l'avènement d'Élie*, 2 vol., En France, 1734 ; *La Vérité persécutée par l'erreur* ou Recueil de divers ouvrages des Saint Pères sur les grandes persécutions des huit premiers siècles de l'Église, pour prémunir les fidèles contre la séduction et la violence des novateurs, 2 vol., La Haye, 1735.
50. B.N., Ld4 1403.
51. Philippe Hecquet, *Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province, sur le miracle arrivé sur une femme du faubourg St-Antoine*, s.l., 1725, p. 7.
52. B.N., Ld4 1501, 1502, 1574.
53. B.H.S.P.F., Mss 196. Dans son mémoire de maîtrise (Sorbonne 1970-1971),

Etude de deux manuscrits de convulsionnaires jansénistes du milieu du 18^e siècle, Roxanne Kural a consacré une étude à ce manuscrit de la communauté d'Avenay.

3/ La vérité des miracles controversée

1. Barthélemy Doyen, *Vie de M. de Pâris, diacre du diocèse de Paris*, Paris, 1731 p. 19.
2. *Ibid.*, p. 20.
3. *Ibid.*, pp. 165-166.
4. *Ibid.*, p. 172.
5. Nous citons l'édition en trois volumes des *Recueils des miracles opérés au tombeau de M. de Pâris*, s.l., 1732-1735, contenant la table alphabétique des noms des miraculés : R.D.M. : Madelaine Beigney. Désormais coté : R.D.M.
6. Document manuscrit de la bibliothèque historique de la Ville de Paris : C.P. 3522.
7. R.D.M. : Marie-Magdeleine Le Sueur.
8. B.N., Ld4 1713, 1714, 1715, 1716, 1717, 1718.
9. N.N.E.E., juillet 1728.
10. On en trouve des sachets et de pleines boîtes encore aujourd'hui à la bibliothèque de Port-Royal et au musée d'Argenteuil.
11. R.D.M. : Catherine Le François.
12. R.D.M. : Louis Noël.
13. R.D.M. : Louis-Anne Jourdant de La Salle.
14. B.A., 10.196 : « Rapports de police sur ce qui se passe chaque jour dans l'église et le cimetière, de miracles, affluence des fidèles, désordres, scandales, etc. » (années 1729-1732).
15. B.A., 11.161.
16. B.A., 10.196.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. Barbier, II, p. 224, décembre 1731.
20. Barbier, II, pp. 231-232, janvier 1732.
21. *Dissertation sur les miracles et en particulier sur ceux qui ont été opérés au Tombeau de Mr. de Pâris*, en l'Eglise de S. Medard de Paris, avec la relation et les preuves de celui qui s'est fait le 3 novembre 1730 en la personne d'Anne Le Franc de la paroisse de S. Barthélemy, s.l., 1731, p. 36.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*, p. 28.
24. Rapport des médecins imprimé à la suite du *Mandement de M. l'Archevêque de Paris du 15 juillet 1731*, Paris, chez Pierre Simon, 1731.
25. *Requête présentée au Parlement par Anne Le Franc*, appelante comme d'abus, du mandement de M. l'Archevêque de Paris en date du 15 juillet 1731 et répandue le 3 sept. suivant, Paris, P.N. Lottin, 1731.
26. Barbier, II, p. 171, août 1731.
27. Barbier, II, pp. 172-173, août 1731.
28. *Acte passé par devant notaire au sujet de Gabrielle Gautier veuve de Pierre de Lorme*, frappée de paralysie au tombeau de l'Abbé de Pâris, s.l., 1732, pp. 2-3.
29. B.N., Nouvelles Acquisitions Françaises, 22139, fol. 366, Recueil de pièces relatives aux affaires religieuses du XVIII^e siècle.

30. Barbier, II, p. 167, juillet 1731.
31. Barbier, II, p. 169, juillet 1731.
32. P. Boyer, *La vie de M. de Pâris, diacre*, Bruxelles, 1731 ; B. Doyen, *Vie de M. de Pâris, diacre du diocèse de Paris*, Paris, 1731 ; Jean-Louis Barbeau de la Bruyère, *La Vie de M. François de Pâris, diacre*, Paris, 1731
33. Doyen, *op. cit.*, p. 83.
34. Doyen, *op. cit.*, p. 78.
35. B.A., 10.196.
36. *Recueils des miracles opérés au tombeau de M. de Paris*, 3 vol., s.l., 1732-1735.
37. *Requête présentée à Monseigneur l'Archevêque par les curés de Paris*, au sujet des miracles, qui s'opèrent au tombeau de M. l'abbé de Paris, Paris, 1731.
38. *Ibid.*
39. R.D.M., vol. I, 1732.
40. R.D.M. : Françoise Fontaine.
41. R.D.M. : Marie-Anne Couronneau.
42. R.D.M. : Catherine Le François.
43. R.D.M. : Nicolas Renaudier.
44. Une étude socio-historique très détaillée de cette source fournie par les « recueils des miracles » a été effectuée par M^{me} Gabert-Boche dans un mémoire de maîtrise soutenu à Paris VIII en juin 1983.
45. R.D.M. : Anne Le Blond.
46. R.D.M. : Catherine Le François.
47. R.D.M. : Cécile Vilette.
48. R.D.M. : Pierre Doucsnelle.
49. Barbier, II, p. 167, juillet 1731.
50. R.D.M. : Pierre Savine.
51. R.D.M. : Jean-Paul Camec.
52. R.D.M. : D^{lle} Thibault.
53. R.D.M. : D^{lle} Dumoulin.
54. R.D.M. : Anne Le Blond.
55. Louis Noël.
56. Marie-Anne Mercier.
57. R.D.M. : Marthe Joblot.
58. R.D.M. : Magdelaine Geoffroi.
59. R.D.M. : M^{lle} Giroust.
60. R.D.M. : Sébastien Bruneau.
61. R.D.M. : M^{me} de Merigni.
62. R.D.M. : Marie-Anne Tridon.
63. R.D.M. : Catherine Le François.
64. R.D.M. : D^{lle} Thibault.
65. R.D.M. : Pierre Dondé.
66. R.D.M. : Louis-Anne Jordan de la Salle.
67. R.D.M. : Geneviève Colin.
68. R.D.M. : D^{lle} Gaulois.
69. R.D.M. : Guillaume Bourdonnay.
70. R.D.M. : Blaise Néret.
71. R.D.M. : Henri Potet.
72. M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, rééd., Gallimard/Tel, 1976, p. 106.
73. Jean-Baptiste Le Sesne des Ménilles d'Étemare, *Réflexions sur les Miracles que Dieu opère au Tombeau de M. de Pâris* et en particulier sur la manière

étonnante et extraordinaire dont il opère depuis six mois environ, s.l., 1731, p. 1.

74. Paseal, *Pensées*, Brunschvicg 891, Lafuma 804.

75. Philippe Heequet, *Lettres d'un médecin de Paris à un médecin de province, sur le miracle arrivé sur une femme du faubourg St-Antoine*, s.l., 1725.

76. Sur ce point l'article de J.-R. Armogathe, « À propos des miracles de Saint-Médard : les preuves de Carré de Montgeron et le positivisme des Lumières », *Revue de l'histoire des religions*, 180 (1971), pp. 135-150.

77. Le père jésuite Guillaume-Hyacinthe Bougeant est l'auteur de plusieurs comédies et pamphlets contre les appelants, les miraculés et les convulsionnaires, ainsi : *La Femme docteur*, ou la Théologie tombée en quenouille, comédie, Liège, 1731 ; *Les Quakers français*, ou les nouveaux trembleurs, comédie, Utrecht, 1732 ; *Le Saint déniché* ou la Banqueroute des marchands de miracles, comédie, La Haye, 1732.

78. G.-H. Bougeant, *Relation des miracles de Mr Pâris*, avec un abrégé de sa vie et un dialogue sur les neuvaines, Utrecht, 1732, p. 19.

79. *Discours sur les miracles par un théologien*, s.l.n.d., pp. 2-3.

80. *Troisième Lettre de Mr l'abbé de Lisle in Lettres de M. l'abbé de Lisle à un ami de Paris, sur les miracles qui s'opèrent par l'intercession de M. de Pâris*, 2^e édition, Utrecht, 1732 (attribuées à Philippe Boucher).

4/ Les convulsions : corps et symbole

1. R.D.M. : Aimée Pivert.

2. R.D.M. : Louise Hardouin.

3. R.D.M. : Marie-Madelaine Bridan.

4. R.D.M. : Françoise Bingant.

5. *Ibid.*

6. B.A., 10.196.

7. A.N., X1B 9690.

8. B.A., 10.196.

9. B.A., Mss 5784, fol. 16. B.P.R., L.P. 480, fol. 63 : « Mémoire abrégé des convulsionnaires adressé à la fin de 1731 et en janvier 1732 par l'abbé de Rocquette ».

10. Barbier, II, p. 199, septembre 1731.

11. M^{me} Duguet-Mol, *Journal historique des convulsions du temps*, s.l., 1733, pp. 2-3.

12. B.A., 10.151.

13. *Ibid.*

14. B.A., 11.151.

15. *Ibid.*, fol. 306.

16. B.A., 11.200.

17. *Procès-verbaux de plusieurs médecins et chirurgiens au sujet de quelques personnes soi-disantes agitées de convulsions*, Paris, 1732.

18. *Ibid.*, p. 15.

19. B.A., 11.192.

20. F.-A. Isambert et al., éd., *Recueil général des anciennes lois françaises depuis l'an 420 jusqu'à la Révolution de 1789*, Paris, 1822-1833, vol. XXI, p. 369.

21. Barbier, II, pp. 242-243, janvier 1732.

22. Barbier, II, p. 246, janvier 1732.

23. B.A., 10.196.

24. B.A., Mss 6048, fol. 190, sq.
25. François Ravaisson, éd. *Archives de la Bastille*, Paris, 1866-1904, vol XIV, p. 299.
26. *Ibid.*, pp. 307-308 (B.A., 11.189, fol. 57).
27. *Ibid.*, p. 313.
28. Duguet-Mol, *op. cit.*, pp. 26-27.
29. R.D.M. : Anne-Catherine Montfreuille.
30. B.P.R., L.P. 495. Dans une requête au Parlement datée de 1735, le père de la convulsionnaire Marguerite-Catherine Turpin (surnommée la petite Crosse à cause de la forme de ses jambes), enfermée à la Salpêtrière, donne également un historique très précis de l'évolution et des transformations des convulsions de sa fille, qui confirme la thèse des contractures après la fermeture : B.N., Ld4 2049.
31. Françoise Obillard, dix-neuf ans, fourbisseuse chez sa mère rue Maubert. A.N., X1B 9693, le 6 janvier 1733.
32. La Le Febvre, Anne-Catherine Montfreuille, née vers 1700, ouvrière en dentelle, rue Tresnée, paroisse Saint-Eustache. A.N., X1B 9693, septembre 1732.
33. Cette liste a été établie à partir du « Mémoire abrégé des convulsionnaires dressé à la fin de 1731 et en janvier 1732 » par l'abbé de Rocquette : B.P.R., L.P. 480, fol. 63, des Archives de la Bastille, du dossier A.N., X1B 9690 et des premiers discours datés de 1732.
34. Alfred Morin, « Marie Gault, de Trannes, convulsionnaire », *Mémoires de la Société académique de l'Aube*, 1975, t. 107, pp. 165-180.
35. B.P.R., L.P. 599, fol. 317, 3 février 1733.
36. Abbé de Saint-Jean, *Lettre d'un ecclésiastique de Province à un de ses amis, où il donne une idée abrégée de l'œuvre des convulsions*, s.l., 1733, pp. 9-10.
37. *Ibid.*, p. 11.
38. B.P.R., L.P. 640, fol. 301, 3 février 1733, M^{lle} Prudhomme, dite sœur Marie de l'Adoration.
39. Abbé de Saint-Jean, *Lettre...*, *op. cit.*, p. 7.
40. Isambert, XXI, pp. 378-379.
41. B.A., 11.236.
42. J. Gélis a consacré un article à cette curieuse coutume : « faire » le corps du nourrisson, c'est-à-dire le déformer par des bandages in *Ethnologie française*, XIV, 1984.
43. B.A., 11.257.
44. B.A., 11.422.
45. B.A., 11.440.
46. B.P.R., L.P. 2394, fol. 21.
47. B.A., 11.628. Le père Gagnol, *Le Jansénisme convulsionnaire et l'affaire de la Planchette*, Paris, 1911.
48. Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790*, 15 vol., Paris, 1829-1831, II, pp. 382-394.
49. Barbier, II, p. 527, décembre 1734.
50. Carré de Montgeron, II, « Observation sur l'état des convulsionnaires », p. 57.
51. Ce fichier a été établi à partir des sources suivantes :
B.P.R., L.P. 627-628, « Notes Historiques » ;
B.P.R., L.P. 480, fol. 63, sq., « Mémoire abrégé des convulsionnaires dressé à la fin de 1731 et en janv. 1732 par M. l'abbé de Rocquette » ;
B.H.V.P., C.P. 3481 (3), « Liste d'ecclésiastiques et autres personnes de tout état attachées à l'œuvre, tant dans les commencements que jusqu'à nos jours, à la fin de 1786 » ;

Archives de la Bastille (catalogue de Funck-Brentano, articles convulsionnaires, vaillantistes, augustinistes) ;

Les interrogatoires d'une cinquantaine de membres présumés de la secte du frère Augustin arrêtés à la Conciergerie en 1735 et 1736 fournissent de nombreuses indications : A.N., X1b, 9690-9693 ;

À la B.N., le Mss Nouv. Acqu. fr. 4262 contient quelques biographies de convulsionnaires très intéressantes ;

Parmi les sources imprimées nous avons utilisé les *Nouvelles ecclésiastiques*, le *Supplément aux N.N.E.E.* (jésuite) ; Dom La Taste, *Lettres théologiques aux écrivains défenseurs des convulsions et autres prétendus miracles du temps* ; 2 vol., Paris, 1740 ; M^{me} Duguet-Mol, *Journal historique des convulsions du tems*, s.l., 1733 ; Le père Crêpe, *Notion de l'Œuvre des convulsions et des secours*, s.l., 1788 ; Le père La Croix, *Le progrès du jansénisme*, Quilon, 1753.

52. B.A., 10.170-10.171.

53. B.H.V.P., C.P. 3481 (3).

54. B.N., Nouv. Acqu. fr. 4262.

55. *Ibid.*

56. *Ibid.*

57. *Ibid.*

58. Cette liste a été établie à partir des noms de convulsionnaires « à discours » que nous avons récoltés dans différentes bibliothèques parisiennes. (Voir chap. I, note 28.)

59. B.A., 11.606.

60. B.P.R., L.P. 627, Notes historiques.

61. Carré de Montgeron, III, 1747.

62. *Suffrages en faveur des deux derniers tomes de M. de Montgeron*, s.l., 1749.

63. B.A., 12559.

64. « Court récit de la vie et des secours de Gabrielle Moler », in *Suffrages en faveur des deux derniers tomes de M. de Montgeron*, s.l., 1749, p. 161.

65. La sœur de Gabrielle, Jeanne Moler, est arrêtée le 7 mai 1739 chez Edward Drummont de Perth avec la sœur Françoise Obillard.

66. *Recueil de discours de plusieurs convulsionnaires*, s.l., 1734.

67. Barbier, III, pp. 1-2, janvier 1735.

68. A.N., X1B 9693.

69. A.N., X1B 9690.

70. B.A., 11032, Dossier Vaillant.

71. Organe de combat des jésuites à partir de 1734, afin de contrer le succès des N.N.E.E.

72. *Supplément aux N.N.E.E.* du 30 juin 1735.

73. B.A., 11462, fol. 101.

74. B.A., 11462, fol. 171.

75. Carré de Montgeron, III, pp. 704-705.

76. *Ibid.*, p. 707.

77. *Ibid.*, II, p. 120.

78. B.P.R., L.P. 495.

79. L'étonnant journal de leurs figurations quotidiennes a été publié par Christian Bernadac et Sylvain Fourcassié sous le titre *Les Possédées de Chaillot*, Lattès, 1983.

80. B.A. 11628 (groupe de la Planchette autour du notaire Baudin) ; Grimm, II, pp. 382-394 (séance de crucifiement chez l'avocat au parlement de Rouen, Pierre de La Barre).

81. B.P.R., L.P. 491, fol. 4.
 82. B.P.R., L.P. 643, fol. 351.
 83. B.P.R., L.P. 603 ; B.N. Nouv. Acqu. fr., 4107, fol. 89, 125, 227.
 84. B.N., Nouv. Acqu. fr. 4107, fol. 277.
 85. P. Crêpe, *Notion de l'Œuvre des convulsions et des secours*, s.l., 1788, chap. IV.
 86. Grimm, *op. cit.*, pp. 319-320.
 87. B.P.R., L.P. 480, fol. 63.
 88. A.H.A.P., 8° PR1, Neuvaine de la sœur Nisette.
 89. B.N., Nouv. Acqu. fr. 4262, fol. 112-114.
 90. B.P.R., L.P. 627, Notes historiques.
 91. Grimm, *op. cit.*, II, pp. 388-389.
 92. Sauveur-François Morand, *Opuscules de Chirurgie*, Paris, 1768, 1^{re} partie, p. 297 sq.
 93. A.H.A.P., 4° PR1.
 94. Grimm, *op. cit.*, III, pp. 18-38.
 95. B.P.R., L.P. 627/628, Notes historiques.
 96. B.N., Nouv. Acqu. fr., 4119, fol. 19 ; B.P.R., L.P. 490, années 1779, 1780.
- D'après l'écriture, les procès-verbaux sont de Lepaige.
97. La définition est de D'Alembert, auteur de l'article « Convulsionnaires » dans l'*Encyclopédie*.

5/La convulsion des interprétations

1. Jacques-Joseph Languet de Gergy, *Introduction pastorale au sujet des prétendus miracles du diacre de Saint-Médard et des convulsions arrivées à son tombeau*, 2 vol., Paris, 1734-1735, p. 28.
2. J. Dedieu : « L'agonie du jansénisme », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 14 (1928), pp. 161-214.
3. B.A., 11.032.
4. A.N., X1B 9690.
5. *Ibid.*
6. B.A., 11.525, fol. 211.
7. B.A., 11.218.
8. *Requête présentée au Parlement par Denise Régné*, guérie subitement dans les prisons de Vincennes, d'un dragon à l'œil et d'un cancer au sein, le 15 fév. 1734, à la fin de ses convulsions, accusée d'imposture, décrétée de prise de corps, et détenue au secret à la Salpêtrière dans la maison de Force (signé Le Queux), Paris, 1735.
9. *Relation de faits singuliers et intéressants*, s.l., 1761, pp. 25-28.
10. B.A., 10.194, Papiers de Perrault.
11. B.A., 11.606.
12. A.N., X1B 9690.
13. *Ibid.*
14. On ne peut déterminer si ces lacunes sont une forme de censure opérée par les éditeurs du *Recueil* ou plus simplement un passage qui n'a pas été pris en note dans le procès-verbal lui-même, ainsi qu'il arrivait fréquemment.
15. *Recueil de discours de plusieurs convulsionnaires*, s.l., 1734.
16. A.N., X1B 9690.
17. Dedieu, « L'agonie du jansénisme », art. cité, p. 184.

18. *Consultation sur les convulsions*, s.l., 1735, Douzième question.
19. Ch. Lefebvre de Saint-Marc, *Vie de M. Hecquet*, Paris, 1749.
20. François Azouvi, « La femme comme modèle de la pathologie au xviii^e siècle », *Diogenes*, 115 (septembre 1981).
21. Philippe Hecquet, *Le Naturalisme des convulsions dans les maladies de l'épîdémie convulsionnaire*, Soleure, 1734, pp. 3-5
22. *Ibid.*, p. 2.
23. *Ibid.*, pp. 9-12.
24. *Ibid.*, pp. 17-18.
25. B.A., 11.630.
26. B.A., 11.525.
27. B.A., 11.606, 11.032, 11.189.
28. Carré de Montgeron, *op. cit.*, I, pp. 348-349.
29. *Ibid.*, p. 349.
30. *Ibid.*, III, p. 403.
31. *Ibid.*, p. 544.
32. Laurent-François Boursier, *Mémoire théologique sur ce qu'on appelle les secours violents dans les convulsions*, s.l., 1743.
33. Jean-Baptiste Poncet Desessart, *Illusion faite au public par la fausse description que M. de Montgeron a faite de l'état présent des convulsionnaires*, s.l., 1749.
34. Louis-Bernard de La Taste, *Lettres théologiques aux écrivains défenseurs des convulsions et autres prétendus miracles du temps*, 2 vol., Paris, 1740, xix^e lettre.
35. Jacques Vincent Bidal d'Asfeld, *Vains Efforts des mêlangistes ou discernants dans l'œuvre des convulsions, pour défendre le système du mélange*, s.l., 1738, p. 156.
36. *Ibid.*, pp. 13-14.
37. Louis de Bonnaire et Abbé de Boidot, *Traité historique et polémique de la fin du monde, de la venue d'Élie et du retour des Juifs*, Amsterdam, 1737-1738, I, pp. 334-336.

6/ Le Dieu voilé

1. Note 23, chap. I.
2. B.N., Nouv. Acqu. fr., 4262, fol. 41.
3. B.P.R., L.P. 600, fol. 81.
4. Carré de Montgeron, *op. cit.*, II, p. 83.
5. A.N., X1B 9693, 31 octobre 1733.
6. *Recueil de discours de plusieurs convulsionnaires*, s.l., 1734, II^e partie, p. 18.
7. B.P.R., L.P. 645, fol. 309.
8. B.P.R., L.P. 648, fol. 281.
9. B.P.R., L.P. 648 du 8 may 1736.
10. B.N. Nouv. Acqu. fr., 11004, 10 février 1744.
11. Jean Starobinski, *1789, les emblèmes de la raison*, Paris, Flammarion, 1979, p. 31.
12. B.A., 10.206, feuillet volant.
13. B.A., Mss 6885, fol. 53.
14. B.A., Mss 6888, fol. 155.
15. B.P.R., L.P. 911, fol. 547.
16. B.S.H.P.F., 118/1, fol. 49, 11 avril 1733.
17. B.S.H.P.F., 118/2, fol. 184, 21 octobre 1736.

18. Carré de Montgeron, *op. cit.*, III, p. 403.

19. *Ibid.*, II, pp. 110-111.

20. Abbé Reynaud, *Le Mystère d'Iniquité dévoilé* par l'exposition fidèle du schisme, des hérésies, des crimes et des opérations diaboliques qui ont eu lieu dans l'Œuvre des convulsions à grands secours, depuis leur origine jusqu'à aujourd'hui. Le tout tiré des Manuscrits multipliés des secouristes, et réfuté par les principes les plus clairs et les plus constants de la Foi catholique, s.l., 1788.

21. J. Dedieu en donne la bibliographie aux pages 212 et 213 de son article « L'agonie du jansénisme », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 14 (1928).

22. Abbé Reynaud, *Le Mystère d'Iniquité*, *op. cit.*, p. 173.

23. B.S.H.P.F., Mss 197, fol. 471-475. Le manuscrit contient une douzaine de paraboles de la sœur Orpheline qui sont aussi amusantes que des contes exotiques. Elle affectionne particulièrement les métaphores et les comparaisons empruntées à la vie quotidienne.

24. *Ibid.*, fol. 450.

25. B.N. Nouv. Acqu. fr., 11004, fol. 509. La sœur Angélique Babet est sans doute la visionnaire la plus prolifique et la plus originale de l'œuvre. Une grande partie de sa production est conservée à la B.N., Nouv. Acqu. fr., 11004 et 11006, mais surtout au musée d'Argenteuil : collection Fautier.

Elle serait originaire de Saint-Galmier et aurait été membre de l'œuvre de 1734 à 1747 sous la direction du père Pinel, ex-oratorien. Ses convulsions auraient alors cessé jusqu'en 1772, date à laquelle elle reprend ses activités de prophétesse jusqu'à sa mort en 1787.

26. Reynaud, *Le Mystère d'Iniquité*, *op. cit.*, p. 111.

26 bis. B.A., Mss 6882, fol. 81. Cette sœur Aile serait la nièce d'une autre convulsionnaire : Charlotte La Porte enfermée à la Salpêtrière dont la requête avait été refusée par le Parlement en 1735.

27. B.A., Mss 6889, fol. 209.

28. B.N., Nouv. Acqu. fr., 11004, fol. 509.

29. B.A., Mss 6882, fol. 209.

30. B.A., 11.628. Le texte est cité intégralement par l'abbé Gagnol aux pages 111 sq. de son étude sur *Le Jansénisme convulsionnaire et l'affaire de la Planchette*, 1911.

31. B.S.H.P.F., 118/1 du 20 may 1733.

32. Babet la paysanne, B.N. Nouv. Acqu. fr., 11006, 4 février 1744.

33. B.P.R., L.P. 2394, fol. 18.

34. *Le Mystère d'Iniquité*, 16 décembre 1767, pp. 148-149.

35. B.N., Nouv. Acqu. fr., 4096, fol. 176.

36. B.N., Nouv. Acqu. fr., 4113, fol. 19, écriture de Lepaige.

37. B.P.R., L.P. 495, écriture de Lepaige.

38. Carré de Montgeron, *op. cit.*, II, pp. 400-401.

39. B.A., Mss 6887, fol. 97.

40. Selon Dumarsais, dans son *Traité Des Tropes ou des diférens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Paris, 1757, p. 15 : « Ces figures sont apelées tropes du grec tropos conversio, dont la racine est trepo, verto, je tourne. Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre. »

41. Là encore, il faudrait étudier de près ce corpus de symptômes corporels collectifs qui commence peut-être avec les danses de Saint-Guy médiévales, passe par les possessions, les convulsions, pour finir avec les hystériques de la Salpêtrière, dernières représentantes d'une tradition de culture corporelle de l'Occident chrétien. Charcot n'a rien inventé !

42. Pour l'histoire de la théorie du concept, le savant petit article de Jean Starobinski, « Brève histoire de la conscience du corps » in *Revue française de psychanalyse*, colloque de Deauville, « Les problèmes du corps », t. XLV, mars/avril 1981, pp. 261-281.

43. B.A., Mss 5802, fol. 12 : « Discours de sœur Brigitte Jocabed Le Lorrain, 1780-1791, morte le 20 mai 1791 à l'âge de 40 ans. »

44. Pour la problématique historique du concept de folie, cf. le chapitre si riche en perspectives d'étude, « Partage social, division du sujet, rupture folle », du livre de Marcel Gauchet et Gladys Swain, *La Pratique de l'esprit humain, l'institution asilaire et la révolution démocratique*, Paris, Gallimard, 1980, pp. 485-515.

45. B.P.R., L.P. 646, fol. 258.

46. B.P.R., L.P. 2385, fol. 321.

47. B.P.R., L.P. 2385, fol. 321 sq.

48. Pierre Chaunu, *La Mort à Paris, XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1978, p. 434.

49. B.A., 10.203, feuillets volants.

50. Jean Égret, *Louis XV et l'opposition parlementaire (1715-1774)*, Paris, 1970.

51. B.A., Mss 6889, fol. 183.

52. D'après Égret, *op. cit.*, p. 51 : c'est le cardinal de Noailles lui-même qui serait à l'origine de cet usage des billets de confession.

53. Barbier, *op. cit.*, V, p. 226, mai 1753.

54. Van Kley, Dale, *The Damians Attentate*, Princeton University Press, 1984.

55. A.H.A.P., 4 PR1 : « Journal original des États extraordinaires de sœur Françoise Obillard, morte le 11 mars 1760 en odeur de sainteté, par le Père Cottu, père de l'oratoire surnommé Frère Thimotée puis Frère Étienne et connu... ? [illisible] sous le nom de Mr Dubois. »

56. B.P.R., L.P. 643, fol. 321 ou A.H.A.P., 8 PR1 : « neuvaine de la sœur Nicette pour le Roy le 6.1 1759 ».

57. B.P.R., L.P. 599, fol. 327, sœur La Croix Blanchisseuse du 27 mars 1733.

58. B.A., 12.567.

59. Abbé Reynaud, *Le Mystère d'Iniquité*, *op. cit.*, p. 134.

60. B.A., Mss 6882, fol. 189.

61. B.P.R., L.P. 645, fol. 515.

62. P. Crêpe, *Notion de l'Œuvre des convulsions et des secours*, surtout par rapport à ce qu'elle est dans nos provinces du Lyonnais, Forez, Mâconnais etc. À l'occasion du crucifiement public de Fareins, s.l., 1788.

63. *Recueil de prédictions intéressantes faites depuis 1733 par diverses personnes sur plusieurs événements importants*, s.l., 1792, t. II, p. 65.

64. *Ibid.*, p. 336.

7/Sillages de l'événement

1. Camille Latreille, *L'Opposition religieuse au Concordat, de 1792 à 1803*, Paris, 1910.

2. *ex-nostris*.

3. Claude Hau, *Le Messie de l'an XIII et les Fareinistes*, Paris, 1955.

4. A.N., F7 6455.

5. Sur ce point le livre d'Albert Mousset, *L'Étrange Histoire des convulsionnaires de Saint-Médard*, Paris, 1953.

6. Henri Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, 2 vol., Paris, 1814.
7. Selon J. Dedieu, « L'agonie du jansénisme », *op. cit.*, p. 212, il s'agirait de Marie Sabatier, morte en 1835, dont plusieurs discours ont été imprimés dans le tome II du *Recueil de prédictions intéressantes*, s.l., 1792.
8. Grégoire, *op. cit.*, II, pp. 190-191.
9. C. Latreille, « Les illuminés de Fareins », *Mercure de France*, 81, octobre 1909, pp. 561-582.
10. B.P.R., L.P., feuillets volants.
11. Charles Devillers, *Le Colosse aux pieds d'argile*, s.l., 1784, pp. 53-55.
12. Parmi les plus importants : J.-P. F. Deleuze, *Histoire critique du magnétisme animal*, Paris, 1813, 2 vol. La même année, un important article « Convulsionnaire » paraît dans le *Dictionnaire des sciences médicales* en 60 volumes de Pancoucke, t. VI, par Montegre, auteur en 1812 d'une attaque contre la thèse du magnétisme. Alexandre Bertrand, *Du magnétisme animal en France et des jugements qu'en ont portés les sociétés savantes*, suivi de *Considérations sur l'apparition de l'extase dans les traitements magnétiques*, Paris, 1826. Aubin Gauthier, *Histoire du somnambulisme chez tous les peuples*, Paris, 1842, 2 vol.
13. L.F. Calmeil, *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire*, depuis la renaissance des sciences en Europe jusqu'au dix-neuvième siècle. Description des grandes épidémies de délire simple ou compliqué qui ont atteint les populations d'autrefois et régné dans les monastères. Exposé des condamnations auxquelles la folie méconnue a souvent donné lieu, Paris, 1845, 2 vol.
14. Calmeil, *op. cit.*, II, pp. 340-341.
15. J.-M. Charcot, *Œuvres complètes*, Leçons recueillies et publiées par Bourneville, Babinski, Bernard, Féré, Guinon, Marie, Gilles de la Tourette, Brissaud, Sevestre, Paris, 1886-1893, 9 vol., I, onzième leçon, p. 335.
16. *Ibid.*, I, dixième leçon, pp. 303-304.
17. *Ibid.*, I, onzième leçon, p. 337.
18. P. Richer, *Études cliniques sur la grande hystérie ou hystéro-épilepsie*, Paris, 1881, pp. 679-680.
19. *Ibid.*, p. 681.
20. A. Pitres, *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*, Paris, 1891, 2 vol., p. 46.
21. J.-M. Charcot, *La Foi qui guérit*, Paris, 1897, p. 22.
22. Gérard Wajeman, *Le Maître et l'Hystérique*, Paris, 1982.
23. Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, 1950, p. 350.
24. Pierre Chaunu, *La Mort à Paris*, Paris, 1978, p. 369.
25. Nous sommes redevables de cette remarque sociologique à l'étude de M^{me} E. Gabert-Boche, *Les Miraculés du diacre Pâris, étude socio-historique*, mémoire de maîtrise, Paris VIII, 1983.
- Sur le thème de la femme seule, l'ouvrage dirigé par A. Farge et Ch. Klapisch-Zuber, *Madame ou Mademoiselle ?*, Paris, 1984.
26. Les classes moyennes sont très sensibles aux questions de la hiérarchie sociale comme Sébastien Mercier le remarque non sans ironie : « [...] Il y a dans cet ordre de citoyens un mélange de fierté, de bêtise et d'ambition qui rendent le mariage d'une papetière aussi difficile que celui de la fille d'un Roi » (in *Tableau de Paris*, Amsterdam 1783-1789, 12 vol., XI, pp. 55-56).
27. Michel de Certeau, *La Possession de Loudun*, Paris, 1970.
28. Ce dernier chapitre est le fruit d'une discussion avec Marcel Gauchet lecteur attentif et « féminin » que nous remercions infiniment.

Entre l'érudition et la littérature historique, la collection *Archives* a contribué depuis quinze ans à l'élaboration d'un genre nouveau : elle demande aux meilleurs spécialistes de publier les sources, elle met le lecteur en contact direct avec les documents, elle donne la parole à tous les témoins du passé.

- 1 1789, Les Français ont la parole. Cahiers des États généraux. *Pierre Goubert et Michel Denis.*
- 2 L'« Œil de Moscou » à Paris. *Jules Humbert-Droz.*
- 3 Les Deux Scandales de Panama. *Jean Bouvier.*
- 4 Auschwitz. *Léon Poliakov.*
- 5 Azincourt. *Philippe Contamine.*
- 6 Satan franc-maçon. La mystification de Léo Taxil. *Eugen Weber.*
- 7 Le Congrès de Tours (1920). Naissance du parti communiste français. *Annie Kriegel.*
- 8 Ravachol et les anarchistes. *Jean Maitron.*
- 9 Les Procès de Moscou. *Pierre Broué.*
- 10 O. A. S. parle. *XXX.*
- 11 Procès des communards. *Jacques Rougerie.*
- 12 L'Anti-Napoléon. La légende noire de l'Empereur. *Jean Tulard.*
- 13 Cayenne. Déportés et bagnards. *Michel Devèze.*
- 14 Clemenceau briseur de grèves. L'affaire de Draveil – Villeneuve-Saint-Georges (1908). *Jacques Julliard.*
- 15 La Découverte de l'Afrique. *Catherine Coquery.*
- 16 « Dreyfusards ! » Souvenirs de Mathieu Dreyfus et autres inédits. *Robert Gauthier.*
- 17 Les Sociétés secrètes en Chine (xix^e et xx^e siècles). *Jean Chesneaux.*
- 18 Jean Bart et la guerre de course. *Armel de Wismes.*
- 19 Le Procès de Louis XVI. *Albert Soboul.*
- 20 La Séparation de l'Église et de l'État (1905). *Jean-Marie Mayeur.*
- 21 Les Spartakistes. 1918 : l'Allemagne en révolution. *Gilbert Badia.*
- 22 Juin 36. « L'Explosion sociale » du Front Populaire. *Georges Lefranc.*
- 23 « Carpetbaggers » et Ku-Klux-Klan. les États-Unis après la guerre de Sécession. *Godfrey Hodgson.*
- 24 Budapest 1956 : la révolution hongroise. *François Fejtő.*
- 25 Les Jésuites en Chine. La querelle des rites (1552-1773). *Etiemble.*
- 26 L'Insurrection du ghetto de Varsovie. *Michel Borwicz.*
- 27 Nous les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque. *Jacques Ozouf.*
- 28 La Nuit des longs couteaux. 30 juin 1934 : Hitler liquide les siens. *Charles Bloch.*
- 29 L'Avènement du Roi-Soleil. 1661. *Pierre Goubert.*
- 30 L'An Mil. *Georges Duby.*
- 31 Les Niveleurs, Cromwell et la République. *Olivier Lutaud.*
- 32 Les Dossiers de Vichy. *Jacques de Launay.*
- 33 Les Gracques. Crise agraire et révolution à Rome. *Claude Nicolet.*
- 34 Os cangaceiros. Les bandits d'honneur brésiliens. *Maria Isaura Pereira de Queiroz.*

- 35 Les Mutineries de 1917. *Guy Pedroncini.*
- 36 La Déclaration Balfour. *Renée Neher-Bernheim*
- 37 La Possession de Loudun. *Michel de Certeau.*
- 38 Esclaves et planteurs. *Michel Fabre.*
- 39 Valmy. La démocratie en armes. *Jean-Paul Bertaud.*
- 40 Las Casas et la défense des Indiens. *Marcel Bataillon et André Saint-Lu.*
- 41 Les Femmes et la Révolution. 1789-1794. *Paule-Marie Dulhet.*
- 42 La Révolte de Pougatchev. *Pierre Pascal.*
- 43 La Longue Marche. *Claude Hudelot.*
- 44 La Bibliothèque bleue. La littérature populaire en France du xvi^e au xix^e siècle. *Geneviève Bollème.*
- 45 Le Procès de Nuremberg. *Léon Poliakov.*
- 46 Le Miroir de l'Islam. Musulmans et chrétiens d'Orient au Moyen Âge (vii^e-xi^e siècle). *Alain Ducellier.*
- 47 Kennedy et la révolution cubaine. Un apprentissage politique ? *Manuela Seme-dei.*
- 48 Lépante. La crise de l'empire ottoman. *Michel Lesure.*
- 49 Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère. Un cas de parricide au xix^e siècle. *Michel Foucault.*
- 50 Les Procès de Jeanne d'Arc. *Georges et Andrée Duby.*
- 51 Les Ides de mars. L'assassinat de César ou de la dictature ? *Robert Étienne.*
- 52 Les Propos de Saint Louis. *David O'Connell.*
- 53 Mourir autrefois. Attitudes collectives devant la mort aux xvii^e et xviii^e siècles. *Michel Vovelle.*
- 54 Le Chili sous Allende. *Alain Joxe.*
- 55 Croquants et nu-pieds. Les soulèvements paysans en France du xvi^e au xix^e siècle. *Yves-Marie Bercé.*
- 56 Apocalypse et Révolution au Mexique. La guerre des Cristeros (1926-1929). *Jean Meyer.*
- 57 Les Amours paysannes (xvi^e siècle). *Jean-Louis Flandrin.*
- 58 L'Affaire Galilée. *Émile Namer.*
- 59 Le 6 Février 1934. *Serge Bernstein.*
- 60 L'An 2000. *André-Clément Decouflé.*
- 61 Les Quarante-huitards. *Maurice Agulhon.*
- 62 La Décade péroniste. *Georges Béarn.*
- 63 Les Camisards. *Philippe Joutard.*
- 64 La Grande Dépression. Les États-Unis en crise (1929-1933). *Jean Heffer.*
- 65 L'Indépendance américaine (1763-1789). *André Kaspi.*
- 66 La France radicale. *Jean-Thomas Nordmann.*
- 67 La France allemande. Paroles du collaborationnisme français (1933-1945). *Pascal Ory.*
- 68 Le Mouvement national palestinien. *Olivier Carré.*
- 69 Les Anciens Combattants (1914-1940). *Antoine Prost.*
- 70 Les Capitalistes en France (1780-1914). *Louis Bergeron.*
- 71 La Nuit du 4 Août. *Jean-Pierre Hirsch.*
- 72 Entrer dans la vie. Naissances et enfances dans la France traditionnelle. *J. Gélis, M. Laget, M.-F. Morel.*
- 73 La France médicale au xix^e siècle. *Jacques Léonard.*
- 74 La Sorcière au village (xv^e-xviii^e siècles). *Robert Muchembled.*
- 75 La Croisade albigeoise. *Monique Zerner-Chardavoine.*
- 76 Vivre dans la rue. À Paris au xviii^e siècle. *Arlette Farge.*
- 77 L'Alliance atlantique. *Pierre Melandri.*

- 78 Au pays des Soviets. Le voyage français en Union soviétique. 1917-1939. *Fred Kupferman*.
- 79 Les Staline vus par les hôtes du Kremlin. *Lily Marcou*.
- 80 Des Soviets au communisme bureaucratique. *Marc Ferro*.
- 81 La Résistance indienne aux États-Unis du xvi^e au xx^e siècle. *Élise Mariens-tras*.
- 82 Les Hauts Fonctionnaires en France au xix^e siècle. *Christophe Charle*.
- 83 America ! America ! Trois siècles d'immigration aux États-Unis (1620-1920). *Jeanine Brun*.
- 84 Truands et misérables dans l'Europe moderne (1350-1600). *Bronislaw Gerek-mek*.
- 85 Le Printemps de Pékin (novembre 1978-mars 1980). *Victor Sidane*.
- 86 La Franc-maçonnerie française. Textes et pratiques (xviii^e-xix^e siècles). *Gérard Gayot*.
- 87 Vivre ensemble. Ordre et désordre dans le Languedoc au xvii^e siècle. *Nicole et Yves Castan*.
- 88 Naissance du sionisme politique. *Yohanan Manor*.
- 89 Être communiste en U.R.S.S. sous Staline. *Nicolas Werth*.
- 90 La Vendée et les Vendéens. *Claude Petitfrère*.
- 91 Le Désordre des familles. *Arlette Farge et Michel Foucault*.
- 92 Les Frères musulmans (1928-1982). *Olivier Carré et Gérard Michaud*.
- 93 Les Livres du souvenir. *Annette Wiewiorka et Itzhok Niborski*.
- 94 Vienne 1900. *Michael Pollak*.

Photocomposition SEP 2000
Achevé d'imprimer
le 1^{er} février 1985
sur presses CAMERON
dans les ateliers de la SEPC à Saint-Amand (Cher)
N° d'impression : 181.
Dépôt légal : Février 1985.
ISBN 2-07-070314-2.
Imprimé en France.

Maquette, iconographie :
Françoise Borin.
Couverture :
La guérison de la demoiselle Hardouin.
D'après gravure de Restout
pour *La Vérité des Miracles contestée*,
par Carré de Montgeron, Cologne, 1745-1747.
(Photo Bibl. nat., Paris.)

JAN. 12 1987

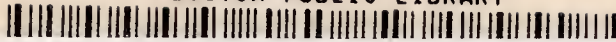
WITHDRAWN

No longer the property of the
Boston Public Library.

Sale of this material benefits the Library.

35051

BOSTON PUBLIC LIBRARY



lesconvulsionnai00mair

lesconvulsionnai00mair



lesconvulsionnai00mair

Boston Public Library

**COPLEY S
GENERAL**

FOR.
BR114
M35
1985

86116064-01

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library. Please do not remove cards from this pocket.

2

De 1730 à la Révolution,
Paris devient la scène d'un surprenant spectacle :
miracles et convulsions, bientôt cérémonies
cruelles s'y donnent à voir en public, d'abord,
puis dans le secret des assemblées sectaires.
Depuis deux siècles, l'« œuvre des convulsions » intrigue
et interroge ses témoins et ses historiens.
Comment rendre compte
de cette éclipse au sein des Lumières, du projet inouï
de restaurer, dans la souffrance
et dans les larmes, le rêve de l'Église primitive ?
Le scandale a eu ses archivistes.
Des dizaines de milliers de pages qu'ils nous ont gardées,
Catherine-Laurence Maire a tiré les pièces
d'un dossier qui, refusant
les interprétations réductrices, propose
de lire dans cette énigme
l'aventure contradictoire de Chrétiens de la fin des temps.



9 782070 703142

ISBN 2-07-070314-2

A 70314



82 FF tc